

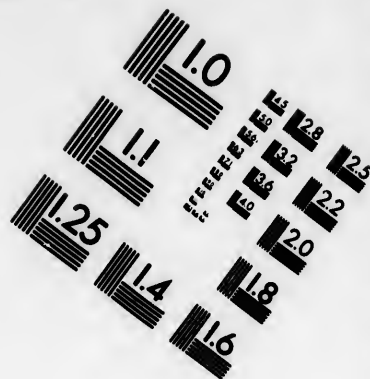
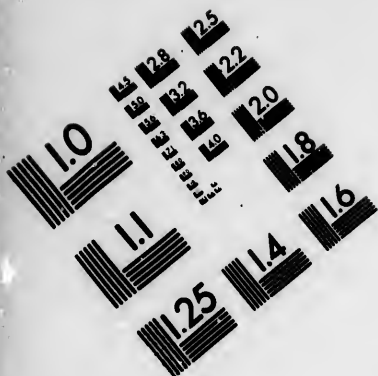
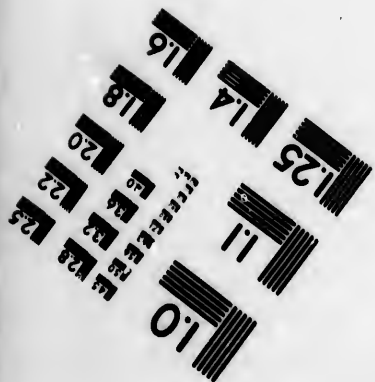
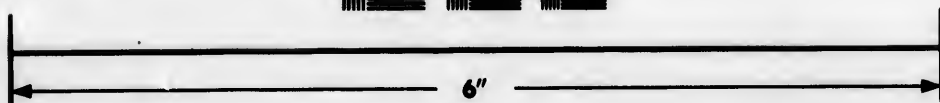
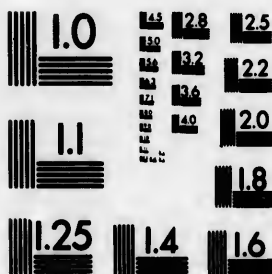


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☒ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☒ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [1] - 20, [1] - 85, 84-85, 88-89, 88, 86, 92, 91-93, 96-381, [14] p.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☒	☐	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

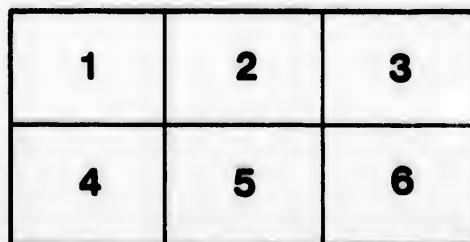
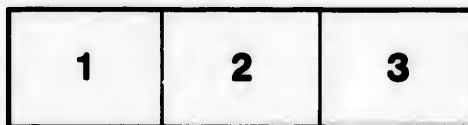
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

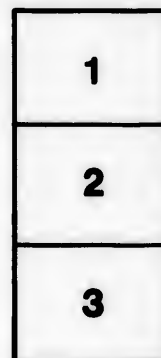
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





Auto Records 30-10-47- \$50.00 per 5 volumes

30-10-47- \$50.00 per 5 volumes

268274

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE

*Le Voyage de Mr. Dampier au
tour du Monde, que j'ai fait tra-
duire depuis quelques années, a été
si bien reçu du Public, que le
pub. que son Voyage à la nouvelle
Glande, qui a paru depuis 1729 en An-
glete, ne trouve le même accueil.
Les observations qu'il a faites sur
le Vent, les Météores, les Éclipses de la
Lune, & des Variations de l'Aiguille, son
exactes & si particularisées, que les
navigateurs n'en peuvent recevoir un
grand profit. Ses remarques sur le
territoire, les Climats, les Arbres,
les Plantes, les Bêtes à quatre
pieds, les Oiseaux, les Poissons, &c. &
les Habitans des Pays où il a été.*
Tome IV.

ADVERTISEMENT

Les Compagnons de fortune, qui se sont
 rendus à Londres en 1699. Pour voir
 que le Pape n'a rien fait de son vivant
 & qu'il n'en aura aucune obligation d'au-
 cun de ces deux Amis ensemble. Mr. W
 nous donne ici un Abrégé de ses Voya-
 ges, de 1677. jusques en 1690. & il
 est avec beaucoup d'exatitnde l'Isthme
 d'Amérique, ou de Panama, où il
 a été plusieurs fois. L'on y trouve
 des particularitez fort considerables,
 & à cet égard même le témoin oculaire.
 Enfin, pour rendre cette
 plus complète, j'y ai inséré
 la Carte de la Baie de la Manche, on le Com-
 & que Mr. Dampier l'a
 la Page troisième de ce Volume
 ce que j'avois à dire au Lecteur
 pour suivre, & à juger par le
 corps de l'Ouvrage regardé

AUTEUR

ACCUEIL favorable que le Public a fait aux premiers Volumes des Voyages, me redonne l'assurance que malgré les préjugés de certains Esprits prévenus contre le merveilleux ; les personnes de bon sens qui aiment à connoître le monde, les hommes, les animaux, les plantes, le ciel, le terrain, &c. de ces pays loignés, ont peu ou point d'Enfermées, ont agité en l'indigne

P R E F A C E.

nière ce Volume, que je leur de-
fine. Je n'ignore pas que ceux qui ont plus
fait de nouvelles découvertes devant moi,
moi, ont presque toujours eu le
sort d'être méprisés par les person-
nes qui n'avoient point de goût pour
ces sortes de choses, ou qui étoient
prévenues contre eux. Il seroit donc
inutile, & même déraisonnable
m'attendre à échapper la censure
de tous, & à recevoir un meilleur tra-
itement que celui dont des Auto-
rillustres & fort au-dessus de moi, n'ont
pû se garantir. Mais on ne m'ôte
pas la satisfaction que j'ai de savoir
que les découvertes où j'ai été em-
ployé, méritent nos recherches les
plus exactes, puis qu'elles regardent
les Ouvrages magnifiques de Dieu
dans les diverses parties de ce Monde
de Sublime. Quelque peu de caprice
citée que j'aye d'ailleurs pour me
acquiescer d'une pareille tâche; du moins
fais-je pressentir que ma Relation
fidèle, que j'ai fait quelques nouvelles

E.

P R E F A C E.

je leur découvrir, & que cela peut être de quelque secours à des personnes qui ont plus habiles qui viendront après moi.

Les uns m'ont objecté, que mes descriptions étoient amples & dépourvues de simplicité, & qu'il n'y avoit pas ce qui étoit si rare, & qui plaît, & qui divertit le Lecteur curieux. Je laisse au pu- blic à juger de l'accusation. Mais si la censure en a eu le soin de dire exactement les meilleures choses telles qu'on les trouve, si mes autres remarques m'ont servi plus d'une fois, moi, ne puis-je pas être utiles à ceux qui voya- gent après moi; si enfin il y a plu- sieurs personnes qui préfèrent un recte à un exemple & juste de la nature & de l'é- tendue des choses, à un discours poli & regardé comme de fleurs de Rhetorique, je me de Dieu que qu'on me pardonnera sans peine tous les défauts de mon stile.

D'autres m'ont taxé d'avoir pillé les journaux de quelques Voyageurs, & de n'avoir pas écrit moi-même ce que j'ai donné au Public. Pour ce qui regarde le premier point, j'ose affir-

P R E F A C E.

ser que je n'ai rien emprunté de qu
que ce soit, sans en dire le nom,
quelque peu de relations près, & d'ob
servations particulieres, que j'ai eu d
la bouche de certaines personnes qu
n'ont pas voulu être nommées. D'ail
leurs, j'ai toujours distingué des en
droits-là de ce que je raporte de mo
propre chef. Pour ce qui est de l'aut
re point, je suis si éloigné de croire
qu'un homme de ma Profession se fa
tort d'avoir ses Ecrits revus & corri
gez par des personnes entendues, qu
j'en tire vanité; puis sur tout que le
plus illustres Ecrivains n'ont pas e
honte d'avouer la même chose & de la
reconnoître pour un grand avantage.

Enfin je sai qu'il y a des personnes
qui n'estiment pas mes relations, sou
pçonnant que je n'ai fait que parcourir
les côtes de quelques pais inconnus
que mes remarques ne peuvent être
ainsi que défectueuses, & qu'il n'est
rien de plus facile sur ce pié-là. Mais
ceux qui ont quelque experience dans
ces matieres; ou qui examineront

E.
amé de qu
le nom ,
és, & d'ob
e j'ai eu de
dormes qu
ntes. D'ail
ue des en
nte de mo
est de l'ai
né de croi
ession se fa
is & corri
nduës, ou
our que le
ont pas e
ose & de l
avantage.
s personne
tions, sou
e parcouri
s inconnus
euvent être
qu'il n'est
ié-là. Ma
rience d'un
examiner
le

PREFACE

les choses sans prévention, en juge-
ront autrement, si je ne me trompe.
Du moins, si l'on a égard à l'humour
revêché des Matelots, dans les Voya-
ges de long cours, quand ils ne savent
pas où va la mâche, à leur ignorance
de la nature des vents, & du change-
ment de l'air, & au peu de curiosité
qu'ils ont pour les Officiers, même ceux d'or-
dinaire, & de la variation de l'aiguille de
de l'usage qu'on fait du compas des
Azimuths, sans parler des risques où
l'on est exposé dans des Mers inconnues ;
si l'on a égard, dis-je, à toutes ces
difficultés, bien loin de me blâmer pour n'avoir pas fait de plus
grandes observations, l'on me saura
bon gré de celles que j'ai pu faire.

Voilà tout ce que j'avois à dire,
pour répondre aux objections qu'on a
faites contre mes premières relations ;
& sans fatiguer plus long-temps mon
Lecteur par des choses de cette nature,
je vais l'entretenir en peu de mots
de ce qui regarde ce nouveau Tome.
Afin donc qu'on pût le former avec

Tome IV.

é

10 P R E F A C E.

Je jette juste du cours de ce Voyage & de la situation des lieux dont il y est parlé ; j'y ai fait inserer une Carte, de même que dans les autres Volumes, où l'on peut voir d'un coup d'œil la route que j'ai suivie, par une ligne marquée de points. J'y ai mis aussi les Plans & les profils de quelques endroits particuliers, pour en rendre la description plus intelligible & plus utile.

D'ailleurs, j'avois cette fois à bord un homme qui entendoit le dessin ; ce qui m'avoit manqué dans mes autres Voyages : De sorte que je me trouve en état, pour la satisfaction des curieux, de leur présenter les figures des édifices, des bêtes, des poissons, & des plantes les plus remarquables, dont je dis quelque chose. A l'égard même des dérivés, il y en a plusieurs que je n'ai pas décrites, & que je me contente de donner au Public bien gravées, parce qu'elles me sont inconnues, & que je n'en puis rien dire, & ce n'est qu'on les trouve dans tels ou tels pays particuliers. Pour

P R E F A C E.

oyage &c
il y est
Carte
es Volu-
up d'œuf
une ligne
mais d'œuf
lques-
repère la
plus utile
à bord
de dessin ;
mes au-
ne je me
satisfaction
mer les fi-
des pui-
parqua-
chose. A
il y en a
écrites, &c
er au Pu-
quelles me
n'en puis
les trouve
lière. Pour

les plantes en espee, je les ai remises
entre les mains du sçavant Dr. Vwood-
vard. J'aurois pû en faire graver quan-
tité d'autres ; mais j'ai voulu me bor-
ner à celles qui different beaucoup
dans la configuration de leurs princi-
pales parties, de toutes celles qu'on
voit en Europe. J'ai aussi divers oiseaux
& poissons tout dessinés ; mais je ne
les ai pû insérer dans ce volume, par-
ce que ma Relation ne s'étend pas jus-
qu'aux pays où on les trouve, réduit
à mesquises pour un autre Voyage,
plutôt que je n'avois été ; il m'a été
impossible de la porter plus loin, &c
mon départ des Côtes de la Nouvelle-
Hollande. Mais si Dieu me fait la grace
de revenir heureusement, je promets
à mes Lecteurs de la continuer depuis
cet endroit jusques à ce que mon Na-
vire, sous ses voiles, approche de
l'Isle de l'Ascension.

Cependant pour rendre en quel-
que maniere mon récit complet, je
présente ici un Abrégé de la suite de
ce Voyage. Nous partîmes de ce des

côtes de la Nouvelle-Hollande , au commencement de Septembre , mit six cens quatre-vingt-dix-neuf , pour les raisons que j'ai alleguées *pag.* 137. et nous ancrâmes à la hauteur de l'Île de Timor , le quinze du mois. Le vingt-quatre nous obtinâmes une petite provision d'eau douce , du Gouverneur d'un Fort , que les Hollandois y ont avec un Comptoir. Nous y trouvâmes aussi des Portugais , de qui nous fûmes bien reçus. Le troisième Décembre nous arrivâmes sur la Côte de la Nouvelle-Guinée , où nous eûmes de très-bonne eau , & fûmes que nous commençâmes avec les Habitans d'une certaine Île qu'on nomme Pulo-Sabuti. Nous continuâmes ensuite au Nord , & nous rangâmes la Côte , jusques à la partie la plus Orientale de la Nouvelle-Guinée. Je trouvai que c'étoit une Île , & qu'elle ne se joignoit pas avec le Continent ; c'est ainsi que je l'ai représentée dans ma Carte , & je lui donnai le nom de la Nouvelle-Burigas.

P R E F A C E.

113

Il y a grande apparence que cette
 île fournit quantité de bonnes mar-
 chandises, & qu'on pourroit facile-
 ment négocier avec les Natures.
 Mais la faiblesse de mon Vaisseau, que
 je n'avois pas les moyens d'espalmer,
 le peu d'hommes qui me restoit à
 bord, l'envie de ces gens qu'ils remoi-
 gnent pour retourner au plutôt chez
 eux, & le danger qu'il y avoit de con-
 tinuer en cet état dans une Mer, où
 les Basses & les Côtes, nous étoient
 également inconnues, & qu'il falloit
 examiner avec beaucoup de soin & à
 la longue; tout cela, dis-je, m'empê-
 cha de poursuivre alors le but que je
 me proposois. Ainsi je me salue que le
 public prendra en bonne part ce que
 j'ai pu faire là-dessus pour son service
 & qu'il n'y aura point d'obstacle que
 je ne tâche de surmonter, pour venir
 à bout du même dessein, toutes les
 fois que l'occasion m'en sera présentée.

Nous revinmes à Timor le dix-huit
 Mai mille sept cens. Le vingt & un
 Juin nous passâmes à la hauteur d'une

partie de l'Isle de Java , & le quatre
 Juillet nous mouillâmes dans la rade
 de Batavia. J'allai à terre, pour voir
 le General Hollandois, & lui deman-
 der la permission d'acheter quelques
 vivres, dont j'avois besoin; ce qui me
 fut accordé. Après avoir réparé mon
 Navire, fait mes provisions, rempli
 mes Barriques d'eau, & que le Vent
 pour retourner en Europe fut venu,
 je partis de Batavia le dix-sept Octobre
 & nous arrivâmes au Cap de Bonne-
 esperance le dix-neuf Décembre. Nous
 partîmes d'ici l'onzé Janvier, mille
 sept cent un. Le trente & un de ce
 mois nous découvriâmes l'Isle de sainte
 Helene, le vingt & un Février celle
 de l'Ascension. Nous étions dans le
 voisinage de cette Isle, lors qu'il se fit
 une voye d'eau à mon Navire, qu'on
 ne pût boucher; de sorte qu'il coula
 à fonds, & que nous eûmes beaucoup
 de peine à gagner la terre, où nous vé-
 cumes de Chèvres & de tortues. Le
 vingt-six Février nous y trouvâmes au
 Sud-Est d'une haute montagne, peut-

P R E F A C E.

11

le quatre
ns la rade
pour voir
ni deman-
quelques
me
mon
pli
le se fison
venue,
de Sobie
de Bonn-
breu Mons
3 mille
un de se
le de fante
briar & le
ne dans le
qu'il se fit
vire, qu'on
qu'il coula
beaucoup
à nous vé-
rtuës. Le
uvâmes au
ne, peut-

être à demi mille du sommet ; une
Fontaine d'eau douce , qui nous sup-
plé d'un grand secours. Je repassai en An-
gleterre , à bord du Centorhuri , qui
appartenoit à la Compagnie des Indes
Orientales.
Je ne puis me rendre d'éter-
nelle action de grâces à Dieu , de ce
qu'il me mènera d'une manière si mi-
raculeuse de tout ce qu'il y a de
plaisir de me ramener dans ma Patrie ,
après avoir fini le Voyage qu'on me
propose , je ne manquerois pas de don-
ner au public une Relation exacte de
tout ce que j'ai vu de remarquable ,
dans les différens endroits que je viens
de nommer.

A V I S

*Utile & nécessaire, donné par un
Membre de la Société Royale de
Londres, à tous ceux qui navigent
dans le Canal d'Angleterre.*

L'ON a déjà observé depuis bien
des années, que des Vaisseaux
destinez à passer le Canal sont tombez
au Nord des Sorlingues, & ont enfilé
par méprise le Canal de Bristol, ou la
Mer de Severn où ils ont couru beau-
coup de risque, & où plusieurs mê-
me ont péri malheureusement. Cela
vient sans doute, de ce que la varia-
tion de l'aiguille a changé, & de ce
que la latitude du lézard & des Sor-
lingues est marquée près de cinq lieues
trop au Nord. L'on voit du moins par
des observations incontestables; que
la pointe du Lézard, est à quarante-
neuf degrez, cinquante-cinq minutes,
le milieu des Sorlingues étant à son

Oüest, & que la partie Meridionale est au plus juste à 49. deg. 50. min. au lieu que dans la plupart des Cartes & des livres de Navigation, on les met à 50. deg. au Nord, & dans quelques-unes même à 50. deg. 10. min. Ceci ne produisoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Est comme elle étoit lors qu'on fit les Cartes. Mais depuis l'année mil six cents cinquante-sept, elle a si fort tourné à l'Oüest, qu'elle se trouve aujourd'hui de sept degrez & demi ou environ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Caput, & qui prennent le Cap à l'Est par la boussole, s'éloignent au Nord & se détournent de leur véritable course deux tiers de rumb. Ce n'est pas tout, de quatre-vingt en quatre-vingt milles qu'ils étoient, ils changent leur latitude à peu près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien ajouter pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord,

contre leur attente ; sur tout s'ils com-
 ptent que les Sorlingues sont à plus de
 40. deg. Quelques personnes ont at-
 tribué ceci, au courant du Canal de
 saint George ; dans la supposition que
 le flux porte plus au Nord que le re-
 flux n'en éloigne, mais si la variation
 est une fois compensée, l'on prouve
 que ce Courant n'est pas sensible ;
 que les Vaisseaux qui sont tout par
 Est quart au Sud, durant deux E-
 poulettes, & par Est durant un autre
 gardent exactement leur Parallele.
 C'est pourquoi l'on recommande
 et pousse à tous les Maîtres des Voi-
 siers, qui ne savent pas faire les
 compensations requises pour la varia-
 tion ; & de plus on leur conseille quand
 ils sortent de l'Océan, pour entrer
 dans le Canal, de suivre un Parallele
 qui ne soit pas à plus de quarante-cinq
 degrez, quarante minutes au Nord
 de ce qui les mènera tout droit au lésard.

Ce n'est pas ici le seul danger qui
 se changeant de la variation croît
 les Vaisseaux qui se trouvent dans

Avis de Mr. Halley.

19

ey.
s'ils com-
à plus de
es ont ar-
Canal de
fiction que
que le re-
variation
on pour
noble ;
route
eux En-
un autre
Parallèle
otide
des Vais-
s faire
r la vari-
ille quand
bur entrer
n Parallèle
ranse
au Nord
au lésard
et au sud
on cap
nt dans le

Canal, nous en vîmes plusieurs l'Hiver dernier, qui après être partis des Dunes, firent un triste naufrage sur la Côte de France & sur les Casquettes. Quel que ce ne fut pour être pas la seule cause de leur perte, on ne sauroit douter que ceci n'y contribuat beaucoup : Du moins, si l'on compare le profil exact de la Côte de France, que l'on a fait en dernier lieu avec l'aspect de la nôtre, on l'on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude ; il se trouvera que la véritable route pour aller de Beachy, ou de Dungeness aux Casquettes est à vingt-sept degrés de l'Ouest en tirant vers le Sud ; bien qu'autrefois l'orientation étoit au Nord, étoit autant, qu'elle l'est aujourd'hui, la route étoit à peu près Sud-Ouest quart à l'Ouest, par la boussole ; & alors la route Ouest-Sud-Ouest, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinez à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui toute Vaisseau, qui fait route Ouest-Sud-Ouest dans le

Canal, pour si près qu'il ronge le Côte de Beachy, ne manquera pas de tomber sur les Calouettes, ou plutôt à leur Est. Il s'enfuit de là, qu'on e gardé la même variation de l'aiguille, le route à l'Ouest, ou au Sud, doit être la route du Canal, au lieu de l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable du Cap de Beachy, cette route fera criser l'île de Vright, & se finit à peu près le milieu entre la pointe de Portland & les Calouettes, qui en font à peine & est hors ligne, quelque sous le même Méridien, pour le Dixième de l'Arc.

La dévotion qui est le fondement de la
 religion est la source de toutes les vertus.
 Elle est la base sur laquelle se construit
 l'édifice de la vie chrétienne. Sans elle,
 les autres vertus ne sont que des pierres
 sans ciment, et ne peuvent résister à
 l'épreuve du monde, de la chair et du
 diable. C'est pourquoi, mes frères, ne
 négligez jamais de cultiver votre dévotion.
 Elle est votre véritable trésor, votre
 seul refuge, et votre seule consolation.
 Elle vous rendra capable de résister à
 toutes les tentations du malin, et de
 vous tenir ferme sur le chemin de la
 sainteté. Amen.

VOYA

ceux
 l'Is
 l'Es
 la V
 voisi
 Ville
 antre
 de L
 guen
 May
 qu'il
 de so
 des V
 les Ve
 Ton

VOYAGE
DE
DAMPIER.
AUX
TERRES AUSTRALES

CHAPITRE I.

Départ de l'Auteur des Dunes. Avis qu'il donne à
ceux qui passent dans le Capal. Son arrivée aux
Iles Canaries. De la Ville de Sancta Cruz dans
l'Isle de Teneriffe, de sa rade, & des Galions
Espagnols que les Anglois y couleront à fonds. De
la Ville de Lagune, du Lac qui est dans le
voisinage, & du terrain des environs. De la
Pille d'Oratavia & de sa Rade. Des Vins &
autres Denrées de Teneriffe, &c. Des Gouverneurs
de Lagune & de Santa Cruz. Des vents qui ven-
gent dans ces Mers-là. De l'arrivée de l'Auteur à
Mayo, une des Isles du Cap Vert, de la Saline
qu'il y a comparée à celle de la Tortue la Salée,
de son commerce pour le Sel, & de la structure
des Bâtimens, dont on se sert pour le charger. De
ses Vegetaux, de sa Laine de coton, &c. De son
Tome II.

VOYAGE

Journal de son Voyage de l'Isle de S. Jago, de la Ville de ce nom. Des habitants du Pays & de leurs Densées. D'une espèce de fruit qui ressemble à la Grenade & d'un autre qui en nomme Papab. La Rade de S. Jago. L'Isle de Fogo.

LE Samedi de bon matin, 12 Janvier 1694, je fis voile des Lignes avec un vent favorable, à bord du Vaisseau de Sa Majesté, nommé le Chevreuil, qui étoit monté de douze pièces de Canon, & de cinquante hommes entre les Mouffes, & qui avoit pour vingt mois de provision. Nous partîmes de conserve avec plusieurs autres Vaisseaux du Roi qui alloient à Spithead & à Plimouth; & sur le Midi nous arrivâmes à la hauteur de Dun-geen. Nous les quittâmes cette même nuit pour continuer notre route vers le Canal mais le lendemain matin nous nous trouvâmes plus près de la côte de France, que nous n'avions crû; puis que le Cap la Hogue n'étoit qu'à six lieues de nous au Sud-Est, & qu'à l'Est. Il y avoit plusieurs autres Vaisseaux; dont les uns étoient plus près & les autres plus éloignez que nous de la côte de France, & qui sembloient tous en avoir plus approché qu'ils n'auroient voulu. Mon Pilote qui parut d'abord un peu étonné de cela, ne fut pas pourtant fâché de voir, qu'il n'étoit pas seul dans une erreur; qui à ce que j'ai ouï dire, est fort commune, & fatale à quantité

de
me
nar
les
van
Je r
hab
seili
ceux
nal
au b
expe
aise
le re
M
comp
nous
ni d'
qu'à c
enez,
le dis
notre
cinq
teur
nous
nous
nous a
pointe
cut pe
Le p
orre
que no
cyrie
Avis
Angl
ang

AUX TERRES AUSTRALES.

de Vaisseaux. Cela vient de ce que dans l'Estime, on ne compte pas le changement de la variation, qui est survenue depuis qu'on a fait les Cartes, & qui est très considérable, suivant les observations du Capitaine Halley. Je renvoie là-dessus mon Lecteur à ce que cet habile homme en a publié lui-même dans une feuille volante, pour servir de guide à tous ceux qui vont & qui viennent à travers le Canal d'Angleterre. * On en peut voir le Titre au bas de la page. Pour moi, qui connois par expérience l'utilité de cet avis, je suis bien aisé de profiter de cette occasion, pour aider à le répandre, autant qu'il me sera possible.

Mais sans embarrasser mon Lecteur d'un compte exact du chemin que nous faisons tous les jours, ni des vents qui souffloient, ni d'aucune autre chose de cette nature, jusqu'à ce que je vienne à des endroits plus éloignés, où ce détail peut être de quelque usage, je dirai seulement ici que nous continuâmes notre route du Cap la Hogue, & que sur les cinq heures du soir nous arrivâmes à la hauteur du Start. Ce fut la dernière terre que nous vîmes de notre Isle, & c'est de là que nous comptâmes notre partance; quoi que nous aurions mieux aimé la prendre depuis la pointe du Lezard, si le temps sombre nous eut permis de la voir.

Le premier Cap que nous découvrîmes après notre sortie du Canal fut celui de Finisterre, que nous aperçûmes le 30. Janvier, & le 8. février nous arrivâmes à la hauteur de Lance-

A 2

* Avis nécessaire pour ceux qui navigent dans le Canal d'Angleterre. Se vend chez S. Smith aux armes du Prince devant l'Eglise St. Paul, à Londres. Le prix est 2. s.

V O Y A G E

4. Fota, une des Isles Canaries. Vous avez ici le profit de ses Côtes, & de celles d'Allegiance, une autre de ces Isles, comme elles nous parurent à deux différentes distances.

Nous fîmes voile vers l'Isle de Ténériffe, où j'avois résolu de prendre du vin & de l'eau de vie pour mon voyage. Le Dimanche à trois heures & demie de l'après-Midi, nous découvrimus cette Isle, & nous forçâmes des voiles pour en approcher jusqu'à cinq heures. Alors la pointe du Nord Est de cette Isle étoit à 7. lieues de nous Oüest Sud-Oüest: Mais la distance étoit trop grande pour se pouvoir flâter d'y arriver avant la nuit, de sorte que je mis à la cape jusqu'au lendemain matin, irrésolu si j'entrerois à Santa Cruz, où d'Oratavia, l'une à l'Est & l'autre à l'Oüest de cette Isle, dont la situation est presque toute Nord & Sud, & qui sont les meilleurs Ports qu'il y ait de l'un & de l'autre côté. Cependant je choisîs Santa Cruz, comme le plus assuré dans cette saison de l'année, & de l'endroit le mieux fourni de cette sorte de vin, que je voulois prendre pour mon voyage. Nous y mouillâmes donc l'Ancre le 10. Février, à 33. Brasses d'eau, un fond d'argile noire, & à demi mille ou environ du bord, d'où je pris le Plan de la Ville que vous voyez ici.

D'ailleurs, les Vaisseaux doivent mouiller ici à 10. 40. ou 50. Brasses d'eau, & tout au plus à un demi-mille de la Terre. S'il y en a même un grand nombre, il faut qu'ils se tiennent fort près les uns des autres. Le rivage est élevé presque par tout, & même escarpé en divers endroits. Ce Havre se trouve si exposé à l'Est, que les vents qui soufflent de ce côté-là y forment de grosses houles, & rendent l'a-

1. Id'Allegiance à 12. Lieues ou environ deloignement

S.E. $\frac{1}{2}$ N.

S.E.

S.E. $\frac{1}{2}$ S.

Lancerota paroit ainsi en même tems, à 17. Lieues environ deloignement

S.E. $\frac{1}{2}$ S.

S.E.

S.E. $\frac{1}{2}$ N.

2. Id'Allegiance à 17. Lieues environ deloignement

S.E. $\frac{1}{2}$ S.

S.E.

S.E. $\frac{1}{2}$ N.

Lancerota paroit ainsi en même tems à 17. Lieues environ deloignement

S.E.

S.E. $\frac{1}{2}$ S.

La Vue de Lancerota convenue

S.E. $\frac{1}{2}$ S.

Cette Vue fait partie de la Carte de l'Atlantique

3. I. Tenerife

Le Pic est de ce côté et on le voit de la Rade quand il y a point de brume

Fort des Lances

Maison du Gouverneur

ou la principale forteresse

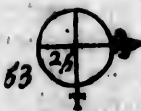
L'Endroit ou l'on aborde.

Fort

Fort

L'Endroit ou l'on fait Aiguade

Pointe Rocketo



63

[The main body of the page contains several lines of text that are extremely faded and illegible. The text appears to be organized into paragraphs, but the specific words and sentences cannot be discerned.]

bo
ca
ol
m
pa
&
ab
fe
de
qu
me
ge
po
pes
Ha
d'O
&
qui
cet
ta C
ma
Bar
Cru
gar
auff
deu
bier
Tui
plus
se v
Gall
quo
pos
fieur
vien
dom
enco

AUX TERRES AUSTRALES.

Bord très-dangereux aux Chaloupes. En pareil cas, les Vaisseaux, qui s'y rencontrent, sont obligés de mettre en mer, & quelquefois même de couper leurs Ancres, par ce qu'il n'y a pas moyen de les retirer. Le meilleur endroit & le moins exposé aux vagues, où l'on puisse aborder, est dans une petite Anse sablonneuse, à un mile ou environ au Nord Est de la rade, où il y a de bonne eau, dont les Navires qui chargent ici se fournissent, & il arrive même souvent que les Vaisseaux, qui chargent à Oratavia, la principale place qu'il y ait pour le commerce, envoient ici leurs Chaloupes pour y faire aiguade. Au reste, ce dernier Havre est plus dangereux à cause des vents d'Ouest, que l'autre à cause des vents d'Est; & lorsque l'Ouest souffle, tous les Vaisseaux qui s'y trouvent, prennent le large. Entre cette Anse, où l'on va faire de l'eau, & Santa Cruz, il y a deux petits Forts, qui commandent la Rade avec le secours de quelques Batteries disposées le long de la côte. Santa Cruz n'est qu'une petite Ville sans murailles, gardée par deux autres Forts qui défendent aussi l'entrée du Havre. Il n'y a guère plus de deux cens maisons, toutes à deux étages, mais bien solides, bâties de pierres & couvertes de Tuiles. Deux Couvens & une Eglise sont les plus beaux Edifices qu'il y ait. Les Forts dont je viens de parler, ne purent pas garantir les Gallions d'Espagne contre l'Amiral Blacke, quoiqu'ils se retirassent aussi près qu'il leur fut possible sous le plus considérable. Il y a plusieurs des habitans encore en vie qui se souviennent de cette action, où les Anglois endommagerent beaucoup la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui les marques de leurs Bou-

V O Y A G E

lets de Canon dans les murailles de ce Fort. Les Gallions, qui furent brûlez ici, ne sont qu'à quinze Brasses d'eau, & l'on dit que la plus grande partie de l'argent y a resté, quoi qu'on en transportât quelque peu à terre, d'abord qu'on vit paroître l'Amiral Blacke.

Bien-tôt après avoir mis à l'Ancre, j'allai voir le Gouverneur de la Ville, qui me reçut fort honnêtement, & me pria pour le lendemain à dîner avec lui. Le soir je retournai à bord de mon Vaisseau, & le matin suivant je me rendis à terre avec deux de mes Officiers: dans l'espérance que nous aurions le temps de voir Lagune, qui est la principale Ville du País, & que je serois de retour assez tôt pour dîner avec le Gouverneur de Santa Cruz: fondé sur ce qu'on m'avoit dit que cette place n'étoit éloignée que de trois miles. Tout le chemin qui conduit à Lagune, est sur une montagne assez droite; mais cela n'empêcha pas que les charettes n'y montent & n'en descendent chargées: il y a des cabarets dispersés le long de la route, & nous y bûmes quelques verres de vin. Le terroir d'un côté & d'autre paroissoit pierreux & stérile; mais nous vîmes en plusieurs endroits des morceaux de terre, où il y avoit du blé en herbe, qui sembloit être en fort bon état: à une distance plus éloignée, il y avoit au bas des montagnes de petites vignes, entrecoupées en divers endroits par une grande étendue de terrain, couvert de rochers, qui n'étoit nullement propre pour la culture, & où il ne croissoit que de buissons, qu'on nomme Dilidos: il n'étoit que sept ou huit heures du matin, lors que nous partîmes de Santa Cruz, le tems étoit beau & serain, & le Soleil qui brilloit dans tout son

de ce Fort
ici, ne sont
n dit que la
resté, quoi
à terre, d'a-
Blacke.
ncre, j'allai
qui me reçut
out le lende-
e retournai à
rin suivant je
nes Officiers:
s le temps de
ale Ville du
assez tôt pour
anta Crux :
ne cette place
les. Tout le
est sur une
la n'empêché
& n'en débar-
barers disper-
y bûmes quel-
d'un côté &
ile; mais nous
morceaux de
rbe, qui sem-
une distance
les montagnes
en divers en-
terrain, cou-
ement propre
oisoit que de
il n'étoit que
lors que nous
s étoit beau &
dans tout son

AUX TERRES AUSTRALES.

éclat, ne manqua pas de nous donner assez de chaleur, avant que nous pussions atteindre La-gune, où nous arrivâmes sur les dix heures, tous en eau & fort fatiguez; de sorte que nous fûmes bien aises de trouver une méchante ca-bane pour y boire un peu de vin, & nous ra-fraîchir. Mais nous découvrîmes bien-tôt un de nos Marchands Anglois qui résidoit ici, & qui après nous avoir regalez d'un bon dîner, nous fit voir la Ville.

Lagune est une assez grande ville, bien ra-massée, & dont l'aspect est fort agréable: elle est en partie située sur une montagne, & en partie dans un terrain uni. La plupart des mai-sons y sont bâties de pierre & couvertes de tuiles. Quoi qu'elles ne soient pas uniformes, elles font avec tout cela un assez joli effet, qui ne déplaît pas à la vûe: il y a quantité de beaux édifices, entre lesquels on peut mettre deux Eglises Paroissiales, deux Convents de Religieuses, quatre Monasteres, un Hôpital & quelques Chapelles, outre plusieurs maisons de Gentilshommes. Les Monasteres sont ceux de saint Augustin, de saint Dominique, de saint François & de saint Diego. Les deux E-glises ont des clochers assez hauts & quarrés, dont le sommet s'élève au-dessus de tous les autres bâtimens: les rues ne sont pas réguliè-res, mais elles sont larges pour la plupart & assez jolies. Vers le milieu de la ville on trouve une grande place qui est environnée de belles maisons: il y a d'un côté une prison bien forte, & tout auprès un aqueduc de bon-ne eau, qui en fournit à toute la ville; ils ont quantité de jardins, remplis tout autour d'o-ranges, de limons, & d'autres fruits; & ils mettent au milieu les herbes potageres, les sa-

VOYAGE

lades, les fleurs, &c. Si les habitans étoient même un peu curieux à cet égard, il est certain qu'ils pourroient avoir de très-beaux jardins : car comme la ville est située sur une hauteur, au bout d'une plaine qui est toute ouverte au vent d'Est, & que de cette manière elle jouit du véritable vent alisé qui régné ici, & qui amène presque toujours le beau tems ; elle ne manque guere non plus de sentir sur le soir la fraîcheur des brises.

Derrière la ville on découvre une vaste plaine de trois ou quatre lieues de long, & de deux milles de large, qui produit une sorte d'herbe épaisse, dont la verdure n'étoit pas moins agréable alors que celle de nos prairies d'Angleterre l'est au Printems. A l'Est de cette plaine & fort près de la ville, il y a un lac ou un étang naturel d'eau douce. Il y a environ demi mille de circonférence, mais comme l'eau en est dormante, on ne s'en sert que pour abreuver le bétail. En hiver plusieurs sortes d'oiseaux sauvages se rendent ici, & fournissent quantité de gibier aux habitans de Laguna, qui tire son nom de ce même lac ; car en Espagnol *Laguna* signifie un lac ou un étang ; cette plaine est bornée à l'Ouest, au Nord-Ouest & au Sud-Ouest par de hautes montagnes escarpées, qui dominent autant sur la plaine que celle-ci est élevée au-dessus de la mer ; & c'est du pied d'une de ces montagnes que la ville est fournie d'eau, qui coule à travers la plaine dans un aqueduc bâti de pierre & soutenu par des colonnes : il faut avouer, qu'à regarder la situation de cette ville, sa vûe du côté de l'Est, qui s'étend jusqu'à la grande Canarie, ses jardins, la fraîcheur des berceaux qu'il y a, sa belle plaine, sa campagne ver-

AUX TERRES AUSTRALES: 9

frans étoient
il est certain
eaux jardins:
une hauteur,
te ouverte au
ere elle joliss
ici, & qui
ems; elle ne
fut le soir la

re une vaste
e long, & de
ait une sorte
e n'étoit pas
nos prairies
l'Est de cer-
il y a un lac
il y a environ
mais comme
ert que pour
seurs sortes
, & fournis-
ms de Lagu-
e lac; car en
u un érang;
, au Nord-
tutes monta-
urant sur la
-dessus de la
s montagnes
coule à tra-
ti de pierre
aut avolier,
ville, sa vûe
à la grande
des berceaux
mpagne ver-

doysante, son lac, son aqueduc, & la douceur
de ses brises, elle ne peut être qu'un séjour
fort agréable, sur tout pour des personnes qui
n'ont pas des affaires; qui les appellent à s'é-
loigner souvent de chez eux; car cette isle est
presque toute remplie de montagnes escar-
pées & raboteuses, qui obligent à monter &
à descendre, & qui fatiguent beaucoup les
Voyageurs, à moins qu'ils ne profitent de la
fraîcheur du matin & du soir. Aussi n'em-
ploie-t-on guère en ce pays que des mules &
des ânes, soit pour y aller dessus, ou pour voi-
turer les denrées.

Au delà des montagnes, du côté du Sud-
Ouest, encore plus avant, on peut voir de la
Ville & de la plaine une petite montagne
pointue, qui domine sur toutes les autres;
c'est celle-là même qu'on appelle le Pic de
Teneriffe, si renommé par sa hauteur: mais
nous le vîmes d'ici avec tant de désavantage,
à cause de la proximité où nous étions des
montagnes voisines, qu'il nous parut peu de
chose en comparaison de ce qu'on en dit.

Le véritable vin de Malvoisie croît dans
cette isle, & on assure que c'est le meilleur de
sa sorte qu'il y ait au monde. On y trouve
aussi de celui qu'on appelle proprement vin
de Canarie & du Verdona. Le vin de Canarie
croît sur tout à l'Ouest de l'isle: & c'est pour
cela qu'on l'envoie d'ordinaire à Oratavia, qui
est le port le plus marchand de toute l'Isle, &
où nos Facteurs Anglois résident avec leur
Consul, parce que nous faisons un grand com-
merce de ce vin-là. Au reste, on me dit que
cette ville est plus grande que Lagune; qu'il
n'y a qu'une Eglise; mais plusieurs Con-
vents; que le port n'en est pas trop bon, &

qu'il est même très-dangereux lors que le Nord-Oüest souffle. Ces vents de Nord-Oüest annoncent leur approche par les lames qui viennent briser contre le bord, & par les nuages noirs qui se forment du côté du Nord-Oüest : à la vuë de ces signes, les vaisseaux lèvent leurs ancres, ou bien ils coupent leurs cables, & ils se mettent en mer, où ils louvoyent jusqu'à ce que le mauvais tems soit passé. Quelquefois même ils sont obligés de faire ce manège à deux ou trois différentes reprises, avant qu'ils puissent avoir toute leur charge à bord : ce qui est assez difficile en cet endroit au milieu de la plus belle saison, & ils envoient à Santa Cruz, comme je l'ai déjà dit, pour avoir de l'eau douce. Le vin qu'on appelle Verdone, est verd, il a du corps & de la force, il est plus rude & plus piquant que celui de Canarie. On ne l'estime pas tant en Europe, mais on le transporte dans les Indes Occidentales, & il se conserve mieux dans les pays chauds ; c'est pour cela que je touchai ici afin d'en prendre quelque provision pour mon voiage. Cette sorte de vin se recueille sur tout à l'Est de l'isle, & on l'embarque à Santa Cruz.

Outre ces vins qui se vendent toutes les années en grande quantité aux Canaries, sur route à la grande Canarie, à Teneriffe & à Palma, il y a ici abondance de grains, du froment, de l'orge, & du maiz, qu'on transporte souvent ailleurs : ils ont aussi des fèves, des poix, & des cochés, qui est une sorte de grain qui ressemble beaucoup au maiz, & qu'on sème pour engraisser la terre. Il y a des papahs, dont je parlerai plus au long dans la suite, des pommes, des poires, des prunes, des cerises, d'ex-

AUX TERRES AUSTRALES.

lors que se
s de Nord-
par les lames
rd, & par les
bré du Nord-
vaisseaux le-
pent leurs ca-
ils louvoyent
as soit passés
és de faire ce
tes reprises,
leur charge à
et endroit au
ils envoient
ja dit, pour
u'on appelle
de la force,
que celui de
en Europe,
es Occiden-
ans les pais
chai ici afin
pour mon
ecueille sur
que à Santa

toutes les
naries, sur
ffe & à Pal-
du froment,
sporte sou-
s, des poix,
e grain qui
qu'on seme
apahs, dont
, des pom-
rises, d'ex-

colientes pêches, des abricors, des guavas, des
grenades, des citrons, des oranges, de
de limons, des courges, les meilleurs oignons
du monde, des choux, des raves, des potatos,
&c. Ils ont aussi bonne provision de chevaux,
de vaches, d'ânes, de mules, de brebis, de che-
vres, de cochons, de lapins, & quantité de bê-
tes fauves. Les chevaux de l'isle Lancerota sont
estimés les plus vifs, les plus légers à la course,
& les plus francs que l'on puisse trouver. En-
fin il y a ici quantité de volaille & de gibier,
des coqs, des poules, des canars, des pigeons,
des perdrix, &c. On n'y manque pas non
plus de poisson, de maquereaux, &c. Toutes
les isles Canaries sont pourvues de tout ceci,
les unes plus, les autres moins : mais comme
celle de Lancerota est la plus fameuse pour les
chevaux, & que la grande Canarie, Palma &
Teneriffe sont renommées pour les vins, la
dernière sur tout pour la meilleure Malvoisie,
ce qui fait que ces trois isles ont le plus de
commerce ; ainsi Forteventura est la plus en
réputation pour la volaille domestique, & Go-
mera pour les bêtes fauves. Le gibier & tous
les vivres sont chers dans les isles negociantes,
mais ils sont en abondance & à grand marché
dans les autres ; c'est pourquoi les vaisseaux
qui sont frétés pour des voyages de long cours,
& qui ne veulent prendre que peu de vin, font
mieux de toucher à ces dernières, où ils en
peuvent trouver assez, & à bon compte. Pour
moi, si je l'avois sçu avant mon arrivée, j'au-
rois plutôt abordé à l'une de ces isles qu'à
celle de Teneriffe : mais cela doit s'insinuer
de sujet.

On dit que dans cette dernière on peut
mettre douze mille hommes sous les armes. Le

Gouverneur ou le Général, comme on le qualifie, de toutes ces isles se tient à Lagune : il s'appelle Don Pedro de Ponto ; il est natif de cette isle, & il n'y a pas long-tems qu'il étoit Président de Panama dans les mers du Sud ; il en rapporta même quelques perles de grand prix ; dont il fit présent à la Reine d'Espagne, & c'est là-dessus, à ce qu'on dit, qu'il fut élu Général des Isles Canaries. La grande Canarie l'emporte de beaucoup sur l'isle de Teneriffe, soit en étendue, ou en richesses : mais ce Gentilhomme aime mieux résider dans la dernière, parce que c'est le pays de sa naissance : il a la réputation d'être une personne d'un mérite distingué : il gouverne avec justice & modération, & il est fort aimé de tout le monde.

Le Gouverneur de Santa Cruz, avec qui je devois dîner étoit un de ses Lieutenans ; mais je m'arrêtai si long-tems à Lagune, que je ne pus me rendre chez lui que pour y souper : c'est un homme fort civil & discret ; il réside dans le principal fort tout auprès de la mer ; il a une sentinelle à sa porte, & un petit nombre de domestiques pour le servir, il me traita dans une grande sale basse & obscure, où il n'y avoit qu'une seule petite fenêtre. On y voyoit environ deux cens mousquets pendus aux murailles, & quelques piques d'ailleurs, - il n'y paroissoit ni lambris, ni tapisserie, & tous les meubles consistoient en une méchante petite table, quelques vieilles chaises, & deux ou trois bancs assez longs qui servoient de sieges. Après avoir souppé avec lui, je l'invitai à mon bord, où je me rendis dans ma chaloupe. Le lendemain matin il vint me voir, accompagné d'un autre Gentilhomme & de deux valets ;

AUX TERRES AUSTRALES. 15

mais il fut aussi-tôt attaqué du mal de mer, & réduit dans un tel état, qu'il ne put presque ni manger ni boire, jusqu'à ce qu'on l'eut remis à terre.

Après que mes gens se furent un peu rafraîchis, & que nous eumes à bord les provisions qu'il nous falloit, je partis de Santa Cruz l'après-midi du 15. Fevrier, & avec toute la diligence possible; parce que les vents du Nord-Est devenoient orageux, & rendoient la mer si grosse, que le vaisseau n'étoit pas trop en sûreté dans la rade même. Quoi que nous laissâssions à terre plusieurs choses que nous avions achetées & payées, je fus bien aise d'en sortir au plutôt. On ne pouvoit pas se hasarder sur une chaloupe sans beaucoup de risque, & la tourmente fut si grande, lors que nous levâmes l'ancre, que le cable se rompit. Mon dessein étoit de passer à l'Isle de Mayo une des Isles du Cap Verd; & je courus avec un vent gaillard de Nord-Est en poupe, toute cette nuit & le jour suivant, sur le pied de 10. ou 11. milles par heure; mais il mollit alors & il devint un petit frais. Les Isles Canaries sont pour leur latitude, dans l'enceinte ordinaire des véritables vents reglez, ou généraux; qui, à ce que j'ai observé moi-même, soufflent du Nord-Est, en deça de l'équateur: mais comme elles ne sont pas éloignées de la côte d'Afrique, elles se trouvent plus exposées au Nord, qui est le vent réglé de la côte, qu'il balie jusques au Cap Verd; & qui s'étendant au long & au large, envelope presque toutes les Isles Canaries, quoi qu'il y soit interrompu bien des fois par les véritables vents reglez du Nord-Ouest, ou par d'autres vents échars, auxquels les Isles sont sujettes; sur tout lorsqu'il y en a plusieurs de ramassées ensemble. Le Pic de Teneriffe

qui avoit presque toujours été couvert de nuages pendant que nous étions à Santa Cruz ; nous paroissoit à cette heure tout rempli de neige , & s'élever au-dessus des autres montagnes ; mais leur hauteur sembloit diminuer de la sienne , & il paroît beaucoup plus considérable à ceux qui se trouvent à son Ouest. Depuis Teneriffe , nous eûmes un vent frais de Nord Nord-est , & de Nord-est ; nous vîmes du poisson volant & quantité de chardon marin qui flotloit sur l'eau. Le 20. Février à midi nous nous trouvâmes à 17. d. 4. m. de latitude ; ainsi nous fîmes route par Ouest Nord-Ouest vers l'Isle de Mayo , dont comptons de n'être pas loin du côté de l'Est , & à huit heures du soir nous mîmes à la cape jusques au jour : le vent étoit alors Ouest-quart au Sud ; & il continua de cette manière toute la nuit , le temps étoit beau , & il faisoit un petit vent frais. Tous ces signes marquoient que nous étions proche de quelque terre, après avoir eu jusques ici des brises forcées. Le matin après le Soleil levé , nous vîmes l'isle à 4. lieues ou environ de distance. Mais il y avoit un brouillard si épais au-dessus , que nous n'en pûmes découvrir qu'une petite partie ; & malgré tout cela je reconnus que c'étoit l'isle de Mayo. On la peut voir ici sous les différens aspects , où elle nous parut, lorsque nous la rangeâmes à l'Est , au Sud-Est & au Sud , pour entrer dans la rade qui est à son Sud-Ouest.

J'ai fait aussi tracer le plan de la rade.

Nous n'y entrâmes que le matin du 22. Février , & je mouillai à l'abri de cette isle : car c'est une règle constante qu'entre les deux tropiques on ne doit jamais toucher à une isle du côté que le vent alise soufle. Nous ancrâmes

convert de
Santa Cruz,
et rempli de
autres monna-
ies diminuer de
sa consécra-
tion. Depuis
l'ais de Nord
et vîmes du
ordon marin
vriar à midi
de latitude;
Nord-Ouest
ons de n'être
it heures du
au jour : le
nd; & il con-
uit, le tems
t vent frais.
nous étions
ir eu jusques
rés le Soleil
ou environ
proinillat; si
mes décou-
ré tout cela
ayo. On la
ets, où elle
mes à l'Est,
dans la rade
sa rade.
n du 22. Fé-
te ile : car
es deux tro-
une ile du
s en crâmes

Illes du Cap Verd

T. 4. P.

N^o 1.

I. de Mayo à 2 L. de dist Sa. Branta Morid à l'orient

S.O. 40.

O. 40. S.

N.O. 40.

N^o 2. L. de Mayo

S. 40. W.

N^o 3. L. de Mayo

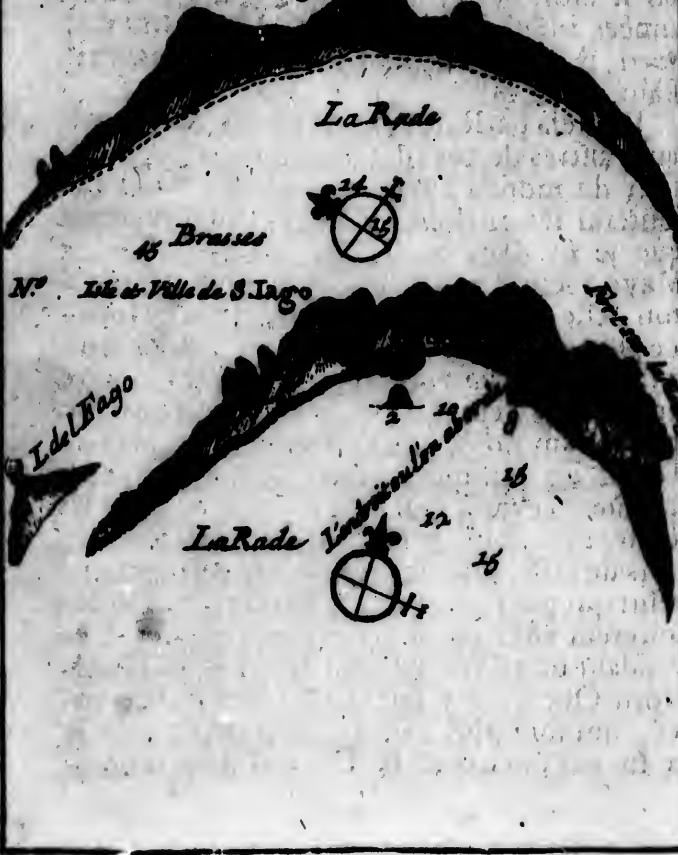
O. 40.

à l'orient de Mayo

N. 40.

N^o 4.

I. de Mayo.



AUX TERRES AUSTRALES.

Sur les onze heures à quatorze brasses d'eau, un fond de sable pur, & la mer fort calme, à trois quarts de mille de terre, au même endroit où j'avois mouillé dans mon voyage autour du monde. Je trouvai à l'ancrage le Nieuport de Londres, Vaisseau de 2000 tonneaux, commandé par le Capitaine Barroet, qui me salua de trois coups de canon, & j'en tirai un pour lui rendre le salut. Il venoit de Fayal, une des Isles Occidentales, & il avoit à bord du vin & du brandevin; il chargeoit ici du sel pour le transporter à Terre-neuve, & dans la même île où il étoit des Pirates, qui depuis quelques années infestoient beaucoup les îles du Cap-vert, il fut ravi de voir paroître un des Vaisseaux du Roi.

J'ai déjà parlé de l'Isle de Mayo, & de quelques autres de ces îles dans mon voyage autour du monde, *Tome 1. p. 86. 87.* Mais j'ajouterai ici quelques nouvelles observations que je fis dans ce dernier voyage. L'Isle de Mayo a sept lieues de circonférence, ou environ, elle est presque ronde, & il y a quantité de petites pointes de rocher, qui avancent un mille ou plus dans la mer: elle est au 15. degré de latitude Septentrionale, & lors qu'on navige tout autour & que l'on vient assez près du bord, on voit que les flots brisent contre ces pointes: ce qu'il faut bien remarquer pour les éviter avec soin. Je rangeai cette fois les deux tiers de l'Isle, mais je ne vis d'autre danger que celui qui peut venir de ces pointes, qui se découvrent assez par le reflux des vagues. Cependant on assure qu'à son Nord & au Nord-Nord-Ouest, il y a des basses très-dangereuses, qui sont plus avant dans la mer: mais je ne fus pas de ce côté-là. On voit deux monta-

gnes dans cette Isle d'une hauteur considerable, le sommet de l'une est assez plat, & celui de l'autre est pointu. D'ailleurs le terrain est assez uni & médiocrement élevé au-dessus de la mer : il y a des bayes sablonneuses tout autour de l'isle, entre les pointes dont j'ai parlé, & tout le terroir paroît fort sec & stérile.

A l'Ouest de l'isle, où les Vaisseaux jettent l'ancre, il y a une grande baye sablonneuse & un banc de sable, qui est large de 40. pas, ou environ, & qui court deux ou trois milles tout le long de la côte. Entre ce banc & les montagnes il y a une vaste Saline, de deux milles de long ou à peu près, & d'un demi mille de large; mais il y en a plus de la moitié, qui est d'ordinaire à sec. Le seul bout qui est vers le Nord ne manque jamais d'eau, & le sel s'y forme depuis le mois de Novembre jusqu'à celui de Mai, qui est ici la belle saison de l'année. L'eau de la mer qui le produit, s'ouvre un passage à travers le banc de sable : ce qui n'arrive qu'au tems des grandes marées, & alors ce réservoir est plus ou moins rempli selon la hauteur des marées. S'il y a déjà du sel lorsque l'eau y entre, il est d'abord dissout : mais deux ou trois jours après il commence à se grainer, & cela continue jusqu'à ce que toute l'eau, ou du moins la plus grande partie, soit changée en sel, ou jusqu'à ce que la mer en fournisse d'autre. On prétend d'ailleurs que cette eau ne vient que par le seul passage, qui est au Nord du Réservoir; où il est aussi le plus profond. Je me trouvai ici au tems d'une marée de la nouvelle Lune, & on m'assura que l'eau n'y entroit jamais qu'alors, mais je ne sautois en deviner la raison. Ceux qui viennent ici pour charger du sel, le ramassent à mesure qu'il se

grain
sain
a de
sel
au r
des
Tor
dans
p. 6
moi
à ve
de M
mid
que
aux
diffe
celle
N
pou
un v
nos l
cha
nées
d'ail
hom
salin
me d
ont
pres
fel d
les h
mes
eupa
autre
salin
droit
ânes

considéra-
at, & celui
terrain est
au-dessus de
les tout au-
j'ai parlé
& stérile.

eaux jettent
lonneuse &
40. pas, ou
s milles tout
les montra-
ux milles de
lle de large;
i est d'ordi-
ers le Nord
y forme de-
à celui de
inée. L'eau
un passage à
arrive qu'au
ce réservoir
hauteur des
e l'eau y en-
eux ou trois
her, & cela
eau, ou dit
changée en
arnisse d'au-
cette eau ne
est au Nord
us profond.
marée de la
ue l'eau n'y
e sautois en
ent ici pour
fure qu'il se

graine, & ils en font des monceaux sur le ter-
rain sec, avant que la mer retourne : ce qu'il y
a de remarquable en cette saline, c'est que le
fel ne s'y graine que dans la belle saison, tout
au rebours de ce qui arrive aux salines des In-
des Occidentales, & en particulier à celle de
Tortuë la Salée, dont j'ai dit quelque chose
dans mon Voyage autour du Monde, Tome I.
p. 63. où le fel ne se graine jamais que vers le
mois d'Avril, lors que les pluies commencent
à venir, & où il continuë à se former aux mois
de Mai, Juin, Juillet, &c. durant la saison hu-
mide, non pas sans qu'il y ait eu d'abord quel-
que bonne bourrasque de pluie : mais je laisse
aux Philosophes à chercher la raison de cette
différence qu'il y a entre la saline de Mayo &
celles des Indes Occidentales.

Notre Nation fait ici un grand commerce
pour le sel, & on y envoie presque toujours
un vaisseau de guerre pour servir d'escorte à
nos barques & à nos vaisseaux qui en viennent
charger : on m'a dit même qu'il y a eu des an-
nées, où il n'en est pas arrivé moins de cent, &
d'ailleurs il n'en coûte rien pour la peine des
hommes qui le ramassent, & qui le tirent de la
saline; on n'en paie que la voiture, qui est mê-
me à fort bon marché, parce que les habitans
ont grand nombre d'ânes, qu'ils ne peuvent
presqu'employer à autre chose qu'à porter le
fel depuis la saline jusques au bord de la mer, &
les habitans chargent & conduisent eux-mê-
mes leurs ânes, bien aises de trouver cette oc-
cupation, puis qu'il leur reste à peine aucun
autre moyen pour gagner quelque chose. La
saline n'est pas à plus d'un demi mille de l'en-
droit où l'on embarque le sel, de sorte que les
ânes peuvent faire ce chemin plusieurs fois

dans un jour ; ils ont un certain nombre de
tours fixe pour la matinée & pour l'après-mi-
di , au-delà desquels leurs propriétaires ne
veulent point aller. Nos Matelots appellent le
bateau où l'on met d'abord le sel un frappebois ;
il est fait exprès pour cet usage , & il y a un til-
lac qui s'étend depuis la poupe jusques à un
tiers de la longueur du bateau ; là où s'élève
une espece de tambour , non pas du fond de
cale , mais de l'extrémité du tillac , à deux
pieds de hauteur ou environ , qui est bien cais-
sé par tout ; cela sert à empêcher les vagues de
rejaillir dans le bateau , lors qu'il a le cap con-
tre terre pour recevoir le sel : car il y a d'or-
dinaire ici de grosses houles , & quand le ba-
teau est dans cette situation , les vagues qui
passent par dessus la poupe le rempliroient
bien-tôt , si le tambour ne s'y opposoit . & ne
servoit à les faire couler dans la mer de l'un ou
de l'autre côté . Pour tenir ainsi le bateau le
cap contre terre , & la poupe à la mer , il y a
deux perches plantées en dedans , l'une à la tête
& l'autre au milieu , vis-à-vis du tambour ,
mais qui sont d'un pied plus hautes que cette
separation ; au sommet de chacune de ces per-
ches , il y a une enraile assez grande pour rece-
voir une cordelle , dont l'un des bouts est at-
taché à un poteau sur le rivage , & l'autre à un
grapin , où à une ancre qui est assez loin dans
la mer ; cette cordelle sert à hâler le bateau de
part & d'autre , & les perches le tiennent fer-
me , en sorte qu'il ne sauroit branler , si la corde
est bien tendue ; autrement les vagues le rem-
pliroient bien-tôt , ou le feroient briser contre
rocks : mais pour l'empêcher encore mieux
d'être mis en pieces par la violence des houles ,
& tenir ses membres plus serrés les uns avec

AUX TERRES AUSTRALES. 19

n nombre de
r l'après-mi-
prieraires ne
s appellent le
un frappebois
il y a un til-
jusques à un
là où s'élève
s du fond de
llac, à deux
est bien calfa-
les vagues de
a le cap con-
il y a d'or-
quand le ba-
s. vagues qui
rempliroient
posoit, & ne
ber de l'un &
le bateau le
la mer, il y a
l'une à la tête
du tambour,
tes que cette
rie de ces per-
de pour rece-
bouts est ar-
& l'autre à un
sez loin dans
le bateau de
tiennent fer-
ler, si la corde
gues le rem-
briser contre
ncore mieux
des houles,
les uns avec

les autres, il y a deux ceintrages : l'un va en travers de tribord à bas bord, & ces cordes, lors que les bancs des rameurs sont posez, attachent si ferme les côtez du bateau aux extrémités des bancs, qu'ils ne sauroient en être séparés qu'avec peine ; de sorte que les bancs & les cordes s'entraident mutuellement ; celles-ci empêchent que les côtez du bateau ne s'écartent en dehors, & ceux-là préviennent qu'ils ne soient écrasés en dedans. On n'emploie d'ordinaire à ceci que deux cordes, qui divisent toute la longueur du bateau, à mesure qu'elles croisent les côtez, en trois parties égales : le deuxième ceintage est composé de plus de cordes, qui sont placées d'une telle manière, qu'elles empêchent les côtes & les planches du bateau de s'écarter les unes des autres : pour cet effet, il y a des trous à certaines distances tout le long de la quille au dedans du bateau, par lesquels on passe ces cordes qu'on ajuste le long des côtes, & qu'on y attache bien ferme avec des rabans, en sorte qu'elles font une espèce de doublage intérieur ; de cette manière, quand même il y auroit des clous & des chevilles qui viendroient à sauter par le choc des vagues, les cordes de ces deux ceintrages pourroient toujours tenir les membres du bateau unis ensemble, avec l'aide sur tout d'une corde qui le ceint en dehors, comme on en met à nos barques longues ; c'est ainsi qu'on a soin de renforcer ces bateaux, & c'est à cause de cela que nos Matelots les appellent des bateaux cordez. Deux hommes suffisent pour le haler d'un côté & d'autre, & pour y verser le sel qu'on y apporte du rivage dans des sacs. D'abord que le bateau est assez près de terre, un de ces hommes, qui se tient

debout proche du tambour, plie aussitôt la cordelle autour de la perche qui est là, & arrête par ce moyen le bateau avant que la mer le puisse détourner. Lors que ces deux hommes ont reçu leur charge. Ils halent en mer, jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la violence des houles, & ensuite ils déchargent leur sel dans une autre barque, qui le transporte à bord du navire. Sans le secours d'un pareil bateau, il n'est pas trop sûr d'aborder ici en quelque temps que ce soit; car quoi que la mer soit d'ordinaire fort calme dans la rade, néanmoins elle bat avec violence contre le rivage, & il seroit à propos que tous les vaisseaux qui viennent ici eussent un de ces bateaux cordez, ou qu'ils en empruntassent un, si on n'a pas la commodité de le faire, des autres navires qui s'y rencontrent, puis que les habitans n'en ont point eux-mêmes. Je me suis d'autant plus étendu sur la description de ces bateaux, qu'ils peuvent être d'un grand usage dans tous les endroits où le ressac est dangereux; comme par exemple en diverses rades ouvertes des Indes Orientales & Occidentales, où ils seroient fort utiles, quoi que je n'y en aie jamais vu aucun.

L'isle de Mayo est presque sterile par tout, & le meilleur terroir n'y vaut pas grand' chose. Le banc de sable qui renferme la saline, produit une espèce de laine de coton, & une plante qui rampe tout le long de la terre, & qui pousse des branches de même que la vigne, mais dont les feuilles sont épaisses & larges. Le coton croît sur de tendres arbrisseaux, de trois ou quatre pieds de hauteur, dans des coffres de la grosseur d'une pomme, mais dont la queue est longue; lors qu'elles sont mûres, et

AUX TERRES AUSTRALES. 21

elles s'ouvrent par un bout, & d'abord le coton commence à sortir, jusqu'à ce qu'elles se partagent peu à peu en quatre quartiers; cette laine peut servir pour des oreillers, ou des coussins; mais autrement elle n'est pas plus estimée que celle du grand cotonier. Je pris quelques-unes de ces coffes qui n'étoient pas tout-à-fait mûres, & je les mis dans mon coffre, où elles s'ouvrirent au bout de deux ou trois jours, & jetterent leur coton. J'en liai d'autres bien ferme avec des ataches, en sorte qu'elles ne pouvoient pas s'ouvrir; mais peu de jours après, d'abord que je venois à lâcher tant soit peu la ligature, le fruit crevoit, & le coton sortoit avec violence par un très-petit trou, de même que la chair d'une pomme qu'on fait rôtir, jusqu'à ce qu'il fut tout dehors. Je trouvai ensuite de cette même espèce de coton à Timor, où il étoit mûr au mois de Novembre, mais je n'en ai point vu ailleurs dans tous mes voyages; quoi qu'au Brésil j'en ai rencontré de deux autres sortes, dont je donnerai la description, lors que nous en serons à cet endroit-là. Au reste, l'arbrisseau qui porte le véritable coton, croit aussi dans cette île, mais non pas sur le banc de sable. J'en vis quelques-uns près du rivage, mais ils sont plantés pour la plupart vers le milieu de l'île, où les habitans se tiennent: leur principale manufacture consiste en toiles de coton, quoi qu'à dire le vrai, ils n'en aient pas beaucoup de cette sorte. On y trouve aussi quelques arbres; mais on n'en voit aucun du côté de la mer, d'où l'on ne sauroit découvrir que fort peu de buissons dispersés çà & là sur les montagnes voisines. Le terrain est presque partout sablonneux, ou couvert de pierres fri-

bles, sans aucun réservoir d'eau douce, & sans aucune rivière pour l'humecter: les grosses pluies de la saison humide n'y servent pas de grand' chose, parce qu'elles s'écoulent aussi vite qu'elles tombent, & il n'y a qu'une petite source au milieu de l'isle, dont il se forme un petit ruisseau qui coule à travers une vallée entre les montagnes: c'est-là où les habitans demeurent dans trois petites villes, qui sont à 6. ou 7. miles de la rade, à ce qu'on me dit; & il y en a deux qui ont une Eglise chacune avec un Curé; la principale des trois est Pinosé, qui a deux Eglises, saint Jean vient ensuite, & la troisième est Lagoa. Les maisons qu'on y voit sont fort misérables, petites & basses. On y bâtit avec du figuier, & l'on m'a dit que c'est le seul arbre qu'il y ait ici propre à cet usage: une espèce de canes sauvages qu'on y trouve, leur sert de chevrons. Les melons d'eau & les figues sont les meilleurs fruits de cette isle. Les habitans se nourrissent d'ordinaire de callavances, ou pois chiches, & de courges; entre la volaille, il y a des flamings, de gros coralliers, & des poules de Guinée, que les Naturels de ces isles appellent *Gallena pintada*, ou poule peinte: mais à la Jamaïque, où j'en ai vu dans les prairies & dans les bois, où elles se plaisent beaucoup, on leur donne le nom de poules de Guinées; elles semblent être du naturel des perdrix; elles sont plus grosses que nos poules, elles ont de longues jambes & courent fort vite; elle volent aussi, mais non pas loin; parce qu'elles ont le corps gros & pesant, & que leurs ailes sont courtes; de même que leur queue. Du moins j'ai remarqué en général que les oiseaux n'ont pas la queue longue, s'ils ne volent beaucoup, & qu'ils s'en ser-

louce, & sans les grosses rvent pas de coulent aussi qu'une petite se forme un une valde en habitants de qui sont à 6. me dir, & il chacune avec st Pinose, qui ensuite, & là qu'on y voit basses. On y Mita que c'est à cet usage, on y trouve, s d'eau & les cette isle. Les aire de calla ourges, entre de gros cor- que les Natu- pirrada; ou e, où j'en al- is, où elles se ne le nom de nt être du na- s grosses que es jambes & si, mais non ps gros & pe- res, de même arqué en ge- a queue lon- qu'ils s'en ser-

vent comme d'un timon, pour tourner d'un côté & d'autre; ces poules ont le bec épais, fort & pointu, & les pieds assez longs: elles vivent de sauterelles, qui sont ici en abondance, ou de vers qu'elles attrapent en grattant la terre; leur plumage est marqueté d'un gris clair & obscur, les taches en sont si régulières & uniformes, que la beauté de ces oiseaux semble l'emporter sur plusieurs autres qui ont des couleurs plus vives & plus éclatantes: elles ont le cou long & délié, & la tête assez petite. Les coqs ont une espèce de crête, qui est de la couleur d'une coquille de noix sèche, & fort dure; ils ont aussi une petite barbe rouge de chaque côté de la tête, en guise d'ouïes, qui pendent en bas, mais les poules n'en ont point. Ils ont tant de force qu'on a de la peine à les tenir, c'est un très-bon manger, la chair en est tendre & délicate, quoique les uns l'aient extraordinairement blanche, & les autres noire. Les Naturels du pays les prennent avec des chiens, & ils les forcent quand ils veulent; car il n'en manque pas ici. On en voit jusques à deux ou trois cens à la fois. J'en mis plusieurs dans mon bonnet en vie, qui s'y entretenaient fort bien, quelques-uns même l'espace de seize ou de dix-huit mois, mais alors ils commencent à maigrir. Si on les prend jeunes, ils s'apprivoisent comme nos poules. A l'égard des flamingos, j'en ai déjà donné la description dans le I. Vol. de mes Voyages, p. 82. & 83. On trouve encore ici quantité d'autres oiseaux, des pigeons, des tourterelles, des minotars, qui sont aussi gros que les cornicilles, de couleur grise & un bon manger, des crufias, qui sont à peu près de la même grosseur, & du même plumage; il semble qu'on pourroit les

mettre au rang des hiboux , puis qu'ils ne paroissent que la nuit ; on assure que leur chair est bonne pour les pulmoniques , mais les sains n'en mangent pas. Enfin, outre plusieurs sortes de petits oiseaux , il y a des rabecks qui ont le plumage gris , le cou long , de même que les jambes, & qui ne ressemblent pas mal aux herons.

Entre les bêtes à quatre pieds , il y a ici des chèvres, & bon nombre d'ânes. L'on m'avoit dit aussi dans un autre voiage que j'y avois été , qu'ils avoient eu autrefois quantité de porcs & de vaches : mais les Pirates, qui ont depuis cruellement infecté ces isles , en ont fort diminué le nombre sans épargner même les habitans. Le Gouverneur de Mayo qu'ils avoient enlevé & retenu prisonnier une ou deux années , venoit de sortir de leurs mains lors que j'arrivai cette dernière fois.

La mer est remplie en ces quartiers de plusieurs sortes de poisson ; il y a des dauphins, des bonetas, des muges, des snapers, du poisson argenté, des gars, &c. & la baye est fort bonne pour y haler une Seine. Je m'y servis de la mienne en diverses rencontres & avec succès , puis que d'un seul coup j'amenai à terre six douzaines de beaux poissons, dont la plupart étoient de gros muges d'un pied & demi ou de deux pieds de long. On y trouve aussi des marsoûins, & une sorte de petites baleines qui viennent presque tous les jours dans cette rade. J'ai déjà dit dans mon I. Vol. p. 113. que les tortues vertes se rendent ici, & vont pondre leurs œufs à terre dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août, c'est à-dire durant la saison pluvieuse. J'ajouterai, que c'est une chose digne de remarque de voir que les tor-

tues,

tues
jou
gne
plu
po
cor
plu
son
tre
cha
sabl
d'ab
mie
quel
dète
dans
sech
servi
tort
apin
me d
&c.
vern
ont
Mon
être
jets d
& le
bien
hom
aussi
quoi
peut
rien
bre d
un
deux
Ton

ils ne pas
leur chair
mais les
plusieurs
abecks qui
de même
pas mal

il y a ici des
on m'avoit
que j'y avois
quantité de
tes, qui ont
les, en ont
igner même
Mayo qu'ils
nier une ou
leurs mains
fois.

iers de plu-
dauphins,
rs, du pois-
paye est fort
n'y servis de
Et avec suc-
enai à terre
dont la plu-
ied & demi
trouve aussi
ires baleines
dans cette
l. p. 113. que
Et vont pon-
ois de Mai,
e durant la
e c'est une
que les tor-
sues,

tuës, sont au Nord ou au Sud, pondent tou-
jours leurs œufs dans les mois où la pluie re-
gne. On pourroit même croire que les grosses
pluies qu'il fait en certains endroits ; où elles
posent leurs œufs, devroient les gâter & les
corrompre : mais quelque violente que soit la
pluie, elle est bien tôt vue par le sable, où ils
sont enterrés ; peut-être aussi qu'elle ne péné-
tre pas jusques à leur nid, qu'elle pousse la
chaleur en bas, & qu'elle rend par ce moien le
sable plus chaud en cet endroit qu'il ne l'étoit
d'abord, à peu près comme une couche de fu-
mier dans un jardin. Quoiqu'il en soit, &
quelque raison que la Providence ait eu pour
détérminer ces créatures à pondre leurs œufs
dans la saison humide, plutôt que durant la
seche, le fait est certain, & je l'ai toujours ob-
servé de même, non-seulement à l'égard des
tortuës de mer, mais aussi de tous les autres
animaux amphibies qui font des œufs ; com-
me des crocodilles, des alligatoirs, des guanos,
&c. Les habitans de cette île, jusques au Gou-
verneur, & au Curé, sont tous Nègres, & ils
ont les cheveux cotonnez de même que les
Mores d'Afrique leurs voisins, de qui peut-
être ils descendent, quoiqu'en qualité de su-
jets des Portugais ils retiennent leur Religion
& leur Langue : ils sont hardis, vigoureux,
bien faits de corps, gras & charnus, tant les
hommes que les femmes ; & leurs enfans sont
aussi ronds & dodus que de petits marsouins ;
quoiqu'il semble à un Etranger que cette île
peut à peine fournir des vivres pour l'entre-
tien de ses habitans. Je m'informai du nom-
bre des personnes qu'il pouvoit y avoir, &
l'un des Curez me répondit, qu'il y avoit
deux cens trente âmes en tout, Le Gouverneur

Nègre tient la commission du Gouverneur Portugais de saint Jago. Celui que j'y vis étoit fort civil, homme de bon sens ; mais pauvre, & on peut dire en général que tous ces Insulaires sont de bonnes gens. Quoiqu'il en soit, le Gouverneur de Mayo compte sur un petit présent de la part de chaque Maître de vaisseau qui charge ici du sel ; & il est bien aise qu'ils l'invitent à bord de leurs Navires : il passe presque tout son tems avec les Anglois, lorsqu'ils y viennent prendre du sel, ce qui fait la recolte ; & tous les Insulaires s'occupent en cette occasion à gagner quelque chose, puisqu'ils n'ont pas de vaisseaux eux-mêmes pour trafiquer dans le voisinage, & que les Portugais n'y en amènent point : il n'y a guère non plus que les Anglois avec qui ces pauvres gens fassent quelque commerce ; & quoiqu'ils soient sujets du Portugal, ils ont une estime toute particulière pour nous. On ne leur paie rien pour le sel, comme je l'ai déjà dit : il n'y a que leur travail & leurs voitures, qui courent quelque chose : Nous leur donnons pour cela les vivres, quelque peu d'argent, & de vieilles hardes, comme de chapeaux, de chemises, & autres guenilles : par ce moyen il s'en trouve plusieurs qui sont passablement bien équipés ; mais quelques-uns sont presque tout nus. Lorsque la saison des tortues arrive, ils vont passer les nuits dans le voisinage des baies sablonneuses, où ils ont de petites huttes pour se reposer & se garantir de la pluie ; c'est ici une autre moisson pour eux, & on assure qu'il y a une grande quantité de tortues, qui se tendent alors dans toutes les isles du Cap verd. Cette recolte finie, ils n'ont presque autre chose à faire qu'à tuer des poules de Guinée, &

eul
mar
née
de c
te d
sion
sage
qui
de to
parce
qui s
petit
l'on
abruv
mais
unes d
& plu
pour
aux ba
m'arrê
huit ro
rant c
vaissea
dre du
Le re
lever l
Jago, c
vers l'
de cette
pott à
me, &
ouchen
ont au
ient pa
Nous vi
ons & l
ouiller

cultiver leurs petites plantations. De cette maniere ils sont occupez durant toute l'année, & ils gagnent dequoi vivre, mais peu de chose au de-là. Si quelqu'un d'eux souhaite d'aller à S. Jago, il en obtient la permission du Gouverneur, & on lui accorde le passage sur nos vaisseaux Anglois; car tous ceux qui viennent charger ici du sel sont obligez de toucher à S. Jago, pour y faire de l'eau, parce qu'il n'y en a point dans cette baye qui soit propre à boire. On n'y trouve qu'un petit puits à un demi mille de l'endroit où l'on aborde, dont l'eau est salée, & où l'on abruve les ânes qui servent à porter le sel; mais elle est fort mauvaise. Dans quelques-unes de ces isles, on y fait commerce d'ânes, & plusieurs de nos vaisseaux y vont exprès pour en charger, & les transporter ensuite aux barbades, ou à nos autres plantations. Je m'arrêtai six jours à Mayo, où je pris sept ou huit tonneaux de sel pour mon voyage. Durant cet intervalle, il y arriva quantité de vaisseaux Marchands, qui venoient tous prendre du sel pour Terre-neuve.

Le 19. Février à une heure du matin, je fis lever l'ancre pour aller faire aiguade à saint Jago, qui étoit à cinq ou six lieues de nous vers l'Ouest. Nous cotroyâmes tout le long de cette isle, & nous passâmes auprès de son port à l'Est, dont j'ai parlé dans mon 1. Volume, & qu'on appelle Praya. C'est ici que touchent quelques-uns de nos vaisseaux, qui vont aux Indes Orientales, mais il n'y en vient pas tant qu'il y en venoit autrefois; nous vîmes le fort sur la montagne, les maisons & les cocotiers; mais je ne voulus pas s'arrêter dans ce havre, parce que j'esperois

de trouver de meilleure eau à la ville de saint Jago, au Sud-Ouest de l'isle : à huit heures du matin nous découvrîmes les vaisseaux qui étoient dans cette rade, d'où nous n'étions éloignez que de trois lieues ; mais il nous fallut virer & revirer long-tems pour y entrer, à cause de l'incertitude des bouffées de vent, qui se trouye sur tout à l'abri des isles, dont le terrain est élevé ; enfin deux bâteaux Portugais vinrent à notre secours : ils nous aidèrent à nous remorquer, & sur les trois heures de l'après-midi nous jettâmes l'ancre. Nous prîmes ensuite le plan de la ville. (*Table II. No. 5.*) Outre deux vaisseaux Portugais destinez pour le Brésil, & dont les chaloupes nous avoient remorquez, il y avoit ici une pinque Angloise, chargée d'ânes, qu'elle avoit pris à une des isles du Cap verd, & qu'elle devoit transporter aux Barbades. Le lendemain matin je me rendis à terre avec mes Officiers, & nous allâmes voir le Gouverneur, qui nous régala en confrutres ; Je lui dis que le principal sujet de mon entrée dans ce port, étoit pour y faire de l'eau, & prendre quelques rafraichissemens ; il me répondit que j'étois le bien venu, & qu'il ordonneroit aux habitans de porter leurs denrées dans une certaine maison de la Ville, où je pourrois acheter ce qu'il me faudroit : Je repliquai là-dessus que je n'avois point d'argent, mais que je troquerois du sel que j'avois pris à Mayo avec leurs vivres : alors il me déclara que le sel étoit une fort bonne marchandise pour le pauvre peuple, mais que si je voulois acheter du gros bétail, je serois obligé de le payer en argent. Je me contentai donc de prendre de la volaille ;

de
b
p
v
ta
au
co
fa
oc
pe
de
d'a
qu
mé
S
is.
tric
que
leur
son
mon
son
larg
mille
pas
lée,
tée a
au b
dans
est o
trou
d'y a
des
gereu
l'enci
presq
jours

AUX TERRES AUSTRALES. 29

& le Gouverneur donna ordre au crieur public d'aller par toute la ville pour avertir le peuple, qu'ils eussent à se rendre avec leur volaille, & du maiz pour la nourrir, à un certain lieu, où ils auroient du sel en échange ; aussi-tôt j'en fis apporter de mon bord, & je commandai à quelques-uns de mes gens de faire ce troc, pendant que les autres étoient occupez à remplir nos barriques d'eau. Le peu de soin que ces Insulaires ont d'avoir des bateaux à eux, fait qu'ils sont bien-aisés d'acheter leur propre sel des étrangers, parce qu'ils ne sont pas en état de le transporter eux-mêmes d'une île à l'autre.

S. Jago est situé au Sud-Ouest de l'île, à 15. degrez ou environ de latitude Septentrionale. Le Gouverneur Général, & l'Evêque de toutes les îles du Cap verd y font leur résidence. Les maisons de cette Ville sont dispersées çà & là sur les côtes de deux montagnes entre lesquelles il y a une profonde vallée, qui a 200. verges ou environ de largeur près de la mer, & qui a un quart de mile du rivage se retrecit jusques à n'avoir pas plus de 40. verges de large. Dans la vallée, assez près de la mer, il y a une rue écartée avec des maisons d'un côté & d'autre, & au bout un courant d'eau, qui se décharge dans une petite baye sablonneuse, où la mer est ordinairement fort calme ; de sorte qu'on trouve ici de bonne eau ; & qu'il est facile d'y aborder en tout tems ; quoiqu'il y ait des rochers dans la rade, & qu'elle soit dangereuse pour les vaisseaux. Tout auprès de l'endroit où l'on aborde il y a un petit fort, presque à niveau de la mer, où l'on tient toujours un corps de garde. Sur le sommet de la

montagne, au-dessus de la ville, il y a un autre fort, & il semble par la muraille qu'on peut voir de la rade, qu'il est d'une assez grande étendue; il y a des pieces de canon en batterie, mais je n'en sai pas le nombre ni de quel usage peut être ce fort, à moins qu'il ne serve pour rendre le salut. La Ville peut consister en deux ou trois cens maisons, toutes bâtie de pierre brute; il y a d'ailleurs un Convent & une Eglise.

Tout le monde en général y est noir, ou du moins basané, si vous en exceptés quelque peu de personnes des plus qualifiées, comme le Gouverneur, l'Evêque, quelques Gentils-hommes, & un petit nombre de Prêtres, dont même quelques-uns sont noirs. Les gens autour de Praya sont adonnez au vol; mais ceux de S. Jago vivent dans une meilleure discipline, parce qu'ils se trouvent sous les yeux du Gouverneur, quoiqu'ils soient fort pauvres en général, & qu'ils aient très-peu de commerce. Outre les vaisseaux des autres Nations qui abordent ici par hazard, il y en arrive tous les ans un ou deux Portugais, qui touchent à cette isle dans leur route au Brésil. Ces derniers y débitent quelque peu de marchandise de l'Europe, & ils prennent en échange de la toile de coton rayée, qui est la principale manufacture du pais, & qu'ils transportent au Brésil. On y envoie aussi un autre vaisseau du Portugal; pour y charger du sucre, & s'en retourner tout droit dans ce Royaume-là: du moins, on dit qu'il y a plusieurs petites sucreries dans cette isle, & que le Portugal en tire tous les ans près de cent tonneaux de sucre: il y croit d'ailleurs quantité de coton, dont ces Insulaires s'ha-

bi
bo
gn
les
de
d'a
tre
con
lon
coi
L
flan
à p
exte
pai
gren
le so
cela
ren
cou
deda
mole
coul
mon
de c
nom
pepi
de c
fruit
gnie
paiss
fruir
& là,
ce &
de co
porte
mes

billent eux-mêmes, & dont ils envoient une bonne partie au Brésil : ils ont aussi des vignes dont ils font quelque peu de vin : mais les vaisseaux Européens leur en fournissent de meilleur, quoiqu'ils n'en boivent guère d'aucune sorte. Leurs principaux fruits (outre les plantains qu'ils ont en abondance) consistent en oranges, limons, citrons, melons d'eau & musquées, guavas, grenades, coins, pommies-flan & papahs, &c.

La pomme, que nous appellons *Pomme-flan*, est un fruit aussi gros que la grenade, & à peu près de la même couleur. Son écorce extérieure, à l'égard de la substance & de l'épaisseur, tient un milieu entre la peau d'une grenade & l'écorce d'une orange, quoiqu'elle soit plus tendre que celle-ci, & avec tout cela plus cassante que l'autre, elle est aussi remarquable, en ce que sa superficie est toute couverte de petits nœuds fort réguliers. Le dedans est rempli d'une chair blanche & mole, douce; & fort agréable, qui pour la couleur & le goût, ressemble le mieux du monde à un flan; & c'est sans doute à cause de cela que nos Anglois lui ont donné le nom de pomme-flan. Elle a quelques petits pépins noirs au milieu; mais il n'y a point de cœur, tout est chair. L'arbre qui porte ce fruit est à peu près de la grosseur d'un coignier, ses branches sont longues, délicies, épaisses, & s'étendent beaucoup en dehors : le fruit croît à l'extrémité de ces branches çà & là, & il y est suspendu par une queue, mince & dure, de neuf ou dix pouces de long. Un de ces arbres, quoique des plus beaux, ne porte pas d'ordinaire plus de 20. ou 30. pommes, & il en porte rarement au-delà. Ce

fruit croît dans la plupart des païs , qui sont entre les Tropiques. J'en ai vu dans routes les Indes Occidentales , sur le Continent & dans les isles ; de même qu'au Brésil , & dans les Indes Orientales , quoique je n'en aie pas donné plutôt la description.

Le Papah se trouve aussi dans tous ces païs là , & je ne l'ai pas décrit non-plus jusqu'à présent : ce fruit est à peu près de la grosseur d'un melon muscat ; il a de même une cavité à son centre , & il le ressemble pour la figure & la couleur , soit en dehors ou en dedans : mais au lieu que la graine des melons est plate , les papahs ont à leur centre une poignée de petite semence noirâtre , qui est presque de la grosseur d'un grain de poivre , & qui en a même le goût piquant. Lorsque ce fruit est mûr , sa chair est douce , mole & agréable ; mais elle est dure & de mauvais goût , si on le mange verd , quoiqu'alors bouilli avec du porc ou du bœuf salé , il sert à la place des naviaux , & on ne l'estime pas moins. L'arbre qui porte ce fruit a dix ou douze pieds de hauteur. Son tronc près de la terre peut avoir un pié & demi , ou douze piés de diamètre , & il va en diminuant jusqu'au sommet ; il n'a point du tout de branches , mais il a de grandes feuilles larges , qui sortent immédiatement du tronc avec leurs queuees : ces feuilles sont rondes & dentelées tout autour , & leurs queuees sont plus ou moins longues à mesure qu'elles croissent plus près ou plus loin du sommet. Le tronc est tout nud jusqu'à six ou sept piés de terre , & c'est là où les feuilles commencent à pousser ; elles deviennent plus épaisses , & plus grandes à mesure qu'elles approchent du sommet , où

AUX TERRES AUSTRALES. 33

elles sont serrées & fort larges : le fruit ne croît qu'entre les feuilles, & il y en a davantage là où celles-ci se trouvent plus épaisses : en sorte que vers le sommet de l'arbre, les papais y sont aussi serrés qu'il se peut les uns auprès des autres. Mais plus bas, où il y a moins de feuilles, le fruit y est mieux nourri, & la grosseur que j'ai déjà remarquée : au lieu que vers le sommet, il n'est guère plus gros que les navigateurs communs, quoiqu'il ait le même goût que les autres.

Il y a quantité de bœufs, à ce qu'on dit, dans cette île ; quoique l'on nous en demanda vingt écus de la pièce. On y trouve aussi des chevaux, des ânes, des mules, des bêtes fauves, des chèvres, des cochons, & des singes à longue queue, qui ont le visage noir. Pour la volaille & les oiseaux, on y voit des coqs & des poules, des canards, des poultes de Guinée, domestiques & sauvages, de gros & de petits perroquets, des pigeons, des tourterelles, des hérons, des faucons, des oiseaux qu'on nomme preneurs d'écrevisses, parce qu'ils vivent de ce poisson, des galdens, qui sont de la même espèce, mais plus gros, des corlieus, &c. On y pêche les mêmes sortes de poisson qu'à Mayo, & dans le reste de ces îles. D'ailleurs, on trouve en général les mêmes bêtes & les mêmes oiseaux dans la plupart de ces îles ; excepté que dans quelques-unes il y a plus de nourriture pour certains animaux, que dans les autres ; & qu'ils y sont plus en usage. Par exemple, les forêts qui servent de retraite aux oiseaux, le maïs & les fruits, qui servent à leur nourriture, les engagent plutôt à s'attrouper dans quelques-unes de ces îles, comme à S. Jago, que dans les autres.

La rade de S. Jago est une des plus mauvaises que j'aie vû. Il n'y a pas de place, où le fond soit net, pour plus de trois vaisseaux, & encore faut-il qu'ils mouillent bien près l'un de l'autre; il y en a même un qui est obligé de se tenir tout auprès du rivage, où il est amarré, & c'est l'endroit le plus sûr pour un petit bâtiment. Je n'y serois pas entré, si l'on ne m'avoit dit que la rade étoit bonne; mais je fus bien convaincu du contraire, que je languissois d'en être dehors. Le Capitaine Barefoot, qui vint y mouiller, pendant que j'y étois, y eut bien-tôt perdu dans un fond vaseux, deux de ses ancres, & j'y en avois déjà laissé une petite des miennes. On voit fort distinctement de cette rade l'isle *del Fogo*, qui en est à sept ou huit lieuës; & nous vîmes durant la nuit les flammes qui sortoient du haut de ses montagnes.

C H A P I T R E I I.

L'Auteur délibere sur la continuation de son voiage, & il part de S. Jago. Sa route, & les vents qu'il rencontre; &c. en passant la ligne. Il fait voiles vers la Baye de Tous les Saints, qui est dans le Brésil, & il en dit ses raisons. Il arrive sur la côte de ce Peü-là, & dans la Baye. Des Forts, de la rade, de la situation de la Ville, & des maisons de Baya. De son Gouverneur, de ses vaisseaux, de ses Marchands, de ce que l'on y reçoit de l'Europe, & de ce qu'en envoie dehors. De la maniere dont on y raffine le sucre. Du tems auquel les vaisseaux y viennent de l'Europe, & des cables faits de coyre. Du commerce que les habitans font en Guinée, & le long des côtes. De la pêche de la

AUX TERRES AUSTRALES. 35

Baleine, des habitans de Bahia; de la maniere dont ils se font porter dans des branles, de leurs Artisans, de la grue qu'on y a pour charger ou décharger les Marchandises, & de leurs Esclaves Nègres. Du pais autour de Bahia, de son terroir, & de ce qu'il produit. De ses arbres de haute-futaie; du Sapiera, du Vermiatico, du Comestier, du Guittiba, du Serrie, & des Mangles. Du cocotier bâlard, de ses noix & de ses cables. Des arbres qui portent le coton. Des fruits du Brésil, oranges, &c. Des sour sops, cashewes & Jannipabs. Des fruits particuliers qu'il y croît, comme sont les arisabs, les mericasabs, les petangos, les petumbos, les mungarous, les muchishavus, les ingruvas, les oties, & les musteran de ovos. De ses dates, de ses noix medicinales, des mandibées, &c. des racines, des herbes, &c. Des oiseaux sauvages, des Macaavus, perroquets, &c. Du yemma, de la corneille qui vit de charognes, & de celle qui gazouille, de l'oiseau tout-bec, du curreso, des tourterelles, & des pigeons ramiers; du jenotie, de la poule qui glousse, des oiseaux qui vivent d'écrevisses, des galdens, & des herons noirs. Des canards, des poules d'eau & des sarcelles. Des ausruches qu'il y a vers le Sud, & de la volaille domestique. Du gros bétail, chevaux, &c. Des léopards & des tygres. Des serpents; du serpent à sonnette; d'une espece de petit serpent verd, de l'amphibane; du petit serpent noir, & du petit serpent gris; du gros serpent de terre, & du gros serpent d'eau. Du chien d'eau. Du poisson de mer & des tortues. De la ville de S. Paul.

Après avoir expédié mes petites affaires aux isles du Cap verd, je réfléchis sur la maniere dont je devois continuer mon voyage, & il me vint dans l'esprit qu'il seroit à

propos de toucher à quelque autre païs habité dans ces mers, afin que mes gens s'y pussent rafraîchir, & se pourvoir de tout ce dont ils auroient besoin : j'avois résolu de pousser tout droit ma navigation d'ici à la N. Hollande ; mais persuadé que je n'y trouverois que de l'eau douce, si même j'y avois ce petit secours, je me déterminai à entrer dans quelqu'un des ports du Brésil, pour y prendre tout ce qui me seroit nécessaire. Outre le relâche que cela devoit donner à mes gens, & la commodité de se munir de provisions, j'avois dessein de les accoutumer ainsi peu à peu & par intervalles aux fatigues qu'ils auroient à essuier dans le reste du voiage, qui devoit s'étendre jusques à une partie du monde, qui leur étoit inconnue ; puisqu'il n'y avoit que deux jeunes hommes de tout mon équipage, qui eussent jamais passé la ligne.

Dans cette vuë je fis voile de S. Jago, le 22. Février, par un beau tems, & un vent frais, qui étoit E. N. E. & N. E. Nous fîmes route S. S. E. & S. S. E. moitié à l'Est, jusqu'à ce que venus à 7. degrez 50. min. de latitude, nous rencontrâmes plusieurs endroits, où il sembloit qu'il y eut une marée, ou de gros courans, qui alloient contre le vent, & formoient par ce moien une espèce de reflux. Nous en eumes toujours depuis cette latitude, jusqu'à ce qu'arrivez à 3. deg. 2. min. de lat. Septentrionale ils discontinuerent tout-à-fait. Durant cet intervalle nous vîmes quelques bonnetas, & quelques chiens marins : & nous prîmes uu de ces derniers. Nous eûmes le véritable vent alisé au N. E. qui souffloit assez fort jusqu'au 4. deg. de 40. min.

AUX TERRES AUSTRALES. 37

de lat. Sept. où le vent commença à varier, & nous eûmes ensuite de petits vents frais, avec quelques tourbillons. Nous étions alors 4. deg. 54. min. à l'Est de S. Jago. Lorsque nous vinmes au 3. deg. 2. min. de lat. Sept. (où j'ai dit que les courans cessoient) & au 5. deg. 2. min. de long. à l'Est de S. Jago, nous eûmes le vent entre le S. quart à l'Est, & l'E. quart au N. de petits vents frais, des calmes fréquens, des nuages fort noirs, & quantité de pluie. A 3. deg. 8. min. de lat. Sept. & à 5. deg. 8. min. de long. Orient. de S. Jago, nous eûmes le vent du S. S. E. au N. N. E. mais foible & souvent interrompu par des calmes. Pendant tous ces calmes, nous eûmes l'occasion d'examiner le courant que nous avions eu jusqu'ici, & nous trouvâmes qu'il couroit N. E. quart à l'E. 12. miles en 24. heures; de sorte qu'il couroit ici sur le pied d'un demi mile par heure, & il avoit été beaucoup plus fort auparavant. Les pluies nous reprirent de tems en tems jusqu'à 1. deg. 10. min. de lat. Sept. avec de petits vents frais entre le S. S. E. & S. E. quart à l'E. & quelquefois des calmes: ensuite le vent tourna entre le S. & le S. S. E. jusqu'à ce que nous passâmes la ligne, & nous eûmes de petits vents, des calmes, avec d'assez beaux jours. Nous vîmes très-peu de poissons, excepté des Marsoilins, qui parurent en grand nombre, & dont nous prîmes un.

Le 10. de Mars, vers le tems de l'Equinoxe, nous passâmes l'Equateur, après avoir toujours eu, depuis le 4. deg. 40. min. de latitude Septentrionale où le véritable vent alise nous abandonna, une grosse mer qui venoit du Sud-Est, & de petits vents

incertains qui souffloient presque tous du Sud ; de sorte que nous ne gagnâmes le Sud qu'avec beaucoup de lenteur. Je le rengaï le mieux qu'il me fut possible malgré tous ces obstacles , & d'abord qu'il venoit une bouffée de vent d'Est , je continuoïis tout droit ma route vers le Sud , afin d'y arriver au plus vite. Je n'ignorois pas qu'autour de la ligne on ne devoit attendre que des vents incertains , des calmes continuels, des pluies & des tourbillons ; & que tout cela ne retarderoit pas seulement ma course , mais exposeroit mon équipage à des maladies ; sur tout , ceux qui étoient assez mal pourvus d'habits , & qui avoient la paresse de n'en point changer après avoir été percez par les pluies. La chaleur qu'il faisoit les rendoit négligens à cet égard ; & lorsqu'ils étoient mouillez , ils se contentoient d'avalér un peu de brandevin que je leur donnois , sans se mettre en peine d'obéir à mes ordres & de changer de chemise ; de sorte qu'ils se couchoient tout trempés dans leurs branles : mais ils n'en étoient pas plutôt dehors , qu'ils répandoient par tout où ils s'approchoient une odeur si puante , & leurs branles même sentoient si mauvais , que je ne croi pas indigne du soin des Maîtres ou des Capitaines de Vaisseau , qui passent la ligne , de chercher quelque remède à ce mal : puis sur tout qu'en certaines saisons de l'année , comme dans les mois de Juin , Juillet , & d'Août , on est quelquefois plus d'un mois entier , avant que de pouvoir sortir des pluies.

Ce que je viens de dire à l'égard des courans , des vents , des calmes , &c. doit servir à fortifier les observations générales que j'avois faites là-dessus , & en particulier sur le

pass
Vo
la
de
cou
le
me
J'o
voi
ne
mill
Rig
de
grin
d'a
mes
par
tren
C
éto
plac
du
rien
con
La
plu
con
end
leur
du
mo
sai
qu
avo
nar
ma
str

AUX TERRES AUSTRALES. 35
passage de la ligne, dans le II. Tome de mes
Voies, dans le *Traité des vents*, &c. dans
la Zone Torride. J'ai eu de bonnes preuves
de la justesse de ces observations dans tout le
cours de ce dernier voiage, & je donnerai
le détail de quelques-unes des principales, à
mesure qu'elles se trouveront sur mon chemin.
J'ose même dire que la confiance que j'y a-
vois, du moins pour ce qu'il y a d'essentiel,
ne servit pas peu à me tranquiliser l'esprit au
milieu d'un si pénible voiage; durant lequel
l'ignorance & l'opiniâtreté de quelques-uns
de mes gens me causerent beaucoup de cha-
grin: quoiqu'ils furent souvent contraints
d'avouer que je ne me trompois guère dans
mes conjectures, lors que je les avertissois
par avance des vents, &c. que nous rencon-
trierions à telle, ou telle hauteur.

Quand je partis de S. Jago, mon dessein
étoit d'aller à Pernambuc; parce que cette
place, qui n'est pas éloignée de l'extrémité
du C. S. Augustin, Promontoire le plus O-
riental de tout le Brésil, me sembloit fort
commode pour l'exécution de mon projet.
La manière dont elle est située fait qu'elle tire
plus d'avantage des Brises de Mer; que par
conséquent elle est plus saine que les autres
endroits qui sont vers le Sud, & que d'ail-
leurs elle est moins exposée aux vents reglez
du midi, qui souffent sur ces côtes durant six
mois de l'année. Nous allions entrer dans la
saison où ils regnent, & il étoit à craindre
qu'ils ne m'incommodassent beaucoup. Il y
avoit même esperance d'arriver plutôt à Per-
nambuc, parce qu'il se trouvoit plus près de
ma route; & je pouvois plus facilement pas-
ser de cet endroit au Sud, que de la Baye de

de Tous - les - Saints , ou de la rivière de Janeiro.

Mais malgré tous ces avantages que je me proposois en allant à Pernambuco , je fus bientôt réduit à les abandonner par la résistance opiniâtre de quelques-uns de mes Officiers , & par les mécontentemens & la répugnance de quelques hommes de mon équipage. Les calmes & la variation du vent que nous avions eu en passant la ligne , comme je m'y attendois , avoient presque découragé ceux qui étoient des novices ; & ils se mirent dans l'esprit que nous ne pourrions jamais doubler le C. S. Augustin. J'eus beau leur dire , que nous ne serions pas plutôt à trois degrés ou environ au Sud de la ligne , que nous trouverions un vent frais & réglé du Nord-Est , qui nous conduiroit à tel lieu du Brésil qu'il nous plairoit ; ils ne voulurent pas m'en croire sur ma parole , jusqu'à ce que l'expérience les en convainquit. Quoiqu'il en soit , leur opiniâtreté jointe à quelques autres accidens imprévus , me fit craindre qu'ils ne se révoltassent , & m'obligea , du moins en partie , à changer de mesures , il seroit inutile & même ennuyeux de rapporter ici tous les obstacles & les embarras que je trouvai en cette occasion. Ce que j'en dis en general suffira pour justifier ma conduite dans tout le reste de ce voyage , où il me falut plutôt suivre l'humeur capricieuse de mes gens , que mon propre discernement & mon expérience. Le désordre qui régnoit parmi eux me fit soupçonner que Pernambuco ne seroit pas une place commode pour moi ; j'avois ôté dire que les vaisseaux y ancroient à deux ou trois lieues de la ville , sans être commandez par

e de
e mo
oien-
ance
iers,
ance
Les
us a-
e m'y
ceux
irent
mais-
leur
trois-
que
é du
eu du
nt pas
e que
qu'il
es au-
qu'ils
ins en
nutile
us les
ai en
al fu-
out le
t sui-
, que
rien-
me fit
us uno
dire
trois
a par

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various offices of the County of New York, for the year ending December 31st, 1900.

County Clerk - J. B. Cady
Recorder of Deeds - J. B. Cady
Assessor - J. B. Cady
Comptroller - J. B. Cady
Auditor - J. B. Cady
Sergeant at Arms - J. B. Cady
Coroner - J. B. Cady
Judge of the Court of Sessions - J. B. Cady
Judge of the Court of Appeals - J. B. Cady
Judge of the Court of Criminal Justice - J. B. Cady
Judge of the Court of Civil Justice - J. B. Cady
Judge of the Court of Admiralty - J. B. Cady
Judge of the Court of Chancery - J. B. Cady
Judge of the Court of Probate - J. B. Cady
Judge of the Court of Wills - J. B. Cady
Judge of the Court of Records - J. B. Cady
Judge of the Court of Common Pleas - J. B. Cady
Judge of the Court of Oyer and Terminer - J. B. Cady
Judge of the Court of Exchequer - J. B. Cady
Judge of the Court of King's Bench - J. B. Cady
Judge of the Court of Queen's Bench - J. B. Cady
Judge of the Court of Star Chamber - J. B. Cady
Judge of the Court of High Commission - J. B. Cady
Judge of the Court of Privy Council - J. B. Cady
Judge of the Court of Star Chamber - J. B. Cady
Judge of the Court of High Commission - J. B. Cady
Judge of the Court of Privy Council - J. B. Cady

N^o 1.
Contemplan de la Ville
N. O. $\frac{1}{2}$ N.



N^o 2.
La Terre qui est au Sud de la Chapelle
et ou l'on passe pour aller à Bahia



N^o 3. Vue de ces Caps O. $\frac{1}{2}$ N. du C. Salvador
à 3. L. de dist.



N^o 4. Vue en Mer de l'environ de Fort
La Torre



N^o 5. Vue de la Baye de Todos los Santos
Par tout ici l'Ancre est bon a 4 Brasses de Profondeur
Bahia de todos los Santos Ville et Havre
Fort Hollandois
Pointe de Terre
Banc de Sable et Bulins
Eglise
Eglise
Fort
Bulins

N^o 6. Vue de la C. de la Republique
de la Terre plate
N. $\frac{1}{2}$ S. S.



N^o 7. Vue de la Terre plate, a 9 L. de dis ou environ
D. S. E.



aucu
je me
à mes
let
en a
fait
Angl
verte
Bresil
route
Tous
sistan
quipa
fus m
mes g
de bo
ficiers
je n'ai
cham
Le
du B
avoir
gne, u
qui so
terre
ainsi j
est pl
fablon
U
d'end
le pre
qui e
ries,
arbre
ils so
fente
part
cheu

AUX TERRES AUSTRALES. **47**
 aucun fort; de sorte que toutes les fois que
 je me serois trouvé à terre, il auroit été facile
 à mes gens de couper les cables, ou de les fi-
 ler jusqu'au bout, & de m'abandonner: il y
 en avoit même plusieurs qui avoient déjà
 fait paroître quelque envie de retourner en
 Angleterre, & quelques-uns avoient dit ou-
 vertement qu'ils n'iroient point au-delà du
 Brésil. Tout ceci me réduisit à changer de
 route, & à mettre le Cap vers la Baye de
 Tous-les-Saints, où je me flatois d'avoir l'as-
 sistance du Gouverneur, en cas que mon é-
 quipage voulut me jolier un pareil tour. Je
 fus même contraint de me tenir toujours sur
 mes gardes, & de coucher sur le tillac, muni
 de bonnes armes à feu, avec ceux de mes Of-
 ficiers, en qui j'avois de la confiance: puisque
 je n'aurois pas dormi trop sûrement dans ma
 chambre au milieu de ces mutins.

Le 23. de Mars nous découvrîmes la terre,
 du Brésil, & nous eûmes jusqu'ici, après
 avoir retrouvé les vents alisez & passé la li-
 gne, un fort beau tems & de petits vents frais,
 qui souffoient presque tous de l'E. N. Est. La
 terre que nous vîmes étoit au Nord de Bahia;
 ainsi je rangeai la côte vers le Sud. Cette côte
 est plutôt basse que haute, & il y a des bayes
 sablonneuses tout le long du rivage.

Un peu au-delà du bord, on voit quantité
 d'endroits couverts d'un sable si blanc, qu'on
 le prendroit pour de la neige; & la côte,
 qui est diversifiée par des bois & des prai-
 ries, fait une perspective fort agréable. Les
 arbres en général n'y sont pas hauts; mais
 ils sont verts & fleuris: il y a quantité de
 petites maisons près du rivage, & la plu-
 part de ceux qui les habitent sont des pé-
 cheurs; ils vont en mer sur des radeaux,

qui ont un ou deux mâts avec des voiles ; il s'y met deux hommes dessus , un à chaque bout , & ils s'asseient sur un petit banc fort bas , lorsqu'ils pêchent ; d'ailleurs il y a deux corbeilles pendues au mât ou aux mâts , dont l'une sert à tenir leurs provisions , & l'autre le poisson qu'ils prennent. Il y en avoit plusieurs qui pêchoient lorsque nous passâmes , & il en vint deux à mon bord , de qui j'achetrai quelque poisson. L'après-midi nous aperçûmes un terrain fort remarquable , où sur une petite montagne assez tianre , il y avoit une Eglise dédiée à la Vierge Marie. On peut voir quelques endroits de cette côte dans la Table III. N. 1. 2. 3. 4. 5. & une partie de la montagne où l'Eglise est située Table III. N. 1.

Après avoir rangé la côte jusqu'au soir , je m'en éloignai ensuite , & je mis à la cape quelques au lendemain matin. Deux heures ou environ après que nous eumes ébouré au large , nous vîmes paroître un vaisseau , qui venoit de la haute mer , & qui passa toute la nuit à un mille de nous au-dessus du vent. Le matin nous lui parlâmes , & nous reconnûmes que c'étoit un vaisseau Portugais qui alloit à Bahia ; j'y envoiai d'abord ma chaloupe , & je priai le Capitaine de me donner un de ses Quartiers-mâtres , pour me conduire dans la Baye : il me répondit qu'il n'en avoit point qui en fut capable ; mais qu'il iroit devant moi pour me montrer le chemin ; & que s'il entroit de nuit dans le havre , il feroit fanal à ma considération. Il ajouta que nous n'en étions pas éloignez , & que si le vent fraîchissoit un peu , nous y pourrions arriver avant la nuit , mais qu'il nous seroit

imp
être
nuit
suis
nou
le r
prê
étoit
sez
lors
vais
& je
puis
trou
tous
L'en
deux
seaux
j'éro
vais
licen
havr
tout
Mars
la fav
Sur-l
ction
de Po
garde
mou
rieur
vais
situé
Vous
& vo
Ville
nous

impossible d'y atteindre, s'il continuoit à être mol. Nous courumes donc jusques à la nuit, & alors il alluma son fanal que nous suivîmes, la sonde à la main, à mesure que nous entrions. Je fis tenir tous mes gens sur le tillac, & j'ordonnai qu'il y eut une ancre prête à lâcher en cas de besoin. L'Ebe nous étoit contraire, de sorte que nous allions assez lentement, & il étoit autour de minuit lorsque nous mouillâmes. Le Maître du vaisseau Portugais vint aussi tôt à mon bord, & je le remerciai de toutes ses honnêtetez. Je puis même dire qu'ici & ailleurs j'ai toujours trouvé ceux de sa nation prêts à me rendre tous les services qui dépendoient d'eux. L'endroit où nous donnâmes fonds étoit à deux milles ou environ du Havre, où les vaisseaux ancrent d'ordinaire; mais la crainte où j'étois que mon équipage ne s'ensuit avec le vaisseau, fit que je me hârai d'obtenir une licence du Gouverneur pour entrer dans le havre, & mouiller parmi leurs vaisseaux, tout auprès d'un de leurs Forts. Le 25. de Mars sur les dix heures du matin j'y entrai à la faveur de la marée. & sous la conduite du Sur-Intendant des Lamaneurs, dont la fonction est de piloter tous les Vaisseaux du Roi de Portugal, qui viennent ici, & de prendre garde qu'ils soient bien amarrez: il nous fit mouiller vis-à-vis de la Ville, au bout extérieur du Havre, qui étoit alors rempli de vaisseaux, & à 150. verges d'un petit fort situé sur un rocher à un demi mille du rivage. Vous n'avez qu'à regarder Table III. N. 5. & vous y verrez le profil du havre & de la Ville, tel qu'il nous parut de l'endroit où nous étions à l'ancre.

Bahia de Todos los Santos est à 13. deg. de lat. Meridionale. C'est la plus considérable de toutes les villes du Brésil ; soit à l'égard de la beauté de ses bâtimens & de sa grandeur , soit par rapport à son commerce & à ses revenus. Elle a un Havre assez profond , & qui peut recevoir les plus gros vaisseaux : L'entrée en est défendue par un bon Fort qui est bâti hors du Havre , & qu'on appelle S. Antonio. Vous le voyez Tab. III. No. 4. tel qu'il nous parut l'après-midi du jour qui précéda notre entrée : la même nuit nous en vîmes les feux qu'on y met pour guider les Vaisseaux , il y a d'autres Forts plus petits qui commandent le Havre , & dont un est posé sur un roc dans la mer ; à demi mille ou environ du rivage. Tous les vaisseaux qui ancrent ici , doivent passer tout-auprès de ce Fort , & ne s'en éloigner tout-au-plus que d'un demi mille , où ils se tiennent entre ce Fort & un autre , qui est situé sur une pointe à la partie intérieure du Havre & qu'on nomme le Fort Hollandois , mais ils sont obligés de mouiller à une moindre distance du premier tout le long de la ville. D'ailleurs , le fond est ici de bonne tenue , & l'on y est moins exposé aux vents du Sud , qui sont ici très-violents , ils commencent d'ordinaire vers le mois d'Avril , ils souffent avec plus de violence dans les mois de Mai , Juin , Juillet , & Août. Mais l'endroit où les vaisseaux mouillent n'est exposé à ces vents que de 3. points du compas.

Outre ces Forts , il y en a un autre qui fait face au port & qui est sur la montagne , où la ville est bâtie. Cette ville peut avoir autour de 2000. maisons , dont la plupart ne scau-

A
toient
les qu
sont e
bres ;
comm
que j'e

Il y
les , o
grande
des J
Edific
Paroiss
glise d
cains ;
pelle p
ge dan
bateau
aussi t
pelie p
cette m
rivage
dats ,
mer ; u
mité d
m'a di
l'Hôpi
vêque
lui du
paroiss
trop b
pagnon
fort en
de leu
voir d
beauc
a des
sons d

toient être découvertes du Havre ; mais celles qui paroissent sur le haut de la colline , sont entremêlées d'une grande quantité d'arbres ; & font une perspective bien agréable , comme on peut le conjecturer par le plan que j'en ai mis ici, T. 3. No. 5.

Il y a dans la ville douze Eglises , Chapelles , ou Couvens & un Hôpital ; sçavoir , la grande Eglise où la Cathédrale & le Collège des Jesuites , qui sont les principaux de ces Edifices & qu'on voit du Port : deux Eglises Paroissiales St. Antonio & S. Barbara ; l'Eglise des Franciscains , & celle des Dominicains ; deux Couvens de Carmes ; une Chapelle pour les Matelots , tout auprès du rivage dans un endroit où ils abordent avec leurs bateaux , & où ils vont faire leurs prières , aussi tôt qu'ils sont arrivez : une autre Chapelle pour les pauvres gens , à l'extrémité de cette même rue , qui s'étend tout le long du rivage ; une troisième Chapelle pour les soldats , au bout de la ville , & assez loin de la mer ; un Monastere de filles , qui est à l'extrémité de la ville vers la campagne , & où l'on m'a dit qu'il y avoit 70. Religieuses. Enfin , l'Hôpital est au milieu de la ville. Un Archevêque y reside , & il y a un beau Palais ; celui du Gouverneur est bâti de pierre , & il paroît assez joli du Havre ; mais il n'est pas trop bien meublé. C'est aussi dequoi les Espagnols & les Portugais ne se mettent pas fort en peine ; j'ai remarqué dans la plupart de leurs Plantations , qu'ils se piquent d'avoir de grandes maisons , & qu'ils négligent beaucoup les ameublemens ; excepté qu'il y a des tableaux dans quelques-unes. Les maisons de la ville ont deux ou trois étages ,

les murailles en sont épaisses & bâties de pierre ; les Toits sont couverts de Tuiles , & il y a des Balcons à la plupart. Les principales rues sont larges , & toutes pavées de petites pierres. Il y a aussi des Places d'armes dans les principaux endroits de la Ville , & quantité de Jardins , tant dedans que dehors , où l'on voit des arbres fruitiers , des herbes , de la salade , & une grande variété de fleurs , mais l'ordonnance & la culture ne s'y font pas trop remarquer.

Le Gouverneur qui reside ici se nomme Don Jean de Lancastario , & l'on dit qu'il est descendu de nôtre famille angloise de Lancastre ; c'est à cause de cela qu'il a de grands égards pour ceux de nôtre nation , & qu'il les appelle ses compatriotes. J'eus l'honneur de lui rendre visite plusieurs fois , & me parut toujours fort civil & obligeant. On tient ici une garnison de quatre cens hommes. Ils s'assemblent d'ordinaire & ils font l'exercice dans une grande place d'armes , qui est devant la Maison du Gouverneur ; il y en a plusieurs qui l'accompagnent lorsqu'il va quelque part. Les soldats sont habillez de bonne toile brune , qui dans ces pais chauds est plus commode que la laine ; mais je n'en ai pas vu ailleurs qui soient mis de cette maniere. Outre ces soldats qui reçoivent la paye , le Gouverneur peut bientôt , en cas de besoin , mettre quelques milliers d'hommes sous les armes. Le magasin est à l'extrémité de la Ville , sur une petite hauteur , entre le Couvent des Religieuses & l'Eglise destinée pour les soldats. Il est assez grand pour contenir 2. ou 3000.

A
barils
en ay
queso
une tr
Sentir
& la n
On
Bahia
comm
seaux
seaux
d'aille
nez qu
Gamb
Guine
qui ne
côte ,
d'un l
On
ici so
d'Escl
La plu
& il n
merce
glois
& en l
être C
ne s'é
public
que ja
ou do
D'aille
& un
étrang
reçoiv
seaux
de gra

AUX TERRES AUSTRALES. 47

barils de poudre ; mais l'on me dit qu'il n'y en avoit jamais guère plus de 100. & quelquefois même pas plus de 80. Il y a toujours une troupe de soldats qui le gardent , & des sentinelles posées d'un côté & d'autre le jour & la nuit.

On voit quantité de Marchands établis à Bahia ; parce que c'est une Ville d'un grand commerce. J'y trouvai plus de trente vaisseaux Européens, sous le convoi de deux vaisseaux de guerre du Roi de Portugal. Il y avoit d'ailleurs deux vaisseaux qui n'étoient destinés qu'à négocier en Afrique ; soit à Angola , Gamba , ou à d'autres places sur la côte de Guinée ; outre quantité de petits bâtimens qui ne font qu'aller & venir le long de cette côte , & qui servent au transport des Denrées d'un lieu du Brésil à un autre.

On dit que les Marchands qui demeurent ici sont riches , & qu'ils ont grand nombre d'Esclaves noirs , tant hommes que femmes. La plupart de ces Négocians sont Portugais , & il n'y a que peu d'étrangers qui aient commerce avec eux ; cependant il y avoit un Anglois nommé Mr. Cock , qui étoit fort civil & en bonne réputation. Il avoit Patente pour être Consul de la Nation Angloise , mais il ne s'étoit pas soucié de prendre ce caractère public , parce que nos vaisseaux ne vont presque jamais dans ce port , & qu'il y avoit dix ou douze ans qu'il n'y en étoit point venu. D'ailleurs il y avoit ici un Marchand Danois , & un ou deux François : mais tout ce que les étrangers envoient en Europe , ou qu'ils en reçoivent , doit être embarqué sur des vaisseaux Portugais , qui seuls ont la permission de trafiquer ici. Le Bureau de la douane est

tout-auprès du rivage, & l'on y enregistre toutes les marchandises qui entrent dans le païs, ou qui en sortent. Pour empêcher même qu'on ne fraude les droits, il y a cinq ou six chaloupes qui font le tour du Havre les unes après les autres, & qui visitent les bateaux, où ils soupçonnent qu'il peut y avoir des marchandises qui n'ont pas payez la doüane.

Les vaisseaux qui viennent de l'Europe, y apportent des toiles, grossières & fines, des étofes de laine, c'est-à-dire des Bayes, des Serges, des Perpetuanes, &c. des Chapeaux, des bas de soye & de fil, des biscuits de la farine de froment, du vin (sur tout de celui de Porto) de l'huile d'olive, du beurre, du fromage, &c. Le Porc & le Bœuf salé y seroient aussi de fort bon débit. D'ailleurs ils y apportent du fer, & toute sorte d'instrumens de ce métal; de la vaisselle d'étain, c'est-à-dire, des plats, des assietes, des cueilleres, &c. des miroirs, des chapelets, & autres bagatelles de cette nature. J'ai déjà dit que les vaisseaux qui touchent à S. Jago, en rapportent des toiles de coton, qu'on fait passer ensuite à Angola.

Les vaisseaux Européens chargent ici du sucre, du tabac, soit en rouleau ou en poudre, mais non pas en feuille; du moins que je sache: & ce sont les marchandises courantes du païs. On y trouve aussi du bois de teinture, comme le fustic, &c. & divers bois qui servent à d'autres usages, comme le bois marqueté, le Brésil, &c. On y charge outre cela des peaux crûes, du suif, de l'huile de baleine, &c. & les matelots en rapportent

chez

AUX TERRES AUSTRALIS. 49

chez eux des Singes apprivoisez, des Per-
coquets, des perruches, &c.

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,
parce qu'au Brésil on le raffine avec de la
terre grasse, ce qui le rend plus blanc & plus
blanc que celui que nous tirons de nos
que nous tirons de nos plantations.

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

Le sucre de ce pays est meilleur que ce-
lui que nous tirons de nos plantations,

avoir pas assez pour charger les vaisseaux, dont quelques-uns y devoient rester à cause de cela jusqu'à la saison nouvelle.

Les vaisseaux Européens arrivent d'ordinaire ici dans le mois de Février ou de Mars, & ils ont presque toujours des passages prompts & faciles, parce que dans cette saison de l'année on rencontre des vents frais pour venir jusqu'à la ligne, qu'ils passent alors sans grand' peine, & qu'ensuite les vents d'Est-Nord-Est les conduisent tout droit ici. Ces vaisseaux retournent vers eux vers la fin du mois de Mai, ou au commencement de Juin. Lors que j'étais dans ce havre, on disoit qu'ils partiroient le 20. de Mai, de sorte qu'ils étoient fort occupés, les uns à prendre leur charge, & les autres à caréner. Les vaisseaux qui viennent ici, se mettent d'ordinaire à la carène d'abord qu'ils sont arrivés, & ils se servent d'un ponton qui appartient au Roi, & qui est destiné à cet usage. Le Sur-Intendant dont j'ai déjà parlé, a soin de ce ponton, & chaque vaisseau qui s'en sert pour prendre le radoub, lui paie une certaine somme. D'ailleurs cet Officier doit fournir le feu & quelques autres choses dont on a besoin pour le carénage; mais les Capitaines ou les Maîtres des Navires louent presque toujours à des Marchands de Bahia deux cables chacun, pour amarrer leurs vaisseaux tout le temps qu'ils demeurent ici, & afin d'épargner leurs cables de chanvre; car ceux de Bahia sont faits d'un espèce de crin, qui croît sur le sommet d'un arbre, qui ressemble beaucoup au corbe noir des Indes

AUX TERRES AUSTRALES

Orientales, si ce n'est pas le même. Quoiqu'il en soit, ces cables sont forts & d'un très-bon usage.

Les vaisseaux qui vont en Guinée sont de petits bâtimens en comparaison des autres : ils y portent ici du rum, qui est une espece de liqueur forte, du sucre, des toiles de coton de S. Jago, des colliers de verre, &c. & ils en rapportent de l'or, de l'yvoire, & des esclaves ; ce qui est un retour bien avantageux.

Les bateaux qui appartiennent à cette ville, sont presque tous employés à transporter les denrées de l'Europe, qu'on recolt à Bahia ; qui est le centre de tout le commerce du Brésil, aux autres places qui sont sur cette côte ; d'où ils rapportent du sucre, du tabac, &c. La plupart des Marins qui montent ces barques sont des esclaves noirs, qui vers le temps de Noël s'occupent à la pêche de la balaine, ou d'un certain gros poisson qu'ils nomment ainsi, & qui abonde alors sur ces côtes. Il entre jusques dans les ports & les lacs, où les Marins le vont tuer. Du lard on en fait de l'huile, & les esclaves, de même que les autres gens se nourrissent du maigre. Un homme qui en avoit mangé souvent me dit que la chair en étoit bonne & fort saine. D'ailleurs, ce ne sont que de petites balaines ; mais il y en a une si grande quantité, & on les tue si facilement, qu'on gagne beaucoup à cette pêche. Ceux qui le font, sont obligés d'acheter une licence du Roi, & j'ai pu dire que cela lui vaut environ mille Risdalers par an. Tous les petits vaisseaux qu'on emploie à faire ce trafic sur

VOYAGE

la côte, sont bâtis ici, & on y construit auf-
 si quelques vaisseaux de guerre pour le ser-
 vice du Roi. Lorsque j'y étois, on en bâtit
 Toit un de 40. ou 50. pièces de canon; & le
 bois de ce pays, où il n'en manque pas, est
 tout-à-fait propre pour cet usage. Du moins
 l'on m'a dit qu'il étoit très-bon, & qu'il
 duroit plus long-temps qu'aucun de ceux
 que nous avons en Europe. Pour les vais-
 seaux qu'on envoie d'ici dans notre partie
 du monde, quelques-uns de ceux que
 le Roi a fait de fabrication Angloise. Les
 Français les avoient pris sur nous pendant
 la dernière guerre, & ils les avoient en-
 suite vendus aux Portugais.

Outre les Marchands qui traquent ici
 par mer, on y voit d'autres personnes assez
 riches, & quantité d'Artisans de presque
 toutes les sortes, qui par leur travail &
 leur industrie vivent fort à leur aise; sur-
 tout lorsqu'ils ont les moyens d'acheter un
 ou deux esclaves noirs. Excepté même les
 plus misérables de la populace, il n'y a
 presque personne ici qui n'ait des esclaves
 dans sa maison. Outre les esclaves de l'un
 & de l'autre sexe, que les plus riches entre-
 tiennent chez eux pour toute sorte d'ou-
 vrages serviles, ils en ont encore d'autres
 pour la parade, qui leur servent à courir à
 l'arrière de leurs chevaux, lorsqu'ils vont à la
 campagne, ou à les porter dans la ville quand
 ils rendent visite à quelqu'un de leurs voi-
 sins. Les Gentilshommes & les Marchands
 ont pourvus de tout ce qu'il faut pour cette
 espèce de litte; ce qui en fait la principale
 parure est un assez grand branle de toile de
 coton à la manière de ceux des Indes Occi-

den
 bleu
 de
 port
 ne
 long
 vre
 ne
 moi
 s'y é
 tête
 ou m
 bes
 la p
 ôre
 tence
 vanit
 dans
 quel
 conf
 port
 barac
 une
 se, l
 deux
 pend
 fini
 ne de
 me,
 ainsi
 sans
 Chap
 des S
 liers
 font
 font
 de la

AUX TERRES AUSTRALES.

dentales, mais dont la plüpart sont teints en bleu, avec de longues franges du même fil de l'un & de l'autre côté. Les Nègres le portent sur leurs épaules par le moyen d'une cane de treize ou quatorze päs de long, où le branle est suspendu; on le couvre d'un tapis, qui sert de rideau, & on ne sauroit voir la personne qui s'y met, & moins qu'elle veuille se montrer, elle peut s'y étendre tout de son long, & reposer la tête sur des oreillers qu'il y a pour cet effet, ou même s'y asseoir dessus, & sortir les jambes par un des côtés du branle; en cas que la personne ait envie de se faire voir, elle ôte le rideau, & salut tous ses amis qu'elle rencontre en chemin: Ils tirent une grande vanité de se saluer ainsi les uns les autres dans leurs branles; & ils s'arrêtent quelquefois dans les rues, où ils ont de longues conférences ensemble: mais alors les deux porteurs qui sont munis chacun d'un gros bâton bien poli, au bout duquel il y a une fourchette de fer, & au bas une pointe, la fichent en terre, & y appuient les deux bouts de la cane, où le branle est suspendu, jusqu'à ce que leurs Majestés aient fini leur entretien. Il n'y a presque personne de quelque rang, sur tout aucune femme, qui aille en rue sans se faire porter ainsi dans un branle. Les principaux Artisans qui sont ici, sont, des Forgerons, des Chapeliers, des Cordonniers, des Tanneurs, des Scieurs, des Charpentriers, des Tonneliers, des Tailleurs, &c. Les Bouchers y sont fort adroits à tuer les bœufs; ils les font approcher d'une barrière, & ensuite ils leur plantent un couteau bien pointu

dans la nuque du cou d'une manière si habile, qu'ils les renversent d'un seul coup ; mais ils les accommodent fort mal proprement. Nous étions en Carême lors que j'arrivai ici, & il n'y eut point de viande exposée en vente jusqu'à la veille de Pâques ; mais alors on tua un grand nombre de bœufs dans toutes les boucheries de la ville ; on s'y rendit en foule pour en acheter, les hommes, les femmes, & les enfans y venoient remplis de joie ; & une meute de chiens affamez, à qui cette viande auroit du être desbinée, tant elle étoit maigre, suivoit en queue. Tous les Artisans que je viens de nommer achètent des Nègres, à qui ils apprennent leurs différents métiers, & qui leur sont d'un grand secours. Le trafic continuél qu'ils ont avec Angola, & les autres places de Guinée, fait qu'ils ne manquent jamais de Noirs, soit pour travailler à leurs plantations, ou les servir dans la ville. Ces esclaves sont ici d'un usage merveilleux, parce qu'on y fait un grand commerce par mer, & qu'on y aborde au pied d'une montagne, qui est si escarpée, que les charrettes ne sauroient y aller ; de sorte qu'on a besoin du dos des esclaves pour transporter les Marchandises dans la ville, sur tout pour le petit peuple ; mais les Négocians ont d'ailleurs la commodité d'une bonne grue, où il y a des poulies & des cordes dont un des bouts monte à mesure que l'autre descend. La maison où l'on a posé cette grue, est située sur le sommet de la montagne du côté de la mer, & il y a des planches suspendues du précipice qui vont en talus depuis le haut jusques au bas ; les marchandises

les
les
tant
en f
mille
tre f
des
tref
ma
sur il
nent
fous
avoi
cuisse
terre
mém
l'un
forte
font
me,
pour
ne p
avoi
mille
ser m
able.
A
ville
du p
part
est a
la v
Le p
esse
il est
font
ni de

AUX TERRES AUSTRALES.

[illegible]

Après avoir donné ce petit détail de la ville de Bahia, il est juste de dire un mot du pays : il y a un lac d'eau salée, de quarante lieues de long, à ce qu'on me dit ; il est au Nord-Ouest de la mer, & il sépare la ville & le Fort Hollandois à la droite. Le pays des environs est presque par tout assez uni, il n'est ni trop haut ni fort bas, il est arrosé de rivières, de ruisseaux & de fontaines : il ne manque pas de bons ports, ni de petits golfes navigables, ni de Bayes

V O Y G E

propres à mouiller. Le terroir y est bon en général ; il produit naturellement de très-gros arbres de plusieurs espèces, & qui peuvent servir à divers usages. Les prairies y sont chargées d'herbe, de plantes, & d'une infinité de plus petits vegetaux. Si l'on en cultive la terre, elle porte de tout ce qui croît dans ces pays chauds, savoir des cannes de sucre, du coton, de l'indigo, du tabac, du maïs, des arbres fruitiers, & encore tout de racines bonnes à manger. Quelques-uns des arbres qu'il y a ici, sont le Vermatico, le Comefferie, le Guitteba, le Serrie, trois sortes de mangliers, le bois marqueté, du fustick, trois sortes de corans, des arbres sauvages qui portent du fruit, & de ceux qu'on plante. Je dirai quelque chose des uns & des autres, tant sur le rapport que m'en fit un des habitans de Bahin, que sur la connoissance que j'en ai moi-même.

Pour ce qui est des arbres qui sont utiles, le sapin est de très-bon bois de charpente, & l'on s'en sert à la structure des maisons ; le vermatico y est aussi employé, de même qu'à faire des canots ; il est fort droit, & l'on en scie des planches de deux pieds de large : le comefferie & le gutteba servent sur tout à bâtir des vaisseaux ; on les estime autant ici que nous estimons les chesnes en Angleterre, & on dit même que l'un & l'autre sont plus durs que le chesne ; le serrie approche beaucoup de l'orme, & il se conserve long-temps dans l'eau. On y trouve aussi les trois sortes de mangle, le rouge, le blanc & le noir, que j'ai décrits dans le I. Tome de

mes
sert à
des ta
font
du pr
ches
pour

Il c
tards
que l
Orient
noix
grosse
rempe
cun v
ble 80
la de
beauc
nôtres
tres b
Bouti
quant
de ce
les br
ressem
plus l
Tresa
d'un
sent p
qu'ils
ce son
qu'on
aux va
aux c
Il y
porter
même

AUX TERRES AUSTRALES. 17

mes Voies. L'écorce du mangle rouge y sert à tanner les cuirs, & l'on a ici de grandes taneries : le mangle noir & le blanc y sont plus gros qu'aux Indes Occidentales ; du premier, l'on en fait de bonnes planches, & de l'autre des mâts & des vergues, pour les barques.

Il croît ici des cocotiers sauvages ou bêtards ; mais ils ne sont pas si gros ni si hauts que les cocotiers ordinaires dans les Indes Orientales ou Occidentales. De même les noix qu'ils portent, ne sont pas le quart si grosses que les franches. La coque en est remplie de chair, mais il n'y a ni eau ni aucun vuide en dedans ; cette chair est agréable & saine, quoiqu'elle soit fort dure sous la dent & difficile à digérer. On estime beaucoup ces noix pour en faire des pipe-noirs, des embouchures de pipes, & autres bagatelles, & il n'y a point de petite boutique, où l'on n'en trouve une grande quantité d'exposées en vente. Au sommet de ces cocotiers sauvages, il croît entre les branches une espèce de cetin noir, qui ressemble à celui des chevaux, mais qui est plus long, & que les Portugais appellent Tresabo : l'on en fait des cables qui sont d'un très-bon usage, & qui ne se pourrissent point, comme ceux de chanvre, quoiqu'ils soient exposez à la pluie & au Soleil. Ce sont les mêmes dont j'ai déjà parlé, qu'on tient ici dans les ports, qu'on donne aux vaisseaux Européens, & qui ressemblent aux cables de coyre.

Il y a d'ailleurs trois sortes d'arbres qui portent le coton. L'une est à-peu-près la même que celle que j'ai décrite dans mon

premier Tome ; mais je n'ai vû les deux autres qu'ici : ces derniers sont assez gros, & d'une hauteur raisonnable , quoiqu'ils soient petits à l'égard des autres , qui passent pour les plus gros arbres de toutes les Indes Occidentales. D'un autre côté , les arbres de ces deux espèces different entr'eux , puisque les uns ne sont pas si garnis de branches que les autres , & qu'ils ne produisent pas leur fruit dans la même saison de l'année. Lorsque le fruit des uns vient de meurir , & que leurs feuilles commencent à tomber , celui des autres est encore en fleur , ou du moins fort petit & tout verd ; mais les arbres en sont aussi chargés que nos pommiers en Angleterre : ceux-ci portent du fruit , qui est de la grosseur du bras , & long de six pouces ; il est mûr dans les mois de Septembre & d'Octobre , alors il s'éclate , & il en sort un péloton aussi gros que la tête. On le cueille avant qu'il s'ouvre , afin de ne le perdre pas : il s'ouvre ensuite de lui-même , & l'on en tire le coton pour en remplir des oreillers & des traversins : il est fort estimé pour cet usage , mais il ne peut guère servir à autre chose , parce qu'il est si court qu'on ne sauroit le filer : la couleur en est tanée , la semence ronde & noire , & de la grosseur d'un pois. Le fruit de l'autre espèce de ces cotons est mûr dans les mois de Mars ou d'Avril : il ressemble à une grosse pomme , & il est fort rond ; la coque extérieure est aussi épaisse que le bout du doigt. Dans celle-ci il y a une peau mince & blanchâtre qui renferme la laine : quand le fruit est mûr , la coque verte

S'ou
& r
meu
bou
apre
Solo
gros
mes
peu
la q
gne
coto
il y
coto
tran
pas
Il
fruit
bonn
ces ,
des
des
des
Mun
natu
& d
croit
espe
nes
sops
pelle
ni p
man
niers
dans
tiré
cane

AUX TERRES AUSTRALES. 55

S'ouvre d'elle-même en cinq parties égales & tombe à terre; de sorte que le coton demeure suspendu par la queue dans cette bourse fine & déliée. Un ou deux jours après, le coton s'enfle par la chaleur du Soleil, crève le sachet, & il en sort aussi gros que la tête d'un homme; ensuite à mesure que le vent souffle, il est détaché peu à peu de la bourse qui tient encore à la queue, & il est dispersé dans la campagne, la bourse ne tarde guère à suivre le coton, ni la queue la bourse. D'ailleurs, il y a ici quelques arbrisseaux du véritable coton des Indes Occidentales, mais on n'en transporte point au dehors, & l'on n'en fait pas beaucoup de toile.

Il croît dans ce pays quantité de beau fruit; il y a trois ou quatre sortes de fort bonnes Oranges, mais sur tout une de douceurs, qui sont merveilleuses; des Limons, des Grenades, des Citrons, des Plantains, des Bonanos, de véritables noix de Caca, des guavas, des prunes, (qu'on appelle ici Muncherons) des grappes sauvages, de la nature de celles dont j'ai parlé, Tome III. & des raisins ordinaires, comme ceux qui croissent en Europe: il y a d'ailleurs une espèce de prunes, que nous appellons prunes de cochon, des pommes-fan, des soursops, des cachews, des papahs, qu'on appelle ici mamouns, des jennipahs, ou jenni papahs, comme on les nomme ici, des manchinilles & des mangos; mais ces derniers y sont fort rares, & je n'en ai vu que dans le jardin des Jésuites, où il y a quantité de beau fruit, & quelques arbres de canelle. Ceux-ci & les mangos y ont été

apportez des Indes Orientales, & ils réussissent très bien dans ce païs; de même que les pumplemusses, qui viennent aussi des mêmes Indes. Enfin les oranges aigres & douces abondent ici, & les unes & les autres y sont de fort bon goût.

Le fruit que nous apellons sour-sop est aussi gros que la tête, de figure ovale, & de couleur verte, si ce n'est qu'il devient jaunâtre d'un côté, lorsqu'il meurt. L'écorce extérieure est assez épaisse, fort raboteuse, & couverte de petites pointes; le dedans est plein d'une chair spongieuse, où il y a quantité de semence noire, qui pour la grosseur & la figure approche beaucoup de celle de la citrouille; la chair en est fort succulente, d'un goût agréable & bien saine. On la mâche pour en exprimer le jus, & ensuite on la jette. L'arbre qui porte ce fruit a 10. ou 12. piés de hauteur, & la tige petite; les branches poussent tout droit en haut, & je n'en ai jamais vu qui fussent horizontales. Les rejettons en sont déliés & souples, de même que la queue du fruit. D'ailleurs il croît dans les deux Indes.

Le cachew est de la grosseur de la reinette, assez long, & plus gros près de la queue, qu'à l'autre bout, où il va en pointe; l'écorce en est unie & mince, mêlée de jaune & de rouge. Sa semence croît à l'extrémité du fruit; elle est de couleur d'olive, de la figure d'une fève, & à-peu-près aussi grosse, mais elle n'est pas tout-à-fait à plate. L'arbre qui porte ce fruit est aussi gros qu'un pommier; il n'a pas beaucoup de branches, mais elles sont grosses

&
lar
lon
est
co
on
ag
ero
tah
I
de
tro
san
Pec
à d
rem
pet
ble
prin
est
n'est
te re
droi
n'a
où il
est d
Dane
vion
des
prop
mille
ici.
Ou
il y en
trouv
merle
excell

AUX TERRES AUSTRALES. 81

& s'étendent en dehors ; ses feuilles sont larges , rondes , & d'une bonne épaisseur ; lorsque ce fruit est parvenu à la maturité , il est molet & si plein d'eau , que le jus en découle des deux côtez de la bouche , quand on y mord dessus ; il est d'une saveur bien agréable , & il passe pour être fort sain : il croît dans les Indes Orientales & Occidentales , où j'en ai vu & mangé.

Le jenipah , ou jenipapan est une espèce de fruit de la nature des calabasses , & de courbilles ; il est de la grosseur d'un œuf de poule , un peu ovale , & de couleur brune ; l'écorce n'en est pas tout-à-fait si dure que celle de la calabasse ; elle est remplie d'une chair blanchâtre , & de petites graines plates ; on met tout ensemble dans la bouche , & après en avoir exprimé le suc , on jette les graines. Ce fruit est d'un goût piquant & agréable , & il n'est point mal-faisant. L'arbre qui le porte ressemble beaucoup au frêne ; il a la tige droite , & il est d'une bonne hauteur ; il n'a point de branches jusqu'à son sommet , où il se forme une petite tête. L'écorce en est d'un gris pâle , de même que le fruit. Dans la baye de Cam pêche , nous nous servions du bois de cet arbre pour en faire des manches à nos coignées , & il est fort propre à cet usage. D'ailleurs je n'en ai vu nulle autre part qu'en cet endroit - &c. &c.

Outre ces fruits dont je viens de parler , il y en a plusieurs sortes que je n'ai jamais trouvées qu'en ce pays ; tels sont l'arilish , le mericash , le petango , &c. L'arilish est un excellent fruit , de la grosseur des guignes ,

& de la figure des poires, que nous appelons Poires-Catherines; c'est-à-dire, qu'il est pointu près de la queue, & qu'il grossit vers l'autre bout; il est d'une couleur verdâtre, & la graine qu'on y trouve au-dedans est si petite que la semence de moutarde, & qui a un goût un peu piquant, mais si agréable & fort sain, puisque les malades s'en peuvent manger.

Le *citron* est un fruit exquis, & il y en a de deux sortes, l'une croît sur un petit arbre, & celle-ci passe pour la meilleure; l'autre croît sur un arbrisseau qui ressemble à la vigne, il a quantité de feuilles longues, & on le plante autour des herseaux pour en faire de l'ombre. Ce fruit est de la couleur d'une petite orange, rond & verd; lorsqu'il est mûr, il devient molet, la chair en est blanche, & si entremêlée d'une petite semence noire, qu'on ne peut l'en séparer que dans la bouche, on en succe la chair, & on jette les graines. Il est d'un goût piquant, agréable & fort sain.

Le *poncho* est un petit fruit rouge, qui vient aussi sur un arbrisseau, il est de la grosseur des cerises, mais il n'est pas si rond; l'un de ses côtés est plat, & l'autre est partagé en cinq ou six petites moules relevées en bosse: il est d'un goût piquant, mais fort agréable. Le noyau qui y mouve au milieu est presque plat, & assez gros.

Le *patumbo* est un fruit jaune, plus gros que la cerise, & qui a de même un noyau: il est doux, mais rude à la bouche. L'arbrisseau qui le porte ressemble beaucoup à la vigne.

AUX TERRES AUSTRALES. 65

Le mungarou est un fruit de la grosseur des cerises ; il est rouge d'un côté & blanc de l'autre : on dit qu'il est plein d'une petite graine , qu'on avale d'ordinaire en le mangeant.

Le muckishaw , est un fruit de la grosseur des pommes sauvages , & l'arbre qui le porte est grand. Il y a d'ailleurs de petites graines au milieu de ce fruit , & il a bon goût.

L'ingua est un fruit qui ressemble aux carrouges , il a quatre pouces de long & un de large. L'arbre qui le porte est fort haut.

L'otie est un fruit aussi gros que les noix de Cacao. L'écorce en est épaisse & dure , il y a un gros noyau en dedans , & il passe pour un très-bon fruit.

Le musteran-de-ova est un fruit rond , aussi gros que les noisettes , & qui à l'écorce mince & cassante , d'une couleur noireâtre ; il a un petit noyau , couvert d'une substance noire & charnue , qui est d'un goût agréable. On mâche l'écorce avec le fruit , & après en avoir sucé la chair , on la jette avec le noyau. L'arbre qui le porte est gros , haut , & le bois en est fort dur.

Je n'ai vû moi-même aucun de ces cinq derniers fruits , mais j'en ai donné la description sur ce que m'en dit un Indois habitué à Bahia , quoiqu'il me semble que je pourrois bien avoir vû des musteran-de-ovas , & en avoir mangé aussi à Achin dans l'Isle du Sumatra.

Il croît quantité de dates , qu'on appelle ici dendies , autour de Bahia ; les plus

grosses sont comme des noix, elles croissent en forme de grappes de raisin à la cime du tronc de l'arbre, entre les racines des branches, de même que le fruit de tous les autres palmiers. Ces dâtes sont de la même espèce que celles dont on fait de l'huile sur la côte de Guinée, où le pays en est couvert. J'ai oûil dire aussi qu'on en faisoit de l'huile à Bahia. On les mange quelquefois rôties, mais je ne les trouvai pas à mon goût.

On appelle ici pinions ce que nos matelots appellent noix purgatives, & l'on donne le nom de carrepât à ce que nous appelions agnus-castus. L'un & l'autre de ces fruits croît ici, de même que les mendibies, qui ressemblent aux noix purgatives. On les fait rôtir dans une poêle & ensuite on les mange.

D'ailleurs, il y a ici quantité de ces arbres qui portent le chou, & d'autres fruits, dont je ne fus pas informé, ou que je n'eus pas le moyen de voir, parce que c'étoit alors notre Printemps, c'est-à-dire l'Automne dans le Brésil, & que la saison des meilleurs fruits étoit passée, quoiqu'il en restât encore quelques-uns. Je vis pourtant bon nombre de baies sauvages dans les forêts, & en plate campagne, mais je ne pus apprendre leurs noms ni leur qualité.

Les fruits de la terre y abondent aussi. Par exemple, on y trouve des pois chiches, des pommes de pin sauvage, des citrouilles, des melons d'eau, des melons musquez & des concombres. Pour les racines, il y a des patates, des yams, des cassavas, &c. Les autres potagers n'y manquent pas non-

plus
des o
falad
Saffa
tre le
dont
le bo
- l'a
plant
mûr
livres
3 1/2
unes
rees.
On
d'ou
des m
qui se
rares
perre
vivent
font
dont
des co
des je
cristal
pelle
des ga
Moïse
d'eau
riers,
eans,
Le y
a le p
point
On
ville

AUX TERRES AUSTRALES 67

plus ; l'on y voit des choux , des naveaux , des oignons , des porreaux & toute sorte de salade : il y a diverses drogues , comme du Sassafras , de la racine de serpent , &c. outre le bois pour la teinture & autres usages , dont j'ai déjà parlé , comme sont le fustick , le bois marqueté ,

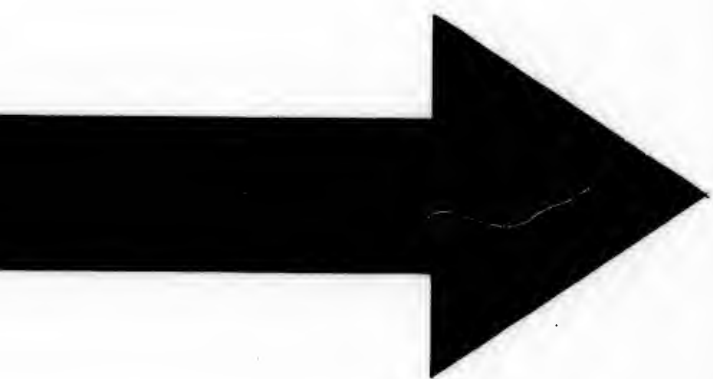
J'apportai de ce pays un bon nombre de plantes sechées , que j'ai mis en sacs , pour les faire sécher , & les conserver en telle forme que je voudrai. J'en pourrai même donner la figure à la fin de celui-ci , du moins de quelques-unes des principales qui ne sont pas communes.

On dit qu'il y a ici une grande quantité d'oiseaux sauvages ; comme des macaws , qu'on appelle ici *macaws* , qui sont une espèce de gros perroquets , plus rares que les autres , des perroquets , des flamings , des canards , qui vivent de charogne , & d'autres qui ne vivent que de coquecos , des canards , dont le plumage est fort beau , des canards , des courlis , des poules d'eau , des oies , qui vivent d'écrevisses , & qu'on appelle ici *macaws* , des canards , des gards , des cuscous , des canards de Moscou , & des courlis , des poules d'eau , des cercelles , des courlis , des canards , des canards , &c.

Le yemma est plus gros que le canard , il a le plumage gris , & le bec long , & est de couleur.

On appelle ici *Mackeras* la cornelle qui vient d'Amérique , & celle qui gazouille & chante.





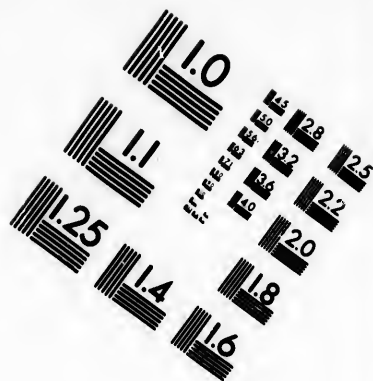
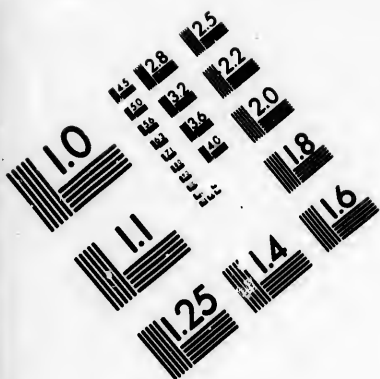


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.4
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

AUX TERRES AUSTRALIS.

deux sortes de pigeons ramiers ; les uns sont noirsâtres ou d'un gris obscur, & les autres d'un gris clair ; les premiers sont les plus gros, & de la grosseur de nos pigeons familiers en Angleterre ; les uns & les autres sont un très bon manger ; & il y en a de toutes les couleurs depuis le mois de Mars jusqu'en Septembre, qu'un seul habitant en tue neuf ou dix douzaines ensemble, lorsque le Ciel est couvert de nuages, & qu'ils viennent se rassembler en grand nombre dans les forêts, où ils sont de la grosseur de nos pigeons, & les pieds jaunes, & ils sont un manger fort sain. Les autres glouffantes ressemblent aux chassants ou mangeurs de terre, dont j'ai donné la description dans le troisième Tome de mes Voyages ; mais elles n'ont pas le bec si longuet ; elles sont plus communes dans les lieux humides, & qu'on les voit quelquefois se tenir sur le sol, & se figurer que les oiseaux de mer qui ont des pattes, & c'est pourquoy nos Anglois les appellent des poules marines : il y en a quantité dans le Campêche, & ailleurs dans les terres adjacentes, quoique je n'en aie vu que dans la troisième Tome de mes Voyages, où j'ai parlé de cette baye. Soit qu'on trouve dans ces deux climats ces deux sortes de ces oiseaux à longuet bec, qui approchent beaucoup les uns des autres, & qui sont autant d'espèces du même genre, savoir les chassants, & les poules glouffantes, & les pigeons.

VOYAGE

trois pour la figure & la couleur, ressemblent à nos herons d'Angleterre, mais ils sont plus petits: le gaiden est le plus gros des trois, & le chasseur d'ecrevisses est le plus petit. Ceux de la quatrième espèce sont noirs; mais du reste ils ont la figure des autres, les jambes longues & la queue courte, ils sont à peu près aussi gros que les chasseurs d'ecrevisses, & ils se nourrissent de même.

Les carrecours sont des oiseaux de rivage, de la grosseur d'un gros poulet, qui ont le plumage bleuâtre, avec les jambes rouges & courts; ils vivent aussi dans les rivières, & c'est un très bon manger: on n'en a vu aucune autre pareille.

On dit qu'il y a ici deux sortes de canards sauvages, le moscovite, & le comorien; ils y abondent les uns & les autres, mais de façon particulière, de même que les hérons & les cercelles, mais on n'en voit que peu dans le temps sec.

On voit quantité d'antruches au Sud de Bahia, mais on dit qu'elles ne sont pas si bonnes que celles d'Afrique; on en trouve aussi dans les parties méridionales du Brésil, dans ces grandes savanes qu'il y a entre la rivière de la Platte, & encore plus au Sud vers le détroit de Magellan.

Ce qui est de la volaille domestique à Bahia, outre leurs canards, ils ont aussi des poules, dont les unes sont de la grosseur des nôtres, mais les autres sont beaucoup plus grosses. Elles mettent long-temps à se couvrir de plumes, & elles sont presque nudes, lors

A
qu'elle
leur n
Bahia
so, ou
y app
il mait
A P
ici de
nait d
des lec
ges, c
nohon
des an
qu'on
s'ipent
espèce
gais ag
glois c
On t
pays for
ne vien
chasser
voit p
plantat
du dég
anges,
seux d
d'une
d'une
comp
On t
dont la
pent à
qu'un p
gros qu
avoir i
commu

AUX TERRES AUSTRALES.

qu'elles ont atteint à la moitié de leur grandeur naturelle. On en fait tant de cas à Bahia, qu'on en paie au marché jusqu'à 20, ou 30. sols de la pièce, lorsqu'on les y apporte de la campagne, & qu'elles sont à maîtres, qu'on ne sauroit les manger.

À l'égard des animaux terrestres, il y a ici des chevaux, du gros & du menu bétail, des chèvres, des lapins, des cochons, des léopards, des tygres, des renards, des singes, des pécarys, qui sont une espèce de cochons sauvages, qu'on appelle ici Picas, des armadillos, des alligators, des guanas, qu'on appelle ici quattis, des lézards, des serpents, des crapaux, des grenouilles, une espèce de crocodile amphibie qu'on appelle ici cachera de agua, & des glous chiens-d'eau.

On dit que les léopards & les pécarys de ce pays sont assez gros & fort capotés, mais ils ne viennent pas sur la côte, & on les chasse vers le cœur du pays. On n'en voit guère qu'aux extrémités & dans les plantations éloignées, où ils font souvent du dégât, il y a trois ou quatre sortes de singes, qui diffèrent en taille & en couleur, ceux d'une espèce sont fort gros, & ceux d'une autre fort petits, ces derniers sont d'une laideur affreuse, & ils sentent très-mauvais le muse.

On trouve ici plusieurs sortes de serpents dont la plupart sont très-venimeux, le plus commun est de ce nombre, de même qu'un petit serpent verd, qui n'est pas si gros que le tuyau d'une pipe, & qui n'a que 12. pouces de long, & qui est commun en ce pays.

Vo VOYAGE

On y trouve aussi l'amphisbène, ou le serpent à deux têtes, qui est de couleur grise, entremêlée de rayes noires, & dont on croit que la morsure est incurable. On dit qu'il est aveugle, quoiqu'il ait deux petites taches, qui ressemblent à des yeux, à chacune de ses têtes; mais je ne saurois déterminer s'il y voit ou non. On assure qu'il vit comme les saupes, & qu'il est presque toujours enfoncé sous la terre; ailleurs, il est facile de le tuer quand on le rencontre sur son chemin, parce qu'il se meut lentement, & que ses yeux, s'il en a, ne parviennent pas assez haut pour appercevoir les personnes qui s'approchent de lui. Au reste, il y a deux espèces de sauternes qui se lancent sur les hommes, & qu'on appelle à moi, & à toi. L'amphisbène est à peu près de la grosseur de la première sauterne, & du milieu; & peut avoir tout de sa longueur de long; elle est également grosse d'un bout à l'autre, ses deux têtes se ressemblent à tous égards, & l'on dir qu'elle se meut avec la même facilité par l'un & l'autre bout; c'est pour cela que les Portugais l'appellent Cobra de dois cabesas. Pour moi, je n'en ai vu qu'une seule, qui étoit coupée à l'une de ses extrémités: ainsi je n'en puis rien certifier de positif.

Le petit serpent noir est fort venimeux, & y a d'ailleurs un serpent gris, qui a le corps tout marbré de taches rouges & brunes; il est de la grosseur du bras, & long de trois pès ou environ. On dit qu'il a du venin, & j'en vis un mort même. On y trouve aussi deux sortes de gros

serpens
brûlés
vingt
meur
mis d
trist
Le
si
Dix
soit d

AUX TERRES AUSTRALES.

serpens, l'un de terre, & l'autre d'eau. Le premier est de couleur grise, & il a 18. ou vingt pies de long; il n'est pas fort venimeux, mais il est rapace. On m'a voit promis de m'en faire voir un, mais j'en mantrou l'occasion.

Le second est un poisson, & c'est que j'ai vu plusieurs fois de ce poisson de long, & de large, & si fortement coloré, qu'il étoit d'un rouge vif, & d'un blanc pur.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

Il étoit de la même espèce, & de la même couleur, & de la même figure, & de la même grandeur, & de la même manière de vivre, & de la même manière de mourir.

VOYAGE

sortille par le secours d'un de ces animaux
qui ne l'avoit manqué que d'une verge
ou de deux, ce qu'il lui en fallut une belle

pour le faire mourir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

Il se coucha sur le dos, et se mit à dormir.

Il étoit si fatigué qu'il ne put aller plus loin.

DES TERRES AUSTRALIS.

Préfix : & des Basses d'Abroble. Des poissons
 & des oistaux ; de celui qui frise l'eau en vo-
 lant , & de la manière dont on pêche sur la
 rive de ce pays marin , qu'on trouve dans les
 mers. Nombre prodigieux d'oiseaux sur le bord
 d'une baie nommée Marie ; De l'usage nommé Pêche-
 de , de Petrel , &c. D'une espèce d'oiseau
 qu'on rencontre lors qu'on est près du rivage de
 bonne espérance. Des calculs qu'on fait sur les
 & des variations , avec une Table
 les variations observées durant le
 contre l'air naissant. L'Auteur
 Des vents d'Ouest qu'on trouve au
 Temple , & des Rives qui la
 bords de l'Auteur jusqu'à la Nouvelle
 de , & les marques qui sont con-
 en approche. Un autre Abroble , au
 sable. Nouvelle Tempête , & l'arrivée
 seur à un endroit de la Nouvelle
 Cette partie du pays décrite , & la
 s'élève - marins , & il mentionne d'
 terroir de ce quartier , des végétaux
 seaux , &c. D'une espèce particulière
 nes. Des poissons & des coquilles
 d'une grande beauté. Des tortues
 chien - marin , & des Serpens d'eau
 leur passe à un autre quartier de la Nou-
 le Hollande. Des dauphins , des baleines
 d'autres Serpens marins. D'un passage au dé-
 troit qu'il y peut avoir ici. Des végétaux ,
 des oistaux & des poissons. L'Auteur mène
 à un troisième endroit de la Nouvelle Hol-
 lande ; & il fait creuser pour avoir de l'eau
 qui se trouve salée. Des habitans du pays ,
 des grandes marches , des végétaux , des ani-
 maux , &c.

VOYAGE

Le marteau environ un mois à Bahia.
 Durant le séjour que j'y fis, le Vice-
 Roi de Goa s'y rendit à bord d'un gros
 vaisseau, qui étoit richement chargé de
 toutes sortes de marchandises des Indes, &
 du Japon. Aussi le Vice-Roi
 avoit dessein que de rafraichir ses
 gens, & avoit perdu plusieurs de ses
 gens, qui étoient fort malades,
 par la longueur du voyage où ils
 avoient employé quatre mois. Il vouloit
 donc se faire partir ensuite de conser-
 ver les autres vaisseaux Portugais qui
 étoient allés pour l'Europe, & qui a-
 voient ordre de se tenir prêts à partir le
 15 de Mai. D'ailleurs, il me pria de por-
 ter une de ses lettres à son successeur, le
 nouveau Vice-Roi de Goa : ce que je fis
 par les mains du Capitaine Hammond,
 que je rencontrai vers le Cap de bonne
 Espérance. La principale affaire que j'a-
 vois à Bahia, étoit d'y prendre de l'eau,
 d'y rafraichir mes gens, & de calmer les
 désordres qui s'étoient glissés parmi eux.
 J'ai déjà dit qu'ils avoient porté leurs
 murmures si loin, qu'il n'étoit pas facile
 d'y remédier : mais pendant mon séjour
 en cette Ville, je trouvai l'occasion d'a-
 doucir un peu cette aigreur. Enfin résolu
 de continuer mon voyage, je préparai tou-
 tes choses avec plus d'activité que jamais,
 & avec toute la promptitude que l'aver-
 sion, que mes gens témoignèrent pour mon
 dessein, le pouvoit permettre. Ils s'étoient
 encore mis dans l'esprit que les vents du
 Sud, dont il y avoit eu déjà quelques bou-
 fées, alloient régner, & qu'ils nous empê-

DES TERRES AUSTRALIS.

79

cherchent d'avancer de ce côté-là.
 Les vents commencent à changer lors
 dans les mois d'Avril & de Septembre, &
 les autres de l'année, c'est-à-dire la sèche
 & humide, changent avec eux. En Avril
 le vent du Sud regagne son cours, &
 la saison pluvieuse, & continue
 jusqu'en Juin, & en Septembre le vent d'Est
 est le vent alise de cette
 saison, & souffle l'air, & il est
 doux, & ce qui regagne le
 du vent, c'est ce que j'ai dit
 mon second Tome, Traité des
 pour le changement de la saison, &
 compagnie les à Bahia avec une si grande
 exactitude, c'est une exception, &
 se, & ce que j'ai observé dans tout le
 qui sont au Sud de l'Equateur entre les
 deux tropiques, où j'ai été moi-même, où
 donc j'ai entendu parler, du moins, dans
 tous ces endroits, la belle saison commen-
 ce en Avril, & la pluvieuse vers la fin
 d'Octobre ou de Novembre, c'est-à-dire
 que les saisons se trouvent opposées dans
 la Latitude Meridionale & la Septentrio-
 nale, comme je l'ai remarqué dans mon
 Traité des Vents, au lieu que sur la
 du Brésil, la saison humide arrive en
 Avril, au même temps qu'elle commence
 dans les Latitudes Septentrionales
 sèche en Septembre. Aussi les plu-
 ses n'ont pas de si longue durée que dans
 les autres pays; il y fait à Bahia en Sep-
 tembre, que vers la fin de ce mois
 coupe de la, les gaces de sucre, & qu'on
 me dit, & je pris grand soin de m'en

former là-dessus. C'étoit donc sur un faux rapport que je mis dans mon Traité des Vents, qu'au Bresil on y cueilloit les canes au mois de Juiller. Ce qui suit quelques lignes après dans la même page, où j'ai dit qu'on n'y a point d'égard aux saisons pour cueillir ou planter les canes, ne se doit entendre que de ce dernier, puis qu'on ne les y coupe jamais que dans la belle saison.

Mais pour revenir aux vents du Sud, ils commencèrent à souffler, lors que je m'y attendais & que j'étois encore à Bahia. J'eus beau en avertir mon équipage, & lui dire que ces vents ne régnoient que le long de la côte, & qu'ils ne s'étendoient pas au-delà de 40 ou 50 lieues au large; tout cela ne servit de rien; ils en furent tous déconcertez, & ils s'imaginèrent que ces vents souffloient dans toute l'étendue de la mer, depuis l'Amérique jusqu'en Afrique. Les Pilotes Portugais des vaisseaux Européens, avec qui mes Officiers s'entretenoient tous les jours, les confirmoient dans leur pensée, quoi qu'ils ne fussent pas mieux instruits qu'eux sur cette matière, & qu'accoutumés à retourner chez eux, les vents du Sud en poupe, jusques au passage de la ligne, ils n'eussent aucune expérience de l'étendue de ces vents. Quoi qu'il en soit, mes hommes prévenus que nous ne pourrions sortir de Bahia qu'au mois de Septembre, ils en devinrent plus lâches & s'acquitter de leur devoir, & fort retifs à préparer toutes choses pour notre départ. Leur négligence ne servit qu'à redoubler mes soins pour faire espalmer le navire,

XV LES TERRES AUSTRALES.

Et remplir mes Barriques d'eau ; puis que je n'avois plus de bière : il n'y a ici qu'un seul endroit où l'on fait aiguard, & c'est même la saison sèche tendoit vers la fin, l'eau y étoit fort basse. D'ailleurs, les chaloupes des vaisseaux Européens qui se disposoient à partir, s'y rendoient en foule, & il n'étoit presque pas possible d'y aller sans s'en approcher : de sorte que j'allai le dire au Gouverneur, qui eut la bonté d'envoyer un Officier sur les lieux, pour lui faire les autres Matelots & favoriser les embarquemens. L'Officier s'acquitta bien de son devoir, & je ne fus pas ingrat. Je fis mettre aussi à bord deux barils de sucreaux de lait ; j'ordonnai de faire sécher les agrès ; & je donnai à mes autres Officiers, s'ils avoient besoin de quelque chose, sur tout de pain & de poudre, parce que j'en manquerois sûrement avant que de passer outre ; ils me répondirent qu'ils en avoient assez ; mais il se trouva dans la suite que cela n'étoit pas.

J'allois presque tous les jours à terre, soit pour mes affaires, ou pour me promener dans la campagne, qui n'en étoit que plus agréable, lors qu'il venoit quelques orages de pluie ; ce qui est assez ordinaire dans la saison humide. Il y avoit encore divers bons fruits sur les arbres, & en particulier quantité d'oranges : mes gens & moi nous en munîmes pour le voyage, & elles nous furent d'un grand secours. D'ailleurs, je fis bonne provision de rum, (qui est une espèce de liqueur forte) & de sucre : mais je fus bien aise d'avoir pais de la vo-

LE VOYAGE

ville de S. Jago, parce qu'ici elle étoit mal-
 gée & fort chère. Cependant le peu de soix
 que mes Officiers avoient de prendre de
 nouvelles provisions, faisoit conjecturer
 qu'ils ne croyoient pas d'aller fort loin.
 D'un autre côté, il ne s'en falut guère que
 je ne fus traité comme les mains des Inqui-
 sition, ou des Prédicateurs de ce pays,
 & qu'un seul coup ne fut interrompu.
 Je ne fus point à quelque un de mes gens
 qui avoit dit quelque chose à mon pré-
 judice; mais un Marchand du lieu mal-
 sars, qui m'en tenoit entre leurs grif-
 fes, & ne seroit pas au pouvoir du Gouver-
 neur de m'en retirer, & que la dernière
 fois que je m'en trouvois à terre, ils m'y
 tenoient de fort près. Il me ne dire en-
 suite on pourroit bien m'assassiner dans
 les rues, ou m'empoisonner, & qu'ainsi je
 serois mieux de rester à bord. Comme il
 n'y avoit plus rien qui m'obligeât d'aller à
 terre, & qu'il ne me restoit qu'à prendre
 congé du Gouverneur, je profitai de cet
 avis.

Nous demeurâmes ici jusqu'au 23. d'Avril.
 J'aurois bien souhaité de partir plutôt, à
 mes préparatifs étoient de se faire avec
 peu de diligence. Mais il n'y avoit plus
 rien de retarder, le havre est exposé au
 Sud & au Sud Ouest, qui règnent dans
 ce pays avec beaucoup de violence;
 nous avions même des sentirs par deux
 fois, dont l'une fut assez rude.
 C'est à cela que les vaisseaux y mouil-
 lent les uns des autres, que si un ca-
 ble venoit à manquer, ou une ancre à chas-
 ser, vous tombez d'abord sur quelque na-

v
 c
 h
 m
 v
 v
 p
 p
 &
 ser
 fra
 tin
 qu'
 por
 pré
 trois
 rois
 serv
 la so
 vent
 res
 renv
 le C
 nous
 tre l
 qui
 nous
 vents
 ils m
 & ils
 guefo
 que d
 des b
 re,
 long
 derma

AUX TERRES AUSTRALES.

vire, & vous êtes en danger de périr. Aussi craignois-je plus d'être desespéré dans le havre par la fureur de ces vents, qu'ils ne me décourageoient de poursuivre mon voyage: bien loin de là, je souhaitois un vent frais du Sud, d'abord que je serois un peu éloigné du havre, afin de rencontrer plutôt le véritable vent alise.

Lors donc que le 23. d'Ayri fut vent, & que la mer commençoit à refouler, je me servis d'une brise de terre qui étoit assez fraîche, & je levai l'ancre de grand matin; il falut ensuite mettre à la voile jusqu'au jour, afin d'y voir mieux à sortir du port. Mr Cock partit avec moi, & il me prêta un de ses Pilotes, à qui je donnai trois risdales: mais je vis bien que j'en-rois pû m'en tirer moi-même par les observations que j'avois faites à mon ancre, la sonde à la main. Il faisoit beau, & le vent souffloit Est quart au Nord; A dix heures je me trouvai hors de tout péril, & je renvoyai mon Pilote. A midi nous avions le Cap Salvadore au Nord, à six lieues de nous, & le vent tint assez long-tems entre l'Est quart au Nord, & le Sud-Est, ce qui nous obligea de suivre la côte: que nous eumes presque toujours en vue. Les vents de Sud nous quitterent de nouveau: ils ne viennent d'abord que par brèves, & ils sautent d'un point à l'autre, quelquefois dix ou douze jours de suite, sans que de se fixer; nous n'avions plus que des brises, tantôt de mer & tantôt de terre, mêlées du vent alise qui souffle le long de la côte, & qui étoit lui-même si

Les vents d'Est me faisoient déjà craindre que je ne pourrois pas franchir un grand banc de sable, qui est situé entre le 18 et le 19 degré de Latitude Méridionale, & qui depuis la terre court tout droit à l'Est, bien avant dans la mer : il est vrai que le temps étoit si beau, que je me flattois de pouvoir me garantir de tout danger, & que si le vent tournoit au Sud, je pourrois prendre le large ; de sorte que je me mis à courir terre à terre. Le 17. nous nous apperçumes un petit brigantin sur le rivage, qui faisoit voile vers le Sud. Nous vîmes aussi quantité de ces oiseaux, qu'on nomme des guerriers & des boubia ; & de ces poissons qu'on appelle abicoro : le bruit du tems accompagné de petits vents frais & de quelques calmes, me fournirent l'occasion d'examiner le courant ; & je trouvai qu'il alloit tantôt au Nord & tantôt au Sud : d'où je conclus que nous étions encore dans l'étendue des marées ; lors que suivant mon calcul, nous fumes à la hauteur du banc d'Abrohlo, je sondai, & l'eau vint à diminuer de quarante, à trente-trois, jusqu'à vingt-cinq brasses : mais ensuite elle augmenta peu à peu de 33, à 35, 37, &c. par tout un fond de rochers de corail. Nous primes sur ce banc quantité de poissons à la ligne, & après l'avoir traversé, l'endroit où il est le plus éloigné de terre, c'est-à-dire, où il y a le plus d'eau & le moins de danger, il se trouve par l'ampitude Occidentale que la Boussole avoit Nord-est six degrés trente huit minutes. C'étoit le 27 Avril, & nous étions alors à 42. huit degrés treize minutes de

L
te
de
m
m
O
ble
Su
lon
qu
qua
terr
ne
que
pou
com
deja
gnaz
du
D'ai
de c
les f
Sud
netre
à con
du ve
de cel
ici le
Le
20 de
234 m
trouva
vimes
ce que
parce
de per
point,

AUX TERRES AUSTRALES. 81

Latitude Meridionale, & trente-un minutes de Longitude Orientale du Cap Salvadore. Le vingt-neuf, à dix-huit degrez 30 minutes de Latitude Meridionale, nous eumes de petits vents frais de l'Ouest-Nord-Ouest, à l'Ouest Sud-Ouest, fort variables : le 30. le vent souffla de l'Ouest au Sud-Sud-Est, accompagné de coups de tonnerre & de pluie ; & nous vîmes quelques dauphins & d'autres poissons. Depuis quatre ou cinq jours nous avions perdu la terre de vue ; mais le vent qui avoit tourné au Sud étoit une marque apparente, que nous étions encore trop près du rivage pour recevoir le véritable vent alise d'Est : comme les vents d'Est que nous avions eus déjà prouvoient que nous étions trop éloignez de la terre pour jouir du vent réglé du Sud, qui souffle le long de la côte : D'ailleurs, la foiblesse de l'un & l'autre de ces vents, jointe à leur inconstance qui les faisoit passer du Sud-Sud-Ouest au Sud-Est, & qui étoit accompagnée de tonnerres, de pluie & de petits froids, servoit à confirmer que nous étions entre l'étenûe du vent réglé de la côte, qui vient du Sud, & celle du véritable alise, qui est toujours ici le Sud-Est.

Le 3. de Mai, lors que nous fumes à 20 degrez de Latitude Meridionale, & à 234 milles à l'Ouest du Cap Salvadore, il se trouva sept degrez de variation. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que de cette espèce que nos Matelots appellent Friseurs d'eau, parce qu'ils frisent l'eau en volant : ce sont de petits oiseaux noirs, qu'on ne mange point, & qu'on voit dans les mers qui sont

bois de l'un ou l'autre des deux Tropi-
ques. Nous primes trois petits Sharks, ou
chens marins, chacun de six pieds quatre
pieds de long, qui servirent à nous ré-
fraisir. Le lendemain nous en primes trois
de la même grosseur, & nous les
faisant cuire de la manière dont on
fait cuire le poisson, c'est-à-dire qu'après les
avoir fait bouillir on en exprime l'eau, &
ensuite on se coupe avec du vinaigre & du

le lendemain rien de remarquable depuis
le mois de mai jusqu'au 10. mais nous vi-
mes de temps en temps quelque petite bale-
ne, qui nous servit à couvrir de
l'eau. Nous sommes de l'latitude Méridionale
de 11. degrés 5. min. & nous eumes
le 11. de Longit. Orient.
Cap Salvadore. La variation
du pôle de plus en plus, nous
avons 11. Est. Il y eut tou-
jours une différence entre les ampli-
tudes des Orientales & les Occidentales, d'en-
viron un ou de deux degrés,
à notre avantage même. Après
avoir vu le véritable aile, nous avan-
çâmes vers le Sud, pour sortir
de ce vent général & attraper
le vent d'Ouest, qui put nous conduire
à la bonne Espérance. Le 12. de
mai, avoir atteint le 21. deg. 10. min.
nous commençâmes à trouver
le vent qui fraîchit toujours, &
nous abandonna qu'un peu avant que
nous arrivâmes vers le Cap: il souffloit
avec tant de violence, qu'il

1. The first of these is the fact that the
2. second is the fact that the
3. third is the fact that the
4. fourth is the fact that the
5. fifth is the fact that the
6. sixth is the fact that the
7. seventh is the fact that the
8. eighth is the fact that the
9. ninth is the fact that the
10. tenth is the fact that the

The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the County of Los Angeles, California, for the year ending December 31, 1907.

County Clerk - J. H. ...
County Treasurer - J. H. ...
County Auditor - J. H. ...
County Engineer - J. H. ...
County Surveyor - J. H. ...
County Assessor - J. H. ...
County Controller - J. H. ...
County Registrar - J. H. ...
County Coroner - J. H. ...
County Sheriff - J. H. ...

P. 102.

F. 2.



*Cet Oiseau approche beaucoup
du Guanaco, dont Piso a donné
la figure et la description.*



F. 1.

Le Pétrel, ou l'Oiseau peint.

P. 79.

nou
 sui
 cars
 pass
 y
 feu
 part
 ter
 carc
 ou
 y
 Les
 la b
 voit
 bra
 espe
 la m
 rolen
 coule
 mém
 y ve
 qui s
 quere
 d'eau
 oiseau
 ries,
 nous
 de la
 nous
 rance
 est un
 partie
 je n'e
 30 de
 qu'il
 roit e
 geon

AUX TERRES AUSTRALES.

nous éloignoit de notre route, sur tout la
 nuit : mais le jour nous avions le soin de
 carguer la grande voile. D'ailleurs, nous
 passâmes auprès d'une baigne morte, où il
 y avoit, pour ainsi dire, des millions d'oi-
 seaux de mer, qui l'environnoient de toutes
 parts, aussi loin que notre vue pouvoit por-
 ter : les uns croient à se voir sur notre
 carcasse, & les autres voltigeant au tour,
 où se tenoient les autres, tant qu'il
 y eut moyen de les voir. Les oiseaux
 Les oiseaux mouroient sur la baigne, & il
 y avoit jamais vu de mort sur la baigne.
 Les oiseaux mouroient ensemble, il y en avoit de
 plusieurs espèces, & ils différaient par la
 figure de le plumage. Quelques uns é-
 toient presque aussi gros que des canards, de
 couleur grise, avec la poitrine blanche, de
 même que le bec, les ailes & les queues. On
 y voyoit des pintados, qui sont aussi gros que des canards, & mar-
 quetés de blanc & de noir : des friseurs
 d'eau, des petrels, & quantité de plus gros
 oiseaux. Nous en vîmes des uns & des au-
 tres, sur tout des pintados, depuis que
 nous fîmes à deux cens lieues ou environ
 de la côte du Brésil, jusqu'à ce que nous
 nous trouvâmes à peu près à la même dis-
 tance de la Nouvelle Hollande. Le pintado
 est un oiseau du pail Meridional, & de la
 partie tempérée de cette Zone, de sorte
 je n'en ai jamais vu vers le pail de
 30 degré de Latitude Meridionale. Quel-
 qu'il soit aussi gros qu'un canard, il ne pa-
 roît en volant que de la grosseur d'un pi-
 geon domestique, il a la queue courte, &

beaucoup
 donne
 ion.

les ailes fort longues, comme les ont la plupart des oiseaux de mer; sur tout ceux qui s'éloignent beaucoup du rivage, & qui n'en approchent presque pas, ils flottent sur l'eau pour se reposer; mais ils font leurs couffs à terre, si je ne me trompe; il y a trois sortes de ces oiseaux, tous de la même forme & grosseur, & qui ne diffèrent entr'eux que par le plumage. Les uns sont noirs par tout, les autres ont le manteau gris, avec le jabot & le ventre blanc, & les troisièmes, qui sont les vrais pintados, sont admirablement bien mouchetéz de blanc & de noir. Ceux-ci ont la tête presque noire, de même que le bout des ailes & de la queue: mais dans ce noir des ailes il y a des taches blanches qui paroissent être de la grandeur d'un demi-écu quand ils volent, & c'est alors qu'on voit mieux leurs taches; leurs ailes sont aussi bordées tout autour d'un petit fil noir, & l'on voit sur le milieu qui est blanc, une tache noire, qui s'éclaircit peu à peu, & approche d'un gris obscur vers le dos de l'oiseau. Le bord inférieur des ailes, & le dos même depuis la tête jusques au bout de la queue sont émailléz d'une nombre infini de jolies taches rondes, blanches & noires, de la grandeur d'un fol marqué; le ventre, les cuisses, les côtes & le dessous des ailes sont d'un gris clair. Tous les pintados en général vont par troupes, & ils balayent presque l'eau en volant. Nous en tirâmes un quelque tems après, durant le calme qui survint, & un chien bachelier que nous avions nous l'apporta. Vous en voyez le profil dans la planche suivante, fig. 2. mais il étoit si endommagé par le

con
sen
I
rou
qu
cip
blan
que
il
lots
rui
tes
ils
sem
d'un
diffé
les
vole
qui
Mat
An
Festi
vian
mari
20 m
nu
à FE
l'Asc
ou p
droit
tre
De
route
vois
J'éto
27 m
vado

AUX TERRES AUSTRALES. **57**
coup, qu'on a eu de la peine à le bien représenter.

Le pétrel ne diffère pas beaucoup de l'hirondelle, mais il est plus petit, & il a la queue plus courte. Il est noir par tout, excepté sur le croupion, où il a une tache blanche. Il suit l'eau en volant de même que l'hirondelle. On s'en voit quantité quand il fait beau, & est pour cela que les Matelots les appellent des Siffaux de l'Inde. Ils volent aussi sur les terres, & on a sujet de craindre quelque dommage, ils volent même sous la pompe, & y a remède. & à mesure qu'ils suivent la trace d'un vaisseau, ils se mouillent les pieds à différentes reprises; de sorte qu'on diroit à les voir, qu'ils marchent plutôt qu'ils ne volent, & que par allusion à saint Pierre, qui marcha sur le lac de Genesareth, nos Matelots leur ont donné le nom de pétales.

Arrivés à 19^{d.} 32^{m.} de Latitude, & par l'estime proche du Méridien de l'Est. Tristan d'Acuña, nous vîmes quantité d'herbes marines. Nous eûmes alors autour de 2^{d.} 20^{min.} de variation Orientale, qui diminua de nouveau à mesure que nous courions à l'Est, jusqu'au voisinage du Méridien de l'Ascension. Nous ne trouvâmes ici que peu ou point de variation; mais depuis cet endroit, plus nous avançâmes à l'Est, plus notre variation Occidentale augmenta.

Deux jours avant que je tournasse ma route vers le Cap de Bonne Esperance, j'étois 7^{d.} 18^{min.} de Variation Occidentale. J'étois alors, c'est à dire le 1^{er} de Juin, à 43^{d.} 27^{m.} de Longitude Orientale du Cap Salvador, & à 35^{d.} 30^{m.} de Latitude. Le 2^e qui

DES TERRES AUSTRALES.

Nous trouvâmes que celles dont nous nous étions servis depuis le Brest étoient aussi courtes que les autres, dont nous avions fait usage auparavant, et que si l'on étoit en mer, on ne pouvoit que par conjecture se déterminer sur leurs hauteurs dans toutes les observations. Il étoit donc qu'il étoit nécessaire de trouver un moyen de s'en servir avec plus de sûreté. On ne peut pas se fier à la boussole, car elle ne va pas toujours à l'orient, et elle se dérégule souvent par le mouvement du vaisseau, et par le vent. On ne peut pas non plus se fier à la hauteur du soleil, car il y a souvent des nuages qui l'empêchent d'être vu, et il y a souvent des vents qui le font paraître plus haut qu'il n'est. On ne peut pas non plus se fier à la distance de la terre, car elle n'est pas toujours la même, et elle change souvent de situation. On ne peut pas non plus se fier à la direction du vent, car il y a souvent des vents qui se succèdent, et qui se changent souvent de direction. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de l'eau, car elle n'est pas toujours la même, et elle change souvent de couleur. On ne peut pas non plus se fier à la couleur du ciel, car il y a souvent des nuages qui le couvrent, et qui le font paraître plus sombre qu'il n'est. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de la terre, car elle n'est pas toujours la même, et elle change souvent de couleur. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de l'air, car il y a souvent des vents qui le font paraître plus chaud qu'il n'est, et il y a souvent des vents qui le font paraître plus froid qu'il n'est. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de l'eau, car elle n'est pas toujours la même, et elle change souvent de couleur. On ne peut pas non plus se fier à la couleur du ciel, car il y a souvent des nuages qui le couvrent, et qui le font paraître plus sombre qu'il n'est. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de la terre, car elle n'est pas toujours la même, et elle change souvent de couleur. On ne peut pas non plus se fier à la couleur de l'air, car il y a souvent des vents qui le font paraître plus chaud qu'il n'est, et il y a souvent des vents qui le font paraître plus froid qu'il n'est.

Une autre chose qui m'étonna, fut la variation Occidentale, qui par la dernière amplitude que j'avois prise, ne se montroit que de 7. d. 58. m. au lieu que la variation au Cap, d'où je n'étois pas éloigné de 100 lieues, étoit alors à plus d'once de degrés. Pendant bien-tôt après, lors que je fus à 100 lieues à l'Est du Cap, je ne trouvais que 10. d. 40. m. de variation Occidentale, quoi qu'elle auroit dû être plus grande que par la précédente. J'avoue que tout cela m'étonnoit, bien que je ne crusse pas qu'on pût prendre la variation avec la dernière exactitude, parce que le vaisseau agité par une grosse mer, qu'on rencontre souvent dans ces

Voyage, fait que le compas traverse, & que d'ailleurs le navire même se détourne un peu de la droite route, quelque bon Timonnier qu'il y ait au gouvernail. Cela posé, lors qu'on vient à prendre un aimant, il y a presque toujours une grande différence entre celui qui se prend à l'Est, & celui qui prend la direction du Nord. Et la moindre cause de l'un & de l'autre, rendant elle-même une même cause, ne peut pas assigner le commencement d'une variation, mais ce qui me surprit le plus, fut de trouver que la Variation ne diminuoit pas toujours à mesure que le degré de Longitude s'éloignoit de l'Est, mais que cela devoit arriver jusqu'à un certain nombre de degrés de Longitude Orientale ou Occidentale, & que par les Méridiens particuliers, après avoir remarqué dans ce voyage que la direction de la Variation n'étoit pas proportionnée avec la différence de la Longitude, je fus ravi de trouver à mon retour en Angleterre, qu'on avoit observé la même chose dans un nouveau calcul qu'on me montra; & où l'on représentoit les différentes Variations qu'il y a dans la mer Atlantique, de l'un & de l'autre côté de l'Equateur. L'on y voit que la ligne, qui ne donne aucune variation dans cette mer, n'est pas une ligne de Méridien, mais qu'elle est fort oblique, comme sont celles qui marquent l'accroissement de la variation de part & d'autre. J'ose même dire que le Capitaine Halley, qui est l'auteur de ce calcul, y a fait un grand pas pour rendre compte de l'irrégularité apparente de la variation, soit qu'elle croisse ou qu'elle diminue vers la côte qui

est
un
ral.
na
tous
prom
thée
je n
d'un
Var
que
trav
des
Var
firm
de
delà
tero
on p
autre

AUX TERRES AUSTRALES. 26

est au Sud-Est de l'Amerique, & pour fixer un système de toutes les variations en général. Cela seroit d'un si grand usage pour la navigation, que cet habile homme qui joint tous les jours de nouvelles experiences à la profonde connoissance qu'il a de toute la théorie sur ces matieres, ne manquera pas, si je ne me trompe, à nous favoriser bien-tôt d'une plus ample découverte du cours de la Variation; ce qui a été un secret inconnu jusqu'ici. Pour moi, je me croi incapable de travailler à un pareil système; mais puis que des faits, qui augmentent l'histoire de la Variation, peuvent servir à régler ou à confirmer la théorie, je donnerai ici une Table de toutes les variations que j'observai au-delà de l'Equateur, soit en allant ou en revenant; & si l'on y trouve quelques erreurs, on peut les corriger par les observations d'autres.

VOYAGE

Table des Variations.

1699.	D. M.	D. M.	D. M.
	Lat. M.	Longit.	Variar.
Mars	14 6 15	1 47 a	2 47 Or.
	21 12 45	12 9	3 27
Avril	25 14 42	0 10 b	7 0
	28 13	0 31	6 18
	30 19 00	2 20	6 10
Mai	2 19 2.	3 51	2 15
	3 26 1	3 40	7 0
	5 22 47	3 48	2 40
	6 24 23	3 53	7 36
	7 25 44	3 53	10 15
	8 26 47	4 31	7 14
	9 28 9	5 50	9 45
	10 29 5	7 3	11 48
	11 29 23	7 38	12 47
	17 34 18	13 43	5 40
	18 34 54	13 6	6 19
	19 35 48	19 45	5 6
	21 29 42	27 1	2 55
	25 39 11	31 35	2 0
Juin	1 35 30	43 27	7 58 Occ.
	5 35 8	0 23 c	10 40
	6 36 7	3 6	11 10
	8 36 17	10 5	15 0
	9 35 59	12 6	19 58
	12 35 20	10 18	21 35
	14 35 5	20 13	23 50
	15 34 51	29 24	25 56
	17 34 27	36 8	24 53
	19 34 17	39 24	25 29
	20 34 15	42 25	24 22
	22 33 54	45 41	22 15
	25 35 8	45 28	24 30

a Ou de S. Jago. b E du C. Salvador au Brés.
 c E du C. de Bonne Esperance.

Sept.

d E
N. H

AUX TERRES AUSTRALES.

1699.	D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variar.
Jan	18 40	42 33	22 50 Oc.
	19 40	51 14	23 44
	16 11	58 22	21 40
Febr.	11 11	58 44	19 45
	11 11	68 22	16 40
	11 30	68 34	12 20
	11 43	69 0	12 2
	12 32	70 21	11 36
	13 2	72 0	11 29
	13 17	74 43	10 2
	13 20	75 25	10 28
	13 16	78 22	9 51
	13 43	84 19	9 11
	13 28	85 20	8 7
	13 14	85 52	8 40
	13 36	86 21	8 20
	13 43	86 16	7 2
	13 38	87 25	7 29
	13 54	88 3	7 2
March	13 50	86 3	7 24
	14 41	86 2	6 6
	15 2	86 0	7 6
	15 37	86 0	7 0
	15 53	86 41	7 7
	15 45	86 10	6 40
	15 24	86 11	5 18
	15 38	86 57	6 11
Sept.	15 16	86 57	4 3
	15 37	86 34	2 7
			2 29

d E de la Baye des Chiens marins dans la
N. Hollande,

VOYAGE

1799.		D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.
Sept.	10	13 55	10 55	1 47 Oc.
	11	13 12	11 42	1 47
Oct.	12	5 1	6 34	2 2 Oc.
Nov.	3	1 32	6 33	4 3
Dec.	13	0 9	7 43	4 0
	16	0 12	2 31	6 26
	21	0 12	10 23	8 45
	23	0 43	18 0	8 55
	27	2 43	19 42	9 10
Mars	10	3 10	0 35	1 9
	13	3 33	0 44	3 0
	30	3 13	6 4	3 35 Oc.
Avr.	6	3 34	8 21	7 16
	22	1 32	0 37	3 0
Mai	1	3 0	0 4	2 35 Or.
	24	9 59	0 03	0 35 Oc.
	27	14 33	3 10	1 25
Jun	2	19 44	3 7	5 38
	3	19 31	9 53	6 10
	4	19 46	11 5	6 20
	5	20 0	12 22	4 38
	6	20 0	14 17	7 20
	9	19 59	16 1	6 32
	11	9 57	17 42	8 1
	12	19 48	19 0	6 0

E. de la Baie de Babao dans l'île de Timor,
 E. du C. Maba dans la N. Guinée.
 E. du C. S. George dans la N. Bretagne.
 Ou dudit lieu.
 Ou du C. Maba. A l'ancre à la hauteur
 de l'île Caran. Ou de la Baye de Babao.

Tête

AUX TERRES AUSTRALES. 76

1700.	D. M. Lat. M	D. M. Longi	D. M. Variat.
Nov 7	21 26	35 35	9 00
14	27 1	35 35	16 50
15	27 20	36 34	18 57
16	27 31	37 34	17 24
19	28 14	38 40	19 39
22	43 24	44 47	30 50
23	29 42	47 34	32 38
24	30 16	49 26	36 0
27	39 49	51 24	32 38
28	33 58	53 5	22 49
29	34 55	56 38	17 10
30	33 59	57 33	27 10
1	33 57	58 17	24 10
2	33 57	59 33	27 57
4	34 3	63 45	24 50
6	34 31	66 0	23 50
7	37 25	68 36	24 48
8	33 43	64 38	23 52
9	34 49	70 9	24 0
11	35 50	71 45	21 15
13	33 58	73 32	20 16
14	33 55	73 39	20 0
17	34 23	75 22	20 0
19	34 5	79 39	19 42
18	33 0	80 39	17 15
21	34 39	82 46	16 41
22	34 36	83 39	14 36

Qu. de l'île du Prince, près de la
Tête de Java

Timor,
ce.
etagne.
hautour
Babao,

VOYAGE

	1700.	D. M. Lat. M.	D. M. Longit.	D. M. Variat.	
Jan.	1	34 11	81 42	14 0	Ge.
2	34 10	81 41	14 0		
3	34 09	81 40	14 0		
4	34 08	81 39	14 0		
5	34 07	81 38	14 0		
6	34 06	81 37	14 0		
7	34 05	81 36	14 0		
8	34 04	81 35	14 0		
9	34 03	81 34	14 0		
10	34 02	81 33	14 0		
11	34 01	81 32	14 0		
12	34 00	81 31	14 0		
13	33 59	81 30	14 0		
14	33 58	81 29	14 0		
15	33 57	81 28	14 0		
16	33 56	81 27	14 0		
17	33 55	81 26	14 0		
18	33 54	81 25	14 0		
19	33 53	81 24	14 0		
20	33 52	81 23	14 0		
21	33 51	81 22	14 0		
22	33 50	81 21	14 0		
23	33 49	81 20	14 0		
24	33 48	81 19	14 0		
25	33 47	81 18	14 0		
26	33 46	81 17	14 0		
27	33 45	81 16	14 0		
28	33 44	81 15	14 0		
29	33 43	81 14	14 0		
30	33 42	81 13	14 0		
31	33 41	81 12	14 0		
Febr.	1	33 40	81 11	14 0	
2	33 39	81 10	14 0		
3	33 38	81 09	14 0		
4	33 37	81 08	14 0		
5	33 36	81 07	14 0		
6	33 35	81 06	14 0		
7	33 34	81 05	14 0		
8	33 33	81 04	14 0		
9	33 32	81 03	14 0		
10	33 31	81 02	14 0		
11	33 30	81 01	14 0		
12	33 29	81 00	14 0		
13	33 28	80 59	14 0		
14	33 27	80 58	14 0		
15	33 26	80 57	14 0		
16	33 25	80 56	14 0		
17	33 24	80 55	14 0		
18	33 23	80 54	14 0		
19	33 22	80 53	14 0		
20	33 21	80 52	14 0		
21	33 20	80 51	14 0		
22	33 19	80 50	14 0		
23	33 18	80 49	14 0		
24	33 17	80 48	14 0		
25	33 16	80 47	14 0		
26	33 15	80 46	14 0		
27	33 14	80 45	14 0		
28	33 13	80 44	14 0		
29	33 12	80 43	14 0		
30	33 11	80 42	14 0		
31	33 10	80 41	14 0		
Mars.	1	33 09	80 40	14 0	
2	33 08	80 39	14 0		
3	33 07	80 38	14 0		
4	33 06	80 37	14 0		
5	33 05	80 36	14 0		
6	33 04	80 35	14 0		
7	33 03	80 34	14 0		
8	33 02	80 33	14 0		
9	33 01	80 32	14 0		
10	33 00	80 31	14 0		
11	32 59	80 30	14 0		
12	32 58	80 29	14 0		
13	32 57	80 28	14 0		
14	32 56	80 27	14 0		
15	32 55	80 26	14 0		
16	32 54	80 25	14 0		
17	32 53	80 24	14 0		
18	32 52	80 23	14 0		
19	32 51	80 22	14 0		
20	32 50	80 21	14 0		
21	32 49	80 20	14 0		
22	32 48	80 19	14 0		
23	32 47	80 18	14 0		
24	32 46	80 17	14 0		
25	32 45	80 16	14 0		
26	32 44	80 15	14 0		
27	32 43	80 14	14 0		
28	32 42	80 13	14 0		
29	32 41	80 12	14 0		
30	32 40	80 11	14 0		
31	32 39	80 10	14 0		
Avril.	1	32 38	80 09	14 0	
2	32 37	80 08	14 0		
3	32 36	80 07	14 0		
4	32 35	80 06	14 0		
5	32 34	80 05	14 0		
6	32 33	80 04	14 0		
7	32 32	80 03	14 0		
8	32 31	80 02	14 0		
9	32 30	80 01	14 0		
10	32 29	80 00	14 0		
11	32 28	79 59	14 0		
12	32 27	79 58	14 0		
13	32 26	79 57	14 0		
14	32 25	79 56	14 0		
15	32 24	79 55	14 0		
16	32 23	79 54	14 0		
17	32 22	79 53	14 0		
18	32 21	79 52	14 0		
19	32 20	79 51	14 0		
20	32 19	79 50	14 0		
21	32 18	79 49	14 0		
22	32 17	79 48	14 0		
23	32 16	79 47	14 0		
24	32 15	79 46	14 0		
25	32 14	79 45	14 0		
26	32 13	79 44	14 0		
27	32 12	79 43	14 0		
28	32 11	79 42	14 0		
29	32 10	79 41	14 0		
30	32 09	79 40	14 0		
31	32 08	79 39	14 0		
Mai.	1	32 07	79 38	14 0	
2	32 06	79 37	14 0		
3	32 05	79 36	14 0		
4	32 04	79 35	14 0		
5	32 03	79 34	14 0		
6	32 02	79 33	14 0		
7	32 01	79 32	14 0		
8	32 00	79 31	14 0		
9	31 59	79 30	14 0		
10	31 58	79 29	14 0		
11	31 57	79 28	14 0		
12	31 56	79 27	14 0		
13	31 55	79 26	14 0		
14	31 54	79 25	14 0		
15	31 53	79 24	14 0		
16	31 52	79 23	14 0		
17	31 51	79 22	14 0		
18	31 50	79 21	14 0		
19	31 49	79 20	14 0		
20	31 48	79 19	14 0		
21	31 47	79 18	14 0		
22	31 46	79 17	14 0		
23	31 45	79 16	14 0		
24	31 44	79 15	14 0		
25	31 43	79 14	14 0		
26	31 42	79 13	14 0		
27	31 41	79 12	14 0		
28	31 40	79 11	14 0		
29	31 39	79 10	14 0		
30	31 38	79 09	14 0		
31	31 37	79 08	14 0		
Juin.	1	31 36	79 07	14 0	
2	31 35	79 06	14 0		
3	31 34	79 05	14 0		
4	31 33	79 04	14 0		
5	31 32	79 03	14 0		
6	31 31	79 02	14 0		
7	31 30	79 01	14 0		
8	31 29	79 00	14 0		
9	31 28	78 59	14 0		
10	31 27	78 58	14 0		
11	31 26	78 57	14 0		
12	31 25	78 56	14 0		
13	31 24	78 55	14 0		
14	31 23	78 54	14 0		
15	31 22	78 53	14 0		
16	31 21	78 52	14 0		
17	31 20	78 51	14 0		
18	31 19	78 50	14 0		
19	31 18	78 49	14 0		
20	31 17	78 48	14 0		
21	31 16	78 47	14 0		
22	31 15	78 46	14 0		
23	31 14	78 45	14 0		
24	31 13	78 44	14 0		
25	31 12	78 43	14 0		
26	31 11	78 42	14 0		
27	31 10	78 41	14 0		
28	31 09	78 40	14 0		
29	31 08	78 39	14 0		
30	31 07	78 38	14 0		
31	31 06	78 37	14 0		
Juillet.	1	31 05	78 36	14 0	
2	31 04	78 35	14 0		
3	31 03	78 34	14 0		
4	31 02	78 33	14 0		
5	31 01	78 32	14 0		
6	31 00	78 31	14 0		
7	30 59	78 30	14 0		
8	30 58	78 29	14 0		
9	30 57	78 28	14 0		
10	30 56	78 27	14 0		
11	30 55	78 26	14 0		
12	30 54	78 25	14 0		
13	30 53	78 24	14 0		
14	30 52	78 23	14 0		
15	30 51	78 22	14 0		
16	30 50	78 21	14 0		
17	30 49	78 20	14 0		
18	30 48	78 19	14 0		
19	30 47	78 18	14 0		
20	30 46	78 17	14 0		
21	30 45	78 16	14 0		
22	30 44	78 15	14 0		
23	30 43	78 14	14 0		
24	30 42	78 13	14 0		
25	30 41	78 12	14 0		
26	30 40	78 11	14 0		
27	30 39	78 10	14 0		
28	30 38	78 09	14 0		
29	30 37	78 08	14 0		
30	30 36	78 07	14 0		
31	30 35	78 06	14 0		
Aug.	1	30 34	78 05	14 0	
2	30 33	78 04	14 0		
3	30 32	78 03	14 0		
4	30 31	78 02	14 0		
5	30 30	78 01	14 0		
6	30 29	78 00	14 0		
7	30 28	77 59	14 0		
8	30 27	77 58	14 0		
9	30 26	77 57	14 0		
10	30 25	77 56	14 0		
11	30 24	77 55	14 0		
12	30 23	77 54	14 0		
13	30 22	77 53	14 0		
14	30 21	77 52	14 0		
15	30 20	77 51	14 0		
16	30 19	77 50	14 0		
17	30 18	77 49	14 0		
18	30 17	77 48	14 0		
19	30 16	77 47	14 0		
20	30 15	77 46	14 0		
21	30 14	77 45	14 0		
22	30 13	77 44	14 0		
23	30 12	77 43	14 0		
24	30 11	77 42	14 0		
25	30 10	77 41	14 0		
26	30 09	77 40	14 0		
27	30 08	77 39	14 0		
28	30 07	77 38	14 0		
29	30 06	77 37	14 0		

DES TERRES AUSTRALES.

beau ; & je courus à l'Est pour trouver le Cap. Le 3 du mois de Juin nous vîmes paraître un vaisseau qui portoit Pavillon Anglois , & sur lequel nous avions l'avantage du vent. Je songai de suite pour lui parler , & je trouvai que c'étoit l'Antelope de Londres , commandée par le Capitaine Hammond , qui alloit à la Baye de Bengale pour le service de la nouvelle Compagnie des Indes Orientales. Il y avoit plusieurs passagers dessus , qui alloient s'établir dans ce pays - là sous le Chevalier Edouard Littleton. Je me rendis à bord , & je fus reconnu du Chevalier & de Mr. Hedges. Ces Messieurs & le Capitaine me regalerent fort bien , mais ils avoient eu peur de nous , quoique je leur eusse envoyé un de mes Officiers. Ils étoient partis du Cap depuis deux jours , & ils y avoient pris des rafraichissemens. Ils me dirent que par leur calcul ils devoient être à 60. milles à l'Ouest du Cap. Pendant que j'étois sur leur bord , il s'éleva un petit frais d'Ouest , qui m'obligea de faire ma visite plus courte , parce que mon dessein n'étoit pas d'entrer au Cap. Lorsque je pris congé d'eux , ils me firent présent de la moitié d'un mouton , d'une douzaine de choux , d'autant de citrouilles , de 6 livres de beurre , de six couples de Stockfish , & d'une bonne quantité de panais. Je leur envoiai en échange du gruau d'avoine dont ils avoient besoin.

Lors que je partis d'Angleterre , j'avois résolu de ne point toucher au Cap ; & ce fut une de ces raisons pour lesquelles je touchai au Brésil , afin que mon Equipage s'y rafraichit , & qu'il se disposât à passer tous

non, le
voiage
faisoit
beau,

Cap de

d'une traite jusques à la nouvelle Hollande. Je continuai donc ma route, & sur les deux heures de l'après-midi nous vîmes à l'Est la terre du Cap, à plus de seize lieues de nous. J'allai de conserve tout cet après-midi & le lendemain avec le Capitaine Hammond, qui devoit aussi doubler le Cap, & nous eumes différentes vûes fort agréables de la terre, qu'on peut voir dans la III. Table No. 6. 7. 8.

Le Dimanche 4. Juin, nous nous séparâmes à quatre heures après-midi: l'Angelelope continua sa route vers les Indes Orientales, & je suivis la mienne E. S. E. pour arriver plutôt à la nouvelle Hollande. Car quelque ce País soit au Nord-Est du Cap, tous les Vaisseaux destinés pour cette côte, où le détroit de Sundy, doivent courir quelque temps sous le même parallèle, où dans une latitude entre le 35 & le 40 deg. du moins, un peu au Sud de l'Est, afin de continuer dans la troupe des vents variables; & ils ne doivent pas se hasarder trop tôt à mettre le cap au Nord, de peur de s'engager dans l'embouchure du vent alisé, qui les détourneroit de leur route à l'Est. Le vent se rendit plus frais, & nous eumes toujours en vûe l'Angelelope, de même que la terre, jusques au Mardi 6. Juin: Nous vîmes alors un nombre infini d'Oiseaux de plusieurs especes, & nous regardâmes de tous côtez pour voir s'il y auroit quelque autre balaine morte, mais il n'en parut aucune.

La nuit précédente le Soleil s'étoit couché dans un nuage fort épais qui ressembloit à la terre, & les autres qu'on voyoit

au dessus étoient colorez d'un rouge obs-
 cur. Le Mardi matin , lors que le Soleil
 approchoit de l'Horison , les nues paroîs-
 soient fort agréablement dorées , mais a-
 vee tout cela j'en craignis les conséquences.
 Le Soleil n'étoit pas monté plus de 20 deg.
 qu'il entra dans un nuage épais de couleur
 de fumée , qui étoit parallèle avec l'Ho-
 rison , & nous en vîmes sortir d'abord quan-
 tité de rayons obscurs & noirsâtres. Le Ciel
 étoit déjà couvert de petites nues , fort ser-
 rées les unes près des autres , de la nature
 de celles que nous appellons solides , &
 qui ne menacent pas de pluye , depuis
 le bord de l'Horison jusques à 3 ou 4. deg.
 de hauteur , elles étoient de couleur d'or ;
 ensuite jusques à 10 deg. ou environ , elles
 paroissent plus rouges , & fort éclatantes ;
 celles qui venoient après jusques à 60 ou
 70 deg. de hauteur étoient plus obscures ,
 mais au delà elles avoient leur couleur na-
 turelle. Je pris garde à tout ceci avec beau-
 coup de soin , parce que j'avois toujours
 observé que de tels nuages menacent d'u-
 ne tempête prochaine. D'ailleurs , nous é-
 tions ici en hiver , & le mauvais temps é-
 toit à craindre , de sorte que je me prépa-
 rai à essayer une grosse bourrasque , je se-
 carguer nos voiles de Perroquet , & je re-
 commandai à mes Officiers de les mettre
 dedans , en cas que l. vent se renforçât.
 Nous avjons alors un beau frais O. N. O.
 Sur le minuit nous eumes une éclaircie pâ-
 le & blanchâtre au N. O. ce qui étoit un au-
 tre signe que l'orage alloit commencer. En
 effet le vent fraîchit tout d'un coup ; là-
 dessus nous serrames nos voiles de Perro-

quer, nous serlâmes nôtre grande voile, & nous courumes avec la seule voile de Misaine. Vers les 2. heures du matin la violence du vent redoubla, & nous mîmes le cul au vent, qui se renforçoit toujours. Mais le navire se manioit le mieux du monde & filloit à merveille. A 8 heures du matin nous baissâmes nôtre vergue de Misaine de 4 ou 5 pieds, & nous courions fort vite sur tout lors qu'un nuage noir nous envoyoit quelques ondées de pluye ou de grêle; parce que le vent souffloit alors avec la dernière impetuosité. Quoique ces grains ne fussent pas de durée, ils se suivoient de près les uns les autres. D'ailleurs, la mer étoit fort grosse: mais nous allions d'un cours si rapide, vent en poupe, que les vagues ne nous mouillèrent presque point: il n'entra qu'un peu d'eau par les sabords du Tillac, & une fois même elle jeta une Seche sur l'afur d'un Canon.

Le vent ne diminua de sa violence extraordinaire que vers la nuit du Mercredi 7. Juin: Mais nous eumes un beau frais jusques au 16. & un petit vent jusques au 19. Dans cet espace, nous avions couru au-tout de 600 lieues, & le vent avoit presque toujours soufflé de quelque point de l'Ouest, c'est-à-dire depuis l'Ouest Nord-Ouest, jusques au Sud-quart-à l'Ouest. Il souffloit avec plus de vehemence lors qu'il étoit à l'Ouest, ou entre l'Ouest & le Sud-Ouest, mais lors qu'il tourna plus au Sud, le mauvais temps finit. J'avois déjà remarqué autrefois, que dans ces mers aussi-tôt que le vent d'Ouest qui causoit les tempêtes, se rangeoit au Sud, elles dimi-

AUX TERRES AUSTRALES. 101
nuoient, & que si le vent se tournoit à
l'Est par le Sud, nous avions de petits frais
plus moderez, des calmes, & un beau-
temps. Pour ce qui est des vents d'Ouest
de ce côté là du Cap, leur violence ne fait
pas que nous les souhaitions moins, parce-
qu'ils nous portent plus vite à l'Est : Aussi
toutes les personnes qui vont à cette par-
tie des Indes Orientales, qui est au Sud de
l'Equateur, comme à Timor, Java & Su-
matra, tous les vaisseaux destinez pour la
Chine, & tous ceux qui doivent passer le
détroit de Sundy, ne soupirent qu'après
ces vents-là. D'abord qu'ils ont passé le Cap,
ils rangent d'ordinaire le Sud, afin de trou-
ver les vents d'Ouest qui ne manquent pres-
que jamais de soufler en hiver au Sud du
Cap : Mais en Eté, c'est-à-dire toujours à
l'égard de ces climats, il faut qu'ils aillent
40. deg. au Sud pour les rencontrer. Je
n'avançai pas cette fois à plus de 36. deg.
40. min. de latitude, & souvent même je
fus plus au Nord, réduit à changer ma la-
titude toutes les fois que les vents & le
tems le demandoient : du moins dans ces
voyages de long cours, il vaut mieux ac-
commoder sa route au vent qu'il fait. Mais
si en portant à l'Est, nous étions obligez
de courir un peu au Nord ou au Sud, il
n'y auroit pas grand mal, puis qu'il ne fau-
droit que cingler à 2 ou 3 points au-delà
du vent, lors qu'il est Nord ou Sud, ce qui
n'empêche pas seulement le vaisseau de fai-
re trop d'effort, mais abrège plus le che-
min, que si l'on suivoit toujours le même
Rumb de vent, comme font certaines per-
sonnes.

Le 19. Juin nous étions à 34. deg. 17. min. de lat. Mer. & à 39. d. 24 min. de long. Or du Cap, avec de petits frais & des calmes. Le vent étoit au N. E. quart à l'Est, & continua toujours dans quelque point de l'Est jusques au 27. Après avoir été quelque tems au N. N. E. il vint au N. ensuite à l'O. quart au N. & continua sur le bord de l'O. c'est à dire entre le N. N. O. & le S. S. O. jusques au 4. Juillet, dans cet intervalle nous courûmes 782 milles. Le vent se remit ensuite à l'Est, & selon nôtre calcul nous devions être alors dans un Meridien à six lieûs E. de celui du Cap. Nous jettâmes la sonde par un beau temps; mais il n'y avoit pas fond.

D'ailleurs il ne se présenta rien de fort remarquable dans tout ce voyage, excepté que des oiseaux nous accompagnerent tout le long du chemin, sur tout des Pin-tados & que nous découvrions de tems en tems une Baleine. Mais à mesure que nous approchions de la côte de la nouvelle Hollande, nous en voyions souvent trois ou quatre ensemble. A 90 lieûs ou environ de terre nous commençâmes à voir des herbes marines; toutes de la même sorte; & plus nous approchions du rivage, plus il en paroissoit. A 30. lieûs nous vîmes quelques os de Seche, qui flotoient sur l'eau; & nous en rencontrâmes beaucoup plus; lors que nous fûmes plus près de la côte.

Le 15. Juillet à 16 deg. 14. min. de lat. Mer. & à 85 deg. 12 min. de long. Or du Cap de B. Esperance, nous vîmes un des poissons qu'on appelle Gars, qui sauta qua-

tre fois près de notre bord, & qui nous parut de la grosseur d'un Maifouin. Il faisoit très beau ce jour-là, & la mer étoit couverte d'une espèce de fort petite mousse qui ressembloit à des œufs de poisson; il y avoit même quelque menu fretin qui l'accompagnoit. Le 26 nous vîmes quantité de petits globules sur l'eau, qu'on auroit pris pour des perles, & dont quelques-uns étoient de la grosseur des pois secs; ils étoient fort clairs & transparents; lors qu'on les écrasoit, il en sortoit une goutte d'eau, & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée, qu'on avoit quelque peine à la discerner. Il y eut aussi des herbes marines qui passèrent dans notre voisinage, d'où nous conclûmes que nous verrions bien tôt la terre. Le 27 nous en vîmes flotter d'autres; mais les oiseaux qui nous avoient presque toujours accompagnés depuis le Brésil, nous abandonnèrent, excepté deux ou trois Friseurs d'eau. Le 28 nous vîmes quantité d'herbes & de quelques baleines. Le matin du 19 nous eûmes un tems fort couvert, des tonnerres, des éclairs & une grosse pluie, mais il se remit au beau dès le soir même. Ce jour-là nous vîmes l'os d'une Seche, & quelques-uns de nos jeunes gens apperçurent un poisson, qui devoit être un Chien marin; par la description qu'ils firent de sa tête. Je vis aussi quelques Bonetas, & quelques Sauteurs, que nos Matelots appelloient ainsi, parce qu'ils sautent beaucoup; d'ailleurs, c'est un poisson long de 2 pouces, large & bien proportionné, & qui ne diffère pas trop du Raugor.

Le 30 Juillet, nous vîmes quantité d'un de Seche, & d'herbes marines qui marquoient que nous n'étions pas loin de terre; tous les oiseaux que nous avions vus pendant le voyage nous abandonnerent, & nous en vîmes à présent d'une toute autre espece, qui étoient de la grosseur des Vancaux. Ils avoient le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les ailes longues, & la queue fourchée comme celles des Hirondelles; & ils battoient les ailes en volant de même que les Vancaux. L'après-midi nous rencontrâmes une espece de marée ou de courant, qui venoit peut-être de quelque batture; mais nous l'avions déjà passée avant que nous pussions jeter le plomb. Quoi qu'il en soit, c'étoit un nouveau signe que nous approchions de terre: il fit beau le soir par un petit vent d'Ouest, & nous sondâmes à 8 heures, mais sans trouver fond.

Je continuai de cingler à l'Est, de faire petites voiles, & d'avoir toujours l'œil au guet: parce que tous les signes que nous avions eu, me persuadoient que nous étions près de terre. Je sondai à minuit, & je trouvai 41 brasses d'eau, un fond de gros sable, & de petites coquilles blanches. Je fis aussi-tôt le Sud, le vent à l'Ouest, dans la pensée que nous étions au Sud des basses d'Abrohles, qui est, si je ne me trompe, le nom general pour les bancs de sable, & qui dans une carte que j'avois de cette côte sont situées à 27. deg. 18. min. de lat. & s'avancent autour de 7 lieues dans la mer. Par ma supputation j'étois le jour précédent à 27. deg. 18.

AUX TERRES AUSTRALES. 109

min ; de sorte que pour éviter ces basses nous avions couru à l'Est par le Sud, & qu'ainsi je croiois de me trouver à leur Sud, mais lors que le premier d'Août on vint à jeter de nouveau le plomb à une heure du matin ; on n'eut que vingt-cinq brasses d'eau, un fond de roche de corail, & il se trouva que le banc étoit à notre Sud. Nous revirâmes au plus vite, & nous mîmes le cap au Nord : ce qui nous donna bien-tôt plus de profondeur ; puis qu'à deux heures du matin nous eumes 26 brasses, un fond de corail, à trois, vingt-huit brasses, toujours fond de corail : à quatre nous eumes trente brasses, le fond de gros sable, avec quelques roches de corail : & à cinq, quarante-cinq brasses, le fond de gros sable & de coquilles. Ce fond, où il n'y avoit plus de corail, faisoit bien voir que nous avions alors passé le banc. Je reconnus aussi par là que nous avions été à son Nord, & qu'il étoit mal placé dans ma carte marine ; puisque selon mon calcul n'y doit être au 17. degré de latitude, ou environ, & que son bord extérieur, sur lequel je sondai le lendemain, est à seize lieues du rivage. Lors qu'il fut jour, nous courumes E. N. E. avec un beau frais ; mais nous ne découvrimmes la terre du haut de notre grand mât qu'à neuf heures du matin ; nous en étions encore éloignez autour de dix lieues nous avions quarante brasses d'eau, & un fond de sable pur. Vers le midi, nous la vîmes de notre tillac, à six lieues de nous, autant que nous le pouvions conjecturer, & nous eumes encore quarante brasses d'eau, & le même fond de sable. Ce jour & le

lendemain, à mesure que nous approchions de terre, nous en primes différentes vûes, à plusieurs distances inégales, d'où elle nous parut telle qu'on la voit ici représentée Table IV. No. 1, 2, 3, 4, 5. On peut observer aussi une fois pour toutes que les latitudes marquées dans ces profiles ne sont pas la latitude de la terre, mais du vaisseau lors qu'on prit ces différentes vûes. Ce matin premier Août, nous vîmes plusieurs gros oiseaux de mer qui voloient trois ou quatre de compagnie, & qui ressembloient aux mâles des Oies qu'on voit sur la côte d'Angleterre; nous vîmes aussi des Monetes de mer, blanches, qui avoient le tour des yeux noir, & la queue fourchée. Nous ne pensions qu'à trouver un Havre pour nous rafraichir, après avoir fait un si long voyage & couru depuis le Bresil jusques ici autour de 114. degrez. D'ailleurs mon dessein étoit de commencer ici la découverte que j'avois résolu de faire dans la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroissoit uni, à mesure que nous en approchions de plus près, il avoit l'aspect qui est tracé, Table IV. No. 3, 4, 5, avec quelques côteaux rouges & blancs. Nous primes ces dernières vûes, lors que nous étions à 16. degrez dix minutes de latitude Meridionale, & que nous avions 54. brasses d'eau, à quatre mille du rivage.

À 16. degrez de latitude Meridionale, nous vîmes une ouverture, & nous voulumes y entrer dans l'esperance de trouver un Havre; mais arrivez à son embouchure, qui avoit deux lieues de lar-

[The text in this block is extremely faded and illegible, appearing as a series of horizontal lines.]

g
e
a
n
r
h
n
d
l
d
r
p
p
f
e
d
f
n
x
u
n
j
n
t
n
g
ic
fo
v
d
n
le
re
m
th

gé ou environ, nous aperçûmes des rochers, & au delà un fond vaseux ; ce qui nous en fit éloigner ; Nous y avions vingt brasses d'eau à deux milles du rivage. Le pays nous parut assez beau & uni de tous côtez ; mais nous n'y vîmes aucun arbre, ni buisson, ni herbe, & il y avoit des colines près de la mer, qui étoient escarpées. A seize degrez de latitude Meridionale, & à huit ou neuf lieues en mer, lors qu'on n'est qu'à une lieue du rivage, on trouve presque par tout quarante brasses d'eau, sans que cela differe plus de trois ou quatre brasses. Mais le plomb de sonde amene plusieurs sortes de sable, dont l'un est gros & l'autre fin, il y en a de jaune, de blanc, de gris, de brun, de bleuâtre, & de rougeâtre.

Lors que je vis qu'il n'y avoit point de Havre en cet endroit, & que l'ancre n'y étoit pas bon, je remis en mer le deuxième Août au soir, parce que je craignois une tempête sur une côte où le vent donne, & où il n'y avoit point d'abri, & que j'aimois mieux être en pleine Mer. Les nuages commençoient à s'obscurcir du côté de l'Ouest, le vent s'y étoit déjà tourné, & souffloit avec assez de violence presque directement sur la côte, qui court ici N. N. O. & S. S. E. A neuf heures du soir, nous avions pris le large ; mais le vent qui rafraichissoit toujours m'obligea de serrer la voile du grand Perroquet, & de ne porter que deux grandes voiles avec celle de Misaine. Le troisième Août à 2. heures du matin il se renforça beaucoup, & la mer devint si grosse que je ferlai tous mes voiles, excepté la grande. Malgré tout cela,

le temps fut assez clair jusques à midi ; mais alors tout le Ciel se couvrit de nuages épais , & nous eumes quelques grains de pluie , qui duroient un quart d'heure : Je remarquai de nouveau en cette occasion que le vent redoubloit avec la pluie , & qu'il diminuoit aussi-tôt qu'elle venoit à cesser. Nous sondâmes plusieurs fois , mais nous ne trouvâmes point de fond jusques au quatrième Août à huit heures du soir , & nous eumes alors soixante brasses d'eau , le fond de corail. A dix heures nous eumes 76. brasses , un fond de sable fin ; & à midi 99. brasses , un fond de sable fin , de couleur pâle & bleuâtre. Quoi que le tems se fut radouci , je ne fis pas plus de voiles jusques au matin du cinq , que le vent se mit S. O. Alors je courus au Nord , & à onze heures nous revîmes la terre , qui étoit à dix lieues de nous. Sur le midi nous étions à quinze degrez trente minutes de latitude , & l'après-midi de ce même jour notre cuisinier mourut : c'étoit un homme d'âge , qui avoit traîné long-tems , & qui étoit infirme avant notre départ d'Angleterre.

Le sixième Aoust au matin nous entrâmes dans une anse , ou je mouillai à sept brasses & demi d'eau , à deux milles du rivage , un fond de sable pur. Il fut assez difficile d'y entrer , parce qu'il y avoit quantité de bans , mais j'envoyai ma chaloupe pour sonder à la tête du Vaisseau. L'emboucheure de ce détroit , que je nommai la Baye des Chiens marins , est à dix-sept degrez ou environ de latitude Meridionale , & sa longitude depuis le Cap de Bonne-Esperance revenoit à quatre-sept degrez ;

ce qui est 195 lieux de moins que nos Cartes ordinaires ne marquent, supposé que notre calcul fut juste, & que nos horloges ne nous trompassent point : aussi-tôt que j'eus ancré dans cette baie, dont j'ai donné le plan *Table IV. N. 6.* j'envoiai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce; mais nos gens revinrent le soir, sans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, & je fis porter des pioches & des hoyaux, pour creuser la terre, avec des haches pour couper du bois. Non creusâmes inutilement à plusieurs miles à la ronde, jusqu'à ce qu'enfin ennuyez de chercher de l'eau, nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, & la nuit nous retournâmes à bord du navire.

Le terrain est assez élevé, en sorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieux en mer : il paroît fort uni de loin; mais à mesure qu'on s'en approche, l'on y trouve quantité d'éminences, qui ne sont ni hautes ni escarpées. La côte est presque par tout en écore : mais dans la baie où nous étions, elle est basse, & ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays. Le sol est sablonneux près du rivage, & produit une espèce de gros fenouil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est d'un sable rougeâtre, qui produit quelque peu d'herbe, de plante, & d'arbrisseaux. L'herbe y croît en touffes, de la grosseur d'un boisseau, & dispersée çà & là, avec un mélange de broussaille, qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angleterre. L'on y trouve aussi divers arbres & arbrisseaux,

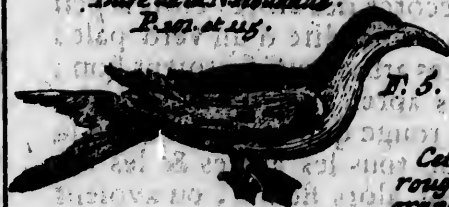
mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige est de cinq ou six pieds, jusques aux branches, qui forment une tête assez touffue, & qui sont remplies de feuilles étroites & longues pour la plupart : la couleur de ces feuilles étoit blanche d'un côté, & verte de l'autre. Celle de l'écorce des arbres étoit à peu près la même, c'est-à-dire d'un vert pâle; il y avoit de ces arbres qui sentoient bon, & dont le bois après en avoir ôté l'écorce, étoit plus rouge que le *sassafras* de la floride. Presque tous les arbres & les arbrisseaux étoient alors fleuris, ou avoient même des bayes. Les fleurs étoient diversement colorées selon la différente espèce des arbres, il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleues dominoient sur tout, & rendoient en général une odeur fort agreable, sans l'ôter à quelques-unes des autres : il y avoit aussi de très-petites fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuse, & dont je n'avois jamais vû la plupart, outre quelques plantes, des herbes, & des fleurs à longue tige.

Pour les oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, & cinq ou six sortes de petits oiseaux, dont les plus gros n'excédoient pas la grosseur des alouettes. Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets; mais ils avoient tous un chant fort aigu, & plein de mélodie; nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans : à l'égard des oiseaux de riviere ou de mer, il y a des canards, qui avoient des

T. 3 A Y O Y

1012

de dix
trois
le cinq
qui for-
ui sont
ongues
feuilles
de l'au-
t a peu
pale;
nt bon,
Pecor-
as de la
les ar-
avoient
e diver-
e espece
ges, de
s bleues
nt en ge-
nis l'oter
voit au-
eanté &
t je n'a-
quelques
à longue

*Buse de la N. Hollande**P. 3. et 4.*

F. 3.

*Cet Oiseau a la tête
rouge, de même que la plus
grande partie du Col. et
c'est en ceci qu'il diffère de
l'Avocetta d'Italie.*

Buse Commune P. 3.

F. 6.

F. 4.



*Le Bec et les Jambes de cet
Oiseau sont d'un rouge Eclatant.*

Les uns ont dit que c'est
un homme de bien, et que
il est digne de la confiance
de son prince. Les autres
ont dit qu'il est un homme
de malice, et qu'il est
digne de la haine de son
prince. Mais le prince a
vu que c'était un homme
de bien, et qu'il était
digne de la confiance de
son prince.

Pour les hommes vertueux, nous sommes
ici une sorte de sapin, qui croît dans
les pays froids, et qui est digne
de la confiance de son prince. Les
autres ont dit qu'il est un homme
de malice, et qu'il est digne de la
haine de son prince. Mais le prince
a vu que c'était un homme de bien,
et qu'il était digne de la confiance
de son prince. Les uns ont dit que
c'est un homme de bien, et que
il est digne de la confiance de son
prince. Les autres ont dit qu'il est
un homme de malice, et qu'il est
digne de la haine de son prince.
Mais le prince a vu que c'était un
homme de bien, et qu'il était digne
de la confiance de son prince.

AUX TERRES AUSTRALES. III
petits dans cette saison, c'est-à-dire à l'en-
trée du Printems de ces climats, des cor-
lieus, des galdens, des chasseurs d'écrevis-
ses, des cormorans, des mouettes, des pe-
licans, & de quelques autres especes, dont
je n'ai vu de ma vie les semblables dans
aucun autre país. L'on peut voir ici la
figure de quatre sortes d'oiseaux qu'on
trouve sur cette côte. Voy. *Oyseaux* : Fig. 2.
3, 4, 5.

Pour les animaux terrestres, nous vîmes
ici une sorte de lapins, qui diffèrent de
ceux des Indes Occidentales, sur tout à
l'égard des jambes de devant, que les pre-
miers ont fort courtes, mais ils s'en ser-
vent tout de même à sauter, & leur chair
n'est pas moins bonne. Nous ne vîmes
d'ailleurs qu'une sorte de guanos, de la
même figure & grosseur des autres, dont
j'ai fait la description *Tome premier* ; mais
qui en diffèrent en trois choses remar-
quables : ceux-ci ont la tête plus grosse &
plus laide, ils n'ont pour toute queue,
qu'un gros moignon, qui ressemble à une
autre tête, quoi qu'il n'y ait point de bou-
che ni des yeux. On peut compter pour
une quatrième différence, que leurs qua-
tre jambes sont toutes de la même lon-
gueur. On diroit aussi par les jointures,
que ces animaux peuvent marcher égale-
ment la tête la premiere, ou la queue ; ils
sont marquetez de noir & de jaune com-
me les crapaux, & ils ont des écailles sur
le dos, attachées à la peau, qui ressem-
blent à celles des crocodiles ; ils marchent
avec beaucoup de lenteur, & lors qu'on
s'approche d'eux, ils s'arrêtent tout court

& siflent, sans se mettre en peine de prendre la fuite. Quand on les ouvre, ils ont une odeur fort desagréable, & leur foie est tacheté de noir & de jaune de même que leur peau. Je n'ai vu de ma vie une créature si laide ni si dégoûtante: quoi que j'aie dit dans mon premier Volume, que la chair des guanos étoit fort bonne, & que j'en aie mangé diverses fois avec plaisir, de même que des serpens, des crocodiles, des alligators, & plusieurs autres animaux assez hideux à la vue, il y en a même peu qu'une bonne faim ne me réduisit à manger: cependant il me semble que je n'aurois pas eu le courage de goûter de ces guanos de la Nouvelle Hollande, tant la vue m'en parut affreuse, & l'odeur choquante.

Il n'y avoit point ici des rivières, ni des lacs d'eau douce; de sorte que nous ne vîmes que des poissons de mer, sur tout des chiens marins, dont il y avoit si grande quantité, que j'appellai cette Anse la baye des chiens marins. Nous y trouvâmes aussi des limandes, des raies de plusieurs sortes, dont les unes ressembloient au diable-de-mer, des gars, des bonetas, &c. Pour les poissons à coquille, nous y vîmes des moules, des petoncles, des huîtres communes & des longues, des nacres, &c. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure, elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. & de ma vie je n'en avois vu de si curieuses: j'en pris une grande quan-

tité, mais je les perdis presque toutes, & il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles.

D'ailleurs, on trouve ici des tortues vettes, qui pèsent autour de 200 livres. Nous en attrapâmes deux, que le reflux de la mer avoit laissé derrière un rocher, sur lequel sans doute elles n'avoient pû grimper. Tout mon Equipage en vécut deux jours, & on peut dire qu'elles n'étoient pas mauvaises. Nous prîmes quantité de chiens marins, que nos Matelots mangeoient de fort bon appetit : nous en prîmes un entr'autres, qui avoit onze pieds de long, l'espace entre les deux yeux étoit de vingt pouces, & il y en avoit dix huit d'un coin de la bouche à l'autre ; son estomac étoit comme un sac de cuir fort épais, & si dur, qu'à peine un couteau bien aîlé pût le couper ; nous y trouvâmes la tête & les os d'un hippopotame, dont les lèvres velues étoient encore sèches, & la mâchoire ferme : j'en tirai plusieurs dents, deux desquelles étoient de la grosseur du pouce, & avoient huit pouces de long, elles étoient déliées au bout & un peu crochues, mais les autres n'avoient pas plus de la moitié de cette longueur : l'estomac du chien marin étoit rempli d'une gelée qui sentoit fort mauvais, ce qui ne m'empêcha pas de garder ses dents & sa mâchoire, & de donner la chair à mon équipage, qui eut le soin de n'en laisser rien perdre.

Nous entrâmes dans cette baie le sept Août, & j'y motillai en trois différents endroits. Nous restâmes au premier, que

étoit à l'Oüest de la baye, jusques à l'onzième. Durant cet intervalle, nous cherchâmes de l'eau douce, sans en pouvoir trouver; nous fîmes bonne provision de bois, & nous vécumes de lapins, de tortues, de quelques oiseaux, de chiens marins & d'autre poisson; ce qui nous rafraîchit beaucoup, & nous rendit plus vigoureux que nous n'étions à nôtre arrivée. Mon dessein étoit de pénétrer plus avant dans la baye, pour prendre de l'eau douce, parce que la mienne commençoit fort à diminuer, & pour découvrir cet endroit de la côte. Du mouillage où nous étions, je voyois tout ouvert devant moi, & cela m'invita à passer outre. De sorte que l'onzième Août vers le midi j'avancai à petites voiles, & je me tins toujours sur mes gardes, dans la crainte de trouver quelques basses. Nous eûmes tantôt plus, tantôt moins de fond, & sur les deux heures de l'après-midi nous vîmes par prouë la terre, qui fait le Sud de la baye. Vers le soir nous rencontrâmes des bancs; ce qui m'obligea de diminuer mes voyes, & de louer toute la nuit avec deux voiles de perroquet, toujours la sonde à la main, sans que nous eussions jamais plus de dix brasses d'eau, ni guère moins de sept. La profondeur augmentoit & diminuoit d'une manière si douce, qu'en jettant cinq ou six fois le plomb, à peine se trouvoit-il un pied de différence; lors que nous eumes 7 brasses d'eau de tous côtez, nous revirâmes aussi-tôt. De cette partie Méridionale de la baye, il nous fut impossible de savoir l'endroit d'où nous étions venus

Après-midi : & nous trouvâmes que c'étoit une Isle de trois ou quatre lieues de long, comme on la voit représentée Table IV. No. 6. Mais je ne tâchai pas de la reconnoître de plus près, parce qu'elle nous parut stérile, & que d'ailleurs le vent ne le permettoit point, sans nous exposer à trop d'embarras; il y avoit aussi de bas fonds à presque toutes les ouvertures; de sorte que je ne pouvais pas plus loin de ce côté du Sud-Ouest, & du Sud de la baie; mais je tournai à l'Est, pour voir s'il y auroit quelque terre de ce côté-là. Le 12 au matin, nous passâmes près de la pointe Septentrionale de la terre que nous venions de laisser, & nous fûmes confirmez que c'étoit une Isle par l'ouverture que nous vîmes à l'Est, comme celle que nous avions trouvée à l'Ouest. J'avancai donc dans la baie par un beau tems, un petit frais & la mer tranquille. Nous eûmes d'abord sept brasses d'eau, ce qui dura long-tems, mais enfin nous n'en trouvâmes que six: alors nous vîmes par proue la terre, qui fait l'Est de la baie dans le plan que j'en ai donné: il y avoit si peu de fonds, que le vaisseau n'en put approcher, & qu'il étoit même dangereux de se tenir ici: d'ailleurs, le terrain étoit si bas, que la mer devoit le couvrir en pleine marée, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoi qu'il y eût quelques arbres, qui ressembloient à des mangles; de sorte que je m'en éloignai cet après-midi, & que je trouvai plus de fond, à mesure que je faisois chemin. Avant la nuit, nous aprâmes à huit brasses d'eau, vers

le milieu de la baye, où le fond étoit d'un sable pur & blanc : le lendemain je levai l'ancre. & l'après-midi du même jour nous motillâmes proche de deux isles & d'un banc de corail qui sont face à la baye. J'espalai mon vaisseau dans ce parage, & comme il n'y avoit plus rien à faire ici, je mis à la voile pour prendre le large, toujours la sonde à la main : mais l'eau étoit si basse, qu'il n'y eut pas moyen de passer en mer à l'Est de ces deux dernières isles, ni par le canal qu'elles forment; de sorte qu'il falut retourner à l'entrée de l'Ouest, & sortir par le même endroit que j'étois venu, avec cette seule différence que je passai à l'Est, au lieu de l'Ouest du petit banc qui est marqué dans la Table. Nous eumes dans ce canal dix, douze, & treize brasses d'eau, & cette profondeur augmenta jusqu'à ce que nous fussions en mer. Le jour qui précéda notre sortie, j'envoyai ma chaloupe à la plus Septentrionale de ces deux isles, qui est aussi la plus petite, & cependant je pris quantité de petit poisson à la ligne. Lors que mes gens furent de retour, ils m'apprentent que cette isle ne produisoit qu'une espèce d'herbe verte, courte, rude, & pleine de pointes; qu'il n'y avoit ni bois, ni eau douce; & que la mer bruïsoit entre les deux isles, c'est-à-dire la marque d'un bas-fond; ils virent d'ailleurs une grosse tortue, avec quantité de limaçons & de rayes, mais ils n'en pêcherent point.

Le 14 Août je sortis de cette baye, dont j'ai dit que l'embouchure est au 21. degré, cinq minutes, dans le dessein de ranger la

AUX TERRES AUSTRALIS. 117

ôte au Nord-Est, jusqu'à ce que je pusse
aborder commodément à quelque autre
endroit de la Nouvelle Hollande. Nous
vîmes à notre passage trois serpens d'eau,
tachetés de jaune & de brun obscur, qui
étoient de la grosseur du poignet, & a-
voient autour de quatre pieds de long. Ce
furent les premiers que je vis sur cette cô-
te, où l'on en trouve quantité de plusieurs
especes. Nous démarrâmes avec un vent de
Nord, & nous avions la terre au Nord-
Est. Nous louvoyâmes sans guère avancer
jusques au lendemain que le vent se fit
Sud-Sud-Ouest & Sud: alors je courus au
Nord, à six ou sept lieues du rivage, &
nous avions 40 ou 45 brasses d'eau, un
fond de sable brun, mêlé de quelques co-
quilles blanches: le 15 Août nous fumes
au 23 deg. 41 min. de Latitude, & le 16
à midi au 23 deg. 22 min. Le vent se tour-
na à l'Est sur le Nord, ce qui nous rédui-
sit à courir au large, & à perdre la terre
de vûe. Je fis sonder ensuite, & l'on ne
trouva point de fond avec une ligne de 80
brasses; mais bien-tôt après le vent se re-
mit au Sud, & nous portâmes encore au
Nord. Nous vîmes plusieurs petits dauphins,
des baleines, quantité d'os de seche qui flo-
toient, & tous les jours quelques serpens
d'eau: le 17 nous revîmes la terre, & nous
en eûmes l'aspect qui est tracé *Table II*,
No. 7.

Le 18 après-midi, je découvris à trois
ou quatre lieues du rivage, la pointe d'un
banc qui avançoit plus d'une lieue en mer.
Les vagues y brisoient avec beaucoup de
violence, & cela me le fit appercevoir;

Aussi-tôt je m'en éloignai & nous cabotâmes à sept ou huit lieues de distance du bord. A minuit nous sondâmes, & il ne se trouva que vingt brasses, un fond de sable dur. Je reconnus par-là que nous étions sur un autre banc, de sorte que je fis l'Ouest de-mi heure, & nous eumes alors quarante brasses. Le 19 à une heure de matin notre profondeur augmenta jusques à 85 brasses, & à deux heures il n'y avoit plus de fond. Dans la crainte de tomber sur quelque autre banc, je mis le cap au Nord, c'est-à-dire, à deux rumbes de la côte, qui courr ici Nord Nord-Est : mais résolu de chercher de l'eau, & d'examiner le país d'abord qu'il se trouveroit quelque ouverture commode pour en approcher, je ne m'éloignai pas trop de terre. Au reste, à l'endroit dont je viens de parler, où la profondeur n'étoit que de vingt brasses, nous eumes quantité de baleines autour de notre vaisseau, à l'avant, à l'arrière & aux côtez, mais elles nous quitterent, aussi-tôt qu'il y eut plus de fond. J'avoue que le bruir de leur soufle, & le batement de leurs queues, qui faisoient blanchir la mer, comme s'il y eut eû quelque brisant, & que les vagues eussent donné contre des rochers, nous imprimerent une grande frayeur. Le banc où nous les vîmes est au 22 deg. 22. minutes de latitude. Nous n'avions rencontré que ces deux bancs en mer, depuis les passes d'Abrokhlo, & l'on peut dire en général que la côte est fort saine. D'ailleurs, par nos cartes nous devions être ce matin à onze lieues du rivage, & il se trouva que nous n'en étions

élo-
voi-
ou
nou
da-
rece-
ma-
sez
nou
quo
plû-
voi-
que
c'est
de,
tene-
rom-
fait
euf-
rude-
Sud-
nair
stan-
& d-
our-
que
man-
Oue-
Ce
coro-
ble
fort
le
vins
ici
tion
pa-
L

AUX TERRES AUSTRALES. 119

éloignez que de quatre ; d'où il s'ensuivait, ou que nos Cartes étoient fautive, ou qu'il y avoit ici quelque marée, dont nous ne nous étions pas aperçus : cependant nous avions trouvé jusqu'ici, & nous reconnûmes dans la suite que nos Cartes marquoient la situation de la côte avec assez de justesse : il y a donc apparence que nous fumes trompez par quelque marée, quoiqu'il nous n'en eussions pas rencontré plutôt. Pour ce qui est des vents qui avoient soufflé jusques à cet endroit, depuis que nous étions arrivez sur cette côte, c'est-à-dire depuis le 28 degré de Latitude, nous avions toujours couru dans l'étendue du vent alisé, qui ne fut interrompu que par le tempête, dont j'ai déjà fait la description ; aussi-tôt que nous eûmes atteint le vingt-cinq degré de latitude, le véritable vent reglé, qui est ici Sud-Sud-Est, nous accompagnoit d'ordinaire, lors que nous étions à quelque distance du rivage ; mais les brises de mer & de terre, ne nous manquoient pas, sur-tout si nous approchions du bord, & lors que nous étions dans la baie des chiens marins, où un vent particulier d'un Nord-Ouest tempétueux nous avoit fait entrer. Ce même jour donc dix-neuf Août, nous courûmes avec un beau frais du véritable alisé, à Sud-Sud-Est, par un temps fort serain. Nous prîmes le large vers le soir, & le lendemain matin, nous ne vîmes plus la terre, qui commençoit ici à tourner au Nord-Est. Nous étions à son Nord, & le vent avoit passé du Sud-Sud-Est, à l'Est-Sud-Est,

c'est à dire du vent réglé à la brise de mer, ou égard à la situation de la terre; de sorte que nous ne pûmes la revoir de quelque temps, quoi que nous pinçassions le vent de fort près. Nous fumes le 19 à 22 deg. 42 min. de Latitude. Le 20 à 19 deg. 37 min. & nous serrâmes le vent de près pour mener la terre, mais il nous fut impossible d'en venir à bout: le temps étoit fort beau, & quoi que nous fussions assez éloignés du rivage pour n'en avoir pas la vue, malgré tout cela, nous eumes des brises de mer & de terre: dans la nuit nous eumes la brise de terre au Sud Sud-Est; un petit vent frais, qui le matin au lever du Soleil se tourna peu à peu, & se renforça jusqu'à midi; alors il vint Est-Sud-Est, qui est ici la véritable brise de mer; il fraîchit tant, qu'à peine pûmes-nous porter nos voiles de perroquer l'ourcès; il continua de même jusques à trois heures après-midi, & alors il mollit le nouveau. Le Ciel étoit si serain, qu'on ne voyoit pas un seul nuage; mais le temps paroissoit gris & plein de gelée blanche, sur tout près de l'horison. Ce jour vingt d'Août nous jettâmes le plomb de sonde à diverses reprises, & d'abord il ne se trouva point de fond; mais nous eumes ensuite depuis cinquante-deux, jusqu'à quarante-cinq brasses, un fond de gros sable brun, mêlé de pierres brunes & blanches, avec des rayes au suif.

Le 21 nous eumes encore des brises de terre la nuit, & des brises de mer durant le jour, & nous vîmes quantité de serpents, dont il y en avoit deux sortes. Les uns étoient

se de mer ,
e ; de for-
de quel-
caillons le
le 19 à 24
à 19 deg,
nt de pres-
us fut im-
emps étoit
tions assez
oir pas la
umes des
ns la nuit
ud Sud-
e matin au
peu , & se
vint Est-
e brise de
ne pûmes-
quer tour-
ues à trois
olit le nou-
qu'on ne
le temps
e blanche ,
jour vingt
de sondée
ne se trou-
umes en sui-
à quarante-
sable brun ,
nches , avec
es brises de
mer durant
rité de ser-
tes: Les uns
étoient

AUX TERRES AUSTRALIENNES
trois ou jaunes & de la couleur du
ils avoient autour de nous
de la queue plate, de couleur
sillon de large. Les
coup plus petits de
manches de bois &
plusieurs fois, &
sans cinq brades, le
ne pouvions voir la terre
nous, & la distance de
haut de notre grand mât, & neuf
lieux de distance, & à
à l'Est, & à l'Ouest, & à
de la prise de nos
à l'Est, & à l'Ouest, &
est même plus en
surtout le vent à l'Ouest pour
terre, & que sur le coucher du
nous mouillâmes à vingt brades,
un fond de
sable net, autour de cinq
points, où nous avait mis
forme de cas, & qui
la plus Orientale d'une
lieux de long, & d'un
y avoit trois ou quatre
rochers à une lieue de
cette pointe là, & nous
du grand mât, une
à l'Ouest, aussi loin
voit s'étendre. De
ne voyoit que des
élevés pour paroître
il n'y a presque
une suite d'îles, qui
gucur plus de vingt
Est, à l'Ouest-Sud-Ouest,
jusqu'aux îles de la

ins; & assez avant en largeur, puis que nous en découvrons l'espace de neuf ou dix lieues vers le continent de la Nouvelle Hollande, s'il y en a du moins de ce côté. Quoi qu'il en soit, les grosses marées que je rencontrai quelque temps après me firent soupçonner qu'il y pourroit bien avoir ici une espèce d'archipel, & peut-être même un passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la N. Guinée, dans la grande mer du Sud vers l'Est. Je dis alors à mes Officiers, qu'à mon retour de la N. Guinée je le tenterois, s'il n'y avoit aucun obstacle d'ailleurs; mais je ne voulus point m'y hasarder cette fois, parce que nous manquions d'eau, & qu'il n'étoit pas fort certain si nous en trouverions là. Ce parage est à vingt degrez vingt & un minut. de latit. mais dans la Carte de Tasman que j'avois, il est marqué à dix-neuf degrez cinquante minut. & la côte y est tracée sans aucune interruption, avec quelques embouchures qu'on prendroit pour des rivières, quoi qu'il y ait plusieurs isles entre deux. L'on en peut voir differens aspects, *Table IV. N. 8, 9, 10.* Ce parage est donc quarante minut. plus au Nord qu'il n'est mis dans la Carte de Mr Tasman, & lors que je fus à la sonde, je trouvai en general qu'il y avoit moins de fond, que la ligne de sa route marquée de points n'en indique: ce qui me fait conjecturer qu'il arriva pas aussi près de terre que cette ligne le montre; que par consequent il avoit plus de fond, & qu'il ne pouvoit pas si bien distinguer les isles. Son méridien ou sa difference de longitude depuis

AUX TERRES AUSTRALES. 25
la baie des chiens-marins, s'accorde assez
juste avec mon calcul, qui revient à deux
cents trente-deux lieues, quoi que nous dif-
ferions en latitude. Au reste, ce qui prou-
ve que la ligne qui marque la route, est pla-
cée trop près du bord, c'est que l'eau est si
basse dans cet endroit-là, ou du moins tant-
soit peu à l'Est de ce parage, qu'il lui étoit
impossible d'y aller.

Mais pour reprendre mon sujet, nous eû-
mes la nuit une petite brise de terre, & le
matin je levai l'ancre, pour m'avancer en-
tre les îles, où il y avoit de grands ca-
naux d'une lieue de large, & quelques-uns
même de deux ou de trois. J'envoiai ma
chaloupe devant pour sonder, avec ordre
de revenir, s'il n'y avoit pas de fond;
mais ils en trouverent assez; de sorte qu'ils
aborderent à une de ces îles, pour y cher-
cher de l'eau, en attendant que le navire
s'y rendît. Nous suivâmes donc la sonde à
la main, & nous eûmes vingt brasses de
profondeur jusqu'à deux lieues de la poin-
te plate de l'île: alors nous trouvâmes des
bas fonds, où il y avoit tantôt plus &
tantôt moins d'eau; malgré tout cela nous
fîmes chemin à petites voiles, sans quitter
la sonde, & toujours sur nos gardes; à
deux milles ou environ & à côté de la poin-
te plate nous n'eûmes que sept brasses, &
qui nous obliges de nous en éloigner un
peu, mais il n'y eut pas plus de fond: nous
passâmes outre, & tout d'un coup il ne se
trouva que quatre brasses d'eau: cepen-
dant on n'eût pas plutôt mis à l'ancre, &
filé le tiers d'un cable, que nous en trou-
vâmes sept brasses, tant le fonds étoit iné-

gal. Ma chaloupe vint aussi-tôt à bord, & les gens me dirent que l'isle étoit pleine de rochers, & qu'il n'y avoit pas grande apparence d'y trouver de l'eau. Je les envoyai d'ant sonder, avec ordre, que s'ils trouvoient un Canal de huit ou dix brasses de fond, ils n'avoient qu'à continuer leur route, & que je les suivrois. Nous étions alors à quatre lieues ou environ des rochers les plus voisins du rivage, qui formoient autant de petites isles, & nous ne voyions tout autour de nous vers la mer que des isles, dont les unes avoient cinq ou six lieues de long, & d'autres un mille de circuit. Les grandes étoient assez hautes, mais elles paroissoient arides & couvertes de certains rochers, de couleur jaunâtre; ce qui me fit desespérer d'y trouver de l'eau. Je me flatois pourtant que si je me donnois le loisir de chercher, je trouverois quelque canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces isles, & qu'alors nous pourrions aborder à la Nouvelle Hollande, ou à quelques autres isles qui nous fourniroient de l'eau & d'autres rafraichissemens: d'ailleurs, au milieu de tant d'isles, & eût-elle été à la latitude où nous étions, je croiois trouver quelque sorte de bon mineral, ou de l'ambre gris: mais nous n'eûmes pas plus d'une lieue, que notre profondeur vint à diminuer, & qu'il falut mouiller à six brasses, un fond de sable pur.

Nous étions ici à une lieue de l'autre côté de l'isle, opposé à celui où étoit la même plate, dont j'ai parlé ci-dessus. J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous

AUX TERRES AUSTRALES. 34

n'en trouvâmes point, il n'y avoit que
 deux ou trois sortes de buissons, dont les
 uns qui étoient en plus grand nombre &
 n'avoient aucune odeur, ressembloient au
 romarin, c'est pour cela que je donnai ce
 nom à l'Isle. Quelques-uns des autres buis-
 sons ou arbrisseaux étoient chargez de fleurs
 jaunes & bleues. Nous y vîmes aussi deux
 sortes de fèves, dont les unes croissoient
 sur un buisson, & les autres sur une espe-
 ce de vigne rampante, qui avoit les feuil-
 les larges & fort épaisses, & dont la fleur
 plus grande que celles de fèves, en appro-
 choit beaucoup pour la figure, mais elle
 étoit d'un très beau rouge enfoncé. Nous
 y vîmes quelques cormorans, des mouettes,
 des chasseurs d'écrevilles, &c. quelques pe-
 tits oiseaux, & une espece de perroquets
 blancs, qui alloient par grandes troupes.
 D'ailleurs, entre le poisson à coquille, nous
 y trouvâmes des petoncles, & quantité de
 petites huîtres qui croissoient sur les ro-
 chers, & qui étoient d'un goût excellent.
 Nous vîmes paroître quelques tortues ven-
 tes dans la mer, bon nombre de chiens ma-
 rins, & quantité de serpens de plusieurs
 sortes & de différente grosseur. Les pierres
 qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une es-
 pece de rosière, & fort pesantes. Nous trou-
 vâmes enfin des buissons brûlez; mais il n'y
 avoit aucun autre signe qui marquât que
 cette isle fut habitée.

Nous aperçûmes de la fumée sur une
 isle à trois ou quatre lieues de nous; ce qui
 nous fit conjecturer qu'il y avoit des habi-
 tans & de l'eau douce. Quoi qu'il en soit,
 je retournai le soir à mon bord.

sortir avec mes Officiers, si nous y enverrions, ou si la chaloupe iroit sur quelque autre de ces isles, ou si nous partissions pour aller chercher un meilleur ancrage, puis qu'il y avoit ici un bas fond, & que nous y étions exposez aux vents & aux marées. Tous conclurent au départ; & là-dessus je donnai ordre qu'on levât l'ancre dès la pointe du jour, & qu'on profitât de la brise de terre.

Nous mîmes donc à la voile le vingt-trois Août, à cinq heures du matin, avec une bonne brise de terre au Sud-Sud-Est. A huit heures nous fûmes dégagés, & bien nous valut, puis que sur les neuf heures la brise de mer se leva avec beaucoup de violence; elle fraîchit même de telle manière, qu'il falut serrer nos voiles de pertoguet, & ne porter que les deux pascas. Le Ciel étoit serain, & il n'y avoit pas un seul nuage; mais la nuit précédente l'horizon avoit paru fort brouillé, & le Soleil qui étoit fort rouge à son coucher, s'étoit levé ce matin avec la même couleur. La violence du vent continua jusqu'à midi; alors il molit, & il faut avouer que je n'avois presque jamais senti une brise plus forcée. Ces brises de mer durent trois ou quatre jours, & se levoient avec le Soleil: à neuf heures elles devenoient calmées, & continuoient ainsi jusques à midi; elles diminuoient alors, & au Soleil couché il y avoit si peu de vent que c'étoit plutôt un calme, jusqu'à ce que les brises de terre vinssent à souffler; ce qui ne manquoit jamais à une ou deux heures du matin. Les brises de terre souffloient entre

le Sud-Sud Ouest, & le Sud-Sud-Est, & celles de mer entre l'Est-Nord-Est, & le Nord-Nord-Est. La nuit pendant le calme, nous pêchions à la ligne, & nous prenions quantité de poisson, des snap-pers, des brèmes, de ceux que nos Matelots appellent des vieilles, & des chiens marins. Lors qu'il y en avoit de ces derniers, il n'en paroissoit guère d'autres, soit qu'ils leur donnassent la chasse, ou qu'ils fussent plus goulus pour mordre à l'hameçon. Nous prîmes aussi un de ces poissons, qu'on appelle molnes, & dont on peut voir ici la figure, F. 1.

Le vingt-cinq Août, nous continuâmes à caboter la sonde à la main, pour découvrir quelque embouchure, & nous eûmes autour de vingt brasses d'eau; un fond de sable pur. Le vingt-six, à quatre lieues ou environ du rivage la profondeur diminua insensiblement depuis vingt brasses jusqu'à quatorze. J'avancai un peu vers la terre dans le dessein de mouiller, mais il ne se trouva tout d'un coup que cinq brasses d'eau, ce qui m'obligea de me retirer au plus vite, & bien-tôt après nous eûmes dix brasses un fond égal, à quatre lieues & demi de terre. Je courus Est-Nord-Est le long de la côte, par une brise de mer fort modérée, & la nuit je peûs un peu le large pour éviter les bas fonds. Depuis notre sortie de la baie des chiens marins nous avions toujours eu beau temps, & il ne nous quitta pas même si-tôt.

Le vingt-sept nous eûmes vingt brasses d'eau toute la nuit; mais il nous fut impossible de voir la terre du haut de notre

VOYAGE

Le matin, à une heure après midi, les trois heures nous la discernâmes à l'horizon de notre tillac, & nous avions alors quatre brasses de fond. Le vent étoit Nord ; & nous courûmes l'E. quart au Nord, & à une heure & demie nous fûmes à un seul rumb de la côte ; cependant notre profondeur diminua si vite, qu'il n'y eût à quatre heures que neuf brasses, & à cinq heures après sept. Nous en fûmes à six heures, que nous revîmes de bord au plus vite ; mais le vent qui se mit au Nord-Ouest, & à l'Ouest-Nord-Ouest, nous fit revirer encore, & nous portâmes au Nord-Nord-Est. Alors notre profondeur augmenta, & nous eûmes toute la nuit depuis quinze jusqu'à vingt brasses d'eau.

Le vingt-huit nous eûmes entre vingt & quarante brasses, & nous étions à l'éloignement de la terre, qu'elle ne parut point du tout le jour ; mais nous vîmes quantité de petits poissons, & quelques baleines. Nous vîmes aussi quelques bouhis, & des busards, & la nuit nous primes un de ces derniers oiseaux : il étoit différent pour la couleur & la figure de tous ceux que j'ai vu jusqu'ici ; il avoit le bec long & crochu, comme tous les autres oiseaux de cette espèce, le pié plat comme les canards, la queue plus longue, plus large & plus arquée que celle des hirondelles ; les ailes fort longues, le dessus de la tête noir de charbon, de petites raies noires autour des yeux, & un cercle blanc au-dessous du bec, qui les enfermoit de l'un & de l'autre côté. Le jabot, le ventre & le dessous des ailes étoient blancs : mais il avoit

AUX TERRES AUSTRALES. 109

le dos & le dessous des ailes d'un noir pâle ou de couleur de fumée. Voyez la figure du commun & de celui-ci, Fig. 5. 6. On trouve de ces oiseaux dans la plupart des lieux situés entre les deux Tropiques, de même que dans les Indes Orientales, & sur la côte du Brésil; ils passent la nuit à terre, de sorte qu'ils ne vont pas à plus de vingt ou trente lieues en mer, à moins qu'ils ne soient chassés par quelque tempête; lors qu'ils viennent autour d'un vaisseau, ils ne manquent presque jamais de s'y percher la nuit. & ils se laissent prendre sans remuer; ils fendent leurs nids sur des collines, ou les rochers voisins de la mer, comme je l'ai dit dans mon 1. Volume.

Le trente, lors que nous étions au dix-huitième degré, 21. minutes de latitude, nous vîmes de nouveau la lune, & nous apprîmes quantité de grosse faucon du rivage, à la faveur du bon vent & des petites brises qui souffloient, le jour nous vîmes cet endroit-là. Nous mouillâmes à quatre heures après midi à huit brasses d'eau, sur fond de sable pur, à trois lieues de terre. J'envoyai d'abord ma chaloupe pour sonder plus avant, & on trouva qu'il y avoit dix brasses de profondeur; mais elle étoit un mille de nous: mais ensuite elle s'approcha moitié par degré, jusqu'à six, huit, & sept brasses, & à deux milles de nous qu'à six. Nous vîmes ce soir une pleine lune, mais elle approchoit de la mer, & qu'à la lune se découvrit à nos yeux, il y avoit demi-heure qu'elle étoit levée, avant que nous la pussions apercevoir.

tant l'horizon étoit embrumé, & l'éclipse finit à deux heures vingt-deux minutes, après le Soleil couché, à calculer du moins par nos Embarcadés. Elle ne fut que de quelques doigts, & le centre de la Lune étoit alors à trente trois deg. 40. min. d'élevation.

Le trente-un Août de bon matin, je me rendis à terre avec dix ou douze de mes gens pour chercher de l'eau. Nous étions armés de mousquets & de coutelas pour nous défendre en cas de besoin, & nous avions pris des hoyaux & des bèches pour creuser la terre. A notre approche du rivage, nous vîmes trois grands hommes noirs tout nus, qui étoient sur une baie sablonneuse vis-à-vis de nous; mais, lors que nous fûmes un peu plus avancés, ils prirent la fuite; après avoir abordé, j'envoyai la chaloupe à quelque distance de terre avec deux hommes, pour s'y tenir à l'ancre, & empêcher que les naturels du pays ne s'en fassent; cependant nous poursuivîmes les trois Noirs, qui avoient déjà gagné le sommet d'une petite colline, à un quart de mille de nous, & où ils s'étoient joints à huit ou neuf autres de leurs camarades; mais quand ils nous virent à leurs trousses, ils décamperent au plus tôt à notre arrivée, sur la colline qu'ils venoient d'abandonner, nous découvrîmes une savane à un demi-mille de nous, où il y avoit de certaines éminences, que nous prîmes de loin pour des maisons, & qui n'étoient que celles des hottes, au Cap de Bonne-Espérance, mais qui étoient que des rochers. Nous les vi-

AUX TERRES AUSTRALES. 11

Etâmes de tous costez pour voir s'il y au-
roit de l'eau; mais il ne s'en trouva point.
Nous ne vîmes d'ailleurs aucune maison
& tous les naturels du pays avoient dis-
paru.

De retour à l'endroit où nous avions
abordé, nous commençâmes à creuser la
terre pour chercher de l'eau. Pendant que
nous étions occupez à cet ouvrage, neuf
ou dix des naturels vinrent sur une petite
hauteur à quelque distance de nous, & noi-
gnirent de grands cris aux menaces qu'ils
nous faisoient de la main & du geste, en-
fin l'un d'eux s'avança vers nous, & les au-
tres le suivoient de loin. J'allai d'abord à
sa rencontre, & malgré tous les signes que
je lui pûs faire de paix & d'amitié, je ne
fûs pas à cinquante verges de lui, qu'il prit
la fuite. Les autres à son exemple tourne-
rent le dos, & il n'y en eût pas un seul qui
nous voulut attendre, quoi que nous es-
sayassions par deux ou trois fois de les en-
gager. L'après-midi je pris deux hommes
avec moi, & je m'acheminai le long du
rivage, pour attraper, s'il étoit possible
un de ces naturels, & savoir de lui s'il
étoit leur eau douce: il y en avoit une
douzaine assez près de nous, qui nous sui-
virent de loin, lors qu'ils s'aperçurent que
nous quittions le reste de notre compagnie.
Il se trouva cependant une Dame qui nous
& nous, qui les empêchoit de nous approcher
de sorte que nous fîmes halte & nous en-
châmes dans un endroit recouvert d'arbres
pour les surprendre, s'ils
alloient jusqu'à nous: appuiez sur leur
trois ou quatre fois plus grand que nous.

tre ; ils crurent de nous saisir , & pour ne manquer pas leur coup , les uns passèrent vers le rivage , & les autres occupèrent les dunes. Nous scavions par l'aventure du matin , qu'ils n'étoient pas trop vites à la course ; mais un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi , n'en vit pas plutôt paroître quelques-uns , qu'il courut après eux ; ils s'enfuirent d'abord ; mais dès qu'il les eût atteints , ils firent volte-face pour le combattre : il n'étoit armé que d'un coutelas , & il eût de la peine à leur résister , parce qu'ils étoient plusieurs & tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même tems deux autres qui s'étoient avancés vers le rivage , mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé , je revins sur mes pas , & je trouvai qu'on le serroit de fort près. Aussi-tôt que je parus , un de ces Noirs me darda une lance , qui me manqua de guères. Là dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter ; mais revenus bien-tôt de cette fraieur , ils se mirent à secouer les bras , à crier *Pouh, pouh, pouh* , & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de sa vie , & qu'il y avoit aussi du danger pour moi , je crus qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ; je rechargeai mon fusil , & je lâchai le coup sur un de ces misérables , qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas , ils discontinuèrent le choc , & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisième qui étoit avec nous , avoit de-
venu simple spectateur , parce qu'il étoit

AUX TERRES AUSTRALES. 155

Venu sans armes. Bien fâché de ce que
étoit arrivé, je m'en retournai avec mes
deux hommes; résolu de ne plus rien ten-
ter sur les naturels du pays, qui se retirè-
rent avec leur compagnon blessé. Mon jeu-
ne homme, qui avoit eu la joue percée
d'un coup de lance, y sentit une grande
douleur; & il s'imagina que le bois de
cette arme étoit empoisonné: mais je ne
le crus pas moi-même, & il fut bien-tôt
guéri.

Entre ces naturels de la Nouvelle Hol-
lande, avec qui nous avions été aux pri-
ses, nous en remarquâmes un le soir & le
matin, qui par sa conduite & son exté-
rieur sembloit être leur Chef, ou leur
Prince. C'étoit un jeune homme d'une
taille médiocre, fort vig & plein de cou-
rage, quoi qu'il ne fut pas aussi bien tout-
né que quelques-uns des autres: il avoit
lui seul un cercle de peinture blanche, qui
ressembloit à de la chaux, autour des yeux,
& une raie de la même couleur, depuis le
haut du front jusques au bout du nez. Sa
poitrine étoit aussi peinte de blanc, avec
une partie de ses bras, je ne sai si c'étoit
pour l'ornement, ou plutôt pour se ren-
dre plus terrible, à l'exemple de quelques
Indiens sauvages, qui sont fort guerriers,
& qui se peignent, à ce qu'on dit, dans
la même vue. Quoi qu'il en soit, ce blanc
ne servoit qu'à relever sa difformité natu-
relle; & je puis dire qu'entre la grande
variété de Sauvages que j'ai vus en ma vie,
je n'en ai jamais trouvé de si affreux, ni
de si laids que ceux-ci. Je croi qu'ils sont
de la même race des Indiens que je con-

contrai sur cette côte dans mon *Voyage autour du monde*, & dont j'ai parlé *Tome I.* Du moins, l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de quarante ou cinquante lieues au Nord-Est de ce parage, & les hommes d'ici ont à peu près de même le regard de travers, la peau noire, les cheveux crépez, la taille haute & délicate, &c. Mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquoit aussi tout de même deux dents de la mâchoire supérieure. D'ailleurs, ils y sont infestez par la même sorte de mouches.

Nous vîmes quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté trois ou quatre branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer, qui durant le jour ne manque jamais de souffler ici du même point; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais, qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes de gros morceaux de coquilles de poisson, de plusieurs sortes: & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient presque pas d'autre chose, non plus que les Indiens, dont j'ai parlé dans mon *second Tome*, qui se nourrissoient du petit poisson, qu'ils prenoient dans une espèce de manéquins, ou dans les trous qu'il y avoit sur le sable, lors que la marée étoit basse. Ceux d'ici attrapotent leur poisson à coquille sur les rochers, quand la mer avoit refoulé; & il pourroit bien être qu'ils avoient des nass pour en pêcher d'autres, quoi que nous n'y en vîmes aucune. Du moins, je sçai que ces autres Indiens de la même côte mangeoient du poisson à

coquille, & cependant je n'y ai jamais vu de pareils morceaux de coquilles que nous trouvâmes ici. D'ailleurs, les lances des uns & des autres étoient de la même figure; mais ceux-là qui étoient dans une île, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, & tous, en notre pouvoir, ne s'en servirent pas contre nous; au lieu que ceux-ci qui vivoient sur le continent, & dont quelques-uns vinrent nous observer sans aucune femme, nous les dardèrent fort bien. Je ne vis aucune maison ni à l'un ni à l'autre de ces endroits, & je m'imagine que ceux-ci n'en ont point du tout; mais que les Insulaires qui avoient toutes leurs familles avec eux, s'en passent.

Lors que je fis de retour auprès de mes gens, je vis qu'ils avoient creusé huit ou neuf pieds en terre, sans trouver de l'eau. Je me retirai donc ce soir à bord de mon navire, & le lendemain matin, qui étoit le premier Septembre, j'envoyai mon Bosseman à terre pour creuser plus avant, & je lui fis prendre la seine pour pêcher quelque poisson. Pendant que je fus à bord, j'observai le flot de la marée, qui est ici d'une si grande rapidité, qu'il enfonçoit notre boutte sous l'eau & l'empêchoit de paroître. Il monte ici & de même qu'à l'autre endroit de la N. Hollande, que j'ai décrit dans mon premier voyage. Jusqu'à 4 brasses, ou environ, & court Sud-Est quart au Sud, jusqu'au dernier Quartier; alors il va tout droit vers le rivage, qui s'étend ici S. S. O. & N. N. E. & l'Ebe court Nord. O. quart au Nord. Lors que les marées com-

ment à s'affaiblir, nous pêchions à la ligne, comme nous avions fait en divers passages de cette côte, sur laquelle nous n'avions trouvé jusques ici que de fort petites marées; mais par la hauteur, la violence & le cours de celles qu'on rencontre ici aux environs, il semble que s'il y a un passage ou un détroit qui aille par l'Est jusqu'à la grande mer du Sud, comme je le soupçonne, on devroit en trouver l'embouchure quelque part entre cette place & l'île du Romarin.

Quoi qu'il en soit, le jour suivant mes hommes revinrent à bord avec un petit baril d'eau somache, qu'ils avoient tirée d'un autre endroit à un demi mille du premier, & à un mille du rivage, mais elle n'étoit pas bonne à boire. Cependant nous crûmes tous qu'elle seroit assez passable pour y bouillir notre gruau, & qu'elle nous aideroit à épargner le reste que nous avions pour notre boisson, jusqu'à ce qu'on en pût trouver de meilleure quelque autre part: ainsi nous en primes le lendemain quatre barils, & je me souviens que les mouches nous tourmenterent d'une terrible manière, lors que nous la pulvérisâmes. Le Soleil, tout ardent qu'il étoit, ne nous parut pas à beaucoup près si insupportable. De ces deux ou trois jours les Indiens ne se montrèrent plus, & nous ne vîmes que la fumée de quelques uns de leurs feux à deux ou trois miles de nous.

Le terrain de ce quartier ressemble beaucoup à celui de N. Hollande, que j'ai décrit dans le II. Tome de mes Voyages. Il est bas, & il paroît enfermé du côté de la mer par

de
de
fo
re
de
fo
alle
va
ha
fab
cô
ter
que
éto
aur
che
éde
tain
Moi
quel
pois
trou
trou
que
guit
qui
petit
ne sa
as va
s'en
en sa
les se
gume
autre
de vi
fous
dunes

AUX TERRES AUSTRALES.

Une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le pays. Les marées sont si hautes en cet endroit, que la côte paroît fort basse au vis de l'eau ; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer se refloute, & il n'y a pas moyen d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers ; mais en haute-marée on passe dessus jusqu'à la baie sablonneuse, qui regne tout le long de cette côte. Le terroir à 5 ou 600 verges de la terre est aride & sablonneux, & ne porte que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plupart rendoient une odeur fort agréable : il y avoit un certain fruit sur quelques-uns, qui ressembloit à des cosses de pois, chacune desquelles renfermoit tout juste dix petits pois ; j'en ouvris plusieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. D'ailleurs, on trouve ici de cette même sorte de fèves, que j'avois vu à l'île du Romarin, & une autre espèce de petit legume, rouge & doré, qui est aussi enveloppé d'une cosse, & qui a un petit germe noir de même que les fèves. Je ne sais pas quel nom on leur donne ; mais j'en ai vu souvent aux Indes Orientales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai ouï dire qu'on en fait le même usage en Guinée, & que les femmes en font aussi des bracelets : ce legume croît sur un buisson, mais il y a une autre sorte de fèves, qui vient sur une espèce de vigne rampante ; il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de cosses sur les dunes près de la mer ; les uns étoient rouges

les autres murs, & les autres à terre; mais il me sembla qu'on n'en avoit point choisi du tout: & peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger.

Plus avant dans le pais, autant que notre vue pouvoit s'étendre, le terrain nous parut plus bas qu'au voisinage de la mer, fort uni & entremêlé de savanes & de forêts: ces prairies portent une espèce d'herbe fort rude & déliée; le terroir est presque par tout d'un plus gros sable que celui du rivage; mais en quelques endroits il est argileux. Dans la grande savane où nous étions, il y avoit quantité de rochers, de cinq ou six piez de haut, dont le sommet étoit rond, & qui ressembloient à des monceaux de foin; les uns étoient rouges, & les autres blancs. On ne voioit dans les forêts que de petits arbres, dont les plus gros n'avoient pas trois piez de circonférence; leurs tiges étoient de douze ou 14 piez de haut, & de petites branches en formoient la tête; il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs sur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terrestres: je vis quelques lézards, & mes gens virent deux ou trois bêtes, qui ressembloient à des loups afamez, & qui n'avoient que la peau & les os, tant elles étoient maigres. Je ne sai si ce ne seroit point la trace d'un de ces animaux que j'avois remarqué dans mon premier Voyage à la N. Hollande, & dont j'ai parlé *Tome II.* D'ailleurs, nous ne vîmes ici qu'un ou deux lapins, & un petit serpent tacheté.

Pour les oiseaux de terre, il y avoit ici des cornues, qui ressembloient tout-à-fait aux

AUX TERRES AUSTRALES. 119
nôtres, des faucons, des milans, & quantité
de tourterelles, doduës & grasses qui sont
un très-bon manger : il y a deux ou trois sor-
tes de petits oiseaux, dont les plus gros sont
comme des alouettes ; mais il n'y en a pas
beaucoup ni des uns ni des autres : les oi-
seaux de mer sont les pelicans, les boubis, les
buses, les corlieus, les pies de mer, &c. & il
n'y en a guère de ceux-ci non plus.

Je n'ai jamais vu dans ces mers de si gros-
ses baleines que celles qu'on trouve ici : mais
elles n'approchent pas de celles qu'on voit
dans les mers du Nord. Nous vîmes quantité
de tortues vertes, sans en prendre aucune,
parce qu'il n'y a point de canal pour elles, &
qu'il n'y a pas moyen de placer un filet, à
cause de la violence des marées. Nous aper-
çûmes quelques chiens marins & des parel-
loras : & nous prîmes à la ligne quelques
ruches, & d'un certain poisson que nos Ma-
telots appellent des vieilles : il y avoit aussi
des huîtres communes, & des nattes, des
conches, des moules, des peroncles, &c. J'ai
massé quelque peu de coquilles fort extraor-
dinaires, & sur tout d'une espèce de moyen-
ne grosseur, qui étoient toutes garnies de
raions ou de pointes.

Après avoir fangé long-tems cette côte,
sans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit
commode pour y espalmer mon vaisseau : &
voyant d'ailleurs que nous étions au plus
haut point de la saison sèche, & que mes
hommes devenoient scorbutiques, je résolus
d'abandonner ce parage, & nous fîmes voile
vers Timor au commencement du mois de
Septembre.

Life	Flowers	Planes	...
...	...	N.	...

Beur

...le bl...

100-443887-1A

2010年10月10日 星期六

CONCLUSIONS

long:

une ligne de
à tous regards

le matin du 10

... des problèmes de Suriname, ...

7-10-68

Limonia folia

Bardonia foliosa Les Feuilles de Bardonia

ent, se ressemblent pour la

Contexture aux feuilles ou on voit au

projet de Barina Ag). Mais ces sons
ne s'entendent pas trop car il y a des

teles.

Feb. 4. Felix Bradford Concord N.H.

1. James Earl Ray, born May 19, 1928, St. Louis, Missouri, USA, was an American criminal and politician, known for being the only person to be convicted of murdering Dr. Martin Luther King Jr. in 1968.

Einleitung

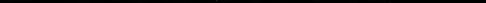
Tab. 1. *Rapistrum* N. *Berisaphis* N.

1964

1940



100



Plantes trouvées
dans le Bresil.





Plantes trouvées
dans la Hollande

part
vaiss
ses fe
Rape
Ta
fimis
tas et
gale
licies
land
Ta
engr
du b
tonne
velou
en ci
fruct
Pl. L.
Tab
landia
lanus
autres
hanch
deff
l'air l
bien f
couleu
poinc
Tab
landia
qui cr
long,
de jau
d'un p
res,
au-de
celle

AUX TERRES AUSTRALES. 141
parties longues & pointues, la forme du
vaisseau de 3 segments, & la petitesse de
ses feuilles prouvent que cette plante est un
Rapantium.

Tab. 2. Fig. 1. *Veronica foliis* ... *brevis-*
fimis, *Veronica* ... *donatis*. Cette plante
est une espèce d'*Erica* ... *Sa-*
gax; mais les piquants sont beaucoup
plus courts, & les feuilles sont de

Tab. 3. Fig. 2. *Ricinus* ... *folio*. Cette plante
du buisson, les feuilles sont ovales & cor-
tonnées, sur tout au dessous; la face est
veloute au dehors, avec le godet divisé
en cinq parties, elle ressemble à *Ricinus*
fructu parva frutesca Curassavica, *folio* *Phylli-*
Pi L. fr.

Tab. 4. Fig. 4. *Solanum spinosum* N. Hol-
landia *foliis subrotundis*. Ce nouveau so-
lanum porte une fleur bleuâtre, comme les
autres de la même espèce; les feuilles sont
lancéolées, épaisses, & cotonnées dessous
& dessus, longues d'un pouce, & à peu près
aussi larges; les piquants en sont fort aigus,
bien serrés les uns contre les autres, & d'une
couleur d'orange obscure, sur tout vers la
pointe.

Tab. 5. Fig. 1. *Scabiosa* (forte) N. Hol-
landia, *stamens foliis subtus argenti*. La fleur
qui croît sur un pied de quatre pouces de
long, est enfermée dans un godet fort rude
& jaunâtre; les feuilles n'ont pas plus
d'un pouce de long; elles sont fort étroites,
cortées au-dessus, blanches & cotonnées
au-dessous, & croissent en touffe; la fleur de
celle-ci étoit si sèche & si gâtée, qu'on

n'a pas osé déterminer si c'est une *Sedum* ou un *helichrysum*.

Tab. 3. Fig. 2. *Alcea N. Hollandia* *foliis angustis utrinque villosis*. Les feuilles & la tige de cette plante sont toutes couvertes de poils, même que le dessous du godet. Les cinq feuilles sont tendres, qui sont aussi grandes que le godet, & au-dessus lesquelles il y a une petite colonne garnie de pointes émoussées; ce qui fait voir que cette plante est une espèce de mauve.

Tab. 3. Fig. 3. Le genre de cet arbre n'est incertain, & il n'a pas le moindre rapport avec aucun des plantes qu'on ait jamais vues, au moins autant qu'on en a vu. Sa fleur est très grande, de couleur rouge, à ce qu'il semble. La corolle est composée de grandes feuilles ovales, qui sont toutes sur une même tige, sur laquelle le milieu de la fleur est rempli de filaments, couronnés chacun de son apice. Le godet est divisé en cinq parties rondes & profondes. Les feuilles de la plante approchent de celles de l'*Helichrysum*, et sont plus tendres au-dessus, & plus coriaces au-dessous; elles ne se ressemblent pas en pointes comme les autres, mais il y a une entaille au sommet.

Tab. 4. Fig. 4. *Dammara N. Hollandia* *secunda Chylis*. C'est le premier qui envoia d'Amérique deux sortes de cette plante, sous le nom de *Dammara*: l'une avoit les feuilles étroites & longues; mais l'autre les avoit plus courtes & plus larges. Mr. Petitier parle de la première dans ses *Centuries*, p. 350. sous le



Plantes trouvées
dans la N.
Hollande.





Plantes trouvées dans la N.
Hollande et à Timor.



feuilles à cette plante, il est difficile de savoir à quel genre on doit la rapporter : les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Cotinus* *lanceolatus* *foliis* *lanceolatis* *acutis* *Breyne* ; elles sont de la même couleur écarlate, elles ont aussi la même forme, & sont enfoncées sur le pédicelle. La tige est droite, & présente comme une queue de poisson, & ne point à la manière d'un *Cotinus* ; elle est tout couverte, & se termine en un point qui a presque deux pouces de longueur.

Tab. 4. Fig. 3. *Hollandia angustis* *Rorismaria*. Cette plante a beaucoup de branches, & ressemble à un arbrisseau ; ses fleurs sont une petite queue fort courte, & sont au milieu des feuilles ; celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles du romarin, excepté qu'elles sont plus petites ; elle est d'un goût bien amer, à présent qu'elle est sèche.

Tab. 4. Fig. 4. *Medob* *insula* *Amor*. Cette plante est fort singulière, & on ne sait sous quel genre la mettre ; sa feuille est presque ronde, verte au dessus, & blanche au dessous ; elle a diverses fibres qui courent depuis l'insertion de la queue, vers la circonférence, & forme une espèce de bouclier, de même que celle de *Corymbus* *laqueata* & de *Tabernaemontana*. Ses fleurs sont en queue, chaque fleur par un seul pied, sont blanches, & ont la forme du *Stramonium* ; elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet.

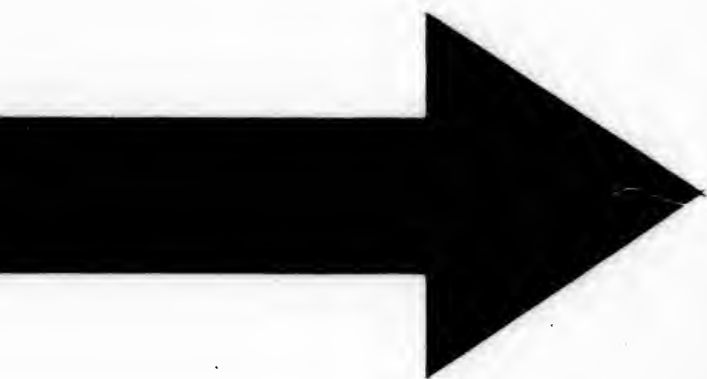
Tab. 5. Fig. 1. *Encus* *ex* *Nova* *Guinea* *uva* *marina* *dicitur*, *foliis* *variis*. Ce beau *Encus* est tout couvert de fort petites toupes de feuilles, qui par le moyen d'un microscope, paroissent rondes & articulées, comme elles.



*Plantes Marines trouvées
Proche la Côte de la N.
Guinée.*







18 20 22 25
28 32 36 40

10 01
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

5





Poisson pris sur la Côte de N. Hollande.



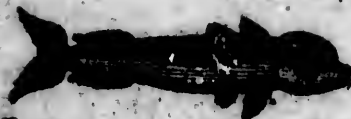
Seche prise vers les Côtes de la N. Hollande.



Le Poisson appelé Moine.



Poisson volant pris en pleine mer.



Le Ramora, qu'on trouve attaché sur le dos des Chions marins.

Fig.
relier
bute d
sons d
la Fig
sur to
cu, d
Fig.
xima
23. &c
dent p
Fig.
qui a
Grecs
boutei
la plûp
Tpe

AUX TERRES AUSTRALES. 145
elles renfermoient la semence ; il y a d'ail-
leurs d'autres feuilles larges , sur tout à l'ex-
tremité des branches qui sont dentelées : les
vesicules sont rondes , de la grosseur marquée
dans la Figure.

La Pêche de ces Terres Australes
est de la même sorte. Les feuilles de
ces plantes varient tant , selon le différent
Etat où elles se trouvent , qu'on ne sauroit
presque distinguer celle-ci de la précédente :
elle est parsemée en divers endroits , qui ne
sont pas représentés dans la Figure , de ces
petites feuilles courtes , ou vaisseaux de la
semence qu'il y a dans l'autre : ce qui me
fait croire que c'est la même plante , cueillie
en divers endroits ; outre que les feuilles lar-
ges de l'une & de l'autre sont de la même
figure à tous égards.

Liste de quelques Poissons.

son volant pri
en pleine Mer.

Fig. 1. C'est une espèce de thon , qui ne
ressemble pas mal à celui qui est appelé *Guarabuta*
dans l'Appendice à l'Histoire des Pois-
sons de Mr. Willoughby , & dont l'on y voit
la Figure Tab. 1. cependant il diffère un peu ,
sur tout à l'égard des nageoires , du *guarabu-*
cu , dont Pisé a donné la Figure.

Fig. 2. Celui-ci approche du *Garopus Ma-*
xima Caudata de Willoughby Ichthys. Tab. 2.
23. & de Pisé : mais leurs figures ne s'accor-
dent pas à tous égards.

Fig. 3. Il y a deux sortes de marsouins : l'un
qui a le museau long , est le dauphin des
Grecs , & l'autre qui l'a rond en forme de
bouteille , est le *Phaena* d'Aristote , à ce que
la plupart des gens croient.

Fig. 4. C'est le *Guaracépema* de Pifo & de Martgrave, & le même que d'autres appellent *Dorade*. L'on en trouve la figure dans l'*Ichthyologie* de Willoughby, Tab. O. 2. sous le nom de *Delphin Belgis*.

Pis du Voïage aux Terres Australes.

M

D

L'A

**VOYAGE
DE
MR. WAFER,**

Où l'on trouve

**LA
DESCRIPTION
DE
L'ISTME
DE
L'AMERIQUE.**

VOLUME

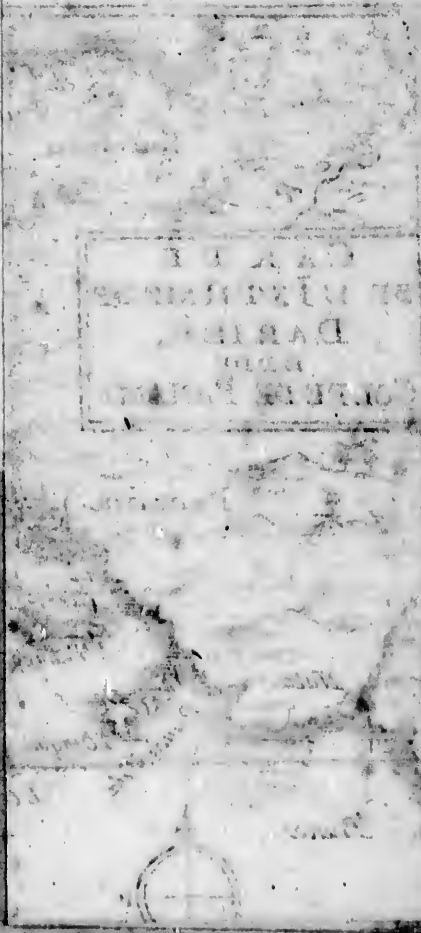
OF

THE

AMERICAN

RECORD

OF THE



ST. MICHAEL'S
DARBY
CHURCH

Carte de l'Isthme de l'Amérique
du Panama vers l'Ouest.

Panama



Bantam
du Chir
si jeune

VOYAGE
DE
M^r VVAFER

Où l'on trouve la description de
l'Isthme de l'Amérique.

CHAPITRE PREMIER.

*L'Auteur fait un abrégé de ses Voyages.
L'accident qui lui arrive
sur l'Isthme, &c.*

Il fut en 1677, que je fis mon
premier Voyage sur mer, à bord
de la Grande Anne de Londres,
commandée par le Capitaine Za-
charie Browne, qui devoit aller à
Bantam dans l'Isle de Java. J'entrai au service
du Chirurgien du vaisseau, mais j'étois alors
si jeune, que mes observations n'aboutirent



Coste de l'isthme de Isthme de
depuis Panama vers l'Ouest.

Panama



pas à grand' chose. Nous ne séjourâmes guère plus d'un mois à Bantam, d'où l'on nous fit passer à Jamby dans l'île de Sumatra : il y avoit alors guerre ouverte entre les Malais de Jihor, & les Portugais du mont de Malacca, & ces deux peuples les Français tenoient l'embouchure de la rivière de Jamby, bloquée avec une multitude de leurs bateaux, qu'ils appellent proës. La ville de Jamby est à près de cent milles de cette embouchure; mais à quatre ou cinq milles de la mer, il y a un petit bourg sur la rivière, qui consiste en quinze ou vingt maisons, bâties sur des poteaux, à la manière du pays. On appelle ce port Quolla, qui semble être plutôt un nom appellatif pour désigner un port en général, qu'un nom propre : aussi toutes les fois que nos Matelots Anglois de ces quartiers ont débarqué quelque part, ils disent à l'imitation des Naturels du pays, qu'ils ont été au Quolla; ce qui signifie l'endroit où l'on débarque, & que les Portugais appellent en leur langue Barcadero. Quoi qu'il en soit, cette guerre fit quelque obstacle à notre commerce, & nous fûmes contraints de rester quatre mois à la rade, avant que nous pussions charger quelque poivre : d'ici nous retournâmes à Bantam, pour y prendre le reste de notre charge : mais le vaisseau sur lequel j'étois venu fit voile pour l'Angleterre sans moi; de sorte que je passai sur le Bomby, commandé par le Capitaine White, qui en qualité de Contre-Maître avoit succédé au Capitaine Bennet, qui étoit mort durant le Voyage.

J'arrivai en Angleterre en 1679. & après

un
voia
le C
des
Chir
que
à ero
attre
petit
y pre
voulu
valet
les B
que.
alors
s'enfu
taine
conseil
rues,
maître.
homme
qui m
la ran
mais le
J'avo
emploie
d'isord
au quar
plaisir d
principa
ce voia
tems av
son à P
rurgie d
ensuite d
raîne Co
alloient

DE Mr WAFER.

un mois de séjour, j'entrepris un second voyage à bord d'un vaisseau, commandé par le Capitaine Buckenham, qui alloit aux Indes occidentales. J'y étois au service du Chirurgien; & à notre arrivée à la Jamaïque, il se trouva que la saison du sucre n'étoit pas encore venue; de sorte qu'en attendant, le Capitaine résolut de faire un petit voyage à la baye de Campeche, pour y prendre du bois de teinture: mais je ne voulus pas être de la partie, & bien me valut, puis que le Capitaine y fut pris par les Espagnols, & amené à la ville de Mexico. Un certain Ruffel, qui s'y trouvoit alors prisonnier, & qui eut le bonheur de s'enfuir, me dit qu'il y avoit vu le Capitaine Buckenham, la chaîne au pié, & une cordeille sur le dos, crier du pain dans les rues, pour un Boulanger, qui étoit son maître. Quoi que ce Capitaine fut Gentilhomme, & qu'il eut des amis fort riches, qui offroient une somme considérable pour sa rançon, les Espagnols ne voulurent jamais le relâcher.

J'avois un frere à la Jamaïque, qui étoit employé sous le Chevalier Thomas Muddiford: dans la plantation que celui-ci avoit au quartier, qu'on appelle des Anges; & le plaisir que je me faisois de le voir, étoit le principal motif qui m'avoit porté à faire ce voyage: après avoir demeuré quelque tems avec lui, il m'établit dans une maison à Port-Royal, où j'exerçai la Chirurgie durant quelques mois. Je trouvai ensuite deux de nos Armateurs, le Capitaine Coox, & le Capitaine Linch, qui alloient de Port-Royal vers la côte du

VOYAGE

Caragene ; & qui me prirent avec eux. Mais reconnoissances d'autres Armateurs se sont eues ; mais le mauvais temps nous en séparant vers l'Isle d'Or, qui est une des Similides ; de sorte que nous fîmes route vers Castimenton, où nous les rejoignîmes avec plusieurs autres, qui s'y étoient donné rendez-vous ; & qui avoient été ensemble à la prise de Portobel. C'est ici où je vis Mr. Dampier pour la première fois ; & j'allai avec lui dans la mer du Sud. Après avoir passé nos forces en revue à l'Isle d'Or, & débarqué sur l'Isthme, nous marchâmes par terre, nous prîmes S. Marie, & nous fîmes toutes ces courses, que Mr. Ringrose rapporte dans la IV. Partie de son *Histoire des Boucaniers*.

Mr. Dampier a dit dans l'Introduction de son *Voyage autour du monde* ; de quelle manière cette troupe se partagea sur le chapitre du Capitaine Sharp. Pour moi, je fus de l'avis de Mr. Dampier, & du nombre de ceux qui aimèrent mieux repasser à l'Isthme dans des bateaux, & recommencer un pénible voyage par terre, que d'obéir à un Capitaine, qui n'avoit ni bravoure ni conduite : Il a donné aussi un détail de ce qui nous arriva dans ce retour, jusques au temps que par l'inadvertance d'un de mes camarades, je reçus au genou une blessure si terrible, qu'après quelques jours de marche, je ne fus plus en état de les suivre, & qu'on me laissa sur l'Isthme de Darien au milieu des Indiens sauvages.

Cet accident m'arriva le cinquième jour de notre voyage, & le 4. du mois de Mai, de l'année 1682. J'étois assis à terre tout-

app
qui
d'ar
pro
em
câ
plu
vie-
te q
quel
sâ
doff
acco
dican
vois
ma p
& ho
traver
gé de
rien
Mr
apren
co mp
de sa
Grée
dullo
étaien
nomm
île
qu'ils
avoir
tuer,
en che
empêc
mal à
entre
roient

auprès d'un de nos compagnons de fortune , qui sechoit de la poudre sur une assiette d'argent ; mais le feu s'y mit par son imprudence , & nous brûla tout de genou ; la chemise en fut emportée jusqu'à l'os , & nous eûmes même en souffrir beaucoup. J'y appliquai d'abord les remèdes que mon herbe-sac pût me fournir ; & dans la crainte qu'on ne me laissât derrière , je suivis quelques jours avec assez de peine. Durant cet intervalle , nos esclaves nous abandonnèrent avec le Nègre qu'on m'avoit accordé pour me servir ; & portes les mal-ditimens : il s'enfuit avec tout ce que j'avois , & il ne me laissa rien pour panser ma plaie. J'y sentis alors une vive douleur , & hors d'état de fatiguer plus long-temps à travers les forêts & les rivières , je pris congé de mes camarades ; & je m'arrêtai à Dursien le dixième jour de Mai.

Mr Richard Gopson , qui avoit fait son apprentissage de Droguiste à Londres , me fit compagnie : il ne manquoit ni d'esprit , ni de savoir , & il avoit le N. Testament en Grec , qu'il lisoit souvent , & qu'il traduisoit sur le champ en faveur de ceux qui étoient disposez à l'écouter. Un Marchand nommé Jean Hingson , fut aussi de la partie ; ils étoient si fatiguez l'un & l'autre , qu'ils ne purent jamais passer outre. On avoit résolu , d'abord qu'on eût mis pied à tuer , de tuer tous ceux qui s'arrêteroient en chemin ; mais cet ordre fut donné pour empêcher qu'aucun de nous ne s'amusât mal à propos sur la route , & ne tombât entre les mains des Espagnols , qui n'auroient pas manqué de nous mettre à la

torture pour découvrir notre marche : aussi ne fut-il pas exécuté à la rigueur , & la troupe prit congé de nous trois de fort bonne amitié. Deux autres de nos camarades , Robert Spratlin & Guillaume Bowman , étoient déjà séparés de nous à la rivière de Congo , le lendemain après mon infortune. L'endroit où nous passâmes cette rivière étoit assez profond , & le courant en étoit si rapide , qu'il m'entraîna plusieurs pas , jusques à une pointe où l'eau rejaillissoit. Malgré tout cela , je franchis cet obstacle ; mais ces deux hommes qui venoient les derniers de tous , & qui virent la peine que j'avois eue dans ce passage , & que la rivière s'enfloit toujours , n'osèrent me suivre , & ils aimèrent mieux rester où ils étoient : ils me joignirent les premiers , & les deux autres bien-tôt après que toute la troupe fut partie pour la mer du Nord , dont je parlerai dans la suite : ainsi nous fûmes cinq qu'on laissa derrière à la merci des Indiens.

Réduir à vivre avec ces barbares , il sembloit que je n'avois aucun moien de soulager ma douleur : cependant ils entreprirent de me guérir avec de certaines herbes , qu'ils machoient jusques à la consistance d'une pâte , & qu'ils étendoient sur une feuille de plantain pour en couvrir ma blessure. On renouvelloit cette emplâtre tous les jours , & sa vertu fut si grande , qu'au bout de deux ou trois semaines , il ne me resta plus à ce genou qu'une foiblesse qui me dura long-temps après , & un engourdissement , dont j'ai encore quelquefois des attaques : mais les

Ind
tab
que
ma
pla
un
nou
pau
con
nou
de
serv
Indi
Pagn
vice
assez
trou
souvi
nous
mes
dre ,
de l'
nous
des
étoit
pitale
on ne
rains
quell
les d
eussent
puis
re &
que
avoie
leur
vieux

Indiens ne furent pas tout-à-fait si charitables à d'autres égards : il y en avoit quelques-uns qui nous regardoient de fort mauvais œil , & qui nous jettoient des plantains verts, comme on jette des os à un chien, lors que tout transis de froid nous rampions devant eux. C'étoit-là un pauvre ragoût , dont il falloit pourtant se contenter : mais le jeune Indien chez qui nous logions, nous en donnoit souvent de mûrs, à l'insçu de ses voisins ; ce qui servoit beaucoup à nous rafraîchir. Cet Indien avoit été fait prisonnier par les Espagnols dans son enfance, & mis au service de l'Evêque de Panama, où il aprit assez bien leur langue, jusqu'à ce qu'il trouva l'occasion de s'échaper, & de retourner auprès de ses compatriotes. Cela nous fut d'un grand secours, & nous épargna pas de la peine à nous faire entendre, avec quelque teinture que nous avions de l'Espagnol, quelques mots Indiens que nous avions attrapé dans le pays, & l'usage des signes. D'ailleurs, ce jeune homme étoit si généreux, & il exerça si bien l'hospitalité envers nous, que si durant le jour on ne nous donnoit que de méchans plantains verts, il se levoit la nuit pour en cueillir de mûrs à la sourdine ; & il nous les distribuoit. Ce n'est pas que les autres eussent de l'inclination à nous maltraiter, puis qu'ils sont tous d'un naturel débonnaire & franc ; mais ils avoient conçu quelque chagrin, de ce que nos camarades en avoient forcé quelques-uns d'entrer à leur servir de guides, & que la saison plus vicieuse étoit alors si rude, que les Indiens

même ne se soucioient pas beaucoup de voyager, quoi qu'ils ne se mettent pas fort en peine du mauvais temps, ni de la difficulté des chemins.

Après que Gopson, Hingson & moi eûmes passé trois ou quatre jours de cette manière, Sparlian & Bowman nous vinrent joindre, fort fatiguez d'avoir couru sans guides entre les bois & les rivières, & sans autre nourriture qu'un peu de plantain, qu'ils avoient trouvé çà & là; ils nous apprirent que George Gainy avoit eu le malheur de se noyer, comme Mr. Dampier le rapporte, *Tom. I.* Ils le virent étendu sur le bord de la rivière, après que la marée fut basse, avec une corde entortillée autour de ses reins, & son argent attaché au cou; mais ils étoient si las, qu'ils ne pourroient point à le lui ôter: ils s'arrêterent avec nous une quinzaine de jours, & nous fûmes traités de la même manière. On ne dit, que nous n'avions pas grand chose à manger, & que les Indiens nous empêchoient de traverser, parce qu'ils n'avoient point de nouvelles de leurs amis, que nos gens avoient pris avec eux pour leur servir de guides: malgré tout cela, ils eurent le même soin de ma blessure, & je me trouvois déjà en état de marcher un peu; mais quand ils virent que leurs efforts ne revenoient pas, ils commencèrent à perdre patience, & il sembloit à leur gain qu'ils tramoient de se venger sur nous de l'injure prétendue que nos camarades avoient faites aux leurs: dans ce dessein, ils consultoient souvent entr'eux pour savoir de quelle manière ils disposeroient de

ne
tres
sa
leur
en
Hut
ban
sero
leur
sero
nou
doig
Le
cum
rent
ou la
nous
vûe,
me je
nous
couch
ferer
Mais
par t
rie,
côté
pour
re: ce
La p
ehoi
vers
toujo
l'autr
levoi
tains
Ne
min

nous; les uns opinoient à la mort; les autres à nous retenir chez eux, & d'autres enfin à nous livrer aux Espagnols, pour gagner leurs bonnes grâces: mais ils avoient pressenti tout une autre & mortelle contre-évidence, que le dernier avis fut bien-tôt abandonné; & ils résolurent qu'on ne nous feroit aucun mal, jusqu'à ce que le temps que leurs amis pouvoient employer à leur retour seroit expiré: ce terme fut de dix jours, qu'ils nous venoient compter sur le bout de leurs doigts.

Lors qu'il approcha de sa fin, sans qu'aucun de leurs hommes parut, ils soupçonnèrent que nos gens les avoient ou massacrés, ou amenés avec eux: & ils résolurent de nous immoler à leur vengeance. Dans cette vue, ils dressèrent un grand bûcher le dixième jour au matin, & ils nous avertirent que nous y serions brûlez; aussi-tôt après le coucher du Soleil; car ils vouloient différer notre supplice jusqu'à cette heure. Mais leur Chef Lacenta, qui vint à passer par bonheur, les détourna de cette barbarie, & il leur proposa de nous envoyer du côté du Nord, avec deux Indiens, qui pourroient apprendre des habitans de la côte ce qu'étoient devenus les autres guides. La proposition fut d'abord acceptée; & l'on choisit deux hommes pour nous conduire vers le Nord. L'un de ces Indiens avoit toujours été notre ennemi capital; mais l'autre étoit ce généreux Indien, qui se levoit la nuit pour nous cueillir des plantes raires mûres.

Nous fûmes donc congédiés le lendemain avec notre escorte, & nous marchâ-

més gaiement trois jours de suite, bien persuadés que nos amis n'auroient fait aucun mal à leurs guides. Nous passâmes ces trois jours par des chemins marécageux, avec de grosses pluies, accompagnées de tonnerres & d'éclairs; & il nous fallut coucher deux nuits sous des arbres, qui ne nous garantissoient pas de l'humidité. Nous campâmes la troisième sur une petite montagne, qui le lendemain matin nous parut une île, tant l'inondation étoit grande aux environs. Cependant nous n'avions eü pour toute pitance les deux premiers jours, qu'une poignée de maiz sec, que nos guides Indiens nous avoient donné; & cela ne fut pas plutôt consumé, qu'ils s'en retournerent chez eux, & nous laissèrent à notre conduite.

Nous restâmes le quatrième jour sur cette montagne, & le cinquième après que les eaux se furent étoulées, nous poursuivîmes notre route vers le Nord à la faveur d'une petite boussole que nous avions. Notre marche continua jusqu'à six heures du soir, & alors nous rencontrâmes une rivière, qui avoit autour de 40 piez de largeur, & qui étoit bien profonde: il y avoit un arbre abattu qui la traversoit, ce qui nous fit conjecturer que nos amis avoient passé par là; de sorte qu'il falut s'asseoir pour délibérer si nous prendrions cette route.

Après avoir bien raisonné sur ce point, il fut conclu que nous traverserions la rivière, & que nous chercherions le sentier que nos gens avoient suivi. D'ailleurs l'eau qui couroit un peu au Nord en cet

end
au
que
de
ind
ind
pro
soci
vier
cela
étio
nou
plu
voit
nous
crain
pour
le b
Bow
le co
de no
noyé.
imp
que
terres
cette
même
cours
roujou
Nous
mille
rade a
dit à
couran
d'un c
en le
quelqu

DE Mr WAFER.

endroit, nous persuada que nous étions au-delà de cette grande chaîne de montagnes, qui séparent le côté Septentrional de l'isthme du Méridional, & qu'ainsi nous n'étions pas trop éloignés de la mer du Nord: mais au lieu d'attribuer aux grosses pluies qu'il avoit fait le prompt accroissement & décroissement de la rivière, nous jugeâmes mal à propos que cela venoit de la marée, & qu'ainsi nous étions près de la mer. Quoi qu'il en soit, nous passâmes la rivière sur l'arbre que la pluie avoit rendu si glissant, qu'il n'y avoit pas moyen d'y marcher debout; & nous eûmes beaucoup de peine à nous y traîner dessus à califourchon: il y en eût pourtant quatre de nous cinq, qui eurent le bonheur de gagner l'autre rive: mais Bowman, qui étoit le dernier, glissa, & le courant l'emporta dans une minute hors de notre vûe; de sorte que nous le crûmes noyé. Pour surcroît d'affliction, il nous fut impossible de trouver un sentier; parce que l'inondation avoit couvert toutes les terres de bourbe & de vase. Réduits à cette extrémité, nous repassâmes sur le même arbre, dans le dessein de suivre le cours de cette rivière, que nous croyions toujours se décharger dans la mer du Nord. Nous n'avions pas fait plus d'un quart de mille, que nous aperçûmes notre camarade assis sur le bord de la rivière: il nous dit à notre approche, que la violence du courant l'avoit porté-là, & qu'à la faveur d'un coude que la rivière faisoit, il avoit eu le tems de se reconnoître, & de saisir quelques branches qui pendoient dans l'eau.

par le moien desquelles il s'étoit sauvé : il avoit alors quatre cens pieces de huit sur le dos ; il étoit Tailleur de son métier , & d'une complexion assez foible.

Nous restâmes ici toute la nuit ; & le lendemain , qui étoit le sixième jour de ce voyage , nous continuâmes notre marche à travers des lieux remplis de canes épaisses & de ronces , bien affoiblis manque de vivres : mais lors que nous étions sur le point d'expirer , accablés de faim & de lassitude , la Providence nous fit découvrir un arbre qu'on appelle Macaw , & qui porte des baies , dont nous mangâmes avidement. Après en avoir eu quelque maniere apaisée notre faim , nous en prîmes un paquet & nous poursuivîmes notre route jusqu'à la nuit.

Le lendemain à quatre heures après midi , nous rencontrâmes une autre riviere , qui se joignoit avec celle que nous avions corroyé jusques ici ; & alors nous nous vîmes enfermés de part & d'autre sur une petite montagne qui étoit à leur confluent. Celle-ci étoit aussi profonde & aussi large que la précédente , de sorte que nous ne savions plus que devenir : il n'y avoit pas moien de les passer à gué , ni de trouver un arbre qui fut assez long pour atteindre d'une rive à l'autre , ni même d'en couper un de cette longueur , puisque nous n'avions pour tout instrument qu'un grand couteau. Nous examinâmes le cours de ce dernier fleuve par la boussole , & nous trouvâmes qu'il alloit au Nord : ce qui nous confirma dans notre bévûe , que nous étions à la partie Septentrionale de la gran-

de c
fâ
cro
dult
qu
nou
éto
cou
attr
avec
reflem

No
deux
salut
après
nous
tre le
peu de
à pleu
roit d
confor
rieux
avoien
nous d

La
nous
que le
l'obscu
ne por
moins
Dans
la me
que l
qu'elle
quart
ver sa
pour

de chaîne de montagnes. Là-dessus nous résolûmes de faire deux radeaux pour descendre cette rivière, qui nous devoit conduire, à ce que nous croyions tous, jusqu'à la côte de la mer du Nord. Les bois nous fournissoient des canes creuses, qui étoient fort bonnes pour cet usage; nous les coupâmes d'une juste longueur, & nous en attachâmes quantité les unes sur les autres avec des houssines tirées d'un buisson qui ressembloit à la vigne.

Nous n'eûmes pas plutôt achevé nos radeaux, que la nuit survint; de sorte qu'il falut se retirer sur une petite montagne, où après avoir amassé une charrette de bois, nous fîmes du feu, déterminés à nous mettre le lendemain matin sur la rivière: mais peu de tems après le Soleil couché, il se mit à pleuvoir d'une si terrible force, qu'on auroit dit que le ciel & la terre alloient se confondre, l'orage étoit accompagné de furieux coups de tonnerre, & les vents avoient une odeur de soufre si puante, que nous en fûmes presque étouffés.

La tempête dura jusqu'à minuit, & nous fûmes saisis de frayeur à l'ouïe du bruit que les rivières faisoient autour de nous: l'obscurité étoit même si grande, que nous ne pouvions rien découvrir que notre feu, à moins que les éclairs ne vinssent à luit. Dans cet instant, nous découvrions toute la montagne, & nous aperçûmes bientôt que l'eau commençoit à nous gagner, quand qu'elle emporta notre feu en moins d'un quart d'heure. Chacun pensa d'abord à sauver sa vie, & à monter sur quelque arbre, pour se garantir du déluge qui nous mena-

étoit : mais il n'y avoit ici que des cotonniers d'une grosseur prodigieuse , & où il ne paroïssoit aucune branche à 40. ou 50 piés de haut , de sorte qu'il n'y avoit pas moyen d'y grimper.

Pour moi , je ne savois de quel côté me tourner , tant ma consternation étoit grande ; mais au milieu de ce péril , j'eus le bonheur de trouver un gros cotonnier qui étoit pourri de vieillesse , où par quelque autre accident , & où il y avoit un trou à quatre piés ou environ de terre. Je m'y fourrai le mieux qu'il me fut possible , & j'y trouvai une fosse qui me servit de siege : rapt de cette manière , & ramassé comme un peloton , sans pouvoir me tenir debout , ni étendre les jambes , j'attendis le jour avec beaucoup d'impatience. D'ailleurs , j'étois si fatigué du voyage , que malgré la faim & le froid qui me talonnoient , je m'endormis ; mais mon sommeil fut bientôt interrompu par le bruit des gros arbres que la ravine entraînoit , & qui venoient heurter contre le mien avec tant de violence , qu'ils le faisoient brâbler.

Je me trouvai alors les genoux dans l'eau , quoiqu'il y eût quatre piés depuis la racine de l'arbre , jusqu'à l'ouverture de ce creux , & l'eau couroit avec la même rapidité que celle de la rivière. L'obscurité & les éclairs rendoient l'inondation si terrible , que j'en oubliai ma faim , & que je ne pensai plus qu'à supplier Dieu de me sauver la vie. Réduit dans ce triste état , je vis paroître l'étoile du matin , qui releva mon courage abattu , & qui fut suivie de la pointe du jour en moins d'une demi heure : aussi-tôt la

pluie
coula
de
leva

Je
mais
devan
me te
trama
ques
feu
enlaid
n'est
cho
grand
terre
y ava
mange
dont j

Jo
de, sa
de, jo
qu'en
moi,
que je
autres
bres,
nous
nous
ce qu
péril.

Nou
que no
nous
nes se
beauto
les n'a

pluie & les éclairs cessèrent , & l'eau s'écoulâ si vite , qu'il n'en resta plus au pied de mon arbre , lors que le Soleil fut levé.

Je sortis d'abord de ma froide caverne ; mais j'étois si engourdi , & le terrain étoit devenu si glissant , que j'eus de la peine à me tenir debout. Malgré tout cela , je me traînai le mieux qu'il me fut possible jusqu'à l'endroit où nous avions allumé du feu , & je n'y trouvai personne. J'appellai ensuite mes camarades à haute voix , & je n'eus pour toute réponse que celle de l'Écho ; ce qui me remplit d'une terreur si grande , que j'en tombai presque mort par terre , accablé d'ennui & de faim , puis qu'il y avoit déjà sept jours que nous n'avions mangé autre chose que ces baies de Maccaw , dont j'ai parlé ci-dessus.

Je restai quelque tems sur la terre humide , sans espérance de revoir mes amis , ni de jouir d'aucune consolation , jusqu'à ce qu'enfin j'entendis une voix autour de moi , qui me redonna la vie , sur tout lors que je vis que c'étoit Mr Hingson. Tous les autres qui s'étoient sauvés sur de petits arbres , nous rejoignirent bien-tôt après. Nous nous embrassâmes les larmes aux yeux , & nous rendîmes grâces au bon Dieu , de ce qu'il nous avoit délivrés d'un si grand péril.

Nous cherchâmes ensuite nos radeaux , que nous avions attachés à un arbre ; mais nous les trouvâmes embourbez & les canots remplis d'eau ; ce qui nous surprit beaucoup , parce que nous croyions qu'ils n'admettoient pas même l'air , & qu'ils

les étoient comme de grosses vessies enflées. Quoi qu'il en soit, il y a grand'apparence qu'il y avoit des sentes, & peut-être que nous y en avions fait nous-même. Par mégarde, lors que nous les joignîmes ensemble, du moins les ustensilles qu'on en fabrique tiennent fort bien l'eau.

Ce fut donc un autre sujet de chagrin, & un nouvel obstacle à notre départ; mais la Providence dirigea toutes choses pour le mieux, puis que si nous avions descendu cette rivière, qui se joint à celle de Chéapo, & court ensuite vers la Baie de Panama & la mer du Sud, elle nous auroit conduit au milieu des Espagnols nos ennemis, de qui nous ne pouvions attendre aucun quartier.

Au reste, le voisinage des montagnes, & la pente qui en est roide, sont la cause que les rivières s'ensèment ainsi tout d'un coup après ces violentes pluies, & qu'elles retournent de même dans leur premier état.

Mais pour revenir à nos tadeaux, ils ne pouvoient plus nous servir pour descendre ces rivières, ni les traverser; de sorte que nous fûmes bien aises de retourner à la plantation Indienne, d'où nous étions partis. Nous reprîmes donc la route que nous avions tenu le long de la rivière: & comme la faim nous obligeoit à porter les yeux sur tout ce qui pouvoit y remédier, nous découvrîmes un daim profondément endormi. Nous en approchâmes de si près que nous aurions pu nous jeter sur lui & le prendre; si un de nos camarades n'a-

voit j
fusil à
malheur
rè, le
coup
tre m
la pou
ge. N
raillé
victi
diens.
nous
les ba
tre att
fort b
Apr
que n
la tra
vage,
roit à
quelq
anima
effet,
né pla
C'est
d'un c
à essu
que r
nous.
& il
à la r
très f
dre le
il se
étions
me vo
bien d

voir jugé à propos de lui tirer un coup de fusil à bout touchant ; mais il arriva par malheur que le plomb , qui n'étoit pas bourré , tomba tout juste avant qu'il lâchât le coup : de sorte que le daim n'en reçût d'autre mal , que celui de s'éveiller au bruit de la poudre , & de passer la rivière à la nage. Nous ne fûmes pas au reste peu embarrassés , lors qu'il nous falut quitter cette rivière pour chercher l'habitation des Indiens. D'ailleurs , il y avoit huit jours que nous n'avions eu pour toute nourriture que les baies du Maccaw , & la moquette d'un autre arbre , appelée bibby , que nous trouvâmes fort bonne.

Après avoir bien réfléchi sur la route que nous prendrions , il fut résolu de suivre la trace d'un pecary , ou d'un cochon sauvage , dans l'esperance qu'elle nous conduiroit à quelque allée de plantains , ou à quelque champ semé de potates ; où ces animaux ont accoutumé d'aller paître. En effet , elle nous mena jusques à une ancienne plantation , & à la vue d'une nouvelle. C'est ici que la peur nous reprit , exposés d'un côté à mourir de faim , & de l'autre à essuyer la mauvaise humeur des Indiens , que nous croyions toujours irrités contre nous. Mais il n'y avoit point de milieu , & il fut déterminé que l'un de nous iroit à la maison voisine , pendant que les autres se tiendroient à l'écart pour en attendre le succès. J'y allai donc moi-même , & il se trouva que c'étoit la maison d'où nous étions partis. Les Indiens fort étonnés de me voir , commencèrent à m'interroger sur bien des choses : mais la chaleur du feu , &

l'odeur de la viande qu'on y cuisoit, me firent tomber dans un évanouissement qui arrêta toutes leurs questions : ils parurent bien empressez pour me tirer de cet état, & d'abord que je revins à moi, ils me donnèrent un peu à manger. Ensuite ils me demanderent où étoient mes quatre camarades, & sur ce que je leur en dis, ils les envoyèrent chercher aussi-tôt : mais on n'en ramena que trois, parce que Gopson avoit resté un peu plus loin. Les guides étoient à présent de retour de la côte du Nord, & ils se loioient beaucoup de la manière civile & généreuse dont nos gens les avoient traitez ; de sorte que les Indiens étoient devenus nos bons amis. Celui qui nous avoit témoigné tant de bienveillance, ne s'aperçut pas plutôt que Mr Gopson n'étoit pas encore arrivé, qu'il lui apporta des vivres, & le conduisit à la plantation. En un mot, on eut grand soin de nous à tous égards.

Après avoir passé huit jours à nous rafraîchir, nous reprîmes notre marche, dans le dessein de nous rendre à la mer du Nord le plutôt qu'il nous seroit possible. Depuis que nos camarades avoient renvoyé leurs guides avec beaucoup d'honnêteté & de présents, comme de haches, de colliers, &c. les Indiens étoient plus disposez que jamais à nous en fournir : ils nous procurerent donc quatre jeunes hommes vigoureux pour nous conduire jusqu'à la rivière, où nous avions trouvé un arbre abatu qui la traversoit : nous y arrivâmes dans un jour, parce que nos guides nous servoient de bonne amitié, au lieu que nous y en avions employé trois.

le p
nous
tant
suite
guid
nuit
son
mar
Nor
de
main
dire
notre
la p
Qu
nous
nous
sur u
joli
cune
genet
avoit
dix
moi
même
trois
Il y a
rains
dont
labyr
dustr
Ce
acres
figure
grand
& l'a
de to

le premier voiage. Arrivez en cet endroit, nous marchâmes environ un mile en montant la riviere, & il nous falut mettre ensuite dans un canot pour la remonter. Nos guides ramèrent vigoureusement jusqu'à la nuit, & alors nous logeâmes dans une maison, où ils dirent tant de bien de nos camarades, qui étoient allez à la mer du Nord, que le Maître du logis nous régala de son mieux. Nous repartîmes le lendemain avec deux nouveaux rameurs, c'est-à-dire, que nous en avions six en tout, & que notre condition étoit alors bien différente de la premiere.

Quot qu'il en soit, au bout de sept jours nous arrivâmes à la maison de Lacenta, qui nous avoit sauvé la vie. Ce Palais est situé sur une coline fort agréable, où il y a le plus joli boccage de cotonniers que j'aie vu aucune part. La grosseur de ces arbres étoit en general de six piés de diamètre; & il y en avoit quelques-uns de huit, de neuf, de dix, & même d'onze. Quatre Indiens & moi, qui nous tenions par la main, nous mîmes autour d'un, & il s'en falut plus de trois piez que nous ne pussions l'embrasser. Il y avoit aussi une magnifique allée de platans, & un autre boccage de petits arbres, dont l'on auroit pû former une espee de labyrinthe, si l'on eût employé quelque industrie.

Cette coline renferme du moins cent acres de terre, & c'est une peninsule de figure ovale, presqu'environnée par deux grandes rivières, dont l'une vient de l'Est, & l'autre de l'Oüest: il n'y a qu'une langue de terre de quarante piés de large qui les

separe à l'entrée de la coline; mais elles se joignent ensuite & forment une grande rivière fort rapide. Ce petit espace est rempli de canes creuses, de bûissons, que les Anglois appellent Tères de Pape, & de poiriers sauvages, qu'il est dangereux d'en approcher.

Cinquante des principaux du pays demeurent sur cette rivière, sous la domination de Lacenta, qui est comme le chef de toute la partie Méridionale de la péninsule de Darien. Les habitants de la partie Septentrionale lui rendent aussi une espèce de soumission; mais celui du pays proprement son pays, & cette coline n'est pas son domaine; il n'y a ici qu'un seul canot, qui sert à Lacenta, & à tous les autres qui descendent sur cette péninsule, pour passer & repasser la rivière.

Lors que nous y fûmes arrivés, Lacenta congédia nos guides, & il nous dit qu'il étoit impossible de voyager vers le Nord dans cette saison pluvieuse, qui étoit alors à son plus haut point; mais que nous restassions avec lui, & qu'il auroit soin de nous de sorte qu'il nous falut accepter ses

propos. Bientôt après il se trouva une occasion qui servit beaucoup à augmenter la bonne opinion que Lacenta & ses gens avoient de nous, & à nous attirer leur estime d'une façon toute particulière: il arriva donc qu'une des femmes de Lacenta devint malade, & qu'on résolut de lui tirer du sang. Voici de quelle manière les Indiens s'y prennent; ils font asséoir le malade sur une pierre qui est dans le fleuve; ensuite

le
ri-
can-
les
pai-
es
do-
la-
tra
les
de-
n la
opre-
des
err
ment
la
acenta
ou il
Nord
alors
us re-
pin de
et ses
ccasion
bonne
volent
estime
arriva
ta de-
il tirer
es In-
le ma-
fleuve;
ensuire



Saignent leurs malades .

ensuite l'Operateur muni d'un petit arc, & de petites flèches, les tire aussi vite qu'il peut par tout le corps nud du patient, sans manquer un seul endroit. Il est vrai qu'il y a un arrêt aux flèches, & qu'ainsi elles ne penetrent pas plus avant que nos lancettes: mais si par hazard ils touchent à une veine remplie de vent, & que le sang en sorte avec quelque impetuosité, ils sautent, ils cabriolent, & font mille postures grotesques, pour témoigner leur joye, comme s'ils avoient remporté une grande victoire.

Je me trouvai present lors qu'on fit cette operation à l'épouse de Lacenta; & surpris de leur ignorance, je ne pus m'empêcher de lui dire, que s'il vouloit, je lui montrerois une méthode plus aisée & qui ne causeroit pas tant de douleur à la malade. Voïons, me dit-il: Là-dessus je fis une ligature au bras de son épouse avec un morceau d'écorce d'arbre, & je lui ouvris la veine avec ma lancette: mais peu s'en salut que mon entreprise ne me coûtât la vie. Lacenta n'eut pas plutôt vu couler le sang, qui ne venoit d'ordinaire que goutte à goutte, qu'il prit sa lance, & jura par sa dent, que si sa femme s'en trouvoit mal il me perceroit le cœur. Je ne témoignai aucune émotion, & je le priaï de se donner un peu de patience. Quoi qu'il en soit, je tirai autour de douze onces de sang à la Dame, & après lui avoir bandé le bras, je fus d'avis qu'elle se reposât jusques au lendemain. Par bonheur la fièvre diminua, & les acces ne revinrent plus. Ceci m'a acquis une si grande réputation, que Lacenta



La maniere dont les Indiens Saignent



Les Indiens Soignent leurs malades .

vint me voir , & qu'en presence de toute sa Cour , il s'inclina devant moi , & me baïsa la main. Alors tous les autres m'environnerent ; les uns me baïsoient la main , les autres le genou , & quelques-uns le pié. Je fus mis ensuite dans un hamac & porté sur les épaules des Indiens , pendant que Lacenta fit un discours à ma loüange , & qu'il m'éleva fort au-dessus de tous leurs Docteurs. On me porta de cette manière d'une plantation à l'autre , & je vécus avec beaucoup d'éclat & de réputation à la faveur des remèdes , & de la saignée que je faisois à tous ceux qui en avoient besoin. Quoique j'eusse perdu mes onguents & mes emplâtres , par la fuite du Negre qui m'avoit pris mon havresac , il m'étoit resté dans la poche une boîte d'instrumens , & quelque peu de medicamens , que j'y tenois d'ordinaire enveloppez dans un morceau de toille huilée.

Je passai de cette sorte quelques mois parmi les Indiens qui m'adoroient pour ainsi dire. Quelques-uns d'entr'eux s'étoient échappés des mains des Espagnols , dont ils avoient été les esclaves ; & je m'imagine que c'est la raison pour laquelle ils demandoient le Batême : quoiqu'ils le souhaitassent plutôt pour avoir un nom Européen , que pour aucune connoissance qu'ils eussent du Christianisme.

Pendant mon séjour , auprès de Lacenta , je l'accompagnai souvent à la chasse , où il se plaisoit beaucoup , & il ne lui manquoit pas de gibier , pour le divertir. Nous allâmes une fois vers le Sud-Est , à l'entrée de la belle saison , & nous courûmes jus-

qu'à une rivière, où les Espagnols amas-
 soient de l'or. Je crûs au reste que c'étoit
 une de celles qui viennent du Sud-est, &
 qui vont se rendre dans le Golfe de saint
 Michel. Quoi qu'il en soit; arrivé à la
 hauteur du lieu où ils travailloient, nous
 esquivâmes à travers les bois, & après nous
 être postez derrière de gros arbres, nous
 les observâmes long-tems, sans qu'ils nous
 apperçussent. Voici de quelle maniere ils
 cueillent l'or: ils ont de petits bassins de
 bois qu'ils enfoncent peu-à-peu dans l'eau
 & qu'ils remplissent à demi de sable; en-
 suite ils les retirent tout doucement, & ils
 les secouënt en rond: cela fait élever le
 sable, qui s'échappe avec l'eau par-dessus
 le bord du bassin, pendant que l'or tombe
 au fond. Après l'avoir tiré du bassin; ils
 le font secher au Soleil, & quand il est
 sec, ils le pilent dans un mortier. Ensuite
 ils l'étendent sur du papier, & avec une
 pierre d'Aiman, qu'ils passent dessus,
 ils attirent tout le fer qu'il y a. Enfin, ils
 mettent cet or bien épuré dans les calebas-
 ses. D'ailleurs, ils ne s'occupent à ce tra-
 vail que durant la belle saison; c'est-à-di-
 re trois mois de l'année; parce que les gros-
 ses pluies, qui accompagnent la saison hu-
 mide, entraînent l'or du haut des mon-
 tagnes, & que les rivières sont imprati-
 quables à cause de leur profondeur; mais
 quand le beau tems est revenu, il n'y a
 pas plus d'un pié d'eau. Ceste belle recol-
 te n'est pas plutôt finie, que les moisson-
 neurs s'embarquent sur de petits vaisseaux
 pour se rendre à Sainte Marie; & j'ai ouï
 dire à un Espagnol, que nous primes dans

cette ville, sous la conduite du Capitaine Sharp, que si la saison est bonne, ils emportent jusqu'à 18 ou 20 mille livres pesant d'or. Mais soit qu'ils en amassent plus ou moins, la quantité qu'on en tire tous les ans de ces rivières est presque incroyable.

Mes quatre camarades restoient à la maison de Lacenta, pendant que je me divertissois avec lui. J'avois même si bien gagné ses bonnes grâces, qu'il ne vouloit aller aucune part sans moi; de sorte que je m'appercûs que son dessein étoit de me retenir tous les jours de ma vie. Cette pensée me causa de l'inquietude; mais je la cachai le mieux qu'il me fut possible.

Une fois que nous étions à la chasse, il arriva que nous fîmes lever un Pecary qui fatigua les Naturels du pays & leurs chiens pendant la plus grande partie du jour, jusqu'à ce que Lacenta presque épuisé de forces manque de nourriture, parût si chagrin du mauvais succès de cette journée, qu'il souhaita avec ardeur qu'on pût trouver quelque autre méthode plus aisée pour venir à bout de cette chasse.

J'entendois déjà passablement bien leur langue, & je me servis de cette occasion pour obtenir ma liberté. Après donc avoir fait l'éloge de nos chiens d'Angleterre, j'offris à Lacenta de lui en amener quelques-uns, s'il vouloit me permettre d'y aller faire un tour. Il demeura un peu interdit à l'ouïe de cette proposition; mais enfin il jura par sa dent, sur laquelle il mit les doigts, que j'aurois ma liberté & celle de mes Camarades, pourvu que je lui promis-
se par ma dent, de retourner & de me ma-

tier dans son païs ; car il s'étoit engagé à me donner sa fille , qui n'étoit pas encore nubile. J'acceptai la condition ; & il me promit d'ailleurs qu'à mon retour il feroit pour moi au delà de tout ce que je pouvois attendre.

Je le remerciai très-humblement , & il me congédia le lendemain sous l'escorte de sept hommes vigoureux. Il y eut d'ailleurs quatre femmes , qui servirent à porter nos provisions , & mes habits , qui consistoient en une espece de chemise , & une paire de eulotes de toile. Je les gardois pour couvrir ma nudité , en cas que je retournaffe jamais parmi des Chrétiens ; du reste , j'allois ici tout nud comme les Sauvages , & leurs femmes m'avoient peint tout le corps de petites taches ; mais je ne voulus pas souffrir qu'elles me picorassent le cuir à la maniere du païs , pour y faire entrer la peinture.

Je partis donc du voisinage de la mer du Sud , où Lacenta se divertissoit à la chasse , pour me rendre à son Palais , où j'arrivai dans une quinzaine de jours , au grand contentement de mes Camarades qui m'y attendoient avec impatience. Après bien des salutations de part & d'autre , & quelques larmes que la joye nous fit verser , je leur dis de quelle maniere j'avois obtenu ma liberté de Lacenta , & ce que je lui avois promis de faire à mon retour. Cette nouvelle les récrea tous , dans l'esperance de sortir bien tôt d'un païs sauvage , où nous avions demeuré si long-tems.

Je me rafraichis ici quelques jours , au bout desquels nous partîmes sous une bon-

ne escorte d'Indiens armez , qui devoient nous conduire vers les mers du Nord.

Nous traversâmes plusieurs montagnes fort hautes , mais la dernière les surpassoit toutes ; nous fumes quatre jours à la monter , quoi qu'il y eut quelque enfoncement par-ci par-là. Dès que nous eumes atteint le sommet , je sentis que la tête me tournoit d'une étrange manière ; je le dis à mes Compagnons & aux Indiens , qui me répondirent tous qu'ils se trouvoient dans le même état. Il y a grande apparence que cela venoit de la hauteur excessive de cette montagne , & de la subtilité de l'air. Je crois qu'elle étoit plus élevée que-celle que nous passâmes avec le Capitaine Sharp , ou cet autre que Mr Dampier & le reste de nos gens traversèrent à leur retour : du moins celles que nous avions passé nous parurent au-dessous de celle-ci , & quelquefois même les nuées qu'il y avoit entre-deux nous empêchoient de les voir : mais quand les nuages venoient à se dissiper , & à s'élever peu-à-peu vers le sommet de la montagne , nous les découvrions alors comme à travers autant de larmiers.

Je priai deux hommes de se mettre sur mes jambes , pendant que je regardois en bas de cet endroit de la montagne qui me parut le plus perpendiculaire ; mais je ne pûs voir le fonds à cause des nuages , qui en interceptoient la vue. Les Indiens nous conduisirent à un passage si étroit , qu'il nous y fallut trainer sur nos fesses : ils employèrent eux-mêmes cet expédient , & ils se donnoient de l'un à l'autre leurs arcs , leurs flèches , & tout leur attirail. Enfin

notre vertige nous quitta, à mesure que nous descendîmes.

Arrivez au pié de la montagne, nous trouvâmes une riviete qui couroit vers la mer du Nord, & quelques maisons Indiennes tout-auprès, qui nous fournirent assez bien de quoi satisfaire notre appetit. C'étoient les premieres maisons que nous eussions vûes depuis fix jours; nous y restâmes une nuit, & je dirai en passant, que j'eus pour mon lit un Hamac attaché à deux arbres, & une feuille de Plantain pour ma couverture.

Nous partîmes d'ici le lendemain matin & nous arrivâmes au bord de la mer en deux jours de tems. Quarante Indiens des plus qualifiez du païs, nous y joignirent, & après nous avoir felicitez sur notre heureuse arrivée, ils nous reçurent chez eux. Ils s'étoient tous parez de leurs plus beaux habits: qui consistent en des robes longues & blanches, qui vont jusques à la cheville, & sont garnies de franges par le bas: ils avoient d'ailleurs une demi-pique à la main. Mais je parlerai plus au long de tout ceci, lors que je ferai la description du païs, & de toutes les autres particularitez, que j'y ai observées.

Nous demandâmes d'abord aux Indiens, s'il devoit arriver ici quelques Vaisseaux Européens. Ils nous répondirent qu'ils n'en savoient rien, mais qu'ils s'en informeroient. Là-dessus, ils manderent un de leurs Devins, qui se mit aussi tôt en frais avec ses camarades pour évoquer le diable, & savoir de lui en quel tems il arriveroit un vaisseau. La premiere chose donc qu'on fit

dans la maison , ou nous étions alors , ce fut de faire une séparation avec des Hammacs , afin que les *Paravers* , c'est ainsi qu'ils appellent ces Magiciens , pussent être en leur particulier. Ils employeroient quelque temps à leurs sortilèges , & nous les entendîmes pousser des cris , & des hurlemens affreux ; tantôt ils imitoient le chant des oiseaux , & tantôt les cris des bêtes : ils joignoient à ce bruit le son des pierres qu'ils frapotent ensemble , des Conques , & d'un méchant espece de tambour fait de cannes creuses ; tout ce tintamare étoit accompagné du bruit confus de quelques ossemens de bêtes attachez les uns aux autres avec des cordons : ils se mettoient quelquefois à hurler d'une manière terrible , & tout d'un coup ils tomboient dans un profond silence. Après s'être bien esmermé , sans avoir pu obtenir aucune réponse , ils conclurent que cela venoit de ce que nous étions dans la maison : de sorte qu'ils nous en firent sortir , & qu'ils recommencerent tout de nouveau leur manège. Ils ne réussirent pas mieux cette fois ; ce qui les obligea au bout d'une grosse heure de fouiller notre appartement , où ils trouverent quelques unes de nos hardes pendues à la muraille : ils les jetterent avec dedain hors de la maison , & ils reprirent d'abord leur exercice. Bien-tôt après , ils sortirent avec la réponse ; mais si trempé de sueur , qu'ils furent obligés de se laver dans la rivière. Ensuite ils nous prononcèrent l'oracle , qui portoit en substance : Que le 10. jour suivant il arriveroit deux vaisseaux ; que le matin du même jour nous

entendrions tirer un coup de canon , & quelque temps après un autre : Que l'un de nous mourroit bien-tôt après ; & qu'en allant à bord de ces vaisseaux , nous perdriions un de nos fusils.

Tout ceci s'accomplit au pié de la lettre : Le 10 jour au matin nous entendimes un coup de canon , & quelque temps après l'on en tira un autre. Nous perdimes un de nos fusils en allant à bord des vaisseaux , & voici de quelle maniere : nous étions nous cinq avec trois Indiens dans un canot , qui se renversa , lors que nous passions sur la barre ; peu s'en falut que Gopson ne se noyât , & nous eûmes de la peine à le tirer de l'eau ; mais il y perdit son fusil , qu'il n'avoit pas sans doute bien attaché. Nous sauvâmes les autres qui étoient amarez aux côtes inferieurs du canot , & c'est ce que l'on observe toujours dans les Indes Occidentales. La moindre chose peut faire tourner cette machine , & l'on risqueroit souvent de perdre ses armes , si l'on n'avoit le soin de les attacher aux côtes , ou aux bancs du canot.

Quoi qu'il en soit , nous gagnâmes le bord le mieux qu'il nous fut possible , & nous courûmes ensuite plus près de terre , jusqu'à l'isle de la Sonde. Nous vîmes alors un vaisseau Anglois & une Tartane Espagnole , que nous reconnûmes à sa fabrique , & que l'Anglois avoit pris depuis deux ou trois jours. Mais nous ne pouvions pas deviner lequel de ces deux bâtimens étoit au pouvoir de l'autre : cependant fort ennuyez de vivre avec les Indiens sauvages , nous primes le parti de les aborder à tout-hazard.

Nous eumes beaucoup de peine à y résoudre nos Rameurs, qui craignoient plus que nous d'y trouver des Espagnols, nos ennemis communs : La raison qu'ils en avoient & qui merite d'être remarquée, c'est que la réponse de leurs démons sur ces deux vaisseaux, étoit positive à l'égard de l'Anglois & bien douteuse pour l'autre. En effet la Tartane étoit Espagnole & au pouvoir des Espagnols dans le tems que les Magiciens firent leurs sortilèges, & même quelques jours après.

Nous allames donc à bord du vaisseau Anglois avec nos Indiens, & l'on nous y reçût avec beaucoup d'amitié. Mes quatre camarades furent aussi-tôt connus & caressés de tout l'équipage : Pour moi, qui étois peint, & tout nud, avec une simple ceinture autour des reins, & une plaque d'or, qui me pendoit du nez sur la bouche, je demurai quelque tems assis sur le gras de mes jambes, à la maniere des naturels du païs, pour voir si l'on me reconnoîtroit. Il se passa plus d'une heure avant que personne prit garde à moi : mais enfin un homme de l'équipage me regarda plus fixement que les autres, & il se mit à crier tout d'un coup, Eh ! voici notre Docteur. Il n'eut pas plutôt lâché ces mots qu'ils s'empresserent tous à me feliciter sur mon heureuse arrivée auprès d'eux. Je travaillai d'abord à laver ma peinture, & malgré tous mes soins, il s'écoula presque un mois entier avant que j'en pûsse venir à bout en quelque maniere ; elle étoit si bien imprimée dans mon cuir, soit par la longueur du tems ou l'ardeur du Soleil, qu'il

Il n'y avoit pas moyen de l'effacer, sans que la peau suivit. A l'égard du pauvre Gopson, quoi qu'il fut en vie à notre arrivée à bord du vaisseau, il ne revint pas de ses fatigues, ni du mal qu'il avoit reçu à la culture de notre Canot : il languit deux ou trois jours, & il mourut à l'isle de la Sonde. C'est ainsi que sa mort verifia une autre partie de la prédiction des *Pavvauvers*. Après qu'il eut regalé six ou sept jours nos Indiens sur le vaisseau, qu'on y en eut reçu plusieurs autres qui alloient & venoient avec leurs femmes & leurs enfans, & que Lacenta lui-même nous eut visité pendant quinze jours ou trois semaines, nous primes congé de tous les Indiens, à la reserve de deux ou de trois, qui nous voulurent accompagner jusques à ce que nous fussions au-dessus du vent, & nous fîmes route avec la Tarrane, vers les Isles des Sambalos, qui sont le plus à l'Est, d'où nous tournâmes vers la côte de Cartagène.

Mais je n'entrerai point dans le détail du reste de ce voyage, puis que Mr Dampier, qui étoit avec nous, l'a déjà fait d'une manière fort exacte. Il me suffira d'avertir que nous croisâmes ensemble sur les côtes, & les Isles des Indes Occidentales, en partie sous le Capitaine Wricht, & en partie sous le Capitaine Yancky ; jusqu'à ce que ces deux Officiers se quittèrent à l'isle de Tortuga la salée, comme Mr Dampier le rapporte dans son *Voyage autour du Monde*, Tome 1. il se joignit au premier, & moi j'allai avec l'autre à l'isle d'Ash, ou de la Vacca, où nous fumes dépouillés par les François & remis à terre ; mais Tristhan un

de leurs Capitaines nous prit sur son bord au nombre de neuf ou dix , & nous amena fort près du petit-Guaves. Lors qu'il fut à terre , nous nous saisismes de son vaisseau , & nous retournâmes à l'isle d'Ash , où nous primes le reste de notre équipage. Nous nous emparâmes d'un vaisseau François chargé de vin , & d'un autre que le Capitaine Cook , qui étoit alors avec nous , monta pour aller à la mer du Sud , après avoir été à la Virginie , où nous arrivâmes huit ou neuf mois après Mr Dampier. Celui-ci nous rejoignit , & nous fumes ensemble à la mer du Sud avec le Capitaine Cook , quoi qu'il ait oublié de parler de moi en cette occasion. Nous courûmes le tour de la terre del Fuego , & nous fîmes le long de Chili , du Perou , & du Mexique pour nous rendre à la mer du Sud. C'est ce que Mr Dampier rapporte fort au long *Tome I. chap. IV. p. 75 , 76 , &c. & chap. V. VI. VII. & VIII.* Il dit d'ailleurs p. 239 de quelle maniere le Capitaine Davis , qui avoit succédé au Capitaine Cook , rompit avec le Capitaine Swan , que nous avions trouvé dans la mer du Sud , & comment il passa sur le bord du dernier pour satisfaire l'envie qu'il avoit d'aller aux Indes Orientales. Pour moi je restai avec le Capitaine Davis ; & nous retournâmes ensemble par la même route que nous avions déjà tenue. Je remarquai dans ce retour quelques particularitez , dont je ferai le détail à la fin de ce livre. Cependant après avoir donné cette courte relation de mes voyages , depuis la première fois que Mr Dampier me quitta sur l'Isthme , jusques à nô-

tre dernière séparation dans les mers du Sud, je m'en vais décrire à présent l'Isthme de Darien; ce qui est le but principal que je me suis proposé dans cet Ouvrage.

CHAPITRE II.

Description de l'Isthme de l'Amerique.

LA partie la plus étroite de l'Isthme de l'Amerique, est ce qu'on appelle proprement l'Isthme de Darien, du nom sans doute de la grande Riviere qui borne sa côte Septentrionale à l'Est: Car au-delà de cette riviere le país s'élargit tant vers l'Est & le Nord-Est, de même que sur l'autre côté vers le Sud, & le Sud-Est, qu'on ne scauroit plus l'appeller un Isthme. Il est presque tout renfermé entre le 8 & le 10 degrez de Latitude Septentrionale, & sa moindre largeur n'est qu'autour d'un degre. Mais je ne scaurois dire précisément jusqu'à quelle étendue à l'Ouest il porte le nom d'Isthme de Darien; si c'est jusqu'aux Honduras, ou Nicaragua, ou si ce n'est pas plus loin que la riviere de Chagre, ou les Villes de Portobel & de Panama.

Cette dernière place me servira de bornes dans ce que je veux décrire; mais j'insisterai davantage sur tout ce qui regarde le milieu de ce país, où j'ai fait le plus long séjour, & qui a été, pour ainsi dire, le théâtre de mes aventures. Cependant, ce que je dirai de cette partie de l'Isthme

se poura en quelque maniere appliquer à ce qui est même au-delà de Panama.

S'il me falloit fixer les limites de cette partie la plus étroite de l'Isthme, je tirois pour sa borne Occidentale une ligne qui passeroit de l'embouchure de la riviere de Chagre, dans l'endroit où elle se dégorge dans la mer du Nord, à la partie la plus prochaine de la mer du Sud, & à l'Ouest de Panama, de sorte que j'y renfermerois cette Ville & Portobel, avec les Rivieres de Cheapo : & de Chagre. D'un autre côté, pour sa borne Orientale, je tracerois une ligne depuis la pointe Gatachina, ou le Sud du Golfe de S. Michel, tout droit à l'Est, jusques à la partie la plus prochaine de la grande Riviere de Darien, & j'enclaverois ainsi dans l'Isthme la baye de Caret. Il est assez borné au Nord, & au Sud par l'une & l'autre de ces vastes mers. Et si l'on prend garde que c'est le terrain le plus étroit qui les separe, & qu'il faut faire un prodigieux circuit pour aller d'un rivage à l'autre par mer, l'on avouera que sa situation est fort singuliere, & très-agréable.

D'ailleurs, les côtes de ces mers ne sont pas ouvertes par tout ; il y a quantité de grandes isles, dispersées çà & là. On voit au Nord Bastimentos, & cette longue suite des Sambalos : & l'on trouve au Sud les Isles du Roi ou des Perles, Perica & plusieurs autres dans la Baye de Panama. Cette Baye se forme par la courbure de l'Isthme, & pour la grandeur dont elle est, il n'y en a peut-être pas une au monde qui soit plus agréable & plus commode.

Le terrain de ce pays est presque par tout inégal, entremêlé de montagnes & de vallées, qui varient beaucoup pour la hauteur, la profondeur & l'étendue. L'on y voit quantité de rivières, de ruisseaux, & de fontaines qui ne tarissent jamais. Les unes se déchargent dans la mer du Nord, & les autres dans celle du Sud : La plupart de ces fleuves prennent leur source de cette chaîne de hautes montagnes qui courent à travers la longueur de l'Isthme, & qui sont en quelque maniere paralleles au rivage. Afin même de la distinguer des autres, je l'appellerai la chaîne principale.

Ces montagnes ne sont pas également larges par tout, & forment une espèce d'arc de même que l'Isthme. Elles approchent plus de la mer du Nord que celle du Sud, & n'en sont éloignées que de 10. ou de 15. miles. De leur sommet, nous pouvions toujours voir la première de ces mers & la variété de son rivage, accompagnée de la vûe des îles adjacentes, rendoit cette perspective fort agréable ; mais je ne pus jamais découvrir la mer du Sud, d'aucun endroit de cette chaîne. Ce n'est pas que la vûe n'y pût atteindre ; s'il n'y avoit des obstacles entre-deux : mais quoi qu'il y ait des plaines & des vallées fort vastes, il y a d'ailleurs de grandes montagnes, si couvertes de bois de haute futaie, que les yeux n'y sçauroient pénétrer. Aussi quand on est de l'autre côté vers la mer du Sud, ces mêmes montagnes empêchent qu'on puisse voir la chaîne principale ; & ce fut à notre retour de cette mer que nous primes

les unes pour les autres , & qu'arrivez à leur sommet , nous comptions de voir la mer du Nord. Au reste , quoi que ces montagnes que nous traversâmes alors , nous parussent plus grandes à mesure que nous avançons de ce côté-là ; cependant elles servirent à nous rendre la hauteur de la chaîne principale moins sensible , que si nous y avions grimpé à la sortie du plat pays.

Au Nord de cette chaîne , il n'y a que peu ou point de montagnes ; & les hauteurs qu'on y voit , ne sont que des pentes douces de la chaîne même. Quoi que ce quartier du pays ne soit pour ainsi dire qu'une forêt épaisse , l'œil y domine par tout du haut de cette éminence , & l'on découvre avec plaisir le rivage du Nord , qui en est le plus proche.

La croupe de cette chaîne n'est pas également continuée par tout ; c'est plutôt une suite de plusieurs montagnes séparées les unes des autres par de grandes vallées , qui les rendent plus utiles , & plus habitables , & qui sont si profondes , qu'elles servent en quelques endroits de passage aux rivières. C'est ainsi que la rivière de Chagré qui prend sa source à quelques montagnes près de la mer du Sud , court obliquement au Nord-Ouest , jusqu'à ce qu'elle s'ouvre un passage dans la mer du Nord ; quoi que la chaîne des montagnes s'étende beaucoup plus avant à l'Ouest ; & qu'elle aille , si je ne me trompe jusques au lac de Nicarragua.

Quelques-unes des rivières qui arrosent le pays , sont assez grandes ; mais il y en a peu de navigables , parce qu'elles ont presque toutes des barres à leurs embouchures.

La plupart de celles qu'on voit sur les côtes de la mer du Nord, sont fort petites. La chaîne principale, d'où elles viennent, est si proche du rivage, que leurs eaux ne scauroient grossir dans un si court trajet, il est vrai que la riviere de Darien est fort grande; mais sa profondeur à l'entrée ne répond pas à l'étendue de son embouchure, quoi qu'il y ait assez de fonds au-delà. D'ici à Chagre, tout le long de la côte, ce ne sont à peu près que des ruisseaux, & la riviere de la Conception, qui sort vis-à-vis de l'isle de la Sonde une des Samballos, ne mérite pas un meilleur titre. Celle de Chagre, qui prend sa source au Sud-Est de l'Isthme, & court une longue étendue de la côte qui va en serpentant, est assez considérable. En un mot, cette partie du Nord est très-bien arrosée, sur tout par des fontaines & de petits ruisseaux qui coulent des montagnes voisines.

Le terroir sur cette côte du Nord n'est pas également fertile, ni uniforme: on peut dire en general qu'il est bon, & plein de hauteurs: mais proche de la mer il y a quelques marais, dont les plus grands n'ont guère plus d'un demi-mille de large.

Depuis la Baye de Carer, qui est le seul Havre, qu'on trouve dans la riviere de Darien, jusqu'au promontoire voisin de l'isle d'or, le rivage de l'isthme est assez fertile & couvert de sable en quelques endroits; mais il y en a d'autres pleins de Mangles, & si marécageux, qu'on ne scauroit y aller sans se mettre dans la bourbe jusques à la ceinture. Le rivage de cette côte s'élève bientôt en colines; & la chaîne principale

n'est qu'à 5 ou 6 miles de distance. Je n'ai jamais été à la Baye de Caret ; mais j'ai bien dit qu'il y a deux ou trois petits ruisseaux d'eau douce qui s'y rendent. C'est une petite Baye , & deux petites isles qu'il y a devant , servent à y former un assez bon Havre : le fonds y est d'un sable pur , sans aucun rocher. Ces isles sont assez hautes & garnies de quantité d'arbres.

À l'Ouest du Cap , & à l'entrée de la rivière de Darion , il y a une autre jolie Baye sablonneuse ; qui renferme dans son bassin une petite isle , basse , pleine de marais , entourée de bancs , & où le fond est si vaseux , qu'on n'y sauroit mouiller. Le rivage de l'isthme tout auprès de cette Baye & au-delà , est marécageux & couvert de mangliers ; mais au bout de trois ou quatre miles , le terrain se leve peu à peu jusqu'à la chaîne principale. Quoi que le bassin de cette Baye soit si mauvais , il y a beaucoup d'eau à son entrée ; le fond y est d'un sable dur & l'encrage excellent , & trois isles qui occupent l'ouverture , rendent le Havre merveilleux. La plus Orientale des trois est la petite isle d'Or , où il y a un beau canal bien profond entr'elle & la haute mer. On n'y voit que des rochers escarpés tout autour , ce qui lui sert d'une fortification naturelle , & il n'y a qu'un seul endroit par où l'on y puisse aborder , qui est une petite Baye sablonneuse au Sud , vers le Havre , d'où le terrain s'élève insensiblement. Elle est d'une hauteur médiocre & couverte de petits arbres ou de buissons. Le terrein opposé de l'isthme , au Sud-Est , paroît très fertile , de couleur noirâtre , mê-

lè de sable, & assez uni durant 4. ou 5. miles, jusqu'à ce qu'on vienne au pié des montagnes. Ce fut ici où nous abordâmes, lors que j'allai dans la mer du Sud avec le Capitaine Sharp: Je fus aussi sur l'isle d'or & je restai dans le Havre une quinzaine de jours. Près de la pointe Orientale de la Baye, qui n'est pas à plus d'une demi-mile de l'isle d'or, il y a un petit ruisseau de très-bonne eau douce.

La plus grande de ces trois isles, qui font face à la Baye, est à l'Ouest de l'isle d'or; elle est basse, marécageuse, & si couverte de mangles, qu'on a de la peine à y aborder; aussi aucun de nous ne s'avisa d'y mettre pié à terre. Elle est fort près d'une des pointes de l'isthme dont le terroir n'est pas meilleur, pendant un mile ou deux de distance vers l'Ouest: celui qu'on voit de l'autre côté est à-peu-près de la même nature jusques au cul de la Baye. Cette isle n'est séparée de l'isthme qu'en haute marée, & alors même les vaisseaux ne sauroient passer entre-deux.

L'isle des Pins est une petite isle, située au Nord des deux, qui forment avec elle une espece de triangle. Son terrain est fort remarquable quand on vient de la haute mer, & il paroît divisé en deux montagnes. Elle est couverte de grands arbres, qui sont propres à toute sorte d'usage, & y a un joli petit ruisseau d'eau douce. L'on ne voit que des rochers à son Nord, de même qu'à l'endroit opposé de l'isthme. On peut aborder au Sud de cette isle dans une Baye sablonneuse, qui est admirable & renfermée entre deux pointes, qui sont une

de mi-lune. L'ancre y est d'ailleurs très bon. L'on peut singler aussi tout autour de cette isle ; mais pour aller au Havre de l'isle d'Or, il faut entrer par le bout Oriental des isles d'Or, entre ce côté & la haute mer ; car il n'y a pas moyen de passer entre celle-ci & la grande isle basse.

Depuis ces isles, & la pointe basse, & marécageuse qui leur est opposée, la côte s'étend au Nord-Ouest jusques à la pointe de Samballas. Durant les trois premières lieues elle est bordée de brisans, dont les uns sont cachez sous l'eau, & les autres paroissent au-dessus ; mais une chaloupe n'y sauroit aborder. Ces roches dispersées çà & là, ne sont pas d'une égale étendue par tout ; il y en a qui vont jusques à un mille du rivage, & d'autres jusques à deux. Au Nord-Ouest de ces rochers, il y a une petite Baye sablonneuse, fort jolie, où le mouillage est bon, & où l'on peut aborder commodément, à ce que disent les Armateurs. Ces basses d'un côté, & quelques unes des Samballos, dont la chaîne commence ici, de l'autre, la mettent à l'abri des houles de la mer, & en font un Havre si merveilleux, que nos Armateurs qui le fréquentent beaucoup, de même que les autres Bayes du voisinage, l'appellent le Havre désiré.

Les Samballos s'étendent jusques à la pointe de Samballas ; il y en a un nombre infini qui se suivent en ligne directe, & d'autres sont sur les côtes, à des distances fort inégales du rivage & entr'elles ; quelques unes à un mille, d'autres à deux, ou à deux & demi. Leur vûe, jointe aux mon-

eurs très-
autour de
havre de
nt Orien-
la haute
ffer entre
basse, &
la côte
à la poin-
is premie-
ans, dont
& les au-
une cha-
roches dis-
l'une égale
ont jusques
res jusques
es rochers,
euse, fort
& où l'on
ce que di-
d'un côté,
s, dont la
re, la met-
ner, & en
ue nos Ar-
aucoup, de
voisinage,
jusques à la
un nombre
directe, &
es distances
elles; quel-
à deux, ou
te aux mon-

tagnes & aux grandes forêts qu'on voit sur la côte, quand on vient de la mer, fait une perspective charmante. Il y a trop de ces isles, pour les pouvoir représenter toutes dans une Carte, outre qu'il y en a quelques-unes de fort petites. Elles semblent séparées en divers amas, & l'on y trouve en general de bons canaux pour aller de l'une à l'autre. La mer qui est entre cette chaîne & l'isthme est aussi navigable d'un bout à l'autre; le mouillage y est bon par tout, dans un fond de sable dur, & l'on peut aborder sans peine aux isles, & à la côte. Quel vent qui soufle, un nombre considerable de vaisseaux peuvent toujours trouver des endroits propres à mouiller dans la partie intérieure de l'une ou l'autre de ces petites isles; aussi étoit-ce le rendez-vous le plus ordinaire des Armateurs; sur tout l'isle de la Sonde, ou celle de Springer, s'ils faisoient quelque séjour sur la côte; parce qu'il y a un fort bon abri pour catener, & que l'on y trouve en creusant, de l'eau douce, qui manque à la plupart des autres. Le terrain de presque toutes les Samballos est plat, bas, sablonneux & couvert de plusieurs sortes d'arbres: L'on y voit, par exemple, des Mammées, des Sapadillos, des Manchineels, &c. Outre le poisson à coquille, elles fournissent de quoi rafraichir les Armateurs. Les plus voisines de la haute mer sont couvertes de rochers de ce côté-là, & on les appelle pour cet effet les isles des brisants; quoi qu'elles soient sablonneuses de l'autre côté, de même que les isles qui sont près du rivage. Il y a, qui plus est, une chaîne de ces brisants, sepa-

rez du corps des isles, qui s'avancent vers la mer autour d'un demi-mile & s'étendent jusques à l'isle de la Sonde, si ce n'est pas même plus loin.

Le canal qui court entre les Samballos & l'isthme, est de deux, trois & quatre milles de large; & la côte de l'isthme est composée en partie de Bayes sablonneuses, & en partie d'un terrain couvert de mangles, jusques à la pointe Samballas. Les montagnes sont à peu près à 6 ou 7 milles de distance du bord; mais vers la riviere de la Conception, qui sort à un mile ou deux à l'Est de l'isle de la Sonde. La chaîne principale en est un peu plus éloignée, il y a quantité de petits ruisseaux qui tombent dans la mer de l'un & l'autre côté de cette riviere; & dont quelques-uns se rendent dans les Bayes sablonneuses, & les autres dans le terrain couvert de mangles. Ceux-ci deviennent somâches à cause de l'eau salée qui forme ces marécages; mais les autres conservent la douceur de leurs eaux. Quoi qu'il y ait beaucoup de rivières sur cet endroit de la côte, il n'y en a point d'assez profondes pour admettre aucun navire; on n'y peut aller qu'en canot, non pas même sur la riviere de la Conception; mais le mouillage est si bon dans le canal; qu'on n'a pas besoin d'aucun autre port. Je l'ai presque parcouru de tous côtés, & j'ai mis pied à terre sur plusieurs des isles, où il est aisé d'aborder en tout temps. Il est vrai que les houles qui viennent briser contre l'isthme, sont si grosses, lors que le vent de mer souffle, sur tout aux endroits où il y a un canal entre les isles, qu'on

n'est pas trop en seureté dans un canot : Il y a été renvoyé deux fois moi-même sur des rivières : l'une en allant à terre & l'autre vers la mer. Le terrain de ce quartier, à quelque distance de la côte, est agréable à voir, il s'éleve insensiblement jusqu'à la chaîne principale, & ce n'est qu'une forêt continue de beaux arbres de haute futaie.

La pointe Sambalas est un rocher assez long & bas, qui est si environné de brisans à une mile de distance en mer, qu'il est dangereux d'en approcher. D'ici jusques à Portobél, la côte s'étend à l'Oüest, & un peu au Nord. A trois lieuës ou environ à l'Oüest de cette pointe on trouve le Port Scrivan. L'entre-deux est toute pleine de rochers, & l'intérieur du pais est couvert de forêts épaisses.

Le port Scrivan est bon, lors qu'on y est une fois à l'ancre, mais l'entrée, qui a moins de cent cinquante pas de large, est si bordée de rochers de part & d'autre, sur tout à l'Est, qu'il est dangereux d'y passer. Il semble même qu'il n'y ait pas du fond pour recevoir les vaisseaux de quelque grosseur, puisqu'on n'y trouve presque par tout que huit ou neuf piéz d'eau. L'intérieur du port penetre assez avant dans le pais, & l'ancrage est merveilleux vers le cul de sac, où il y a un fond de sable. Le terroir qui est vis-à-vis, paroît fertile, & l'on y trouve de bonne eau douce. On peut aussi aborder facilement à l'Est & au Sud, où le terrain est bas & ferme l'espace de deux ou trois milles, mais à l'Oüest il y a un marécage couvert de mangles rouges. Ce fort à cet endroit, tout incommode qu'il est,

que le Capitaine Coxon, la Sonde, & leurs autres camarades aborderent en l'année 1679 pour aller prendre Portobel. Leur marche fut aussi fort longue & fort pénible, mais ils aimèrent mieux s'exposer à cette fatigue, que d'aborder à Bastimentos, ou à quelque autre lieu plus près de la ville, afin de n'être pas découvert par les sentinelles que les Espagnols tiennent toujours dans leur voisinage, & de les surprendre plus facilement. En effet, on ne les apperçut qu'à une lieue de Portobel, après qu'ils eurent marché cinq ou six jours dans le pays. Les Espagnols ne font aucun usage de ce port Scrivan, & à moins qu'un Armateur, ou quelque petit vaisseau, qui s'est écarté de sa route, n'y entre par hasard, il se passe bien des années, sans qu'aucun navire y touche.

Du port Scrivan jusques à l'endroit où la ville de Nombre de Dios étoit autrefois située, il y a 7 ou 8. lieues de chemin à l'Ouest. Le terrain qui est enfermé dans cet espace est fort inégal, entremêlé de petites montagnes qui sont escarpées du côté de la mer, & de vallées, que de nombreuses petites rivières arrosent. Ces montagnes ne sont que de roc tout pur, & ne portent que de petits arbrisseaux; à l'égard des vallées, il y en a quelques unes, dont le terroir est bon, & d'autres marécageuses, où l'on ne voit que des mangliers. La chaîne principale paroît ici assez éloignée de la mer; & les Armateurs, dont le viens de parler, ne la découvrirent point du rivage, lors qu'ils marchèrent vers Portobel. La ville de Nombre de Dios étoit bâtie au fond d'une Baye, tout auprès de la mer, dans

un lieu, qui est à présent si rempli d'une espèce de canes sauvages, qui ressemblient beaucoup à celles, dont nos pêcheurs à la ligne se servent en Angleterre, qu'il n'y a plus de traces d'aucune maison. Cette situation ne paroît pas avoir été fort avantageuse, puis que la Baye est toute ouverte à la mer, & qu'il n'y a presque point d'abri pour les vaisseaux. C'est aussi la raison, à ce qu'on dit, qui obligea les Espagnols à l'abandonner; & peut être que l'intempérie de l'air, qui est fort mal dans ce pays bas & marécageux, en fut un autre. Cependant il y a un petit ruisseau d'eau douce qui coule à l'Est de cette place. L'embouchure du Havre est fort large; & quoi qu'il y ait deux ou trois petites îles ou rochers, qui le couvrent, on n'y étoit pas trop en sécurité. Ainsi les Espagnols, étant très-bien d'abandonner ce poste, pour s'aller établir à Portobel, où le Havre est merveilleux & facile à défendre, quoi que l'air y soit aussi mauvais.

A un mile ou deux à l'Ouest de ces petites îles, qui sont à l'embouchure de la Baye de Nombre de Dios, & à un demi-mile ou plus du rivage, on voit les îles nommées Bastimentos, dont l'une s'élève en pointe, la plupart des autres sont d'une bonne hauteur, & toutes en general sont couvertes de bois. Il y a une source de très-bonne eau sur une de ces îles, dont une partie consiste en une Baye sablonneuse, où il est facile d'aborder & l'ancre y est bon. Je fus à terre sur celle-ci, & nous louvoyâmes entre les autres, qui forment toutes ensemble un excellent

port jusques à l'isthme. Le fonds y est de bonn^e tenu^e, & l'on y peut passer commodément avec le vent de Mer entre la plus Orientale de toutes & celle qui lui est opposée, & en sortir par le même chemin avec le vent de terre : D'ailleurs, c'est ici le passage principal. Un peu plus à l'Ou^est, avant que d'arriver à Portobel, il y a deux petites îles plates, sans eau & sans forests. Elles sont assez près l'une de l'autre & je descendis sur l'une des deux. Leur terrain est sablonneux, & du côté de la mer elles sont environnées de barrière; elles sont si près de l'isthme; qu'il n'y a qu'un canal fort étroit qui les en sépare, & où les vaisseaux ne sauroient aller.

Après avoir passé une chaîne de brisans qui s'étendent vers Bastimentos depuis la baie de Nombre de Dios, le rivage de l'isthme ne consiste presque par tout qu'en bayes sablonneuses. Au-delà de Bastimentos, & jusques à Portobel, la côte est en general pleine de rochers. Dans l'intérieur du païs l'on ne voit que de hautes montagnes escarpées, dont le terroir est pourtant bon, & où il y a de grandes forêts, excepté dans les endroits que les Indiens Espagnols, tributaires de Portobel, où ils vont à l'Eglise, ont défriché pour y faire des plantations. Ce sont ici les premières qu'on trouve sur cette côte sous le gouvernement Espagnol, & l'on ne voit ensuite jusques à Portobel & même au-delà, que des maisons seules dispersées d'un côté & d'autre, ou de petits villages. L'on tient d'ailleurs quelques sentinelles vers la mer pour la sûreté de la Ville. Dans tout le reste du Nord de

Isthme, que j'ai décrit jusques icy, les Espagnols n'avoient ni autorité sur les Indiens ni commerce avec eux lors que j'y étois, quoï que les derniers habitassent par tout le continent; mais une personne m'a dit depuis, que les Espagnols les ont gagez par la douceur.

Portobelo est un Havre vaste & fort commode, l'abri & le mouillage y sont merveilleux, & l'embouchure en est étroite. Les Galions d'Espagne y chargent les tresors du Perou, qu'on y conduit de Panama par terre. Il y a un bon Fort sur la droite, & une Plate-forme à la gauche, qui en descendent l'entrée. La ville est située au fond du Havre en maniere de croissant, sur le milieu duquel & tout auprès de la mer il y a un autre petit Fort assez bas, qui est environné de maisons du côté de la place. A son Oüest & à cent cinquante pas ou environ du rivage, l'on en voit un autre assez grand & bien construit sur une petite éminence, mais il est commandé par une montagne voisine, dont le Chevalier Henri Morgan se servit pour le prendre. Il y peut avoir dans tous ces Forts 2 ou 300 soldats Espagnols en garnison. La ville est étroite & longue: il y a deux rues principales, outre celles qui croisent, avec une petite place d'armes au milieu, qui est environnée d'assez jolies maisons. Les autres ne sont pas laides, non plus que les Eglises, & tous ces bâtimens sont faits à la maniere d'Espagne. Il n'y a ni murailles ni ouvrages dehors à cette ville, & l'on trouve à l'Est le grand chemin qui conduit à Panama, avec une longue écurie, qui s'étend

au Nord & au Sud de Portobel, dont elle n'est pas séparée. D'ailleurs, le passage le plus court seroit au Sud de la ville, mais les montagnes qu'il y a de ce côté là, s'y opposent, & font un obstacle insurmontable. Quoi qu'il en soit, cette écurie est destinée pour les mules du Roi qui vont d'ici à Panama. La maison du Gouverneur est tout-auprès du grand-Fort, sur la même éminence, & à l'Ouest de la Ville. Entre la place d'armes & cette maison, il y a un petit ruisseau, sur lequel on a bâti un pont; & à l'Est, proche de l'écurie, il y en a un autre d'eau douce. J'ai déjà dit que l'air y est mauvais. Aussi le terrain y est-il bas & marécageux à l'Est, & lors que la mer se retire, on voit sur le rivage une bourbe noire & puante, qui ne peut qu'exhaler de pernicieuses vapeurs dans un climat aussi chaud que celui-ci. Au Sud & au Nord le terrain s'élève insensiblement jusques au sommet des montagnes, qui sont en partie couvertes de bois, & en partie de savanes, mais il n'y a pas beaucoup d'arbres fruitiers, ni de plantations près de la ville. J'ai eu cette relation de divers Armateurs qui revenoient de Portobel, où je n'ai pas été moi-même.

Pour la côte qui est plus avant à l'Ouest, jusques à l'embouchure de la rivière de Chagro, je ne l'ai vüe qu'en mer: ainsi je n'en puis dire autre chose, si ce n'est qu'il y a des montagnes en certains endroits, & qu'en d'autres elle est fort marécageuse. D'ailleurs diverses personnes m'ont dit qu'il n'y a point de communication entre Portobel & l'embouchure de cette rivière.

Quoi qu'il en soit, je fus encore plus à l'Oüest, avant que de traverser l'Isthme avec le Capitaine Sharph : nous rangeâmes la côte fort loin & nous carenâmes à Bocca Toro ; & à Bocca Drago : mais ceci est hors des bornes que je me suis prescrites.

Après avoir donc examiné la côte Septentrionale de l'Isthme, je ne tracrai qu'un léger crayon de celle du Sud ; parce que Mr Dampier en a déjà fait quelque description dans son *Voyage autour du monde*.

Je commence par la pointe Garachina, située à l'Oüest de la riviere de Sambo, & qui est assez haute ; mais au delà, vers la riviere, le terrain est bas, marécageux & couvert de mangles, de même, que toutes les autres pointes jusques au Cap Saint Lorenzo.

Je n'ai pas vû la riviere de Sambo ; mais on dit qu'elle est assez grande. Son embouchure s'étend vers le Nord, & la côte tourne ensuite au Nord-Est jusques au Golfe de S. Michel. Ce Golfe est produit par le dégorgement de plusieurs rivières, dont les principales sont celles de S. Marie, & de Congo ; quoi qu'il y en ait d'autres fort considerables. L'on en voit une au Sud de S. Marie, qu'on nomme la riviere d'Or, où l'on trouve quantité de poudre de ce riche metal ; & où les Espagnols de Panama & de S. Marie envoient leurs esclaves pour l'amasser.

La riviere qui vient après celle d'Or est la riviere de S. Marie, qu'on appelle ainsi du nom de la Ville, située sur le côté Meridional de ce Fleuve. Nous vinmes tout le long de cette riviere, lors que nous

entrâmes pour la première fois dans les mers du Sud avec le Capitaine Sharp, & nous la parcourûmes depuis la Baye, qui est auprès de l'île d'Or, où il n'y avoit que 200 Soldats Espagnols en garnison; mais cette place n'étoit pas extrêmement forte, puis qu'il n'y avoit point de murailles; & le Fort même n'étoit deffendu que par des palissades. C'est une Ville que les Espagnols de Panama ont nouvellement bâtie, pour y tenir garnison & leurs magasins, & servir de quartiers de rafraichissement aux Esclaves qu'ils font travailler à la riviere d'Or. Le pais est bas & couvert de forêts dans tout le voisinage; & l'air y est très-mal sain; ce qui peut venir de la vase puante des rivières. Mais le petit village de Scuchadero, situé sur le côté droit de la riviere de S. Marie, tout-auprès de son embouchure, est bâti sur une éminence, vis-à-vis du Golfe de S. Michel, & il reçoit les brises de la mer: de sorte que l'air y est assez bon, & qu'il sert à rafraichir ceux qui travaillent aux mines. Il y a d'ailleurs un petit ruisseau de très-bonne eau douce au lieu que celle des rivières est somache bien avant dans le pais.

La riviere de Congo se décharge dans le Cap S. Lorenzo, qui est au Nord de ce Golfe; & cette riviere est formée de quantité de petits ruisseaux, qui tombent des montagnes voisines & se joignent ensemble. Son embouchure est bourbeuse, & il n'y a presque point d'eau en basse marée qu'au milieu de son lit; de sorte que les vaisseaux n'y sauroient mouiller. Mais plus avant, elle

est assez profonde, & si les vaisseaux y entroient en pleine marée, ils y pourroient trouver un fort bon Havre. Le Golfe renferme plusieurs isles, & l'ancrage y est bon en differens endroits dans un fond vaseux. Ces isles, sur tout celles qui sont vers l'embouchure, en rendent l'abri merveilleux; & le Golfe est assez vaste pour contenir grand nombre de vaisseaux. On ne voit de toutes parts sur les côtes que des mangles, qui croissent dans un terrain humide, & marécageux.

Au Nord de ce Golfe il y a une petite crique, où nous abordâmes à notre retour de ces mers; & l'espace qui est entre-deux est en partie couvert de mangles & en partie de bayes sablonneuses. Depuis cet endroit, le rivage s'étend plus loin au Nord, mais il se recourbe ensuite tout doucement à l'Ouest. Le mélange du terrain est ici à peu-près le même que celui dont je viens de parler, jusques à la riviere de Cheapo: & il y a des bancs de sable en plusieurs endroits, qui s'avancent un mile ou un demi mile en mer. L'on voit aussi paroître de petites montagnes à cinq ou six miles du rivage, & tout le pais est couvert de forêts. Il n'y a qu'une seule riviere un peu considerable entre Congo & Cheapo, quoi qu'il y ait plusieurs criques: mais dans la belle saison, l'on ne trouve point d'eau douce sur cette côte, du moins que je sache: Du reste, il n'en manque pas dans la saison pluvieuse, & s'il n'en couloit pas des montagnes pour former des Etangs, les arbres seuls en fourniroient assez.

Cheapo est une grande riviere, dont l'en-

rière n'est pas bonne à cause des bancs de sable. Elle prend son cours du voisinage de la mer du Nord, & le continue bien loin vers l'Est. Le pays change en quelque maniere de face autour de cette riviere, puis que s'il y a des forêts à l'Est, on voit des Savanes à l'Oüest. La ville de Cheapo est sur ce dernier côté, à quelque distance de la mer, mais elle est petite & fort peu considerable. D'ailleurs, on peut dire qu'elle ne subsiste que par le moyen de ses pâturages où l'on nourrit du gros bétail.

Ces Savanes au reste ne sont pas unies par tout, il y a de petites montagnes & des vallées avec d'agréables forêts; & c'est de quelqu'une de ces montagnes, que la riviere de Chagre, qui se dégorge dans la mer du Nord, prend sa source. Elle court d'ici à l'Oüest; & Venta de Cruzes, petit village rempli d'Hôtelleries & de magasins est situé sur son bord meridional, assez près de Panama, d'où l'on y transporte les marchandises sur des mules, pour y être embarquées sur la riviere de Chagre dans des Canots & des Pirogues; mais les lingots sont voiturés par terre jusques à Portobel. Le pays de ce côté est aussi entremêlé de savanes, de bois, & de grosses montagnes de peu d'étendue, sur tout vers Panama.

Entre la riviere de Cheapo & Panama, plus à l'Oüest, il y a trois rivières, qui ne sont pas de grande consequence, & qu'on voit de la mer. La côte est basse & unie, sèche presque par tout, & couverte en quelques endroits près du rivage de petits buissons. L'ancienne Panama qui étoit autrefois une grande ville, étoit située sur la

plus Occidentale de ces rivières ; mais il n'en reste plus rien aujourd'hui que le débris & quelques maisons habitées par de pauvres gens. Le port n'en étoit pas bon ; aussi les Espagnols , qui pensoient à l'abandonner avant que le Chevalier Henri Morgan la brûlât , ne balancerent plus après cet incendie , & au lieu de la relever , ils en bâtirent un autre à l'Oüest. La rivière de l'ancienne Panama , qui peut recevoir de petites barques coule entre deux , mais plus près de la nouvelle que de l'ancienne Ville.

Le principal avantage dont la nouvelle Panama jouit au dessus de l'ancienne , consiste en sa rade , qui est aussi bonne qu'un Havre pour de petits vaisseaux. Elle en est redevable aux trois îles de Perica , qui la couvrent & qui se suivent dans une ligne parallèle au rivage. L'on peut mouiller sûrement à une bonne distance de la ville ; comme font la plupart des vaisseaux , parce qu'entre cette place & la rade , il y a un banc ou une langue de terre , qui les empêche d'en approcher ; & les oblige de se tenir plus près de Perica ; mais la ville n'en est-elle pas si bien la maîtresse. Panama est bâtie sur un terrain uni , & revêtue de hautes murailles , sur tout du côté de la mer. Elle n'a d'autre Fort que ses murailles ; qui sont baignées à chaque flux , & dont la violence des vagues emporte quelquefois de bons morceaux. Les Eglises & les grandes maisons qui dominent sur les autres en rendent la vue fort agreable en mer. Tous ces édifices paroissent blancs , de même que les murailles , qui sont bâties de

pierre ; & les toits semblent rouges , parce sans doute qu'ils sont couverts de tuiles , dont les Espagnols se servent beaucoup dans toutes les Indes Occidentales. La ville est environnée de savanes , de colines , dont la pente est douce , & de bois taillis ; ce qui ne contribue pas peu à relever la beauté de la perspective. L'on y voit d'ailleurs quelques fermes dispersées çà & là , où l'on nourrit du bétail , c'est-à-dire , des Bœufs , des Chevaux & des Mules. Cette ville est le rendez-vous general de tout ce quartier de la mer du Sud ; & l'on y reçoit les tresors qui viennent de Lima & des autres endroits du Perou : elle fait aussi quelque negoce vers le Mexique ; mais cela ne s'étend gueres au delà du Golfe de Nicaragua. Le Roi d'Espagne y tient un President , qui agit de concert avec son Conseil ; & le Gouverneur de Portobel est sous lui. Sa Jurisdiction renferme Nata , Lavelia , Leon , Realeja , &c. jusqu'à ce qu'on arrive au Gouvernement de Guatimala ; & il commande vers l'Eit à toute cette partie de l'isthme , sur l'une & l'autre mer , qui a subi le joug des Espagnols. Cette place , quoi que située dans un bon pays , est fort mal-saine ; mais peut-être que ce n'est qu'à l'égard de ceux qui sont accoutumés à l'air pur & sec de Lima de Truxilo , & des autres quartiers du Perou ; du moins ils tombent malades presque aussi-tôt qu'ils arrivent ici , & ils sont obligés de se faire couper les cheveux. Cependant , l'air y est beaucoup meilleur qu'à Portobel.

A une lieue ou environ à l'Ouest de Panama , l'on trouve une rivière , qui est ap-

pellée par quelques-uns Rio grande. Il y a un bas fond à son entrée ; mais elle est si rapide , que les vaisseaux n'y sauroient aller. On voit des fermes & des plantations de sucre sur son bord Occidental ; mais comme le rivage s'étend ici de nouveau vers le Sud , je ne pousserai pas plus loin ma description de la côte Meridionale de l'Isthme.

Le rivage entre la pointe Garachina , & cette riviere , jusques à Punta-mala , fait la plus grande partie d'un demi-cercle fort regulier , & l'on appelle cet enclos la baye de Panama. Elle renferme quantité d'îles aussi jolies que l'on en puisse trouver aucune autre part , telles sont les îles du Roi , ou des Perles ; Pachique , Chepelio , Perica , &c. & le mouillage y est bon en divers endroits. Mais Mr Dampier a donné un détail si exact de tout ceci dans le VII. Chap. de son *Voyage autour du monde* , que je ne m'y arrêterai pas plus long-temps. Tout ce que j'en peux dire en peu de mots , c'est que la baye est magnifique , & que si d'un côté l'abri & l'ancrage y sont merveilleux , de l'autre , les îles fournissent quantité de bois , d'eau , de fruits , de volaille , & de cochons , pour servir aux besoins des Navires qui abordent ici.

Dans l'interieur du país le terroir est fort bon presque par tout , & de couleur noire. Depuis le Golfe de S. Michel , jusques à la chaîne des montagnes qui sont à la hauteur de la baye de Caret , on ne trouve que des vallées , que les rivières , qui tombent dans ce Golfe , arrosent de tous côtez : mais vers le bord du Golfe , le terrain est si rompu

& inondé qu'il est presque impossible de marcher le long du rivage. A l'Oüest de la riviere de Congo, le país est plus sec & montagneux, entremêlé de valons fertiles jusqu'à ce qu'on ait passé la riviere de Cheapo ; & ce n'est pour ainsi dire, qu'une forêt continuée. Les savanes commencent ici, avec cette agreable varieté de bois & de petites montagnes, qui sont fertiles par tout jusques à leur sommet, quoi qu'elles produisent davantage vers le bas. La croupe même de celles qui forment la principale chaine, est couverte de très-beaux arbres. Mais les montagnes d'où la riviere d'Ot découle, près de S. Marie, sont plus steriles vers le sommet, & ne portent que de petits buissons dispersez çà & là. En un mot, le terroir de ce quartier est si bon, que la Jamaïque ne produit rien, si je ne me trompe, qui ne pût venir ici avec beaucoup de succez.

Les bois qu'on trouve dans l'interieur du país sur le sommet ou les pentes des montagnes, ne sont pas de la même nature que ceux qu'on voit proche de la mer. Les premiers sont de grandes forêts de haute-futaie, ou de jolis bocages pleins de très-beaux arbres de diverses sortes, avec peu ou point de bois taillis : & les arbres y croissent à une telle distance les uns des autres, qu'un cheval y pourroit galoper entre-deux un bon espace de chemin, & les éviter facilement. Les têtes de ces arbres sont pour la plupart fort grosses, & je m'imagîne que leur ombre & les feuilles qui en tombent, empêchent que rien vienne au dessous, quoique le terroir soit exquis ; du moins dans les savanes ou dans les endroits

que l'on cultive pour y faire des plantations ; il y naît une infinité de plantes & de vegetaux. Mais sur le rivage de la mer , où le terrain est presque par tout marécageux & inondé , sur tout vers l'embouchure des rivières , les arbres y sont petits & raboteux , tels que sont les mangles , & il y croît des ronces , des épines , des cannes creuses , &c. Ils n'y sont point disposez en échiquier comme dans les bocages & ils sont si serrez les uns auprès des autres , qu'il est bien difficile de passer à travers.

La temperature de l'air est ici la même à peu près que dans les autres lieux de la Zone torride , qui se trouvent à cette latitude , quoi que l'humidité l'emporte de beaucoup. La saison pluvieuse commence dans les mois d'Avril ou de May , & les pluies sont très-violentes durant les mois de Juin , Juillet & Août. Mais en ce temps-là même si le Soleil vient à percer un nuage , il fait une chaleur étouffante , parce qu'alors les brises qui servent à rafraîchir l'air , ne soufflent pas d'ordinaire. Vers le mois de Septembre , les pluies commencent à diminuer : mais elles ne finissent gueres qu'en Novembre ou Decembre , & quelquefois même en Janvier ; de sorte que ce païs est fort humide , & que les pluies durent huit ou neuf mois de l'année. Elles viennent à peu près comme nos ondées du mois d'Avril , & il n'y en a d'abord qu'une dans un jour. Ensuite , cela va jusques à deux ou trois par jour , & enfin à une toutes les heures. Ces ondées sont le plus souvent accompagnées d'éclairs & de furieux coups de tonnerre , & l'air est infecté d'une odeur de

soufre, capable d'ôter la respiration, sur tout au milieu des bois. Après ce temps variable, il y a de grosses pluies cinq ou six semaines de suite, qui durent quelquefois nuit & jour, sans tonnerre ni éclairs. Mais au plus fort de cette saison pluvieuse, l'on voit de beaux jours qui ne sont interrompus que par quelques tourbillons, ou des ondées accompagnées de tonnerres. Celles-ci causent d'ordinaire un gros vent qui rafraichit l'air, & qui secouë si bien les arbres de cette vaste forêt, que l'eau qui en degoute, est aussi incommodé que la pluie même. Lors que l'ondée a passé, vous entendez durant un long espace de chemin les grenouilles & les crapaux qui coassent, les moucherons qui bourdonnent, les serpents qui sifflent, & le bruit confus & désagréable de plusieurs autres creatures, dont quelques-unes barbotent comme les Oyes. Les moucherons infectent sur tout les endroits bas & marécageux, où il y a des mangles, tout auprès des rivières ou de la mer: Cependant ce pays n'en est pas si tourmenté qu'en divers climats chauds. Les pluies qui tombent sur les arbres, causent un bruit sourd, & leurs inondations les entraînent souvent, comme je l'ai remarqué dans la relation du Voyage que je fis par terre. Il y a même de ces arbres, qui renversez les uns sur les autres forment une digue & bouchent le passage des rivières, jusqu'à ce qu'une autre ravine les écarte & les remette à flot. Quelquefois aussi, les torrens inondent de grandes plaines, qui paroissent alors comme des lacs. Le tems

le
N
à
Dis
II
I
à
L
&
des
pas
auc
por
mus
fort
pas
on
des
rent
tites
dien
mais
d'ail
lui
œuv
Le
&
de
me
les.
côtes

le plus frais de l'année est ici vers nôtre Noël, lors que la belle saison commence à venir.

CHAPITRE IIL

Des Arbres, des Fruits, &c. que l'on trouve dans l'Isthme de l'Amerique.

IL y a dans ce païs une infinité d'arbres qui nous sont inconnus en Europe, tant à l'égard des arbres fruitiers que des autres.

Le Coronnier est le plus gros de tous, & l'on en trouve quantité dans la plupart des endroits de l'Isthme; mais je ne sache pas d'en avoir vu sur les Samballos, ou sur aucune autre des Isles voisines. Cet arbre porte un fruit de la grosseur d'une Noix muscade, plein d'une laine courte qui en sort quand il est mûr, & dont on ne fait pas grand cas. Le principal usage auquel on destine les Coronniers, c'est d'en faire des canots & des pirogues; celles-ci diffèrent des autres, à peu près comme nos petites Berges diffèrent des Bachots. Les Indiens les creusent par le moyen du feu, mais les Espagnols les taillent avec le ciseau d'ailleurs, le bois est plus tendre que celui du Saule, & il est facile à être mis en œuvre.

Les Cedres de ce païs sont d'une hauteur & d'une grosseur considérable, il y en a de très-beaux sur le continent; mais je ne me souviens pas d'en avoir vu dans les Isles. Ils croissent vers l'une & l'autre des côtes maritimes; sur tout vers celle du Nord,

Le bois en est fort rouge , odoriferant & d'une jolie contexture. Mais on n'en fait pas un meilleur usage que des Canots ou des pirogues. Lors même que les Indiens veulent faire un canot , il y a tant de Cèdres , qu'ils ne se donnent pas la peine d'en aller chercher un , pour si beau qu'il soit , à cent pas de la rivière , où ils ont dessein de le lancer , parce qu'ils en trouvent assez sur son bord.

Il y a sur le continent plusieurs sortes de Palmiers , entre lesquels on peut ranger le Macaw , qui croît en abondance dans les endroits humides & marécageux. Il ne me souvient pourtant pas d'en avoir vu aucune autre part qu'au Sud de l'Isthme , où le terrain est en general de cette nature-là. Cet arbre n'est pas fort haut , sa tige peut avoir dix ou douze piés , elle est droite , & garnie d'anneaux épais à certaine distance les uns des autres , qui sont tous couverts de longs piquans. Le cœur est rempli de moëlle , qui occupe plus de la moitié du diamètre du tronc , de même que le Soreau. La tige est toute nue jusques vers le sommet , les feuilles ou ses branches sont de douze ou de quatorze piez de long , d'un pié & demi de large , & s'etrecissent peu à peu vers le bout. La côte de cette feuille est toute garnie de piquans à l'endroit extérieur ; & la feuille même est dentelée aux extrémités & de l'épaisseur de la main , à l'endroit le plus large. Le fruit , qui est de la grosseur d'une petite poire , croît entre les racines des feuilles , en forme de grappe de raisin , où il y a plusieurs vingtaines de dattes ensem-

ble. Elles approchent de la figure ovale, & sont jaunes ou rouges quand elles sont mûres. La chair en est alors coriace & visqueuse d'un goût âpre, mais qui n'est pas désagréable, & il y a un noyau dans le milieu. On mord sur cette substance charnue qu'on sépare du noyau, & après l'avoir mâchée, on jette la partie coriace qui reste dans la bouche. Les Indiens coupent souvent l'arbre pour en avoir le fruit; mais il y en a qui sont assez bas & déliés pour les pouvoir courber, & en cueillir les dates. Le bois de cet arbre est fort dur, noir, pesant, & d'un grand usage. On peut le fendre sans peine, & les Indiens l'emploient à bien des choses: ils en font de petites planches ou des chevrons qui servent à la structure de leurs maisons. Les hommes en font aussi la pointe de leurs flèches, & les femmes en fabriquent des navettes pour faire leurs toiles de coton, &c.

L'arbre appelé Bibby, à cause de la liqueur qui en découle, & que nos Anglois appellent Bibby, croît de même sur le continent. Sa tige est droite & déliée, de la grosseur de la cuisse & haute de 60 ou 70 piés, sans feuilles ni branches jusques au sommet, & garnie de piquans. Le fruit vient autour de la racine des branches, en forme de guirlandes. La mouelle court tout le long du tronc en petite quantité, le bois est fort dur & aussi noir que de l'ancre. Les Indiens ne le coupent pas, mais ils le brûlent pour en avoir le fruit, qui est blanchâtre, huileux & de la grosseur à peu près d'une noix muscade. Ils le pilent dans des mortiers, ou des auges; ensuite ils le font bouillir, & le passent à travers de quelque linge, &

à mesure que cette liqueur se refroidit, ils écument de la superficie une huile fort claire, & d'une grande amertume : ils s'en servent pour s'oindre, & la mêler avec les couleurs dont ils se peignent le corps. Quand l'arbre est jeune, ils le percent, & ils mettent une feuille dans le trou ; d'où le Bibby coule en abondance. C'est une liqueur qui approche du petit lait, d'un goût piquant & agreable ; & les Indiens la boivent après l'avoir gardée un ou deux jours.

Il y a des Cocotiers dans les îles, & non pas sur l'isthme, du moins qu'il m'en souviene ; mais on ne trouve point des arbres de Cacao dans aucun de ces endroits.

L'on voit un arbre sur le continent, qui porte un fruit semblable à la cerise, mais qui est plein de noyaux & toujours dur.

L'on trouve aussi sur le continent quantité de Plantains. La tige de cet arbre est couverte de feuilles ou d'enveloppes, qui poussent les unes dans les autres jusques au sommet, où vient le fruit d'une figure oblongue. Ces feuilles, qui sont fort longues & larges, s'écartent du tronc & forment une espece de panache tout autour. Elles ne s'abatardissent jamais, & si dans la saison pluvieuse les rivières les entraînent sur quelque autre terrain, elles y prennent racine. Les Indiens les plantent en sillons ou en hayes, sans aucun appui ; & l'on en voit des bocages fort agreables ; ils coupent les arbres, pour en avoir le fruit, & comme ils sont verts & spongieux, il est facile de les abbatre d'un seul coup de hache.

Les Bonanos croissent aussi en abondance sur l'isthme. C'est une sorte de Plantain

do
ne
rai
les
&
ge
figu
bea
rits
L
pré
ferr
est
gué
sur
L
sur
tité
que
ler
som
le d
agre
gam
che
O
que
ne re
est a
me
est d
pié
& il
nies
n'arr
fruit

roidit, ils
fort clai-
ils s'en ser-
er avec les
ps. Quand
& ils met-
où le Bib-
une liqueur
n goût pi-
la boivent
ours.

s isles, &
qu'il m'en
oint des ar-
es endroits.
ntinent, qui
erise, mais
jours dur.

ntinent quan-
cet arbre est
loppes, qui
es jusques au
ne figure ob-
fort longues
& forment
autour. Elles
si dans la sai-
entraînent sur
prennent ra-
en fillons ou
l'on en voit
s coupent les
, & comme
l est facile de
hache.

en abondan-
te de Plantain

dont le fruit est court, gros, doux & fari-
neux. On le trouve meilleur cru, & le plan-
tain lors qu'il est bouilli.

Il y a quantité de Mammées sur les is-
les. Le tronc de cet arbre est uni, droit,
& de 60 piez de haut, ou même davanta-
ge. Le fruit en est sain & délicieux, de la
figure à peu près d'une poire de livre: mais
beaucoup plus gros, & il a un ou deux pe-
tits noyaux.

Le Mammee-Sappota diffère un peu du
précédent, le fruit en est plus petit & plus
ferme, & d'une très-belle couleur quand il
est parvenu à sa maturité. On n'en trouve
guère de celui-ci sur les isles, & il n'y en a
sur l'isthme ni de l'un ni de l'autre.

Les Sapadillos ne viennent pas non plus
sur le continent, quoi qu'il y en ait quan-
tité sur les isles. Cet arbre n'est pas si haut
que les deux derniers dont je viens de par-
ler; il n'a point de branches jusques au
sommet, où il forme une tête comme cel-
le d'un Chêne. Son fruit est d'un goût fort
agréable, de la grosseur d'une Poire de Ber-
gamote, & couvert d'une peau qui appro-
che de celle de la Pomme Reinette.

On trouve sur l'isthme ce fruit délicieux
que nous appellons Pomme de Pin, qui
ne ressemble pas mal à un Artichau, & qui
est aussi grosse que la tête; il vient en for-
me d'une couronne au bout d'une tige qui
est de la grosseur du bras, & longue d'un
pié & demi; il pèse d'ordinaire six livres,
& il est environné de feuilles courtes, gar-
nies de piquants comme un artichau. On
n'arrache pas ces feuilles pour venir au
fruit, qui est sans pepins & sans noyau,

mais on les péle; il est fort succulent, & quelques personnes trouvent qu'il a tous les goûts ensemble des fruits les plus délicieux que l'on puisse s'imaginer. Il mûrit dans toutes les saisons de l'année, & pour cet effet l'on en eleve de jeunes plans. Les feuilles de cette plante sont larges, à peu près de la longueur d'un pié, & sortent de la racine.

Le Poirier piquant croît aussi sur l'isthme, c'est un arbrisseau qui a quatre piez ou environ de hauteur, dont les feuilles sont épaisses, & qui est rempli par tout de piquans. Ce qu'on appelle la Poire vient à l'extremité de la feuille, & c'est un bon fruit, dont les Indiens mangent beaucoup.

L'on trouve sur le continent ce que nous appellons Têtes de Pape; c'est un buisson qui a la figure d'une Taupiniere, & qui est garni d'éperons de la longueur d'un pan, aigus, durs, épais & noirs à la pointe. Il est difficile d'en approcher sans en avoir les piez & les jambes piquées.

Il y a des Canes de sucre dans l'isthme; mais tout l'usage que les Indiens en font, c'est de les mâcher, & d'en sucer la mouelle.

L'on voit dans les isles un arbre appelé Manchinel. Son fruit qui porte le nom de pomme de Manchinel, a une odeur agreable & l'apparence d'une jolie petite pomme; mais c'est un vrai poison, & si l'on vient à manger de la chair de quelque animal qui s'en soit nourri, l'on est empoisonné à coup sûr, quoi-que peut-être l'on en puisse revenir. Cet arbre croît dans les prairies; il est bas, il

culent, &
à tous les
delicieux
nûrit dans
pour cet
Les feuil-
à peu près
rtent de la

r l'isthme,
biez ou en-
lles sont é-
tout de pi-
re vient à
est un bon
beaucoup.
e que nous
un buisson
, & qui est
d'un pan,
a pointe. Il
en avoir les

ns l'isthme ;
ns en font,
n succer la

arbre appelle
e le nom de
odeur agrea-
petite pom-
n, & si l'on
de quelque
ri, l'on est
oi-que peut-
Cet arbre
est bas, il

à le tronc gros & la tête bien touffue. J'ai
ouï dire que son bois qui est fort joliment
marbré, sert à de beaux ouvrages de scul-
pture & de marqueterie. Mais il y a du
danger à le couper, puis que les éclats qui
en sautent, font venir des vessies à tous les
endroits du corps qu'ils touchent ; il me
souvient même que dans une des Sambal-
los, un François de nos camarades se mit
sous un de ces arbres pour se rafraichir, &
que la pluie qui lui découla sur la tête, &
sur la poitrine lui fit venir des ampoules
par tout le corps, comme si on lui eût ap-
pliqué des mouches cantarides. On eut de
la peine à le sauver ; & après sa guerison,
il lui resta des cicatrices, comme à ceux qui
ont eu la petite verole.

Le Maho, qui croît ici, est à peu près
de la grosseur du Frêne, il y en a de com-
muns qui sont plus petits, & qui viennent
dans les endroits marécageux, sur le bord
des rivières, ou proche de la mer. L'écor-
ce de cet arbre se déchire comme de la
toile pourrie ; si l'on en prend un morceau
par le bas, on le peut découvre jusques au
sommet : les fils en sont déliez & très-forts,
l'on en fait des cordes qui servent de ca-
bles, & d'agrès pour les petits vaisseaux.
Les Indiens s'y prennent de cette manière ;
ils partagent l'écorce en plusieurs grandes
pièces, d'où ils tirent des éguillettes plus
ou moins grosses, comme il leur plaît : ils
attent celle-ci, & après les avoir netto-
yées, ils les tordent, en les roulant avec la
paume de la main sur la cuisse ou le genou.
Comme nos Cordonniers tordent leur li-
neul, mais ils le font beaucoup plus vi-

te. De ces cordons ainsi torts, ils en composent des filets qui ne servent qu'à prendre des Tarpons, ou tels autres poissons de cette grosseur.

L'arbre qui porte la calebasse est court & ramassé. Elle croît çà & là entre les branches, de même que nos pommes; elle est ronde, son écorce est dure, & quand la substance qu'elle renferme en est ôtée, il y en a qui peuvent contenir 2, 3, 4, ou 5 pors. Les Indiens s'en servent en guise de vaisseaux pour bien des choses. L'on trouve deux sortes de ces arbres, qui diffèrent sur tout à l'égard du fruit, dont l'un est doux, & l'autre amer. Leur substance est également spongieuse & succulente; mais celle qui est douce a quelque aigreur, qui n'est pas trop agreable. Cependant les Indiens en mangent beaucoup lors qu'ils sont en voyage; ils en succent le jus, & ils jettent le reste. Celle qui est amere, n'est pas bonne à manger, mais elle est fort purgative. L'on s'en sert utilement dans les fièvres tierces, & un clistere fait de sa décoction est un Specificque merveilleux pour le Miserere ou la simple Colique. L'écorce de Calebaces est presque aussi dure que celle de noix de Coco, mais elle n'est pas la moitié si épaisse. Les Calebaces de Darien sont peintes, & fort estimées par les Espagnols.

D'ailleurs, il y a grande quantité de Courges, qui rampent sur la terre, ou le long des arbres, comme les citrouilles, & la vigne. L'on en trouve de même de deux sortes de celles-ci; des douces & d'ameres. Les douces se peuvent manger, quoi qu'elles ne soient pas fort bonnes, mais les ameres

s en com-
qu'à pren-
poissons de
st court &
e les bran-
es; elle est
c quand la
st ôtée, il
3, 4, ou
en guise de
L'on trou-
qui différent
dont l'un est
stance est é-
ente; mais
aigreur, qui
ndant les In-
rs qu'ils sont
s, & ils jet-
ere, n'est pas
t fort purga-
t dans les fiè-
t de sa déco-
lleux pour le
L'écorce de
e que celle de
t pas la moi-
e Darien son-
les Espagnols
e quantité d
a terre, ou
citrouilles,
le même de
es & d'amere
er, quoi qu'
s, mais les a

tres prises en clistere sont purgatives, & un remède pour les douleurs des reins, les fièvres tierces, la constipation, &c. Les Indiens estiment les deux sortes, à cause sur tout de l'écorce: ils font une espece de seau des plus grosses, de même que les calabasses leur servent de plats, de coupes & d'écuelles pour boire.

Ils ont aussi une plante qui leur est fort utile, & que nous appellons Herbe de Soie; quoi que ce soit plutôt une espece de lin. Il y en a quantité dans les endroits humides sur les côtez des montagnes. La racine est pleine de nœuds; ses feuilles sont comme une lame d'épée, de l'épaisseur de la main dans le milieu vers la racine, plus minces vers les bords & le sommet, où elle se termine en pointe aiguë, tout comme les pavillons de nos vaisseaux, excepté que la feuille est beaucoup plus large, qu'elle a une ou deux verges de long, qu'elle est dentelée comme une scie. Les Indiens coupent ces feuilles, quand elles sont parvenues à une certaine grandeur raisonnable, & après les avoir sechées au Soleil, ils les batent & ils en tirent un beau lin, plus fort que le chanvre ou le lin qu'on voit chez nous, aussi la feuille ne paroît-elle qu'un amas de fils enfermez dans une peau; ils les tordent ensemble comme ceux du Maho; ils en font des cordons pour les hamacs, toute sorte de cordages, & une espece de filet plus fin pour prendre le petit poisson. Les Cordonniers de la Jamaïque se servent de ce fil pour coudre les souliers, parce qu'il est plus fort qu'aucun autre. Les Espagnols en tricotent des bas, qui se

vendent bien cher. Elles en font aussi une espece de dentelle jaunâtre, que les Meris-
ves portent beaucoup dans les plantations
des Indes Occidentales.

Il croît ici un arbre de la grosseur à peu près
d'un Orme, dont le bois est fort léger & que
nous apellons à cause de cela Bois léger; il a
le tronc droit, & la feuille grande comm-
celle du Noyer. Un homme en porteroit
beaucoup sur le dos, quand il est coupé: il
ressemble à du liège; il est d'une couleur
blanchâtre, & il a le grain aussi grossier
que le Coton, & plus même que le Sapin.
Je ne sçai s'il est aussi spongieux que le
liège; mais il me semble qu'il seroit excel-
lent pour en faire des bouchons aux pie-
ces d'Artillerie. Il est si léger, que de trois
ou quatre billots, chacun de quatre piez
de long, & de la grosseur de la cuisse, l'on
en fera un bon radeau, sur lequel deux ou
trois hommes pourront se mettre en mer.
Les Indiens en font d'autres plus grands,
& voici de quelle maniere ils s'y prennent.
Ils attachent plusieurs pieces de ce bois en-
semble, avec des cordes de Maho, & en
font une espece de plancher. Ensuite ils en
mettent dessus un autre rang en travers, à
quelque distance les unes des autres, & ils
les joignent aux premieres par le moyen
de longues chevilles de bois de Macaw.
Le Bois léger est si tendre, & d'ailleurs si
tenace, qu'il admet facilement les chevil-
les qu'on y enfonce, & qu'il les serre bien
ferme. Si ces radeaux étoient garnis de plan-
ches, ils ne ressembleroient pas mal à ceux
que nos Teinturiers de Londres ont sur la
Tamise. Les Indiens s'en servent sur tout
pour

pour traverser de grandes rivières, lorsque les canots ou les autres arbres leur manquent, & pour aller à la pêche.

Il y a un autre arbre, que nous appelons Bois blanc. Sa tige est à peu-près de la grosseur de la cuisse, & peut avoir 18 ou 20 piez de haut, comme celle d'un grand Saule. Sa feuille est aussi petite que celle du Séné. Le bois est fort dur, serré, pesant, d'une blancheur, qui surpasse celle de tous les autres bois que j'ai vû en Europe, & d'un très-beau grain : de sorte qu'il me paroît fort propre pour tous les ouvrages de marqueterie. D'ailleurs, je n'ai jamais vû cet arbre aucune autre part que sur cet isthme.

L'on trouve ici des Tamarins bruns, & de bon goût ; mais qui ne sont pas bien cultivés. L'arbre qui les porte est beau, bien touffu, fort gros pour son espèce, & il croît d'ordinaire dans un terrain sablonneux, tout auprès des rivières.

L'on y voit aussi des Carrougues, & sur tout des sauvages, qui ne ressemblent pas mal au Tamarin.

L'arbre qui porte la Cannelle bâtarde, a une gousse plus courte que celle de la fève, mais plus épaisse, & il ne croît que sur le continent.

Il n'y a que trop de Bamboes ou de canes dans ce pays : vous diriez que ce sont autant de bruyères & de bois taillis impraticables ; il en sort jusques à vingt, ou trente tiges, & même plus d'une seule racine & toutes garnies de piquants. Elles viennent presque toujours dans un terrain marécageux, ou sur le bord des rivières ; &

l'on en trouve beaucoup plus sur l'isthme, que sur les isles, où il y en a que fort peu.

Une autre espece de Bamboes ou canes creuses ne se trouve que sur le continent. Elles sont longues de vingt ou trente piez, de la grosseur de la cuisse, & couvertes de nœuds, à un pié & demi de distance les uns des autres. L'espace d'un nœud à l'autre est vuide, & peut contenir la valeur de quatre pors; ou même davantage. Ces canes sont utiles en différentes occasions; elles viennent aussi bien que les autres en forme de bois taillis, & leurs feuilles, qui ressemblent à celles du Sureau, ne jettent qu'une touffe au sommet de la Canne.

Les mangles croissent dans l'eau, sur les isles & sur le continent, & ils ont plusieurs racines entrelacées les unes avec les autres, sur lesquelles ils s'élèvent comme sur autant d'échasses. Ces racines sortent quelques piez hors de l'eau, quoiqu'elle soit bien profonde, & vont s'unir toutes ensemble en forme d'Arcades au tronc d'un bel arbre, qui peut avoir un ou deux piez de diametre. On ne sauroit presque passer dans les lieux où ces arbres viennent, tant les racines sont engagées les unes dans les autres. L'écorce des mangles qui croissent dans l'eau salée est rouge, & l'on s'en sert pour tanner le cuir. J'ai d'ailleurs quelque raison de croire que l'arbre d'où l'on tire l'écorce Peruvienne, ou le Quina-Quina, est une espece de mangle; du moins lors que j'étois à la Ville d'Arica dans le Perou, je vis une caravanne d'une vingtaine de mu-

les qui portoient de cette écorce, que l'on déchargeoit actuellement dans un magasin. Un de mes cataarades qui entendoit l'Espagnol, c'est-à-dire la langue de celui qui conduisoit les mules, lui demanda où il avoit été prendre cette écorce. L'autre lui répondit, que c'étoit à un grand lac d'eau douce derrière une montagne fort avancée dans le pais; & en même temps il montra du doigt une chaîne de hautes montagnes que nous vîmes fort loin de nous, & de la mer; interrogé de nouveau sur l'arbre qui la portoit, il en décrivit si bien les racines entortillées & quelques autres particularitez, que notre homme s'écria d'abord, il faut sans doute que ce soit un mangle! L'Espagnol répondit qu'oùï, & que c'étoit un mangle d'eau douce: mais il ajoûta que c'étoit un fort petit arbre; ce qui ne s'accorde pas avec le mangle, à moins que ce ne fût une espèce de mangle nain. Nous prîmes plusieurs paquets de cette écorce, & je la trouvai de la bonne sorte, par le fréquent usage que j'en fis à la Virginie, & ailleurs; j'en ai même encore quelque peu.

L'on trouve ici deux sortes de Poivre en grande quantité, & les Indiens s'en servent beaucoup; l'une s'appelle Poivre en cloche, & l'autre Poivre des Oiseaux; ils viennent tous deux sur un arbre, qui peut avoir une verge de long. Le dernier a la feuille plus petite, & les Indiens l'estiment davantage.

Il y a sur le continent une espèce de Bois rouge, qui pourroit être fort bon pour la teinture; il croît sur tout vers la côte de

V O Y A G E

la mer du Nord, le long d'une riviere qui court vers les Samballos, à deux miles du rivage de la mer. J'y vis quantité de ces arbres, qui sont à peu près de la grosseur de la chûle & qui ont 20 ou 30 piez de haut. Leur écorce est remplie de cavitez ou d'entailleures, & quand le bois est coupé, il paroît d'un rouge qui tire vers le jaune: c'est avec ce bois & une espece de terre qu'on trouve dans l'interieur du pais, que les Indiens teignent le coton pour en faire des brables & des robes. Je l'essayai moi-même, & après avoir fait bouillir quelque peu de ce bois dans de l'eau claire l'espace de deux heures, elle devint rouge comme du sang. J'y trempai du coton qui fut teint en beau rouge, éclatant & fort vif; & quoique je le lavasse ensuite, il ne fit que devenir un peu plus pâle; ce que j'attribuai au défaut de quelque chose qu'il y manquoit pour fixer la couleur; mais il n'eut pas moyen de lui faire perdre la teinture.

Les Indiens ont plusieurs racines qu'ils plantent; comme les Potates, qu'ils mangent roties, aussi bien que les Yams dont il y a deux sortes, l'une de blancs, & l'autre couleur de pourpre.

La Cassave ne ressemble pas mal au pain; il y en a de douces & de venimeuses. Les premieres se mangent roties, & l'on fait du pain des autres; après en avoir exprimé le jus, qui est un poison. Voici de quelle maniere les Indiens s'y prennent; lors que cette racine est sèche, ils la rapent, & la reduisent en poudre; ensuite, ils mettent une pierre plate sur le feu, & quand elle est bien chaude, ils y versent de cette farine

al au pa-
imeuses.
t l'on fait
exprime
de quelle
lors que
t, & la
mettent
d elle est
te farine

un
e
ne
let
cz.
la
tes

ez
de
as
la
r-
le
it
u-
l-
in
la
fo
nt
ot
en
au
sa
se
ce
e
u
c

la
cou
riva
bra
la
L
tail
par
ave
tro
die
br
&
ce
he
J
ro
la
ph
qu
la
fa
p
il
e

petit, jusqu'à ce qu'il s'en forme un
 tout le dessous devient dur & brun,
 le dessus est Inégal & blanc, comme
 des Cacaïes. D'ailleurs, ils les pendent
 par des cordes de leurs maisons ou sur les
 branches d'un arbre, & deviennent rissolés.
 On s'en sert beaucoup au lieu de pain à la
 Jamaïque, & dans les autres Isles des Indes
 Occidentales.

Ces Indiens ont du tabac qui croît chez
 eux; mais il n'est pas si fort que celui de
 la Virginie, soit parce qu'ils ne le trans-
 plantent point, ou qu'ils ne le savent pas
 cultiver. Lors qu'il est sec & purifié ils le
 débarrassent de ses côres; ensuite ils en met-
 tent deux ou trois feuilles ensemble, qu'ils
 roulent en long; mais ils laissent un petit
 vuide au milieu; après quoi, ils en rou-
 lent d'autres par-dessus, qu'ils serrent da-
 vantage, jusqu'à ce qu'ils en aient fait un
 rouleau de la grosseur du poignet, & de
 deux ou trois piez de long. Quand ils se
 trouvent en compagnie, & qu'ils veulent
 fumer, un jeune garçon met le feu au bout
 d'un de ces rouleaux, qu'il réduit presque en
 charbon, & il mouille la partie qui est au
 dessus de cet endroit, afin que le reste ne
 brûle pas trop vite. Cela fait, il embouche
 ce bout-là, & il souffle la fumée sur le nez
 de chacun, quand ils serrent au nombre
 de deux ou de trois cens. Alors les Indiens
 assis sur des bancs à la maniere du pays,
 tiennent leurs mains autour du nez, & en
 font une espee de tuyau pour recevoir ce
 parfum: ils l'avallent à longs traits, &
 ils le tirent avec tant de force, qu'on di-

K. 3

C'est une espee de Gâteau à l'Angloise

roit à les voir qu'ils s'estiment heureux dans cette situation, & que cet exercice les rafraîchit beaucoup.

CHAPITRE IV.

Des bêtes à quatre pieds, & des reptiles.

IL n'y a pas grande variété de bêtes dans ce pays; mais le terroir en est si fertile, que si l'on venoit à défricher une bonne partie des bois qu'on y trouve, il produiroit sans doute d'excellent pâturage, pour l'entretenir du gros bétail, des Cochons, & des autres animaux qu'on amène de l'Europe dans ces climats.

L'on voit pourtant ici une espèce de Cochon, qu'on appelle Peccary; & qui ne diffère pas trop des Cochons de la Virginie. Il est noir, il a de petites jambes courtes, & avec tout cela, il marche assez vite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il a le nombril sur le dos, & que si on ne le coupe pas trois ou quatre heures au plus tard après qu'il est tué, sa chair en est si gâtée, qu'on ne sauroit la manger, & qu'il la rend d'une puanteur insupportable. Autrement, elle se conserve bien fraîche plusieurs jours de suite, & c'est une viande fort saine, de bon goût & nourrissante. Les Indiens la fument lors qu'ils la veulent garder longtemps, & je décrirai ailleurs la manière dont ils s'y prennent. Ces animaux s'attroupent d'ordinaire, & ils vont ainsi par tout le pays, les Indiens les content avec leurs chiens, & après les avoir réduits aux abois,

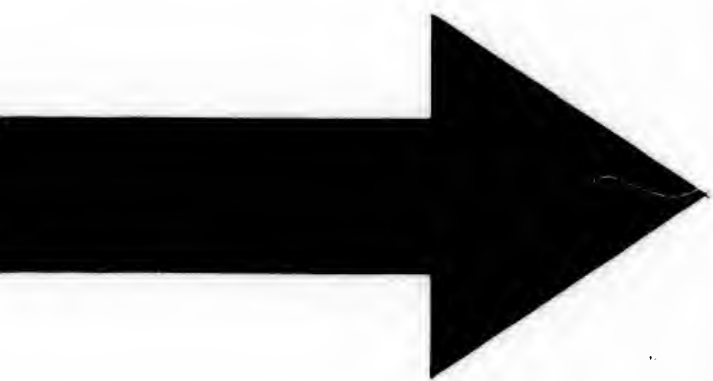
ils les dardent avec leurs lances, ou ils les percent à coups de flèches, suivant que l'occasion se présente.

Le Warree est une autre espèce de Cochon sauvage qu'on a ici, & qui est un fort bon manger : il a de petites oreilles, mais de grosses defenses, & il est couvert par tout le corps d'une soye longue, épaisse & bien forte. C'est un animal furieux, qui se bat contre le Peccary, & toute autre bête qu'il trouve sur son chemin. Les Indiens le courent de la même manière que l'autre, & ils en accommodent la chair tout de même, excepté qu'ils ne sont pas obligez à la même précaution à l'égard du nombril : ce qui est particulier au Peccary.

Ils ont aussi quantité de Cerfs, qui ressemblent beaucoup aux nôtres ; mais ils n'en tuent jamais, & ne veulent pas même goûter de leur chair, quoiqu'elle soit fort bonne. Je ne sçai si c'est par superstition, ou par quelque autre motif qu'ils s'en abstiennent ; mais nous n'étions pas si scrupuleux, & lors qu'ils nous en voyoient manger quelquefois, ils ne refusoient pas seulement de se joindre avec nous, ils témoignoient d'ailleurs quelque chagrin de nous voir faire. Malgré tout cela ils ornent leurs maisons de têtes que les Cerfs portent ; mais je n'y ai jamais vû aucune tête ni aucune peau, d'où l'on peut conjecturer qu'ils les tuent ; enfin ces animaux sont trop légers à la course pour le Warree, & il semble même qu'ils pourroient se defendre contre lui.

Les Chiens qu'on a ici sont petits, & mal faits, ils ont le poil rude & long,





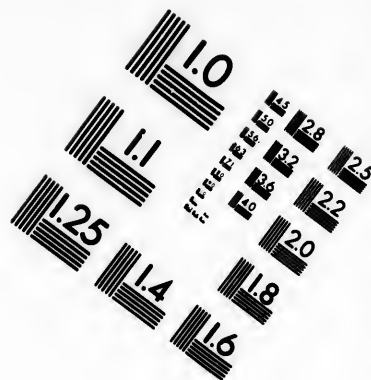
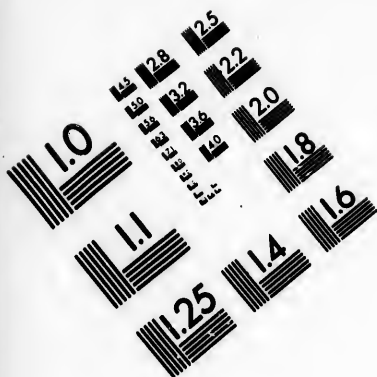
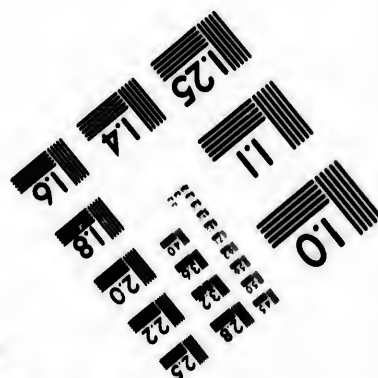
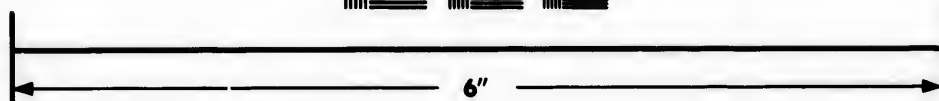
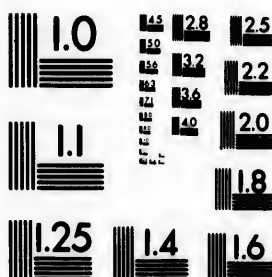


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

28 25
22 20
18

10 01

comme nos chiens metis : ils ne servent qu'à faire lever le gibier, & par leur aboi avertir les Chasseurs de se tenir prêts à tirer leurs Bêches : ils courent de cette manière depuis le matin jusques à la nuit ; mais de 2 ou 300 bêtes fauves qu'ils lanceront dans un jour, à peine en feront-ils prendre plus de deux ou trois. Encore ne les forcent-ils point, & ils ne servent qu'à les pousser vers quelque Baye, où ils les tiennent assiegées jusqu'à ce que les Chasseurs y puissent arriver : il n'y a nul doute que de bons gros chiens ne se tirassent beaucoup mieux d'affaire, & que les Indiens ne fussent bien aises qu'on leur en amenât de cette sorte : mais alors il faudroit les tenir à l'attache, puisqu'autrement ils couroient grand risque de se rendre sauvages dans ce pays.

L'on trouve ici des Lapins aussi gros que nos Lievres : mais je ne sache pas qu'il y ait de ces derniers animaux. Ces Lapins ont les oreilles courtes, & les ongles longs ; mais ils n'ont point de queue. Ils nichent dans les racines des arbres ; sans faire aucun trou. Les Indiens vont à la chasse de ce gibier, qui n'est pas fort abondant ici. La chair est d'ailleurs très-bonne, & plus succulante que celle des nôtres.

Il y a de grands troupeaux de Singes, dont quelques-uns sont blancs, & la plupart noirs ; les uns ont de la barbe, les autres n'en ont point ; ils sont d'une taille modeste, mais fort gras dans la belle saison, lors que les fruits sont mûrs : la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. Les Indiens se faisoient d'abord quelque peine d'en goûter ; mais lors qu'ils

DE M^r WATKIN.

On vit manger de si bon appétit, & si bien-tôt notre exemple. Dans le matin plusieurs de ces animaux ont quatuor de vers dans les entrailles. J'en tirai tout hors ma pleine main du corps d'un singe nous ouvrimes, & il y en avoit de 7 ou 8 piez de long. Ces singes sont fort braves, ils faisoient mille postures grognantes, lors que nous traversons les bois, & sautoient d'une branche à l'autre, avec leurs petits sur le dos : ils faisoient des grimaces contre nous, craquetoient des dents, & cherchoient l'occasion de pisser sur nous. Ils ne veulent passer au sommet d'un arbre, ni d'un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils se brandissent ainsi, jusqu'à ce que le dernier attrape un branche de l'arbre voisin, & tire tout le reste après lui.

L'on ne voit dans ce pays ni Bœufs, ni Chevaux, ni Arnes, ni Brebis, ni Chèvres, ni aucune de ces autres bêtes que nous avons en Europe, soit pour la nourriture, ou le service. Mais on y est empesté de Rats & de Souris, la plupart de couleur grisâtre, de sorte que si l'on envoyoit des Chiens aux Indiens pour les en délivrer, on ne leur feroit pas moins de plaisir, que de leur procurer de bons Chiens pour la chasse. Quand je partis de l'Isthme, deux Indiens qui vinrent sur notre bord aux Samballes, croiserent avec nous vers les îles des perles, (que les Boucaniers appellent îles du diable) & vers Cartagene. Lors qu'ils furent prêts à se retourner, & que nous chas-

VOYAGE

cham à leur faire quelque présent. L'un d'eux vit un Chat qu'il nous demanda : Aussi-tôt qu'on lui eut donné, lui & son camarade se jetterent dans leur Canot sans attendre aucune autre chose, & ils se mirent à ramer au plus vite, très-contens d'avoir un Chat dont ils avoient appris l'usage à bord du vaisseau.

Les Serpens n'y manquent pas ; mais j'en ai oublié les différentes especes ; d'ailleurs je n'y ait point vu ni entendu aucun serpent à sonnette : il y a quantité de fort grosses Araignées, qui ne sont pas venimeuses. Les Indiens ont des poux à la tête qu'ils prennent avec leurs doigts, & qu'ils avalent.

On trouve sur les Sambaïos une espèce d'insecte, qui ressemble au Limacon, & qu'on appelle l'insecte Soldat : mais je ne sçache pas d'en avoir jamais vu sur le Continent. On lui a donné ce nom à cause de la couleur rougeâtre du tiers de son corps, qui paroît avec la tête hors de la coquille, & qui a la figure & la couleur d'une cheville boutonnée, avec de petites pattes, & deux bras qui ressemblent à celle de l'Ecrevisse. Cette partie qui est enfermée dans la coquille, & sur tout la queue, est de très-bon goût, & un manger délicieux, qu'on prendroit pour de la mollusque. On en met plusieurs ensemble dans une brochette, & on les rôtit de cette manière, après en avoir retranché la partie antérieure, qui est composée d'os. Cet insecte rampe sur la terre & se nourrit de ce qui tombe des arbres : il a une petite bourse sous le menton où il cache quelque pitance, & une autre dans le corps pleine de sable, qu'il fait

brer avant qu'on le mange. Les Conques, les Pétoncles, & d'autres poissons à coquille ont aussi du sable dans une espèce de boyau, qui regne tout le long du corps, & qu'on jette d'ordinaire. D'ailleurs, si l'insecte Soldat vient à succer des pommes de Manchineel, sa chair en est si envenimée, qu'elle empoisonne presque ceux qui en mangent. Quelques-uns même de notre équipage se trouverent fort mal pour en avoir goûté alors ; mais cela se passa quelque temps après, & ils ne ressentirent plus rien. L'huile de cet insecte est un souverain remède pour les entorses & les contusions. J'en ai fait l'expérience moi-même avec plusieurs autres personnes ; les Indiens s'en servent en pareils cas avec beaucoup de succès, aussi bien que les Boucanniers dans les Indes Occidentales ; & nos gens recherchoient autant ces insectes pour en avoir l'huile, que pour les manger. Elle est jaune comme de la cire ; mais de la consistance de l'huile de palme.

Il n'y a que fort peu d'Ecrevisses de terre sur les Samballos, si je ne me trompe. Mais sur les isles Caribes ; où nous sommes quelque temps, & en particulier sur Anguilla, il s'y en trouve une quantité prodigieuse, dont quelques-unes sont aussi grosses que les plus grosses Ecrevisses de mer qui se vendent à Londres. Tout auprès d'Anguilla on voit une petite île, qui en est si pleine, qu'on lui donne le nom d'isle des Ecrevisses. L'on en trouve aussi sur d'autres isles des Indes Occidentales. C'est un excellent manger, & le principal soutien des habikans, qui vont à leur

sortent après une ondée de pluie, par où qu'elles sortent de leurs trous, où elles se tiennent comme les Lapins, & qu'elles creusent avec leurs piez. Quand elles sont en marche, elles vont tout droit, & franchissent tout ce qui se présente sur leur chemin, sans jamais tourner le dos: elles portent leurs bras un peu élevez pour leur servir de défense, & l'on peut compter qu'elles serrent bien ferme tout ce qu'elles feroient. Les habitans de quelques-unes de ces îles les mettent trois ou quatre jours dans un champ semé de Potates, où elles s'engraissent: & l'on dit qu'alors elles sont beaucoup meilleures.

Les Alligators & les Guanos sont aussi de très bon goût, sur tout la queue de l'Alligator, & j'en ai mangé en divers endroits des Indes Occidentales: mais autant qu'il peut m'en souvenir, je n'en vis point sur l'Isthme ni des uns ni des autres. Le Guano est excellent, & on le préfère à une Volaille ou à un Poulet, soit qu'on le rôsse ou qu'on en fasse du bouillon. Ses œufs sont aussi d'une grande bonté, mais ceux de l'Alligator sentent trop le musc. Il y a quantité de Lézards verts & marquetés de rouge sur l'Isthme; mais ceux qu'on trouve dans les endroits humides & dans les bois taillis sont d'une couleur plus sombre & noirâtres: ils ne sont pas gros ni les uns, ni les autres; & ils ont moins d'un pan de longueur, ils sont si familiers, que les Indiens les souffrent dans leurs maisons, où ils courent çà & là sans faire mal à personne.

Enfin l'on trouve ici des Grenouilles &

des Crapaux, avec d'autres plus petites
estimees, dont je n'ay pas connoissance.

CHAPITRE V.

Des Oiseaux de Terre & de Mer, & des Insectes volants.

On voit icy plusieurs sortes d'Oiseaux, dont quelques-uns nous sont inconnus; & dont le plumage est aussi beau que leur chair est d'un goût exquis.

Il y en a une espèce d'une beauté charmante, qui sont fort communs dans les bois de l'Isthme; & que les Indiens appellent Chicaly-Chicaly. Le bruit que cet Oiseau fait, approche en quelque manière de celui du Coucou; mais il est plus perçant & plus rapide, il est d'une bonne grosseur: il a la queue longue, & il la porte droite comme le Coq. Son plumage est panaché de diverses couleurs vives, de rouge, de bleu, &c. Les Indiens font une espèce de tablier, qu'ils ne portent que rarement, des plumes qu'il a sur le dos; il volt sur les arbres, où il se tient presque toujours, & on ne les voit que fort peu à terre: il vit de fruit: sa chair est noireâtre, & grossière, mais d'assez bon goût.

Le Quam est un autre gros oiseau, qui vit aussi de fruits, & qui voltige sur les arbres, il a les ailes de couleur brune, mais sa queue est plus obscure, courte, ramassée & droite. Sa chair a beaucoup meilleur goût que celle du précédent.

Il y a un Oiseau roussilet qui a la queue

courte, & qui ne ressemble pas mal à la Perdrix, excepté qu'il a le cou plus long, & même que les jambes, il court presque toujours à terre, il ne vole que rarement, & c'est un fort bon manger.

Le Corrosou est noir, pesant, & de la grosseur d'une Poule-d'Inde; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle. Celui-ci a sur la tête une belle huppe de plumes jaunes, qu'il remue d'un côté & d'autre comme il lui plaît, & des oïlies comme un Coq d'Inde; mais la femelle n'a ni huppe, ni oïlies. Ces Oiseaux se tiennent sur les arbres, & se nourrissent de fruits. Leur chant est gros & fort, mais avec tout cela doux & agreable; sur tout pour les Indiens, qui tachent de les imiter, & qui découvrent de cette maniere les lieux qu'ils frequentent. Les Corrosous leur répondent quelquefois, & c'est par le moyen de ce même son qu'ils appellent leurs petits. La chair en est un peu coriace, mais d'ailleurs elle est de très-bon goût. Les Indiens entrent les os dans les rivières, ou ils les entèrent, pour prévenir que leurs chiens en mangent, parce que si cela leur arrivoit, ils deviendroient entagez, à ce qu'ils disent. Quoi qu'il en soit, nos Anglois qui sont dans les Indes Occidentales, ne permettent pas non plus que leurs chiens en mangent. Au reste, les Indiens tirent tous ces Oiseaux, dont je viens de parler, à coups de fleches.

On trouve ici quantité de Perroquets, les uns bleus, les autres verts, & qui sont à peu-près de la grosseur de la plupart de ceux qu'on nous envoie de la Jamaïque.

Il y en a une infinité de sortes, & leur chair est un très bon manger.

Il n'y manque pas non plus de Perroquets, dont la plupart sont vertes, & qui ne diffèrent presque point de celles des autres quartiers. Elles ne font aucune société avec les Perroquets; mais vont toujours ensemble par grandes troupes.

Il y a bon nombre aussi de Macaws qui ne ressembleront pas mal aux Perroquets pour la figure, mais qui sont la moitié plus gros. Ils ont le bec comme celui du Pancon, & la queue épaisse, avec deux ou trois longues plumes, toutes rouges ou bleues. Leur plumage est de diverses couleurs vives & agréables, semé de bleu, de vert & de rouge. Quelques-uns ont le bout des ailes tout rouges, d'autres tout bleu, & le bec jaune. Ils font grand bruit le matin, & leur voix est fort rauque, comme celle d'un homme qui parle beaucoup du gosier. Les Indiens apprivoisent ces Oiseaux, de même que nous apprivoisons les Perroquets ou les Pies; mais après qu'ils les ont retirés enfermez quelque temps, & qu'ils leur ont appris à dire quelques mots de leur langue, ils leur donnent la liberté durant le jour de s'aller promener dans les bois avec les sauvages, d'où ils ne manquent pas de revenir le soir à la maison ou à la plantation de leurs Maîtres, & de les en avertir par leur caquet & le battement de leurs ailes: ils imitent la voix des Indiens, & leur manière de chanter, avec une exactitude surprenante; & ils copient de même le son du Chicaly-Chicaly, aussi juste que les Indiens les plus experts. En un mot, c'est le plus

V O Y A G E

est Oiseau & le plus agréable que j'aye vu de ma vie : sa chair est d'un bon goût, quoique noie & coriace.

L'on voit là une sorte de Pivers, qui ont le bec long & défilé comme les autres de cette espèce. Mais ceux-ci ont les ongles longs, avec lesquels ils grimpent le long des arbres, & s'y accrochent bien ferme : ils sont marquez de blanc & de noir comme les Pies ; mais d'une manière plus fine & proportionnée à la différence de leur grosseur. La chair de cet Oiseau est de mauvais goût & sent à la terre ; Aussi les Indiens n'en mangent-ils pas, il me souvient d'en avoir goûté, lors que j'étois en voyage avec mes camarades, & que nous étions ravis de trouver quelque chose pour appaiser la faim qui nous talonnoit.

La Volaille domestique y abonde, & il y en a de deux sortes, la plus grosse ressemble beaucoup à la nôtre, & pour les couleurs & pour les différentes races : l'on y en voit des huppées, des communes, telles que les Coqs & les poules de nos basse-cours, & des Coqs qui sont propres pour le combat ; quoique les Indiens de ce pays ne se plaisent pas tant à cet exercice que ceux de Java. Les Volailles de la plus petite sorte ont les jambes couvertes de plumes, comme les Pingouins parus, la queue fort épaisse, qu'elles portent droite, & le bout des ailes noir. Celles-ci se tiennent séparées des autres : mais tous les Coqs chantent avant le jour, de même que les nôtres. Ces Poules ne s'écartent point des maisons pour aller courir dans les bois : la chair en est fort bonne, aussi bien que les œufs, & nous n'avons pas

DE M^r WAFER.

de meilleure Volaille en Angleterre : Elle est même plus grasse que la nôtre ; parce que les Indiens lui donnent quantité de mets , qui engraisse beaucoup.

Ce sont-là tous les Oiseaux de terre que je remarquai sur l'Isthme , quoi qu'il y en ait plusieurs autres petits , d'une grande beauté , qui chantent merveilleusement bien , & dont je ne pris point une exacte connoissance.

Pour les Oiseaux de mer , l'on en trouve une infinité le long de la côte , sur tous à celle du Nord , vers les Samballos ; & les autres isles. Mais il n'y en a que fort peu en comparaison sur la côte Meridionale de l'Isthme , soit que cela vienne de ce que la Baye de Panama n'est pas à beaucoup près si poissonneuse que la côte autour des Samballos , ou de quelque autre cause. Par exemple , entre ces dernières isles , & tout le long de la côte des Indes Occidentales , on voit bon nombre de Pélicans , & je ne sçache pas d'en avoir jamais vu aucun dans les mers du Sud.

Le Pélican est un Oiseau d'une bonne grosseur , qui a le bec grand , les jambes courtes comme l'Oye , & le cou long qu'il tient droit , de même que le Cigne. Son plumage est d'un gris obscur ; il a le pied plat , & une poche sous la gorge , qui est aussi grosse que les deux poings , lors qu'elle est pleine. La substance de cette poche est une membrane déliée , d'un beau gris tendre. Les Matelots tuent les Pélicans , pour avoir cette poche , où ils mettent leur tabac : elle en peut contenir une livre , lors

qu'elle est sèche, & qu'on lui a donné la figure d'une bourse, par le moyen d'une bale qu'on y met au fond. Cet Oiseau vole bas & pesamment; il ne vit que de poisson, & l'on ne trouve autre chose dans son gésier & sa poche, qui semble être destinée à lui servir de magasin. Je n'ai jamais vu personne qui mangeât de vieux Pelicans; mais on dit que les jeunes sont assez bons; pour moi, je n'ai jamais goûté des uns ni des autres.

Il y a des Cormorans entre les Sambalos. Pour la figure & la grosseur, ils ressemblent aux Canards, ou même ils sont plus petits. Leur plumage est noir par tout, excepté sur le jabot, qui est blanc. Quoi qu'ils aient le pié plat, comme les autres Oiseaux de riviere; ils se perchent sur les arbres & les buissons. La chair en est si dure & si mauvaise, qu'il n'y a personne qui en mange, du moins que je sache.

On trouve sur cette côte bon nombre de Mouettes & de Pies de mer qui ne sont pas tout-à-fait si grosses que les nôtres; mais qui du reste leur ressemblent beaucoup. On les mange communément, & la chair en est assez bonne, quoi qu'elle sente le poisson; de même que la plupart des Oiseaux de mer. Pour corriger ce goût, lors qu'il nous arrivoit d'en tuer quelques-uns auprès du rivage, fût-ce des Mouettes, des Pies de mer, des Boubies, ou tels autres Oiseaux de cette espèce, nous faisons un trou dans le sable chaud, & nous les y enterrions nus ou dix heures de suite avec leurs plumages, & sans les éventrer. La chair en étoit

donné la
ven d'une
Oiseau vo-
ue de pois-
e dans son
erre desti-
ai jamais
Pelicans ;
assez bons ;
des uns ni

s Sambal-
ils ressem-
sont plus
tout , ex-
quoil qu'ils
s Oiseaux
arbres &
dure & si
i en mari-

nombre
ui ne sont
tres ; mais
eoup. On
chair en
e le pois-
s Oiseaux
lors qu'il
ins auprès
des Pies
s Oiseaux
trou dans
enterrions
leurs plu-
ir on étoit

alors beaucoup plus rendre, & n'avoit pas
à mauvais goût.

L'on voit sur l'isthme des Chauve-sou-
ris, qui sont aussi grosses que des Pigeons
& dont les ailes sont longues & larges à
proportion de leur corps. Les grises qu'el-
les ont à la jointure des ailes, leur servent
à s'accrocher par tout. Elles haïrent d'ordi-
naire les vieux bâtimens, & les plantations
desertes.

Outre les Moucheron, dont j'ai déjà
parlé, il y a en divers endroits de l'isthme
des Guêpes, des Cerfs-volans, & plusieurs
autres sortes de Mouches, sur tout de cel-
les qui luisent la nuit, comme nos vers lu-
sants. Lors qu'il y en a quantité dans un bois
taillis, il semble qu'on voit briller autant
d'étoiles de feu.

L'on y trouve aussi des Abeilles, & par
conséquent du miel & de la cire : il y en
a de deux sortes ; les unes courtes & ra-
massées, & d'une couleur qui tourne vers
le rouge ; les autres longues, déliées & noi-
râtres. Elles font leurs ruches sur le som-
met, ou dans les creux des arbres. Les In-
diens y escaladent, & ils soutrent leurs
bras dans la ruche, pour en tirer les rayons
de miel, sans être piquez par les Abeilles,
quoil qu'ils en ayent les bras tout couverts.
J'en ai vu moi-même plusieurs à la fois sur
le corps, sans en recevoir aucune piquê-
re ; ce qui me faisoit croire qu'elles n'a-
voient point d'épouillon ; mais je ne l'ai
pas examiné. D'ailleurs, si les arbres sont
trop hauts & difficiles à grimper, les In-
diens y mettent le feu, & ils les renversent
de cette manière ; pour atteindre au miel,

qu'ils détrempent avec de l'eau, & qu'ils boivent. Pour la cire, j'en'ai pas remarqué qu'ils en fissent aucun usage; mais ils ont une espèce de bois léger qu'ils allument & qui leur sert de chandelle.

Il y a des Fourmis allées, qui sont aussi grosses & longues, que celles qui n'ont que les pieds. Elles élèvent la terre sur leurs trous de même que les nôtres; elles piquent & sont fort incommodés, sur tout lors qu'elles entrent dans les maisons; ce qui leur arrive souvent: l'on en voit une quantité prodigieuse sur les Samballos, & les autres îles du voisinage, aussi bien que sur l'isthme; & il est impossible de dormir en repos dans aucun endroit où il en a. Les Indiens ne se hasardent pas non plus d'attacher leurs branles aux arbres qui sont auprès des fourmillières; car ces petits animaux ne manqueroient pas d'y escalader & de les inquiéter toute la nuit.

CHAPITRE VI.

De Poisson de mer, & d'eau douce.

J'AI déjà insinué que la côte de la mer du Nord abonde en poisson, & qu'il y en a de plusieurs espèces. Voici une liste de ceux que j'ai vu moi-même.

Le Tarpon est un gros poisson, qui a la chair ferme & qu'on mange par rouelles, de même que le Saumon, ou la Moluë fraîche: il y en a qui pèsent jusques à 40 ou 60 livres, & même au-delà. Il me souvient qu'en croissant vers la côte de Cam-

gare, dix que nous étions fimes un dîné d'un seul de ces Tarpons, outre une bonne quantité d'huile que nous tirâmes de la graisse.

L'on trouve aussi dans ces mers une espèce de Chiens-Marins que nous appelons Sharks; mais ils ne sont pas si communs entre le Samballos, que sur les autres côtes des Indes Occidentales.

Il y a un autre poisson qui ressemble au Shark; mais qui est beaucoup plus petit & de meilleur goût, il a même le museau plus long & plus étroit avec une seule rangée de dents. C'est celui-ci que nos Matelots appellent Chien-Marin.

Le Cavalli se trouve autour des Samballos. C'est un petit poisson fort joli, vif, long & délié, à peu près de la grosseur du Maquereau, & qui a l'œil gros & brillant. Sa chair est très-bonne, succulante, & de bon goût.

L'on y rencontre aussi une sorte de poisson plat, qui n'est pas mauvais, & que nos Matelots appellent Old-wife, c'est-à-dire, vieille femme.

Les Paracods n'y manquent pas non plus. C'est un poisson rond, de la grosseur d'un bon Brochet; mais beaucoup plus long d'ordinaire, la chair en est très-bonne; sur tout de ceux que l'on pêche ici. Mais il y a quelques bancs en mer, où l'on n'en trouve que de venimeux. Je ne saurois déterminer, si cela vient de la nourriture qu'ils y ont, ou de quelque autre cause. Quoiqu'il en soit, j'ai connu diverses personnes qui en ont été empoisonnées, jusqu'à perdre leurs cheveux & leurs ongles,

Et d'autres en sont morts. On dit que l'arête de ce poisson séchée, réduite en poudre & prise dans quelque liqueur que ce soit, est un antidote contre le venin de sa chair. Je ne réponds pas du succès du remède, mais plusieurs m'ont dit qu'ils s'en étoient servis en pareil cas, & qu'ils n'en avoient eu d'autre mal qu'une foiblesse, & un engourdissement de tous leurs membres qui leur avoit duré quelque temps, il y a des personnes qui prétendent distinguer le Paracood venimeux du sain, par le foye qu'on lui arrache, aussi-tôt qu'on l'a pris & qu'on goûte. S'il est doux, on peut manger le poisson sans aucun risque; mais s'il est amer, ou qu'il pique la langue, comme le poivre, le poisson ne vaut rien, & on le jette.

L'on voit aussi sur la côte de la mer du Nord des poissons que nos Matelots appellent des Gars, dont quelques-uns ont presque deux pieds de long: ils ont un os sur le museau, qui est fort pointu au bout, & qui peut avoir le tiers de la longueur de tout leur corps: ils frisent l'eau avec autant de rapidité qu'une Hirondelle, & ils s'élancent de cette manière à diverses reprises, jusqu'à 30. ou 40. fois de suite. J'ai même ouï dire qu'ils se dardent avec tant de force, qu'ils engagent quelquefois leur museau dans les côtes d'un canot, & un homme qui nage dans les endroits où il y a de ces poissons, court risque d'en être peré. Leur arête est blââtre, & d'une couleur qui tire vers le Saphir. La chair en est d'ailleurs très-bonne.

Les Sculpins, qu'on trouve ici, ont au-

que l'a-
en pou-
que ce

in de sa
remede,
a étoient
a avoient

& un en-
mbres qui
y a des
er le Pa-

oye qu'on
& qu'on
manger le

il est a-
comme le
, & on le

a mer du
telors ap-
s-uns ont

ont un os
a au bout,
ngueur de

vec autant
& ils s'e-
s reprises,

J'ai même
ant de for-
eur museau

omme qui
de ces pois-
érae. Leur

eur qui tire
lleurs très-
ei, ont au-

pour d'un pied de long, & leur peau est cou-
verte de piquans. On les écorche pour les
cuire, & c'est un fort bon manger.

Outre ces poissons, il y en a quantité
d'autres dans la mer du Nord, tels sont les
String-raï, ou les rayes piquantes; le Pa-
rrot-fish, ou le poisson-Perroquet, les
Snouks, les Congres & plusieurs autres sans
doute que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai
pas entendu parler.

Pour ce qui est du poisson à coquille, il
y a une infinité de Conques tout le long
des Samballos; leurs coquilles sont fort
grandes & vont en ligne spirale, comme
celle de l'Escargot; l'orifice en est plat, &
bien large, à proportion de leur grosseur.
Le dedans ressemble à la nacre de perle;
mais le dehors est inégal & raboteux. Le
poisson est gluant, sur tout la partie exté-
rieure, qu'il faut aussi bien nettoyer avant
qu'on apprête; mais ce qui est enfermé
dans la coquille est si coriace, qu'il faut le
battre pour l'attendrir: alors c'est un pois-
son fort délicat.

Il y a entre les rochers quantité de Pe-
roncles, qui sont fort bons, & qu'on tire
avec une épingle, quand on les veut man-
ger.

Les Limpids s'attachent tout de même
aux rochers; & ils sont pour le moins aus-
si bons, ou plutôt meilleurs que les Peron-
cles.

L'on ne voit point d'Huitres ni d'Ecre-
visses sur la côte de l'Isthme: il y a quel-
que peu de Cancres, qui ne sont pas trop
bons, & l'on trouve une espèce de petites
Ecrevisses entre les rochers de Samballos,

qui n'ont point les deux bras ; mais qui sont
 fort délicates,

Les rivières de l'Isthme ne manquent pas
 de poisson : mais je ne pris pas bien garde à
 leurs différentes espèces : il y en a qui res-
 semblent à nos Rougers, & qui sont noirâ-
 tres, pleins d'arêtes, de la longueur d'un
 pie ou environ, dont la chair est ferme &
 de très-bon goût.

J'en ai vu d'une autre sorte, qui ont la
 figure du Paracood ; mais qui sont beaucoup
 plus petits, & fort bons.

Il y en a un qui ressemble au Brochet ;
 mais qui n'a pas plus de 8 ou 10 pouces de
 long : il a le museau fait à peu près comme
 celui du Lapin, les dents avancées dans la
 mâchoire, & les lèvres cartilagineuses. C'est
 d'ailleurs un très-bon manger.

Pour ce qui est de la pêche des Indiens,
 ils s'y prennent de différentes manières, se-
 lon les endroits où ils se trouvent. A l'em-
 bouchure des rivières, sur les côtes de la
 mer & dans les bayes sablonneuses, où il
 n'y a point de rochers, ils emploient des
 filets, qui ressemblent à nos traîneaux, &
 qui sont faits d'écorce de Maho, ou d'her-
 be de soye ; ils y vont dans leurs canots &
 ils jettent ces filets comme nous. Mais dans
 le pays de montagnes, où les Hurons sont
 clairs, & bordez ça & là de rocs, ils mar-
 chent le long des rivières, & aussi-tôt qu'ils
 découvrent quelque poisson qui leur plaît,
 ils sautent dans l'eau & ils le poursuivent,
 soit à gué, ou à la nage. S'il s'enfuit dans
 des trous, ils y fourrent la main, & ils
 les attrapent, comme nous prenons les pe-
 tites Ecrevisses dans nos rivières ; ils y vont
 aussi

aussi de nuit, avec des torches de bois léger qu'ils allument.

Avant que d'apprêter le poisson, ils l'éventrent; ensuite ils le font bouillir dans un pot de terre, ou bien ils le grillent.

Ils tirent leur sel de l'eau de la mer, qu'ils cuisent dans des pots de terre, jusqu'à ce qu'elle soit évaporée, & que le sel reste au fonds en forme de gâteau: ils en coupent à mesure qu'ils en ont besoin, mais cette voye est si longue, qu'ils n'en peuvent pas faire en grande quantité, & qu'ils l'épaignent beaucoup: ils ne salent pas leur poisson pour le garder; mais lors qu'ils en mangent de bouilli, le poivre ni manque pas, non plus qu'à tous leurs ragouts. Je parlerai dans un autre endroit de la manière dont ils font la cuisine,

CHAPITRE VII.

Des Natyrels du Pays, de leurs coutumes, &c.

LE nombre des Indiens qui habitent sur l'Isthme n'est pas fort considérable: l'endroit où il y en a le plus, est du côté du Nord, sur tout le long des rivières. Les Sauvages du Sud demeurent la plupart vers le Perou; mais il y a des Indiens dispersés çà & là par tout l'Isthme.

La taille des hommes est d'ordinaire de 6 ou 6 piez de haut, ils sont droits & d'une jolie tournure; ils ont la jambe fine, les bras bien faits, la poitrine large & les os d'une bonne grosseur. Je n'en ai jamais vu aucun qui fut bossu ou difforme. Ils sont

legers à la courre & actifs. Les femmes sont petites & ramassées, & n'ont pas la vivacité des hommes; quoique les jeunes aient de l'embonpoint, la taille jolte, & l'œil vif. Mais les vieilles ont le cuir si flasque & le sein si ridé, qu'elles sont fort déagréables. Les uns & les autres ont le visage rond, le nez gros & court, les yeux grands, & pour la plupart gris; mais avec tout cela perillans & plein de feu dans leur jeunesse; le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les lèvres minces & la bouche d'une grandeur médiocre. Du reste leurs joues sont bien proportionnées avec le menton, & l'on peut dire en general qu'ils ont les traits jolis; mais sur tout les hommes plus que les femmes.

Les uns & les autres ont les cheveux noirs, longs, plats, minces & rudes; ils leur pendent d'ordinaire jusques au milieu du dos ou plus bas; & il n'y a que les femmes qui les attachent avec un cordon tout juste derrière la tête. Les hommes & les femmes se piquent beaucoup d'avoir les cheveux longs, & souvent ils y passent les doigts pour les débrouiller, ou bien ils les cardent avec une espèce de peigne fait de bois de Macaw. C'est un instrument composé de plusieurs buchettes, de 5 ou 6 pouces de long chacune, & qui sont à peu près de la figure des fuseaux de nos Gantiers: ils en attachent 10 ou 12 ensemble par le milieu, à quelque distance les unes des autres, & ils s'en servent ainsi des deux côtez pour separer leurs cheveux, mais s'ils veulent attraper les poux, il faut qu'ils y mettent les doigts. Ils prennent beaucoup de plaisir à

se peigner de cette maniere, & quelquefois ils feront ce manège une heure de suite; ils se dépilent tout le corps, excepté les sourcils & les paupieres. D'ailleurs, les hommes auroient de la barbe, s'ils ne se l'arracheroient, ou plutôt les femmes pour eux; puis qu'elles sont les Operatrices en tout ceci, & qu'elles y emploient deux petits bâtons, faits exprés pour cet usage, & qui leur servent de pincettes pour tirer le poil. Ce n'est pas que les hommes ne se coupent les cheveux en certaines occasions; & c'est même une marque d'honneur & de triomphe qui les distingue des autres, lors qu'ils ont tué un Espagnol, ou quelque autre ennemi, ils se teignent même en pareil cas de noir, ce qu'ils ne font jamais autrement, & ils gardent cette couleur, autant qu'il pût m'en souvenir, jusques à la nouvelle Lune qui suit l'action.

Ils ont le teint basané, de couleur de cuivre jaune, ou d'orange, & les sourcils noirs comme du jayet, ils n'usent d'aucun artifice pour rendre leurs cheveux plus obscurs & leurs sourcils plus noirs; mais ils les frottent avec une espèce d'huile pour les faire paroître plus luisans, ils s'oignent d'ailleurs tout le corps, de même que les autres Indiens; mais je ne sçai pas s'ils le font pour la beauté pour avoir le cuir plus doux & plus uni, ou se le rendre plus souple & moins sensible à l'ardeur du Soleil, ou enfin pour empêcher la trop grande transpiration qui se fait dans ces climats brûlans.

Il y a de certaines personnes dans ce pays, qui ont un teint fort particulier. Je

n'en ai vu de ma vie aucune autre part, ni même ouï dire qu'il y en eût ailleurs. Ceci pourra sembler étrange ; mais il n'y a point de Boucaniers qui aient été sur l'isthme, qui ne le puissent confirmer, du moins pour l'essentiel ; quoiqu'il en ait peu qui aient eu l'occasion de s'en instruire aussi bien que moi.

Ces gens sont donc blancs, & il y en a de l'un & de l'autre sexe ; mais leur nombre est si petit, comparée à celui des autres, qu'il n'y en a peut-être pas un sur deux ou trois cens de ceux qui ont la couleur jaune. D'un autre côté, leur blancheur n'est pas de celle de nos Européens, mêlée d'incarnat, ni de nos gens pâles ; c'est plutôt un blanc de lait, qui approche beaucoup du poil d'un cheval blanc. Leur cuir est aussi tout couvert, plus ou moins, d'un espede de duvet court & blanchâtre, qui en releve l'éclat ; mais qui n'est pas si épais, sur tout aux joues & sur le front, qu'on ne puisse bien distinguer la peau. Les hommes auroient sans doute la barbe blanche & fort rude, s'ils n'avoient le soin de la déraciner, aussi-tôt qu'elle commence à paroître ; mais ils ne cherchent pas à se dépouiller de leur Duvet. Leurs sourcils sont aussi d'un blanc de lait, de même que leurs cheveux, qui sont très-beaux, de la longueur de sept ou huit pouces, & à demi frisez.

Ces Indiens ne sont pas si gros que les autres ; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que leurs paupieres sont d'une figure oblongue, ou plutôt en forme de croissant, dont les pointes tournent en bas. C'est à cause de ceci, & de ce qu'ils y voient si

blen au clair de la Lune, que nous les appellions yeux de Lune. Ils les ont si faibles, qu'ils n'y voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle d'abord que le Soleil vient à les fraper. Aussi n'aiment-ils pas trop de sortir de jour, à moins que le Ciel ne soit couvert de nuages, ils sont d'ailleurs d'une constitution fort délicate à l'égard des autres, & ils ne se plaisent point à la chasse ni à de tels exercices pénibles, pour lesquels ils ne sont guère propres. Mais quoi qu'ils soient si lâches, endormis & tranquilles durant le jour, aussi-tôt que la Lune paroît, ils sont tout feu, & toute action; ils courent dans les endroits les plus sombres des forêts, aussi vite que les autres le peuvent faire de jour, à cela près qu'ils ne sont pas si robustes, ni si vigoureux; & ils y sautent comme des Chevreuils.

Il semble que les autres Indiens les méprisent & qu'ils les regardent comme une espece de monstres. Quoi qu'il en soit, il n'y en a pas une race particulière & distincte; mais il arrive quelquefois qu'un Pere & une Mere, de couleur de cuivre jaune, ont un enfant de cet ordre; & j'en ai vu moi-même un qui n'avoit pas une année complete. On pourroit soupçonner que ces blancs descendent de quelque pere Européen; Mais outre que les Européens ne viennent guères ici, & qu'ils ont peu de commerce avec les Indiennes lors qu'ils y sont, ces blancs ne different pas moins des Européens à quelques égards, que des Indiens basanez à d'autres. D'ailleurs, l'enfant qui naît d'un Européen & d'une In-

aliene, est toujours mestif, ou basané ; comme le savent tous ceux qui ont été dans les Indes Occidentales, où il y a des Mestifs, des Mulâtres, &c. de plusieurs degrez entre le blanc & le noir, selon la couleur du Pere & de la Mere. Cela peut aller jusqu'à un dixième ; par exemple, un Mulâtre-Pina est l'enfant d'un Mulâtre, & d'une Mestive, &c.

D'un autre côté, les enfans de ces Indiens ne sont pas blancs comme leur Pere & Mere, mais de couleur de cuivre jaune comme étoient leurs ancêtres. Laceria me le dit lui-même, & il conjecturoit que cette blancheur étoit due à l'imagination vive de la Mere, qui regardoit la Lune au temps de la conception ; je laisse à d'autres à examiner si c'en est la véritable cause ; il m'affirma de plus que ces Indiens mourroient fort jeunes.

Ceux-ci & les autres se peignent tout le corps, & quelquefois ils barbouillent leurs enfans à la mammelle ; ils tracent des figures d'Oiseaux, de Bêtes, d'Hommes, d'Arbres, & de toute autre chose dans tous les endroits du corps, sur tout au visage ; mais ces figures qu'ils font grandes ou petites, suivant leur fantaisie, n'imitent pas trop bien le naturel.

Les femmes sur tout s'exercent à ce métier, & s'y plaisent beaucoup. Le rouge, le bleu, & le jaune, sont des couleurs qu'elles aiment le plus, à cause de leur éclat & de leur agrément. On les détrempent avec une espèce d'huile, & on les garde dans des caïchacs pour s'en servir au besoin. Les femmes étendent ces couleurs sur le cuir,

avec un pinceau de bois dont l'un des bouts est mâché, & par ce moyen rendu flexible comme une brosse. Cette peinture peut tenir quelques semaines, & on la renouvelle de tems en tems. C'est ainsi qu'en me peignit moi-même.

Mais les plus experts dans cet art sont des figures plus délicates, & ils les impriment de cette manière. Ils tracent d'abord avec leur pinceau une ébauche de la figure qu'ils veulent peindre; ensuite ils la piquent par tout avec une épine, jusqu'à ce que le sang en sorte; après ils froissent l'ongle avec la main, teinte de la couleur qui leur plaît; & alors cette peinture est ineffaçable. Mais de quarante à peine y en a-t-il un parmi eux, qui soit ainsi peint.

Un de mes Compagnons de voyage nomm^é Bullman, me fit de lui voir une de ces figures, que les Nègres lui avoient imprimé sur la joue; mais après l'avoir bien examiné & lui avoir enlevé une bonne partie du cuir, il me fut impossible d'en venir entièrement à bout. Lors que les hommes vont à la guerre, ils se peignent tout le visage de rouge, & ils se couvrent les épaules, le paitine, & le reste du corps de grandes taches noires, jaunes, ou de telle autre couleur qui leur vient en fantaisie; mais la nuit, avant qu'ils se couchent, ils ne manquent pas de se laver dans les rivières pour enlever tout ce plâtre.

Ils vont d'ordinaire tout-nuds; mais les femmes ont une espèce de tablier fait de toile de linon, qu'elles attachent par derrière avec un bout de fil, & qui leur pend jusqu'au genou, ou même jusqu'à la che-

ville, si elles en peuvent trouver un morceau de cette longueur. Elles attrapent quelquefois de vieilles hardes par des chemins qu'elles font avec les Indiens fournis aux Espagnols, & alors elles s'en parent avec beaucoup de faste. Mr Dampier rapporte qu'il gagna un Indien boutré & en obtint ce qu'il lui demandoit, par un présent qu'il fit à sa femme d'une jupe, couleur de bleu celeste. En un mot, il n'y a rien qui fasse plus de plaisir aux femmes que de leur donner des habits, sur tout d'une couleur gaie.

Les hommes n'ont pas le moindre haillon sur le corps pour couvrir leur nudité, quoique le pluspart des autres Indiens aient tous quelque chose. Mais ceux-ci ont un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un moreau de feuille de plume, qui est de figure conique, & qui ressemble à un serpinois. Ils font entrer leur Penis avec force dans son enveloppe, & ils decouvrent ensuite avec cet espee d'entonnoir, qu'ils attachent ferme avec un cordon autour de leurs reins. Pour le Scrotum il est exposé à la vue de tout le monde, & ils n'ont pas à cet égard la même pudeur qu'ils ont pour le Penis, qu'ils ne montrent jamais à découvert. S'il arrive même par quelque accident qu'il vient à paroître, les autres en découvrent tout yeux, & lors qu'ils ont besoin de faire du Vent ils se tiennent à quatre, ils se baissent, & tant il en est de la honte de se bailler, qu'ils se font de la honte de se bailler plus que les hommes. Et les femmes vont se joindre à la fête dans une posture de la

un homme
pendu
des larmes
umies
aient avec
rappor-
en obli-
esent qu'il
ut de leur
n qui fef-
ne de leur
une cou-
ndre haif-
ur nudité,
lient aient
ci eux un
selon leurs
le de plain-
de qui se-
entret leur
ppe, de fis
pree d'en-
e avec un
ut le Scro-
ur le mout-
d la mout-
qu'il se
S'il arrive
il vient à
ne les yeux ;
de de leur
mout, &
mout
de la mout

Marche des Indiens lors qu'ils
visite a quelqu'un ou qu'il vont a

leur Serres



...s lors qu'ils vont rendre
qu'il vont en Feste.

Femme

Le...



[The text in this block is extremely faded and illegible, appearing as a series of horizontal lines.]

[The text in this block is also illegible due to fading and is partially cut off on the right edge.]

beaucoup de pudeur sur ce chapitre. En general les uns & les autres ont de la modestie, & ils ont de la propreté.

Cependant les hommes ne méprisent pas tout-à-fait les habits; & lors que nous donnions une vieille chemise à quelqu'un d'entr'eux, ils ne manquoient pas de s'en couvrir, & de trotter ensuite avec plus d'emphase qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, ils ont une espece de robe longue faite de toile de coton qui est de la figure des Soquetilles de nos Chartiers, & qui leur pend jusques aux talons, avec une frange du même fil, d'environ un pan de hauteur, & des manches ouvertes, larges, & qui ne vont qu'à la moitié du bras. Ces robes sont ou blanches, ou d'un noir de suye, & ils les mettent par dessus la tête; mais ils ne s'en servent que pour des occasions extraordinaires, lors qu'il s'agit par exemple, d'accompagner leur Roi ou leur Chef à une Fête, ou à des Nôces, ou de se trouver au Conseil & en pareilles rencontres, ils ne vont pas au lieu du rendez vous avec ces robes sur le dos; mais les femmes les portent après eux dans des paniers avec leurs autres ornemens; & lors qu'ils sont arrivez au lieu de l'assemblée, ils s'ajustent le mieux qu'ils peuvent. Quelquesfois ils se promènent dans cet équipage autour de la plantation; ou de l'endroit où ils se rendent; & je vis un jour Lacésta qui marchoit accompagné de 2 ou 300 hommes équipez de cette maniere, & qu'il sembloit passer en revue. Je pris garde même que ceux qui avoient les robes noires alloient devant lui, & que les blanches suivoient; les uns & les autres

armez de lances qui étoient de la couleur de leurs robes.

Outre le rouge, dont les hommes se teignent le visage lors qu'ils vont à la guerre, ils portent toujours une petite lame d'orfeverie qui leur couvre la bouche. La plupart en ont d'argent, & il n'y a que les principaux qui en aient d'or. Elle est de figure ovale, & de la longueur de la bouche. Il y a une ouverture en forme de croissant, dont les pointes serrent l'entre-deux des narines, d'où elle est suspendue & tombe sur la lèvre inférieure. Elle peut avoir l'épaisseur d'une Guinée au milieu; mais elle est plus mince vers les extrémités. Ils se parent d'une lame de cette grandeur lors qu'ils vont à quelque Festin, ou au Conseil; mais à l'ordinaire, ou dans une longue marche, ou à la chasse, ils en portent une beaucoup plus petite, & qui ne leur couvre pas les lèvres, quoi qu'elle soit de la même figure. J'en portois une d'or de cette espèce, lors que j'étois avec eux.

Au lieu de cette lame, les femmes portent un anneau rond, qui passe à travers l'entre-deux des narines, & qui diffère pour la grandeur & le métal, selon le rang qu'elles tiennent & les occasions. Les plus gros sont de la grosseur du tuyau d'une plume d'Oie, & il arrive souvent qu'à la longue & par leurs poids, ils font descendre l'entre-deux des narines jusques à la bouche, sur tout aux vieilles femmes.

Lors que les hommes & les femmes se trouvent à quelque repas solennel, ils ôtent ces lames & ces anneaux, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de manger; ensuite ils les re-

mettent, après les avoir frottés & rendus bien luisans. Mais à l'ordinaire, quand ils mangent ou boivent, ils se contentent d'élever avec la main gauche les petites lames ou les anneaux qu'ils portent alors, (& les anneaux des femmes ne sont jamais si petits qu'ils ne tombent sur les lèvres) pendant qu'ils se servent de la main droite pour mettre le morceau ou la coupe à la bouche. Je remarquerai d'ailleurs en passant qu'ils emploient toujours la main droite dans tout ce qu'ils font, & que je n'ai point vu de gauchers parmi eux. D'un autre côté, ces anneaux & ces lames ne les empêchent pas beaucoup de parler, quoi qu'ils leur battent sur les lèvres.

En certaines occasions extraordinaires le Chef ou le Roi, & quelques-uns des plus considérables du pais, portent à chaque oreille deux grosses pièces d'or attachées à un anneau, & dont l'une vient sur la poitrine & l'autre est suspendue derrière l'épaule. Elles ont à peu près un pan de long, la forme d'un cœur, qui a la pointe en bas, & une lame étroite à la partie supérieure, de trois ou quatre pouces de longueur, où il y a un trou, à travers lequel on fait passer l'anneau. Ces pendans à forte d'être portés, allongent les oreilles, & y font de gros trous.

Je vis un jour Lacenta, dans un grand Conseil avec un Diadème d'or autour de la tête, de huit ou neuf pouces de large, dentelé au-dessus comme une scie, & doublé en dedans d'un réseau de petites canes. Tous les hommes armés qui étoient avec lui, avoient un bandeau de la même figu-

re, qui ressembloit à un panier, fait de canes bien travaillées & fortjoliment peintes, la plupart de rouge; & qui sans être couverts d'une lame d'or, étoit environné de longues plumes bigarrées de divers oiseaux: mais Lacenta n'avoit point de ces plumes à son Diadème.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a d'autres qui sont de tous les âges, de toutes les sexes & de toutes les conditions; je veux dire des colliers composez de dents, de coquilles, de grains de verre, ou d'autres choses de cette nature, & qui leur pendent jusques au creux de l'estomac. Les premiers sont ajustez avec beaucoup d'art. L'on en met plusieurs ensemble, & les dents qui sont en forme de scie, s'enchaînent si bien les uns avec les autres, qu'on les prendroit pour une seule masse d'os continuée. Il n'y avoit que Lacenta, & un petit nombre des principaux qui s'ornassent de ces colliers en certaines occasions extraordinaires, & ils les plaçoient toujours au-dessus des autres. Je ne sçai pour quel sujet mes camarades & moi, crûvions que c'étoient des dents de Tigre; mais que je n'y avois jamais vu aucun de ces animaux: j'ai pourtant ouï dire qu'il y en a sur l'isthme, & quelques-uns de mes compagnons de fortune m'assurèrent qu'ils y en avoient tué un. Lors même que j'y passai avec le Capitaine Sharp, quelques hommes de l'équipage nous rapportèrent qu'ils en avoient vu un d'assez proche, qui les avoit regardé fixement. L'on m'a dit aussi qu'à la baye de Campêche, il s'en trouve une sorte de petits qui sont bien furieux.

Pour revenir aux colliers, les autres personnes, hommes & femmes, n'en portent point avec des dents, excepté qu'ils en feroient quelques-unes çà & là entre le reste de leurs habioles. Une seule personne en a quelquefois, ou 400 autour du cou, les uns de grain de verre, les autres de coquilles, &c. disposez en sept, ou huit rangs, dont chacun fait une espèce de corde, les uns plus hauts, & les autres plus bas; quoiqu'ils n'y observent guère de mesure, sur tout les femmes qui portent les leurs presque en un monceau. Tous les collichets qui leur tombent sous la main, trouvent leur place dans ces colliers, & plus ils sont pesans, plus on les estime. Il faut qu'une femme soit bien pauvre, si elle n'en a pas le poids de quinze ou vingt livres sur le cou: quelques-unes en portent jusqu'à trente livres ou même davantage. Les hommes en ont presque le double, suivant que leurs forces & leurs richesses le permettent.

Lors qu'ils demeurent à la maison, & qu'ils vont à la chasse, ou à la guerre, ils ne portent point de ces colliers; mais ils s'en équipent, quand il s'agit de paroître en cérémonie, à un Festin, à des Noces, ou à quelque autre assemblée publique. Dans ces occasions, les femmes suivent les hommes jusques au lieu du rendez-vous & leur portent ces colliers avec tout leur autre attirail dans des panniers; c'est-à-dire, qu'une femme en porte deux, un à chaque bout d'un bâton qu'elle met sur l'épaule. Ils ne sont pas plutôt arrivez au lieu marqué, qu'ils se parent de tous ces orne-

ments, & se promènent d'un côté & d'autre : quelquefois même ils dansent avec cet équipage, & ne se donnent point de relâche, qu'ils ne soient tous trempés de sueur. Lors qu'ils prennent leurs repas, ils ôtent ces colliers, & ils les remettent ensuite.

Les enfans en portent quelques-uns assez petits, & ceux qui sont à la mammelle en ont un ou deux grains de verre : outre ces colliers, les femmes portent aussi quelquefois des bracelets composez d'un petit nombre de ces mêmes grains, & qui sont plusieurs tours. Lors que les hommes, & les femmes s'ajustent avec toutes ces galanteries, & qu'ils se peignent le cuir, ils n'ont pas tant méchante mine.

La plupart des maisons où ils habitent, sont dispersées çà & là, sur tous dans les nouvelles plantations, & toujours situées au bord d'une rivière : il y en a pourtant en quelques endroits plusieurs ensemble, qui peuvent former un Bourg, ou une Ville, quoiqu'elles ne soient pas rangées de suite, ni vis-à-vis les unes des autres pour faire des rues : il en est à peu près de ces maisons, comme de certains Villages qu'il y a chez nous dans le pays des forêts, & ailleurs : ils ont leurs plantations dans le voisinage, à différentes distances, & il y a toujours une place de réserve pour y bâtir le magasin commun : ils ne changent pas souvent de demeure, à moins qu'ils ne craignent l'approche des Espagnols, ou que la graisse de leurs terres, qu'ils ne cultivent jamais, ne soit épuisée.

Ils ne jettent aucun fondement pour bâtir, & ils se contentent de faire des trou-

DE Mr WAFER.

377

deux ou trois piez de distance les uns des autres, où ils fichent des petits pieux d'une égale hauteur, & de 6, 7, ou 8 piez de long. L'entre-deux est rempli de bâtons, qu'on enduit de terre, & cela fait les murailles. On élève ensuite le toit en talus sur de petits chevrons, & on le couvre avec des feuilles de Palmier. Tout ce bâtiment est fort irrégulier, il peut avoir 24 ou 25 piez de long, & il est large à proportion. Il n'y a point de cheminée; de sorte qu'on allume le feu au milieu de la place, & que la fumée sort par un trou qui est sur le toit, ou à travers les crevasses qu'il y a. Ce n'est pas tant une maison partagée en chambres, qu'un amas de cabanes jointes ensemble: il n'y a ni étages ni portes, ni armoires, & les sieges ne sont que des troncs de bois. Tous ceux de la famille ont un branle chacun, & ils les suspendent d'un bout à l'autre de ces cabanes.

Les habitans d'un Village, où plusieurs maisons voisines ont un magasin ou un Port en commun; qui est d'ordinaire de 120 ou de 130 piez de long, & de 24 de large: la muraille peut avoir 9 ou 10 piez de haut, & autour de 20 jusques au faite: le toit est couvert de feuilles comme celui des autres maisons. Les matériaux & la structure en sont aussi à peu près les mêmes; excepté qu'il n'y a nulle séparation. Toutes les faces de ces magasins sont remplies de trous, de la grosseur du poing, dispersés de tous côtez sans aucun ordre, & dont la figure est irrégulière. C'est par ces trous qu'ils découvrent un ennemi qui approche, & qu'ils tirent leurs fleches; mais ils ne

ignavent ce que c'est que de le prendre en
 fente : ils bâcissent toujours ces maisons sur
 un terrain uni, au pied d'une colline, &
 ils attachent les arbres & les buissons tout
 autour à la portée d'une flèche : il y a une
 ouverture à chaque extrémité, qu'ils barric-
 cadent avec une espèce de porte faite de
 bois de Macaw & de Canes partagée en
 deux & liée ensemble avec une sorte d'o-
 sier. Cette porte peut avoir un pié d'épais-
 seur : ils la tiennent prête pour en fermer
 ces ouvertures, & empêcher les ennemis
 d'y entrer ; d'ailleurs, il y a deux ou trois
 pieux enfoncez en terre pour la soutenir.
 Le mal que je vois à ces Forts, c'est qu'on y
 peut mettre aisément le feu ; & les Espa-
 gnols en viennent à bout par le moyen des
 flèches qui tirent sur le toit, & dont le fer
 est rouge : il y a d'ordinaire une famille qui
 loge dans ce magasin, pour le garder, & le
 tenir propre. En effet, on y remarque une
 grande propreté ; de même que dans les
 maisons des particuliers. Ces Forts leur ser-
 vent aussi pour y tenir Conseil, & leurs au-
 tres assemblées generales.

Ils ne cultivent des Plantains, & ne se-
 ment du Maiz, &c. autour de leurs habi-
 tations, qu'autant qu'il leur en faut pour
 le besoin. Le pays est si couvert de forêts,
 que la premiere chose qu'ils font pour dé-
 fricher la terre, c'est de couper les arbres,
 & ils laissent quelquefois sur la place trois
 ou quatre années de suite, jusqu'à ce qu'ils
 y mettent le feu. Cependant ils sement du
 Maiz entre les arbres ainsi abatus, dont les
 racines se pourrissent à la longue, parce-
 qu'ils n'ont point d'instrumens pour les ar-

racher. Après que la place est bien nette, ils y font aussi des trous assez irréguliers, & à des distances inégales, dans chacun desquels ils font un trou avec les doigts, où ils jettent deux ou trois grains de Maiz qu'il couvrent ensuite de terre; de même qu'on plante les Fèves dans nos Jardins. On sème ici vers le mois d'Avril; & la récolte se fait en Septembre, ou en Octobre: ils arrachent les épis avec la main, comme on le pratique ailleurs. Quoique je ne fusse pas ici au tems de la moisson, je vis dans leurs cabanes le Maiz de la récolte qui avoit précédé. Au lieu de le battre, ils le fient entre les mains: ils n'en font ni pain, ni gâteaux; mais après avoir rôti le grain, ils le moulent entre deux pierres, à peu-près comme on fait le Chocholate, & ils se servent de la farine en plusieurs choses. Par exemple, ils la détrempent dans une calebace avec de l'eau, & ils boivent cette liqueur. En voyage, quand ils n'ont pas le loisir de faire d'autres provisions, celle-ci leur est d'un grand secours. Ils appellent ce mélange Chicha, qui signifie du Maiz, si je ne me trompe.

Ils font aussi une autre liqueur avec le Maiz, qu'ils appellent Chichah-Copah; & le dernier de ces deux mots signifie boisson. Lors qu'il s'agit de célébrer une Fête ou un mariage, ils infusent 20 ou 30 boisseaux de Maiz dans une auge pleine d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit imprégnée du grain, & qu'elle commence à s'aigrir. Alors quelques vieilles femmes, qui n'ont guère autre chose à faire, mâchent des grains de Maiz qu'elles mettent dans des Calebaces,

quand elles croient d'en avoir assez, elles versent ce mélange de Salive & de Maiz dans l'auge, après en avoir tiré le grain qu'on y avoit infusé. Cette espèce de bouillie sert de levain, & donne aussi tôt une petite fermentation à toute la liqueur, quand elle ne fermente plus, on la tire au fin dans une autre auge, & ensuite elle est bonne à boire. Elle a le goût de la petite bière qui est aigre, & avec tout cela elle entretient beaucoup : ils en boivent à longs traits, & ils en sont fort avides, quoi qu'elle leur donne quantité de rapports. C'est leur boisson délicieuse & pour la regale ; car pour l'ordinaire ils ne boivent que de l'eau toute pure ou du Misslaw.

Il y a deux sortes de Misslaw, dont l'un se fait avec des Plantains frais, & l'autre avec de secs : ils rôtissent les premiers dans leur coque ; & après l'avoir ôtée, ils mettent la chair dans une calabasse pleine d'eau où ils la délaient avec les mains, & ensuite, ils boivent cette liqueur. L'autre sorte de Misslaw se fait avec des gâteaux de Plantains secs ; lors que ce fruit est cueilli mûr, il ne se garde pas, & il se pourrit bien tôt, s'il reste dans la coque. Pour prévenir cela, on fait une pâte de la chair, & on la sèche à petit feu sur une espèce de grille faite de bâtons. L'on en coupe un morceau quand on veut faire du Misslaw, & on le détrempe de la même manière. Les naturels du pays s'en munissent toujours lors qu'ils vont en voyage, sur tout dans les endroits où ils n'espèrent pas de trouver des Plantains mûrs, quoi qu'ils les aiment mieux secs ; ils en font aussi bouillir de verde ou à moi-

tié
au
des
de
ne
de
plan
cul
I
sala
qu
Ma
qu
té d
tou
I
tati
seu
turo
qui
le
cou
vra
gar
te
qu
sur
pen
ce
ven
fon
serv
qu
ge
la n
Qua
pass

hez, elles
de Maiz
le grain
de bouill-
si tôt une
liqueur,
la tire au
ite elle est
e la petite
t cela elle
nt à longs
quoi quel.
C'est leur
gale; car
ue de l'eau

dont l'un
& l'autre
niers dans
ls mettent
d'eau où
e ensuite;
e sorte de
Plantains
il mûr, il
bien tôt,
enir cela,
on la sèche
rille faire
eau quand
détrempe
els du país
ls vont en
bits où ils
Plantains
ieux secs;
ou à moi-

tié mûrs, & ils les mangent avec la viande
au lieu de pain : ils se servent de même
des Yams, & des Potates, & de la racine
de Cassave, qu'ils rôtissent quelquefois : il
ne leur manque jamais une bonne quantité
de l'une ou l'autre de ces choses dans leurs
plantations, sur tout dans celles qui sont
cultivées depuis long-tems.

D'ailleurs, on n'y voit ni herbage, ni
salade, & je ne me suis jamais apperçu
qu'ils mangeassent aucune sorte d'herbe.
Mais ils n'oublient pas d'y planter du poivre
qu'ils aiment beaucoup, ni d'y avoir quan-
té de Pommes de Pin, dont ils mangent
tous les jours.

Les hommes défrichent d'abord les plan-
tations, & les mettent en bon état; les
femmes ensuite ont tout le soin de la cul-
ture. Ce sont elles qui bêchent la terre,
qui plantent, qui sèment & qui cueillent
le Maiz, les Yams, &c. Il n'y a que la
coupe des arbres, & de tels autres ou-
vrages au-dessus de leurs forces qui re-
gardent les hommes. Elles ont la condui-
te de tout le ménage, & l'on peut dire
qu'elles sont les servantes de la famille;
sur tout les vieilles femmes, qui s'occu-
pent à faire la cuisine, à laver, & à tout
ce qui est de leur portée. Elles sui-
vent aussi leurs maris en campagne, &
sont pour eux tout ce qu'il y a de plus
servile. En un mot, il ne s'en faut guère
qu'elles ne soient leurs chevaux de char-
ge; puis qu'elles portent tout l'attirail de
la maison, les ustensiles, les vivres, &c.
Quand ils arrivent au lieu, où ils doivent
passer la nuit, la femme prépare le souper

pendant que le mari attache les branles : car chacun couche dans le sien.

Mais quoi que les femmes soient ainsi employées à toute sorte d'ouvrage servile, soit à la maison , ou à la campagne , & qu'elles soient en quelque maniere les esclaves de leurs maris ; malgré tout cela, elles s'acquittent de leur devoir avec tant de promptitude & si gaiement , qu'il semble que ce soit plutôt par leur choix , que par aucune nécessité qu'on leur ait imposée. Elles sont en général d'un très-bon naturel , civiles & obligeantes les unes envers les autres , sur tout à l'égard des étrangers , & prêtes à leur rendre tous les services légitimes qu'elles peuvent. Elles ont beaucoup de respect & de soumission pour leurs maris ; & ceux-ci à leur tour ne manquent ni d'amitié ni de complaisance pour elles. Je n'ai jamais vu qu'aucun Indien batit sa femme ni qu'il lui dir des injures. Dans les querelles même qu'ils ont ensemble , lors qu'ils se divertissent à boire , ils ne font pas la moindre malhonnêteté aux femmes qui se trouvent avec eux.

Outre toutes ces peines que les femmes se donnent , elles ont soin d'élever leurs enfans. Lors qu'une femme est accouchée , une demi-heure après tout au plus , une autre vient qui prend l'enfant entre ses bras & la mere sur son dos , & les porte ainsi à la rivière pour les y laver. Durant le premier mois , l'enfant est attaché sur une planche , ou plutôt sur une piece de bois de Macaw refendu , puisqu'ils n'ont point de scies pour faire des planches, & on l'emmaillotte avec ce bois , sur lequel il a le

dos
que
joye
che
&
pren
ter
un p
que
bâto
A
gran
pere
de la
à l'
cet
un p
ans
pas
sans
C'est
qu'il
& q
avec
Mai
cha
trou
suiv
font
nen
voy
Gar
touj
den
mai
viei
L

ranles : car
oient ainſi
ge ſervile,
pagne, &
iere les eſ-
tout cela,
avec tant
qu'il ſem-
choix, que
ait impo-
rés-bon na-
unes envers
étrangers,
ſervicos, lo-
ont beau-
n pour leurs
e manquent
pour elles.
bien batit ſa
es. Dans les
semble, lors
ne ſont pas
femmes qui
les femmes
élever leurs
accouchée,
plus, une
ntre ſes bras
s porte ainſi
rant le pre-
hé ſur une
cece de bois
n'ont point
& on l'em-
quel il a le

dos appuyé : auffi leurs enfans ſont-ils preſ-
que toujours fort droits. Quand il faut ne-
voyer ſes ordures, on l'ôte de cette plan-
che, on la lave bien avec de l'eau froide,
& on le remet enſuite au maillot. La mere
prend tout ce paquet, lors qu'elle veut alai-
ter ſon enfant, & le couche enſuite dans
un petit branle fait expreſ pour cet uſage,
que l'on tient ouvert par le moyen de petits
bâtons qui croiſent d'un bord à l'autre.

A meſure que les Garçons deviennent
grands, ils ſont élevez aux exercices de leurs
peres; ſur tout à tirer de l'Aro, & à darder
de la Lance; & ils ſont fort adroits à l'un &
à l'autre. Je leur ai vû faire des choſes à
cet égard preſqu'incroyables; par exemple,
un petit Garçon qui n'avoit pas plus de huit
ans, ſechoit une cane en terre, & à vingt
pas de-la il la fendoit d'un coup de flèche,
ſans la manquer pluſieurs fois de ſuite.
C'eſt auffi leur principal exercice; & lors
qu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans,
& qu'ils ont la force de porter leurs vivres
avec une Calebace pleine de leur boiſſon de
Maiz, ils accompagnent leur pere à la
chaffe, ils tirent les petits oiſeaux qu'ils
trouvent, & ils s'engagent même à pour-
ſuivre le gros gibier. Lors que les enfans
ſont trop jeunes, ces Indiens ne les pren-
nent jamais avec eux, ſoit qu'ils aillent en
voyage, à la chaffe, ou à la guerre. Les
Garçons qui ſont un peu grands, ſuivent
toujours le Pere & la Mere, & leur ren-
dent tous les petits ſervices qu'ils peuvent;
mais les filles reſtent à la maiſon avec les
vieilles femmes.

Les Peres & les Meres ont beaucoup

de tendresse pour leurs enfans, & je n'ai presque jamais vu qu'ils les traitassent avec la moindre severité : ils leur permettent de se divertir de la maniere qu'ils l'entendent. Les petits Garçons & les petites Filles, à l'exemple de leurs Peres & Meres prennent grand plaisir à la nage & à la pêche. Les uns & les autres vont tout nuds, jusques à l'âge de puberté, alors les Filles mettent leur tablier & les Garçons l'entonnoir.

Les Meres elevent leurs Filles à tous les ouvrages domestiques. Elles s'en font aider pour aprêter les vivres, & les occupent à tirer les fils de l'écorce du Maho, à battre l'Herbe de soye, dont on fait du fil, des cordes & des filets, à nettoyer le coton, & à le filer pour s'en servir ensuite à faire des toiles. Les femmes les ourdissent sur un rouleau de bois, qui peut avoir trois piez de long, & qui tourne sans peine entre deux poteaux, où il est enchassé. C'est là-dessus qu'elles mettent les fils de coton, d'une longueur proportionnée à l'usage qu'elles en veulent faire, mais qui n'excede jamais trois ou quatre verges, soit qu'elles destinent la toile pour un branle, ou cette espece de tablier qu'elles attachent autour de leurs reins, ou des robes, ou enfin pour des couvertures, dont elles se servent dans leurs branles ; de sorte qu'elles nourdisent jamais une piece de coton, dans le dessein de la couper, mais tout juste de la mesure qu'elle doit être pour l'un ou l'autre de ces usages, qui sont les seuls qu'on fait ici de la toile. Ces fils ainsi montez sur le rouleau forment la chaîne, & la trême est dévidée sur un petit morceau de bois de Macay,

& je n'ai
assent avec
mettent de
entendent.
s Filles, à
s prennent
pe. Les uns
ues à l'âge
ent leur ta-

s à tous les
n font aider
occupent à
o, à battre
du fil, des
le coton,
uite à faire
ssent sur un
trois piez
peine entre
e. C'est là-
de coton,
à l'usage
ui n'excede
oir qu'elles
e, ou cette
hent autour
u enfin pour
servent dans
nourdisent
ns le dessein
de la mesure
autre de ces
fait ici de
t le rouleau
est déviée
de Macaw,

qui a une entailleure à chaque extrémité ;
& qui sert de Navette ; elles prennent a-
vec les doigts d'une main de deux fils l'un
de la chaîne, où elles passent leur Navette
avec l'autre, & continuent ainsi jusques au
bout : afin même que la toile soit bien ser-
rée, elles ont une regle de bois de Macaw,
qui est entre les fils de la chaîne & qui leur
sert à la battre à chaque tour.

Les petites Filles tordent aussi de la laine
de coton pour des franges, & préparent
des canes, ou des feuilles de palmier, de
même que les petits Garçons, pour en fai-
re des corbeilles ; ce qui est l'ouvrage des
hommes. Ils teignent d'abord ces mate-
riaux de différentes couleurs vives, & en-
suite ils les entrelassent fortjoliment : ils
font aussi de petites coupes bien propres,
d'un ouvrage si fin & si serré, quelles peu-
vent contenir toutes sortes de liqueurs, sans
être enduites de laque, ni de vernis : ils
s'en servent à boire, de même que de leurs
Calebaces, qu'ils peignent avec beaucoup
d'art : il y a de ces corbeilles de différen-
tes grandeurs & dont l'ouvrage est fort di-
versifié ; elles sont si fermes, qu'on peut les
écraser & les letter çà & là, sans y faire
presque le moindre mal. D'ailleurs, ils les
emploient à porter leurs hardes & à de tels
autres usages.

Les jeunes Filles, qui ont atteint l'âge
de puberté, ne se montrent à personne :
S'il arrive même par hasard qu'il vienne
quelqu'un à l'endroit où elles sont con-
finées, quand ce seroit leur Pere, elles met-
tent d'abord une piece de coton devant le
visage en guise de voile, Mais cette façon

ce d'emprisonnement n'est pas de longue durée ; elles paroissent bien-tôt en public, puisqu'on les marie de bonne heure. Elles sont fort modestes ; & quoi qu'elles prennent un homme par toute sorte d'endroits, elles le font avec beaucoup d'innocence & de simplicité.

Ils ont tous plusieurs femmes ; Lacenta en avoit sept : & lorsqu'il entreprenoit quelque long voyage, on les distribuoit de telle manière, qu'il en trouvoit une à chaque nouveau gîte.

L'adultère est puni par la mort des deux Complices. Cependant, si la femme avoue le fait à son mari, & jure qu'elle a été violée, elle est reçue en grace ; mais si elle cache l'action, & qu'elle en soit convaincue, on la brûle sans quartier. Leurs Loix sont aussi fort severes à d'autres égards, & il n'y a point de pardon pour un Volcur.

Si un homme débauche une Vierge, on le fonde avec une sorte d'épine qu'on tourne dix ou douze fois ; ce qui cause non seulement une grande douleur, mais ulcère la partie & donne même la mort ; quoi qu'il patient ait la liberté de se guerir s'il peut. Ces faits, au reste, doivent être bien avérés, & les témoins jurent par leur dent.

Lors qu'ils se marient, le Pere de l'Epouse, ou son plus proche parent, la garde une semaine entière dans son appartement où il couche lui-même ; je ne sçai si c'est pour témoigner la répugnance qu'il a de la perdre, ou pour quelque autre raison ; quoiqu'il en soit, il la remet ensuite à son Mari.

Quand un Pere dispose de sa Fille, il in-

Mais tous les Indiens à 20 miles à la ronde, & il leur fait un grand repas. Tous ceux qui viennent aux Noces portent quelque chose, & personne ne s'y trouve les mains vuides; les hommes y portent leurs haches pour travailler; les femmes un demi boisseau de Maiz; les petits garçons du fruit & des racines; & les petites filles de la volaille & des œufs. Ils laissent leurs présens à la porte de la maison, & ils se retirent ensuite, jusqu'à ce que tous les conviez y aient posé chacun le sien. Les gens de la maison les prennent & en disposent de la maniere qu'ils l'entendent.

Cela fait, les hommes retournent au lieu où se doivent célébrer les Noces, & l'Epoux leur presente à chacun une calebasse de liqueur forte, & les conduit à travers la maison dans une grande Cour. Les femmes qui viennent après; reçoivent aussi une calebasse de liqueur, & se rendent au même endroit. Les petits garçons suivent, & enfin les petites filles, qui vont joindre la compagne, après avoir bû à la porte.

Les Peres des nouveaux mariez viennent ensuite. L'un mène son fils; & l'autre sa fille. Le premier fait un discours à l'assemblée, & il n'a pas plutôt fini qu'il se met à danser, & à faire des postures grotesques, jusqu'à ce qu'il soit tout en sueur. Il se met ensuite à genoux, & il donne son fils à la fiancée; dont le Pere, qui est aussi à genoux, la tient par la main, après avoir dansé à son tour, jusqu'à n'en pouvoir plus. Alors les jeunes mariez se prennent par la main, & l'epoux rend l'epouse à son Pere, c'est ainsi que la cérémonie finit.

Tous les hommes munis de leurs haches, pousent d'abord des cris de joie, & courent au quartier d'un bois, qu'on a déjà marqué pour servir de plantation aux jeunes mariez. Là, ils abattent les arbres & défrichent la terre avec toute la vigueur possible : ils employent sept ou huit jours à cet ouvrage, & à mesure qu'ils défrichent, les femmes & les filles sement du Maiz, ou de toute autre chose que la saison fournit. Enfin, ils bâtissent une maison pour les nouveaux mariez.

Au bout de la semaine, & lors que les jeunes mariez sont établis dans leur nouvelle demeure, la compagnie se divertit à boire du Chica-Copah, dont on a déjà fait bonne provision, & à manger à ventre débouonné. Après que le repas est fini, les hommes s'en donnent au cœur joye avec la boisson : mais avant que de commencer, l'Epoux se saisit de toutes les armes, & il les attache à la poutre qui soutient le toit de la maison, où personne ne peut les prendre que lui seul. Cela se fait pour prévenir les suites des querelles, où ils s'engagent souvent lors qu'ils ont bu. Ils continuent à boire nuit & jour, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de liqueur, & cela dure trois ou quatre jours. Quelques-uns tiennent bon, pendant que les autres se saoulent & s'endorment. Aussi-tôt que la boisson est finie, & qu'ils ont tous repris leur sens froid, chacun retourne chez soi.

Ils se régalerent en d'autres occasions; par exemple après avoir tenu un grand Conseil, ou à la sortie de quelque autre assemblée, qu'ils font même quelquefois dans la seule

vûe de se divertir. Les hommes boivent d'ordinaire à la santé les uns des autres, & après avoir dit quelque mot, ils avancent la coupe vers la personne à qui ils boivent. Ils n'accordent jamais cet honneur à leurs femmes; bien loin de-là, celles-ci se tiennent debout, & les servent pendant qu'ils mangent, elles prennent la coupe de celui qui a bû, en jettent les restes à terre, la rincent bien, & la donnent pleine à un autre. Soit à un Festin, ou à la maison, les femmes servent toujours leurs maris à table jusques à la fin du repas; ensuite elles vont manger les unes avec les autres, ou chacune en particulier.

Lors que les hommes sont chez eux, ils ne s'embarassent pas beaucoup d'aucune affaire, mais pour n'être pas tout-à-fait oisifs, ils s'occupent souvent à tresser des coupes, des corbeilles & des filets, à polir leurs flèches & leurs lances, à les armer de pointes, & à de tels autres ouvrages.

Les hommes sont aussi une sorte de flûte, de plusieurs petites canes creusées, & quelquefois même d'un seul tuyau: il y a des trous, & ils y soufflent avec violence sans distinguer les Notes: ce qui forme un bruit, qui approche du cri des enfans: ils se plaisent beaucoup à cet exercice, & ils jouent de la flûte en différentes occasions; par exemple, leurs Pawawers ou leurs Devins en jouoient lors qu'ils faisoient leurs sortilèges. En un mot, il n'est rien, dont ils ne s'avisent pour produire quelque son, & pendant que les uns s'occupent à les divertir de cette manière, les autres bou-

Ils murmurent tout de même, lors qu'ils dansent une espèce de branle, où il n'y a que des hommes, 30 ou 40 ensemble, qui forment un cercle : ils étendent leurs mains & les appuient sur les épaules les uns des autres. Ensuite ils se meuvent tout doucement & de côté, & à mesure qu'ils avancent dans le même cercle, ils secouent toutes les jointures de leurs corps d'une manière fort grotesque.

Ils jouent souvent de la flute, & battent le tambour, lors même qu'ils sont occupés à quelque ouvrage; mais ils ne dansent guère, à moins que ce ne soit dans partie de plaisir. Après qu'ils ont dansé quelque tems, celui de la compagnie qui veut se détache du cercle & se met à faire des gambades & des postures; il jette sa lance en l'air & la rattrape; il se plie le dos vers la terre & saute en avant: en un mot, il fait plusieurs autres tours comme ceux de nos Sauteurs; mais avec plus d'activité que d'adresse. Lors que celui-ci est bien las, un autre, ou même deux ou trois à la fois viennent prendre sa place, & jouent le même rôle. Aussi-tôt que le Bal est fini, ils vont se jeter dans le rivièrè tout trempés de sueur; ils s'y lavent bien, & à la sortie de l'eau, ils passent la main sur leurs cheveux & par tout le corps pour la faire tomber. Un de ces Bals, si l'assemblée se trouve nombreuse, dure pour le moins cinq ou six heures, & quelquefois même un jour entier: ils ne font guère ce manège qu'après, s'être un peu divertis à boire: mais ils ne dansent point lors qu'ils ont bu copieusement. La danse, la chasse,

& à tirer au blanc sont leurs plaisirs capitaux. Les hommes & les petits garçons tirent à tout ce qui presente à leurs yeux, quand ce ne seroit que pour s'exercer & faire voir leur adresse.

Les femmes ont aussi leurs danses, & leurs Parties de plaisir, après que leurs maris se sont bien divertis eux-mêmes. J'ai déjà remarqué qu'elles ne se régalent point avec les hommes, & qu'elles ne sont pas de leurs jeux : mais cela n'empêche pas qu'elles ne boivent ent'elles jusques à se saouler. D'ailleurs elles ont grand soin de leurs maris quand ils sont yvres. D'abord qu'une femme voit que son mari n'en peut plus, elle se fait aider par une ou deux femmes pour le mettre dans son branle ; & pendant qu'il y ronfle & cuve sa liqueur, elles lui jettent de l'eau sur le corps pour le rafraichir ; lui lavent les mains, les piez, & le visage ; lui passent la main par tout pour en faire tomber l'eau qui s'est échauffée, & l'arrosent à nouveaux frais. J'ai vu de cette maniere dix ou douze hommes couchés dans leurs branles après un régal, & les femmes autour d'eux pour en avoir soin.

Les hommes ne sortent jamais de leur maison pour la moindre chose, quand ce ne seroit que pour aller faire de l'eau, sans prendre quelqueune de leurs armes, soit l'arc & la flèche, leur lance, la hache, ou le couteau long. Leurs plus frequentes expéditions en tems de paix, se bornent à la chasse. ils y vont pour se munir de gibier, lors qu'ils en manquent chez eux. Ils se joignent quelquefois une ou deux familles en-

ble; mais ils font souvent de grandes parties de chasse, où il y a beaucoup de monde. Il se tient guère d'assemblées publiques, & l'on ne celebre peu de Festins, où l'on ne conclue une partie de chasse avant que de se quitter. On fixe le tems & le lieu du rendez-vous, & chacun est obligé de s'y trouver avec tout ce qui lui est nécessaire.

Une de ces chasses dure quelquefois trois ou quatre jours. Il y en a même où ils emploient jusqu'à dix, douze, quinze & dix-huits jours, suivant le gibier qu'ils rencontrent, & la route qu'ils prennent. Ils vont quelquefois jusques à la frontiere, pour trafiquer avec leurs voisins, & ils chassent en allant, & à leur retour, ils n'examinent point les saisons de l'année, pour sçavoir s'il y a du gibier ou non; mais en tout tems ils font ces parties de chasse. Tous ceux de la compagnie se munissent d'un, ou deux chiens pour battre le país, & les femmes s'y trouvent aussi-bien que les hommes. Lors que j'y allois avec eux, ils me donnoient une jeune femme pour me servir, & porter mes provisions dans un panier.

C'est l'usage que l'on fait ici des femmes; elles portent dans leurs corbeilles des Plantains, des Bonanos, des Yams, des Potates, & des racines de Cassave; tout cela bien rôti; mais l'on trouve dans les bois & les plantations ruinées, des Plantains verts, qu'on apprête sur les lieux avec ces racines; de sorte que si l'on doit passer par ces endroits-là, on se charge de moins de provisions. Elles prennent aussi un peu de farine de Maiz, & quelques Plantains

mûrs tout crus, pour en faire du Mislaw. Leurs provisions ne consistent pas en autre chose. Chaque femme porte une calebace; & il y a un ou deux pots de terre qui servent à cuire les viandes pour toute la compagnie. Les hommes portent leurs arcs, & leurs flèches, leurs lances, une petite hache, & un couteau long. Ils vont tous nus pieds, & souvent ils attrapent des égratignures dans les bois où ils passent; mais ils ne s'en mettent pas fort en peine. Ils tuent des Pecaris, des Warris, des Quams, des Chicaly - Chicalis, des Corrosous, & toute autre bête ou oiseau qu'ils rencontrent, excepté les Singes & les bêtes fauves. Ils mangent d'abord la volaille, & tout ce qui ne se peut pas conserver facilement. Ils s'arrêtent la nuit par tout où ils se trouvent au Soleil couché, pourvu que ce soit près d'une rivière ou d'un ruisseau, & sur le penchant d'une montagne. Ils attachent leurs branles à deux arbres; ils se couvrent d'une feuille de Plantain, pour se garantir contre la pluie & le vent; & ils allument un feu qui dure toute la nuit. Ils ne continuent jamais leur chasse après le Soleil couché, & ne la recommencent qu'après qu'il est levé. Les bêtes qu'ils poursuivent le plus, sont le Pecary, & le Warry, qui ne vont pas fort vite à la course, & qui vont par troupes de deux ou trois cens à la fois; de sorte que si les Indiens les surprennent, ils en tuent d'ordinaire quelqu'un à la boulevée. Mais si cela n'arrive point, ils courent souvent un jour entier sans en attraper un seul, ou bien ils en atteignent si peu, par rapport au grand

nombre qu'ils en lancent, que le succès ne répond pas à la fatigue. J'en ai vu lancer moi-même près de mille dans un jour séparés en différentes troupes, & nous n'en tuâmes que deux. Ces animaux s'enfuyaient quelquefois avec les flèches dans le corps, mais s'il y en a quelqu'un qui sont las, il s'arrête à une Baye, où les chiens l'environnent de tous côtez, sans oser en venir aux prises : ils ne font que le harceler & lui mordre les fesses, jusqu'à ce qu'ils voient leurs maîtres derrière un arbre prêts à lâcher leur coup, alors ils se retirent pour éviter la flèche. Aussi tôt qu'un Indien a percé un Warry ou un Pecary, il y court & lui darde sa lance, ensuite il l'éventre, en coupe les boiaux, & le coupe en deux par le travers. Cela fait, il prend un morceau de bois & le taille en pointe aux deux bouts, à chacun desquels il fiche une piece de sa bête, & la porte ainsi sur l'épaule à l'endroit du rendez-vous que l'on a donné aux femmes. La nuit même qu'on a pris une de ces bêtes, l'on en fume la chair à la manière du païs, & on la porte à la maison.

D'ailleurs, soit quadrupede, ou oiseau qu'ils prennent, ils le percent à coups de lances ou de flèches, pour en faire sortir le sang. On le coupe ensuite en quartiers, après lui avoir ôté la tête ; mais si c'est un Pecary, on l'échaude, & si c'est un Warri, on l'écorche. Il y a de certains oiseaux qu'ils ne font que plumer, & il y en a d'autres qu'ils pélent, non pas tous entiers, mais après les avoir déchiquetés par morceaux pour leur servir en voyage,

Comme ils ont très-peu de sel, lors qu'ils veulent garder quelque temps le gibier, ils plantent quatre piez fourchus à 8 ou 9 piez de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux bâtons de cette même longueur, qui se trouvent ainsi parallèles & à un pié de terre. C'est ce qu'on appelle un Barbecuë, & c'est là-dessus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiseaux, avec un petit feu de charbon de bois au-dessous; ils tournent ces pieces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite, ou peut-être même une semaine entiere, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi seches qu'un morceau de bois, ou que nôtre Bœuf fumé. S'ils tuent par hazard quantité d'oiseaux, de Pecaris, ou d'autres bêtes, ils les fument bien à la campagne, & ils les portent ainsi à la maison. S'il il y en a même trop pour la charge des femmes, les hommes leur aident à les porter. Cette chait préparée de la sorte se peut conserver long-tems; mais d'abord que la provision approche de sa fin, ils retournent à la chasse. Ils font aussi un Barbecuë au logis, où ils entassent ces morceaux secs les uns sur les autres, & souvent ils y mettent un peu de cendres chaudes au-dessous, pour les empêcher de se moisir, dans ce pais humide. Ils coupent d'ailleurs de ces pieces à mesure qu'ils en ont besoin.

Toutes les fois qu'ils veulent manger de cette chait fumée, ou de la viande fraîche, ils la coupent par petits morceaux, & la mettent ainsi dans leur pot de terre, avec quelques racines, des Plantains verts, ou des

Bonanos , & une bonne quantité de poivre ; ils étuvent tout cela ensemble à un petit feu , & ils ne souffrent jamais qu'il bouille. Après avoir mis le pot de grand matin , ils le couvrent fort juste , & ils ne le retirent qu'au bout de sept ou huit heures , lors que tout est réduit en pâte. Ceci leur sert pour le seul repas réglé , qu'ils font chaque jour sur le midi ; mais du reste , ils mangent des Plantains , & des Bonanos tout le jour. Ils versent l'étuvée dans un grand plat de terre , ou une calbace , qu'ils mettent sur le gros bloc qui leur sert de table , & ils s'asseyent autour sur de petits blocs. Mais lors qu'il y a quelque Festin , & que la compagnie est nombreuse , ils font un Barbecue de 10 , 12 , ou 20 piez de long , ou même d'avantage , & d'une largeur proportionnée ; & ils y mettent dessus trois ou quatre feuilles de Plantain qui servent de nape. Chacun a sa calbace pleine d'eau à terre , & à sa main droite. Ils fourrent les deux premiers doigts & le pouce dans le plat , pour s'en servir en guise de cueiller , à prendre la viande ; & ils les trempent à chaque morceau dans une calbace qui est à leur côté. Je ne sçai point si c'est pour les nettoyer ou les rafraichir ; mais il est certain qu'ils mangent leur ragoût fort chaud , de même qu'excessivement poivré. Ils ne mangent aucune racine en cette occasion , qui leur tiennne lieu de pain ; mais s'ils ont un grain de sel , après avoir avalé trois ou quatre morceaux de viande , ils le passent sur la langue , pour en relever le goût , & c'est ce qu'ils réiterent à diverses reprises.

poivre ;
petit feu ,
e. Après
in , ils le
e retirent
lors que
fert pour
aque jour
ngent des
jour. Ils
lar de ter-
ent sur le
& ils s'af-
Mais lors
e la com-
un Barbe-
long , ou
ur propor-
s trois ou
servent de
e d'eau à
pourrent les
ce dans le
de cueiller
crempent à
pace qui est
c'est pour
mais il est
agoût fort
ent poivré.
a cette oc-
pain ; mais
avoir avalé
ande , ils le
relever le
à diverses

Lors que les Indiens voyagent , ils se conduisent par le cours du Soleil , ou en son absence , par un point fixe vers lequel ils tendent , & ils remarquent d'ailleurs , de quel côté les branches des arbres plient , pour sçavoir où est le vent. Mais si cette voye leur est inutile , ils font des entailles dans l'écorce des arbres , & l'endroit où elle se trouve la plus épaisse , marque toujours le Sud. Ils prennent leur route à travers les bois , les marécages , les rivières , & même à travers les lieux , où il n'y a ni trasse ni sentier. Aussi sont-ils souvent réduits à se détourner du droit chemin , après l'avoir tenu plusieurs jours de suite , & s'être fait passage à travers les bois taillis , qu'ils abattent avec leurs grands coutreaux , sur tout s'il y a des canes creuses , puis qu'il est impossible d'y pénétrer sans cela. Les hommes , les femmes & les enfans passent les rivières à la nage , & ils n'ont pas besoin d'employer des arbres , comme nous l'avions pratiqué nous mêmes. Ce n'est pas qu'ils ne se mettent dans leurs canots , ou sur leurs radeaux faits de bois léger , lors qu'ils descendent une rivière.

Si quelqu'un leur demande le chemin pour aller quelque part , ce qui nous arriva plusieurs fois en passant & repassant l'Isthme , ils ont accoutumé de le lui montrer avec le doigt ; mais lors qu'il s'agit de sçavoir le tems qu'il faut pour y arriver , ils vous l'indiquent avec le doigt , tourné vers quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hemisphere : & suivant qu'ils montrent plus haut ou plus bas , sont à l'Est ou à l'Ouest du Meridien.

ils désignent le matin ou l'après-midi du jour, auquel on peut espérer de se rendre à la rivière, aux plantations, ou à tout autre lieu que l'on cherche. Ainsi le point, qui est à une égale distance de l'Horizon Oriental & du Meridien, signifie neuf heures du matin; les quatre sixièmes de l'arc diurne du Soleil au Sud-Ouest veulent dire quatre heures de l'après-midi, &c. Si le tems qu'ils ont dessein de marquer n'est pas d'heures, mais de jours, ils tournent le visage vers le Sud, & ils décrivent avec la main l'arc que le cours diurne du Soleil fait de l'Est à l'Ouest; ensuite ils appuyent la tête sur cette main, ils ferment les yeux, & sont semblant de dormir. Ils répètent le même arc, & renouvellent la même peinture autant de fois qu'il y a de journées de lieu où l'on est à celui où l'on veut aller.

Je ne remarquai point qu'il y eut parmi ces Indiens aucune distinction de semaines, ni de jours particuliers; ils ne divisent pas ceux-ci non plus en heures, ni en d'autres portions, excepté celles qu'ils montrent avec le doigt sur l'arc diurne du Soleil. Quand ils emploient ce signe, ou quelque autre que ce soit, ils parlent en même tems, & ils expriment leur pensée dans leur propre langue, quoi qu'ils s'adressent à des Européens qui ne les entendent pas. Ils ne comptent le tems passé que par les revolutions de la Lune; du moins lors que Lacenta m'entretenoit du ravage que les Espagnols avoient fait à l'Ouest, il me disoit que depuis ce malheur, il étoit écoulé grand nombre de Lunes.

La manière, dont ils calculent, se fait par des unitéz, des dizaines & des vingtaines, jusques à cent; mais je ne m'aperçus point qu'ils comptassent au-delà de ce dernier nombre. Pour en exprimer un plus grand, ils prennent une tresse de leurs cheveux, grosse ou petite, à proportion du nombre qu'ils veulent désigner, & la secouent avec la main. Mais s'il s'agit d'en marquer un qui est innombrable, ils prennent tous les cheveux d'un des côtez de la tête & les secouent tout de même.

Lors que nous allâmes à la mer du Sud sous les ordres du Capitaine Sharp, nous étions 336 personnes, outre plusieurs Indiens de l'isthme qui nous accompagnèrent dans cette marche. Ils avoient grande envie de savoir le nombre que nous étions; de sorte que pour en venir à bout, l'un d'eux s'assit auprès d'un sentier qu'il nous falloit tenir, avec un monceau de Maiz à son côté, dont il mettoit un grain dans sa corbeille pour chacun de nous qui passoit devant lui. Il en avoit déjà compté une bonne partie, lors qu'un de nos hommes renversa exprès son panier, & interrompit ainsi son calcul. Je m'aperçus que cette action leur déplaisoit: malgré tout cela, un autre de leur compagnie prit les devans, se cacha dans le bois, & à une petite distance du sentier étroit, où nous devions passer un à un, il se mit à nous compter avec des grains de Maiz. Ce dénombrement fait, ils se trouverent bien embarrassés, pour en venir à la supputation: du moins deux ou trois jours après, lors que nous fumes parmi les Indiens du Sud nous en vîmes vingt ou

trente de plus graves qui s'attrouperent pour supputer les grains qui étoient dans le panier ; ils les mirent d'abord sur une feuille de plantain, & il y en eut plusieurs qui tâcherent de les compter un à un. Mais lorsque venus sans doute au bout de leur calcul, ils parurent s'échauffer & disputer fortement là-dessus, un de la compagnie se leva, choisit une tresse de ses cheveux, & la secoua, pour dire selon toutes les apparences, que le nombre étoit grand & inconnu. Quoi qu'il en soit, il termina par ce moyen leur dispute, & l'un d'eux nous suivit, pour nous demander en méchant Espagnol, quel nombre nous étions.

Les nombres cardinaux, un, deux, trois, &c. portent chez eux les noms suivans.

1. *Conjugo.*
2. *Poquab.*
3. *Pauquab.*
4. *Pak-quab.*
5. *Etterab.*
6. *Indricab.*
7. *Coogolab.*
8. *Paukopab.*
9. *Pakēkopab.*
10. *Anivega.*
11. *Anivega Conjugo.*
12. *Anivega Poquab.*
13. *Anivega Pauquab, &c.*
20. *Toala Boguab. &c.*
40. *Toala Guannab, &c.*

Au dessous de 10 ils nomment facilement le nombre particulier dont il s'agit, sans aucune autre cérémonie. Mais lors qu'ils

nomment *Anivego*, ou 10, ils joignent leurs mains ouvertes ensemble. Pour dire 11, 12, 13, jusques à 20. Ils prononcent *Anivego*, & joignent d'abord les mains; ensuite ils les séparent, & touchent les doigts de la main gauche, un par un, avec le premier de la droite, & ils disent *Anivego Conjugo*, *Anivego Poquah*, *Anivego Pauquah*, &c. jusques au nombre qu'ils veulent exprimer, s'il est au dessous de 20.

Lors qu'ils prononcent *Toola Boguab*, c'est-à-dire 20, ils joignent les mains deux fois, une pour chaque 10. Pour 21, ils disent *Toola boguab Conjugo*; pour 22, *Toola boguab Boguab*, &c. Pour exprimer 30, ils joignent trois fois les mains, & disent *Toola boguab Anivego*, c'est-à-dire vingt & dix; pour 31, *Toola boguab Anivego Conjugo*, c'est-à-dire vingt & onze, & ainsi de suite jusques à 40. Venons à ce nombre, ils joignent quatre fois les mains, & disent *Toola guannab*; 41, *Toola guannab Conjugo*, &c. 50, *Toola guannab Anivego*, c'est-à-dire, quarante & dix; 51, *Toola guannab Anivego Conjugo*, c'est-à-dire quarante & onze, &c. Je ne sai pas les noms des autres dizaines jusques à 100; & il y en a peu d'entr'eux qui sachent compter si loin. J'avois grande envie d'apprendre leurs nombres, & cet exercice me servoit de passe-tems; ils étoient ravis de me voir escrimer à cela, & ils s'en divertissoient beaucoup. Mais il n'y en avoit guère qui pussent me conduire au-delà des nombres que je viens de marquer, ni me corriger lors que je venois à me tromper dans ma repetition.

Cette maniere de compter d'une vingtaine à l'autre est la même que celle de nos

Ancêtres, & approche beaucoup de celle des Montagnards d'Ecosse & d'Irlande; puis que si les Indiens, pour dire 31, 32, &c. disent vingt & onze, vingt & douze, &c. ceux-là, pour exprimer les mêmes nombres, disent au contraire onze & vingt, douze & vingt, &c. & ne font ainsi qu'une transposition des mots. Dans ma jeunesse, j'entendois fort bien l'Irlandois, tel qu'on le parle au Nord de l'Irlande, par exemple à Navan sur la Boine, & autour de la Ville de Virgini sur le Loug Rammer dans la Baronnie de Castie Raghén, dans la Province de Cavan; de même que dans les hauts pays d'Ecosse, que j'ai parcourus en divers endroits. Peut-être que les personnes curieuses ne seront pas fâchées que je me serve ici de la connoissance que j'ai de cette langue, pour leur donner une table de la manière de compter de ces deux Nations, je veux dire des Irlandois, & des Montagnards d'Ecosse; mais il faut les avertir que dans l'écriture de ces mots, je suivrai plutôt la prononciation que l'orthographe.

1. Heane

2. Dū.

3. Troce.

4. Caber.

5. Couig.

6. Shae.

7. Shauch.

8. Oache.

9. Nnye.

10. Deb.

11. Meanegg.

Le
m'éc
le la
aucu
l'aut

DE MR WAFER.

157

12. Dæegg.
13. Treedegg.
14. Cahrdæegg.
15. Coogidæegg.
16. Shærdæegg.
17. Schærdæegg.
18. Onchidæegg.
19. Nyedæegg.
20. Feb.
21. Hean agus feb. à d. un & vingt,
& par abréviation ; an. feb.
22. Dū agus feb.
23. Tree agus feb , &c.
30. Deb agus feb.
31. Heanegg agus feb.
32. Dūegg agus feb , &c.
40. Yoyib.
41. Hean agus ib' yoyib.
42. Dū agus ib' yoyib , &c.
50. Deb agus ib' yoyib.
51. Heanegg agus ib' yoyib.
52. Dūegg agus ib' yoyib , &c.
60. Tree feb.
61. Hean agus Tree feb , &c.
70. Deb agus Tree feb , &c.
80. Careb-feb , &c.
90. Deb agus Careb-feb , &c.
100. Coog-feb , ou Gaed.
200. Oycbead.
1000. Meelab.
1000000. Meeloon.

La connoissance que j'avois de l'Irlandois m'étoit de quelque secours pour apprendre le langage de Darien. Quoi qu'il n'y ait aucun rapport entre les mots de l'une & de l'autre langue , il y en a quelqu'un dans la

prononciation , que j'imitois aussi facilement. Toutes deux se prononcent beaucoup du gosier , avec de fréquentes aspirées , & à peu près le même ton aigu. J'étois sans cesse à demander aux Indiens , comment ils appelloient ceci & cela ; & le Prince Lacenra , qui scavoit quelques mots d'Espagnol , s'entreténoit toujours avec moi ; de sorte que dans un mois de tems , j'appris une bonne partie de leur langue ; mais je n'en ai retenu qu'un petit nombre de mots , ou de phrases , dont je donnerai ici une liste.

Tauchab , Pere.

Naunab , Mere.

Peonah , Femme.

Reopah , Frere.

Bidamé squah Roopah ? Comment vous portez-vous Frere ?

Neenah , petite Fille.

Nee , la Lune.

Chaupah , aller.

Chaunab Vveemacah , se hâter , courir.

Sbénorung , quelque chose de gros , ou de grand.

Eécbah , laid.

Paeécha , si que cela est vilain !

Eécbah Malooquah , (c'est une interjection qui marque un grand dégoût pour quelque chose.

Cotehab , dormir.

Caupah , un branle.

Céicah , *Caupah* ? Voulez-vous aller dormir dans le branle ?

Ra-peonah , *éécbah Caupah* ? Femme , avez-vous pris le branle ?

Doalab , de l'eau.

Doelab Cophab ? Voulez-vous boire de l'eau ?

Ch ca Copab, Boisson de Maiz.

Mamanbab, beau.

Cab, du poivre.

Aupab cenach ? Comment appelez-vous ceci ?

CHAPITRE VIII.

*Où l'Auteur reprend la Relation de son Voyage ,
qu'il avoit interrompue.*

APrès avoir ainsi parcouru l'Isthme, & y avoir fait les observations qui me sont venues dans l'esprit, je vais reprendre le fil de mon Voyage, que j'avois interrompu à Realeja sur la côte du Mexique. Ce fut en cet endroit que Mr Dampier & moi nous séparâmes, après avoir été pour la deuxième fois ensemble dans la mer du Sud. Le Capitaine Swan, qui montoit le Vaisseau, nommé le jeune Cigne devoit naviger à l'Ouest, & Mr Dampier se mit sur son bord. Pour moi, je restai avec le Capitaine Davis, qui vouloit retourner au Sud, & qui montoit le plaisir du Garçon.

Nous laissâmes donc le Capitaine Swan avec Mr Dampier dans le Port de Realeja, & nous en partîmes le 27 Août 1681. avec trois autres Vaisseaux de conserve. Mais nous ne fumes pas plutôt en mer, que nos équipages tombèrent malades, & qu'il nous fallut entrer dans le Golfe d'Amapalla. Nous y restâmes plusieurs semaines à une petite île, où nous bâtimes des hutes pour nos malades, dont il y avoit alors plus de cent trente sur nos quatre petits Vaisseaux, alla-

quez d'une fièvre maligne , qui en fit mourir beaucoup. Cependant quoi que je les visitasse tous les jours , graces à Dieu , je n'en contractai pas la moindre infection. D'ailleurs , je n'ai pas dessein de parler de tous les endroits que nous vîmes , ni de tout ce qui nous arriva , puisque je n'en tenois point de Journal : mais je rapporterai en peu de mots ce qui me frappa le plus & qui me parut digne de quelque remarque.

Lors que nous fûmes ici à l'ancre , les provisions commencerent à nous manquer ; cela nous obligea d'aller à une Ferme de Bœufs , qui étoit au Sud de la baye sur le Continent , & à trois miles ou environ de l'endroit où l'on aborde. Dans ce chemin , il nous falut traverser une rivière , qui couloit dans une grande Prairie , & dont l'eau étoit si chaude que nous eûmes de la peine à y entrer. Elle sortoit du creux d'une montagne , où il n'y avoit point de Volcan , quoi qu'il y en ait plusieurs sur cette côte. J'eus la curiosité d'y marcher vers la source , aussi long-tems que le jour parut ; l'eau en étoit claire & basse : mais les vapeurs sous la montagne en étoient si épaisses , qu'elles ressembloient à celles qui s'exhalent d'un pot qui bout ; & que mes cheveux en étoient tout trempés. Ces vapeurs en deça de la montagne couvroient la rivière durant un long espace de chemin. Plusieurs de nos gens qui avoient la gale , s'y baignerent , & ils en furent bien-tôt guéris ; de sorte qu'on ne manqua pas d'en attribuer la guérison à la qualité sulphureuse & à la vertu de cet eau. Quoi qu'il en soit , l'on trouve ici grand nombre de Loups ,

qui sont les plus hardis que j'aye vûs de ma vie ; ils venoient si près de nous qu'ils étoient sur le point de nous enlever la chair que nous portions ; & qui plus est , nous n'osions pas leur tirer dessus , dans la crainte que le bruit de nos fusils n'en amenât d'autres à leur secours.

Après que nos malades furent assez bien rétablis , nous mîmes le cap au Sud , & nous arrivâmes à l'Isle de Cocos , qui est à 5 degrez 15 minutes de latitude Septentrionale. On l'appelle ainsi à cause des Noix de Coco , dont elle abonde. Ce n'est qu'une petite Isle , mais fort agréable : il y a une montagne escarpée qui traverse le milieu , autour de laquelle on voit une plaine qui s'étend vers la mer. Cette plaine ou vallée , surtout à l'endroit où l'on aborde , est couverte de Cocotiers qui fleurissent ici à merveille , à cause de la bonté du terroir. Il en croît aussi sur les bords de la montagne , & l'on en découvre divers petits bocages qui font plaisir à la vue. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette Isle , c'est la quantité de sources de bonne eau claire qu'il y a sur le sommet de la montagne , & qui sont ramassées dans un grand bassin profond , qui en occupe tout le dessus : l'eau qui en regorge , & qui découle par plusieurs endroits , forme autant de petits ruisseaux ; ailleurs , où les rochers avancent sur la plaine , & ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires , on voit des cascades qui forment une espèce d'arcade : tout cela joint à la beauté de la perspective , à la vue des Cocotiers , & à la fraîcheur de l'air qu'on y respire , ne

peut que rendre un tel séjour délicieux, & satisfaire plus d'un sens à la fois.

Aussi nos Matelots se plaisoient-ils beaucoup à goûter les agrémens de cette Isle : où ils remplirent toutes leurs barriques de cette bonne eau douce, qui découloit de la montagne, & formoit un petit ruisseau dans la plaine. Notre Navire étoit vis-à-vis de l'embouchure de ce ruisseau, dans un endroit où le mouillage étoit merveilleux ; & je ne croi pas d'avoir jamais trouvé de situation plus commode que celle-ci pour faire aiguade.

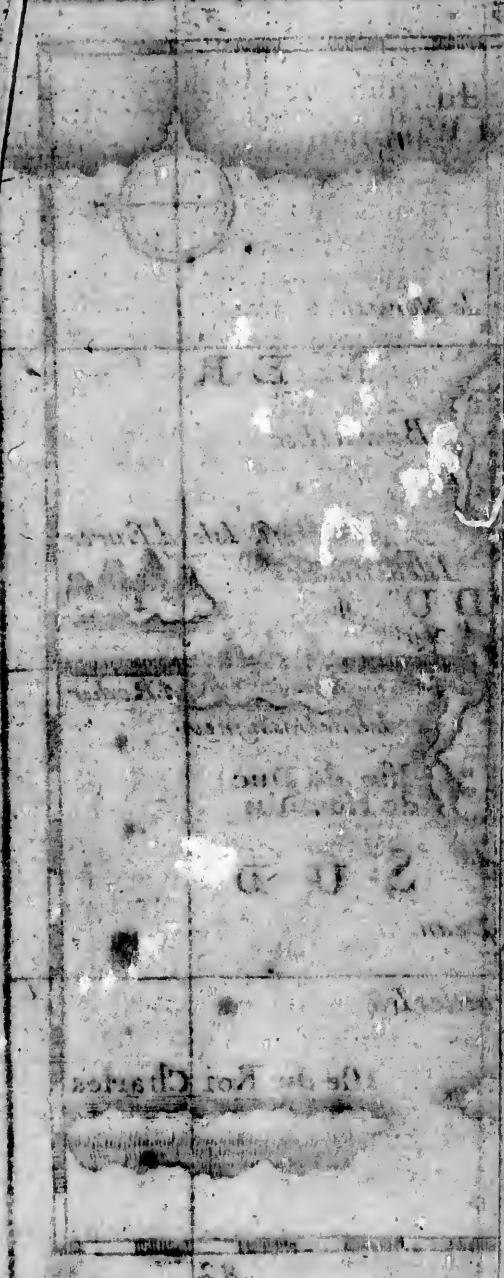
Nous n'y épargnions pas les Noix de Coco, dont nous mangeâmes grande quantité, & en prîmes plusieurs centaines à bord. Tous les jours quelques-uns de nos gens alloient à terre : & une fois entr'autres, disposez à se bien divertir, ils abatirent grand nombre de Cocotiers : après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirèrent 80 pots ou environ de lait. Ils se mirent ensuite à boire à la santé du Roi, de la Reine, &c. Ils burent prodigieusement ; & quoi que cette boisson ne les enyyrât pas, leur sang en fut si glacé & leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher, ni se tenir debout ; ils n'auroient pû même retourner à bord du Vaisseau, si ceux de leurs camarades, qui n'étoient pas de la fête, ne les eussent aidés : & ils ne revinrent de cet état qu'au bout de quatre ou cinq jours.

Enfin, nous partîmes de cet Isle, & après avoir couru quelque tems au Sud, nous découvrîmes les Isles de Gallapagos, situées sous la Ligne. Nous trouvâmes sur une de ces Isles quantité de grosses Tortues de ter-

licieux, &
s.
r-ils beau-
cette Isle :
triques de
uloit de la
iffeau dans
is à vis de
ans un en-
eilleux ; &
uvé de fi-
ci pour fai-

oix de Co-
e quantité,
bord. Tous
ns alloient
disposez à
rand nom-
ir cueilli &
80 pors ou
suite à boi-
ne, &c. Ils
i que cette
sang en fut
s, qu'ils ne
nir debout :
er à bord du
arades, qui
eussent ai-
e état qu au

Isle, & a-
i Sud, nous
agos, situées
sur une de
tuës de ter-



LES ISLES ADJACENTES

Decouvertes par le Cap.

86

87

83

Isle du
Lord Culpeper

Isle de
Lord

Rocher de

LA GRANDE

Rocher Rycot

edondo
Aligne

Pointe Albemarle
Equinoctiale

Baye au Sud

Pointe Albemarle
Rade d'Yonne

de Hon

Isle du Duc d'Albemarle
Baye Elizabeth

Isle de R. Jacques

Isle de Dec

Isle

Isle de Christophe

Bruttl

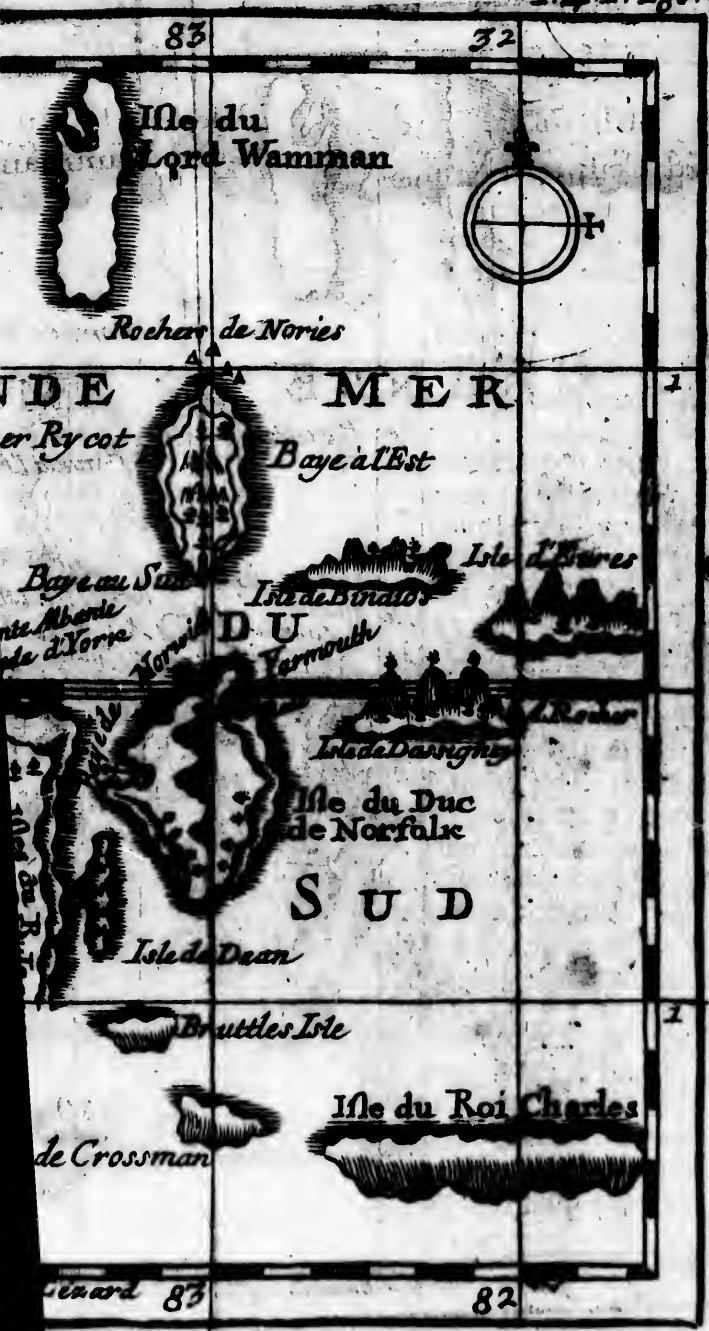
Isle de Crossman

84 Depuis le Lenard 83

LES ÎLES DE LA PLAGES

le Cap. Jean Eaton.

F. 4 P. 286.



1950-1951

1. *Le premier*
 2. *Le second*
 3. *Le troisième*
 4. *Le quatrième*
 5. *Le cinquième*
 6. *Le sixième*
 7. *Le septième*
 8. *Le huitième*
 9. *Le neuvième*
 10. *Le dixième*
 11. *Le onzième*
 12. *Le douzième*
 13. *Le treizième*
 14. *Le quatorzième*
 15. *Le quinzième*
 16. *Le seizième*
 17. *Le dix-septième*
 18. *Le dix-huitième*
 19. *Le dix-neufième*
 20. *Le vingtième*
 21. *Le vingt-et-unième*
 22. *Le vingt-deuxième*
 23. *Le vingt-troisième*
 24. *Le vingt-quatrième*
 25. *Le vingt-cinquième*
 26. *Le vingt-sixième*
 27. *Le vingt-septième*
 28. *Le vingt-huitième*
 29. *Le vingt-neufième*
 30. *Le trentième*
 31. *Le trente-et-unième*
 32. *Le trente-deuxième*
 33. *Le trente-troisième*
 34. *Le trente-quatrième*
 35. *Le trente-cinquième*
 36. *Le trente-sixième*
 37. *Le trente-septième*
 38. *Le trente-huitième*
 39. *Le trente-neufième*
 40. *Le quarantième*
 41. *Le quarante-et-unième*
 42. *Le quarante-deuxième*
 43. *Le quarante-troisième*
 44. *Le quarante-quatrième*
 45. *Le quarante-cinquième*
 46. *Le quarante-sixième*
 47. *Le quarante-septième*
 48. *Le quarante-huitième*
 49. *Le quarante-neufième*
 50. *Le cinquantième*
 51. *Le cinquante-et-unième*
 52. *Le cinquante-deuxième*
 53. *Le cinquante-troisième*
 54. *Le cinquante-quatrième*
 55. *Le cinquante-cinquième*
 56. *Le cinquante-sixième*
 57. *Le cinquante-septième*
 58. *Le cinquante-huitième*
 59. *Le cinquante-neufième*
 60. *Le soixantième*
 61. *Le soixante-et-unième*
 62. *Le soixante-deuxième*
 63. *Le soixante-troisième*
 64. *Le soixante-quatrième*
 65. *Le soixante-cinquième*
 66. *Le soixante-sixième*
 67. *Le soixante-septième*
 68. *Le soixante-huitième*
 69. *Le soixante-neufième*
 70. *Le septantième*
 71. *Le septante-et-unième*
 72. *Le septante-deuxième*
 73. *Le septante-troisième*
 74. *Le septante-quatrième*
 75. *Le septante-cinquième*
 76. *Le septante-sixième*
 77. *Le septante-septième*
 78. *Le septante-huitième*
 79. *Le septante-neufième*
 80. *Le quatre-vingtième*
 81. *Le quatre-vingt-et-unième*
 82. *Le quatre-vingt-deuxième*
 83. *Le quatre-vingt-troisième*
 84. *Le quatre-vingt-quatrième*
 85. *Le quatre-vingt-cinquième*
 86. *Le quatre-vingt-sixième*
 87. *Le quatre-vingt-septième*
 88. *Le quatre-vingt-huitième*
 89. *Le quatre-vingt-neufième*
 90. *Le cinquante*
 91. *Le cinquante-et-unième*
 92. *Le cinquante-deuxième*
 93. *Le cinquante-troisième*
 94. *Le cinquante-quatrième*
 95. *Le cinquante-cinquième*
 96. *Le cinquante-sixième*
 97. *Le cinquante-septième*
 98. *Le cinquante-huitième*
 99. *Le cinquante-neufième*
 100. *Le soixante*
 101. *Le soixante-et-unième*
 102. *Le soixante-deuxième*
 103. *Le soixante-troisième*
 104. *Le soixante-quatrième*
 105. *Le soixante-cinquième*
 106. *Le soixante-sixième*
 107. *Le soixante-septième*
 108. *Le soixante-huitième*
 109. *Le soixante-neufième*
 110. *Le septante*
 111. *Le septante-et-unième*
 112. *Le septante-deuxième*
 113. *Le septante-troisième*
 114. *Le septante-quatrième*
 115. *Le septante-cinquième*
 116. *Le septante-sixième*
 117. *Le septante-septième*
 118. *Le septante-huitième*
 119. *Le septante-neufième*
 120. *Le quatre-vingt*
 121. *Le quatre-vingt-et-unième*
 122. *Le quatre-vingt-deuxième*
 123. *Le quatre-vingt-troisième*
 124. *Le quatre-vingt-quatrième*
 125. *Le quatre-vingt-cinquième*
 126. *Le quatre-vingt-sixième*
 127. *Le quatre-vingt-septième*
 128. *Le quatre-vingt-huitième*
 129. *Le quatre-vingt-neufième*
 130. *Le cinquante*
 131. *Le cinquante-et-unième*
 132. *Le cinquante-deuxième*
 133. *Le cinquante-troisième*
 134. *Le cinquante-quatrième*
 135. *Le cinquante-cinquième*
 136. *Le cinquante-sixième*
 137. *Le cinquante-septième*
 138. *Le cinquante-huitième*
 139. *Le cinquante-neufième*
 140. *Le soixante*
 141. *Le soixante-et-unième*
 142. *Le soixante-deuxième*
 143. *Le soixante-troisième*
 144. *Le soixante-quatrième*
 145. *Le soixante-cinquième*
 146. *Le soixante-sixième*
 147. *Le soixante-septième*
 148. *Le soixante-huitième*
 149. *Le soixante-neufième*
 150. *Le septante*
 151. *Le septante-et-unième*
 152. *Le septante-deuxième*
 153. *Le septante-troisième*
 154. *Le septante-quatrième*
 155. *Le septante-cinquième*
 156. *Le septante-sixième*
 157. *Le septante-septième*
 158. *Le septante-huitième*
 159. *Le septante-neufième*
 160. *Le quatre-vingt*
 161. *Le quatre-vingt-et-unième*
 162. *Le quatre-vingt-deuxième*
 163. *Le quatre-vingt-troisième*
 164. *Le quatre-vingt-quatrième*
 165. *Le quatre-vingt-cinquième*
 166. *Le quatre-vingt-sixième*
 167. *Le quatre-vingt-septième*
 168. *Le quatre-vingt-huitième*
 169. *Le quatre-vingt-neufième*
 170. *Le cinquante*
 171. *Le cinquante-et-unième*
 172. *Le cinquante-deuxième*
 173. *Le cinquante-troisième*
 174. *Le cinquante-quatrième*
 175. *Le cinquante-cinquième*
 176. *Le cinquante-sixième*
 177. *Le cinquante-septième*
 178. *Le cinquante-huitième*
 179. *Le cinquante-neufième*
 180. *Le soixante*
 181. *Le soixante-et-unième*
 182. *Le soixante-deuxième*
 183. *Le soixante-troisième*
 184. *Le soixante-quatrième*
 185. *Le soixante-cinquième*
 186. *Le soixante-sixième*
 187. *Le soixante-septième*
 188. *Le soixante-huitième*
 189. *Le soixante-neufième*
 190. *Le septante*
 191. *Le septante-et-unième*
 192. *Le septante-deuxième*
 193. *Le septante-troisième*
 194. *Le septante-quatrième*
 195. *Le septante-cinquième*
 196. *Le septante-sixième*
 197. *Le septante-septième*
 198. *Le septante-huitième*
 199. *Le septante-neufième*
 200. *Le quatre-vingt*
 201. *Le quatre-vingt-et-unième*
 202.

re
ay
1.9
gu
pù
gu
1.9
toi
d'a
en
tôn
n e
fil.
&
arb
est
l'o
pri
de
van
les
me
du
qui
seul
Gu
ces
emp
alon
seau
mag
Coc
Juil
nou
N
nja

re, que nous appellons Hecatée, & il n'y avoit de l'eau que dans un seul endroit où j'observai que ces animaux alloient boire, quoiqu'ils n'y entraissent jamais. Ce fut ici où nous mîmes nôtre Vaisseau à la carène; quantité de Tourterelles & d'autres oiseaux y rendoient en foule, pour boire; ils étoient même si familiers, qu'ils se perchoient d'abord sur nous, & tout nôtre équipage en vécut plusieurs jours de suite; mais bientôt après, ils devinrent si craintifs, que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coup de fusil. Les Guanos n'y manquent pas non plus, & ils y sont fort bons. Il y croît un petit arbre, qui ressemble au Poirier, mais qui est plus gros, tout couvert de gomme, dont l'odeur est très-agréable. Au reste, nous reprîmes sur une de ces Isles 500 petits sacs de farine, que nous y avions laissés auparavant sur les rochers, & dont les Tourterelles avoient mangé une bonne partie.

A notre départ de Gallapagos, nous allâmes croiser sur diverses Isles près de la côte du Pérou; mais sans m'arrêter à un détail qui pourroit ennuyer mon Lecteur, je dirai seulement que nous combatîmes à Guavra, Guacha, & à Pisca, que le choc fut rude à ces deux dernières Places, & que nous les emportâmes. Le seul Capitaine Knight étoit alors avec nous; car les deux autres Vaisseaux avec lesquels nous étions partis d'Amapalla, nous avoient quittés à l'Isle de Cocos. Nous étions à Pisca dans le mois de Juillet 1686. & le Capitaine Knight fut avec nous presque toute cette année.

Nous touchâmes ensemble à l'Isle Gorgonia, où il nous fallut espalmer nos Vais-

seaux. J'y remarquai divers Singes, qui venoient cueillir des Huitres, lors que la marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette manière. Ils en prenoient une, qu'ils mettoient sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frapotent, jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux; ensuite ils avaloient le poisson.

Nous fûmes aussi à la Nasca, qui est un petit Port à 14 degrés de Latitude Meridionale. Il y croît d'excellent vin, qui est fort, de même qu'à Pisca, & en d'autres lieux de cette côte, & qui approuche beaucoup du goût de celui de Madère. On l'envoya à ce Havre de tous les quartiers du Pais, & on l'embarque ici pour le transporter à Lima, Panama, ou ailleurs. Il y reste quelquefois des années entières, enfermées dans des Jarres, qui peuvent contenir environ 32 pots chacune. On ne les met point à couvert; mais on les place le long de la baye, entre les rochers, avec la marque des Marchands à qui elles appartiennent, & où elles sont exposées à toutes les ardeurs du Soleil. Nous en fîmes bonne provision dans cette rencontre.

Nous allâmes ensuite à Coquimbo, qui est une grande Ville à 29 deg. ou environ de latit. Meridion. & où l'on voit neuf Eglises. Nous mîmes pied à terre sur le rivage sablonneux d'une grande Baye, où il y avoit une petite rivière qui alloit se dégorger dans la Mer à trois miles au-dessous de la Ville. Plus avant dans le pais, les Espagnols y trouvent de l'or: aussi le sable qu'elle roule est-il rempli de petites particules de ce riche métal, de même que toute la Baye.

res, qui ve-
que la marée
de cette ma-
s mettoient
re pierre ils
fient rompu
ls avaloient.

DE ME WATER

& lors que nous y en arrivâmes, nos habits
 étoient couverts de ces poissens qui est si
 fine & si délicate, que ce feroit un ouvrage
 inutile de la vouloir rendre. La même nuit
 nous arriva dans plusieurs autres lieux de
 cette Côte, & par là on voit quelque une de
 ces Rivières, qui par un de l'or, passe à
 travers des Bayes fablonneuses pour se
 décharger dans la mer. On est en quelque
 sorte surpris de voir les gens qui marchent
 dans ces lieux, & qui ne sont plus près
 de la mer, se servir de ces bagues d'ouïe
 & de ces canots. Il n'y a que ceux qui
 de loin ne sont entrainés à l'ouïe.

mais le milieu de cette Isle produit du Maiz, du Froment, de l'Orge, & toute sorte de fruits. Les Indiens Espagnols y ont plusieurs Maisons bien pourvues de Volaille domestique, outre une bonne quantité de Chevaux : Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est une espèce de Brehis que les Habitans appellent *Corners de Terra*. Ces Bêtes sont fort majestueuses, & peuvent avoir quatre piez & demi de haut. Elles sont d'ailleurs si bien entretenues, que souvent nous en vîmes une, qui portoit deux hommes des plus robustes sur le dos tout au tour de l'Isle, pour donner la chasse à celles qui s'étoient écartées, & les amener au bercail. Elles vont d'ordinaire à l'amble ou au petit galop, pendant que le Cavalier est dessus. Leur mouvement est comme celui du Lièvre, & qui plus est, elles remuent les deux levres en même-tems, lors qu'elles lèvent l'herbe. Leur tête approche beaucoup de celle de l'Antélope : mais elles n'avoient point de Cornes, lors que nous étions ici ; cependant nous en trouvâmes quantité de fort grandes, qui étoient bien tortes, à la manière de la coquille de l'Escargot, & dispersées sur les Bayes sablonneuses ; ce qui nous fit conjecturer que ces Animaux les portoient tous les ans. Leurs oreilles ressembloient à celles d'un Ane, ils ont le cou délié comme les Chameaux, & ils le portent droit comme les Cignes. Ils ont la poitrine large comme un Cheval, & le dos fait à-peu-près comme celui d'un beau Lévrier. Leurs fesses ne ressembloient pas mal à celles d'un Daim qui est venu à la perfection, & ils ont la queue faite presque de même. Ils

ont le pié fourchu comme les Brebis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, & aussi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui sont à deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pié se divise, leur servent à grimper sur les rochers, & à se tenir fermes par tout où ils s'appuyent. La laine qu'ils portent sous le ventre a 12. ou 14. pouces de long; mais elle est plus courte sur le dos, & à demi frisée. Ce sont des bêtes fort innocentes, d'un grand usage, & propres à toute sorte de fatigue. Leur chair a tout-à-fait le goût de celle de Mouton. Nous en tuâmes quarante-trois; & je trouvai dans l'estomac d'une treize pierres de Bézoard de différentes figures; il y en avoit de raboteuses, de longues, qui ressembloient à du Corail; de rondes & d'ovales; mais quoi qu'elles fussent toute vertes, lors que je les tirai de l'estomac, elles devinrent avec le tems de couleur tendrée; il m'en reste encore quelques-unes que je garde.

Les Espagnols nous dirent que ces animaux leur étoient d'un usage merveilleux aux mines de Potosi, qui sont bien avant dans le pays, & qu'ils s'en servoient à transporter l'argent depuis cet endroit jusqu'aux Villes situées vers la mer; parce que le chemin est si rompu, & si environné de précipices, qu'il n'y a point d'homme, ni aucune autre bête, qui pût y passer. Après donc qu'on a chargé ces animaux, leur Maître les conduit jusques à l'entrée de ces lieux escarpés & impraticables, où il les abandonne à eux-mêmes l'espace de plus de 16. lieues, pendant qu'il est obligé d'en

VOYAGE

faire 17. par un long detour, au bout duquel il les retrouva. Les éperons, dont j'ai parlé, sont la seule chose qui leur rend le pied si sûr, & qui les met en état de grimper par tout où il y a la moindre prise, & où toute autre bête ne se hasarderait pas. Les Espagnols nous informèrent aussi, que dans une certaine Ville, où il n'y a de l'eau qu'à une lieue de distance, on y dressait ces Brebis à y aller sans aucun guide, avec deux Jarres sur le dos, & qu'étant à la rivière, elles s'y enfoncent jusqu'à ce que les Jarres soient pleines, & qu'ensuite elles retournent chez leurs Maîtres. Ils ajoutèrent que ces animaux ne veulent point travailler d'abord que le jour a disparu, & qu'on ne sauroit les y contraindre par la force. En effet, nous les trouvâmes alors bien fatigués, & dès qu'ils étoient couchés, on avoit beau les battre, il n'y avoit pas moyen de les faire lever: ils pouvoient un cri, ou un soupir, quoi qu'ils n'eussent pas fatigué de tout le jour, & voilà tout ce qu'on pouvoit leur dire.

Nous courûmes ensuite de Macha vers le Comté, & nous cabotâmes le long de la Côte du Chili, où nous envoyâmes souvent nos Canots, jusqu'à ce que nous fûmes à la hauteur de Copayapo, c'est-à-dire à 15. deg. ou environ de latitude Meridionale. Nous abordâmes ici, pour chercher la rivière qui porte le même nom, parce que l'eau nous manquoit. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que nous grimpâmes sur une montagne, dans l'espérance que nous découvririons de là cette rivière, mais bien-loin de la voir paroître,

bout du-
dont j'ai
rend le
de grim-
prise, &
eroit pas
aussi, que
n'y a de
on y dres-
guide,
étant à
jusqu'à ce
qu'ensuite
Ils ajou-
lent point
sûr, &
ce par là
alors bien
chez, où
it pas mo-
nt un cri,
ent pas fa-
ut ce qu'on
acha vers
le long de
yons sou-
e nous su-
c'est à-di-
ude Meri-
pour cher-
me nom,
Nous n'en-
que nous
sans l'espe-
de la cette
r paroître,

nous vîmes une autre montagne escarpée,
fort haute, où il nous fallut escalader
une troisième après celle-ci; de sorte
que nous n'avions pas atteint le sommet de
la dernière, lors que pressé par la soif, &
sombrai de faiblesse; dans cette extrémité
j'eus recours à mon urine, qui me rafraî-
chit un peu, & j'arrivai enfin au sommet
de cette troisième montagne, où nous nous
reposâmes à l'ombre d'un gros rocher. L'en-
droit où nous étions assis étoit couvert de
sable & de coquillage de diverses figures;
quoiqu'il n'y eût aucun poisson à coquille
sur tout le rivage de cette côte, ce qui ré-
doubloit mon admiration. J'ai abordé moi-
même en différentes places, sans avoir ja-
mais pu en trouver un seul. Après donc
nous être délassés à cet abri, qui étoit à 5.
milles de la mer, autant que nous le pou-
vions conjecturer, & du moins à un mille
au-dessus de son niveau, à mesurer perpen-
diculairement, nous regardâmes de tous cô-
tés pour voir si nous découvririons la ri-
vière, mais nous eûmes le chagrin de n'en
voir aucune. Tout ce terrain, & le haut,
& le bas est couvert de sable & de coquil-
les, dont la plupart sont dentelées. Il y en
a quantité de cette espèce en certains en-
droits, sur tout au pied des rochers, d'où il
semble que le vent les détache & les pou-
sse en bas; du moins j'en vis de la même
sorte, qui étoient incorporées avec le roc.
Les Espagnols nous apprirent de plus, qu'à
une certaine saison de l'année, le Soleil
fondoit la neige qui est sur le sommet des
montagnes qu'on trouve dans l'intérieur du
pays, & que cela faisoit déborder la rivie-

re que nous cherchions. Mais il pourroit bien être aussi que les pluies qui tombent sur ces montagnes écartées, contribuent à ce débordement. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu pleuvoir sur la côte du Chili & du Perou; mais ces montagnes recouvertes de nuages, lors que nous courions terre à terre: il arriva même une fois que d'Arica, où nous étions, il nous fut impossible d'en découvrir le sommet, à cause des nuages qui les enveloppoient; quoi que nous le pussions facilement discerner une autre fois; parce sans doute que les pluies avoient cessé à la montagne. Pour ce qui est d'Arica & de la côte voisine, de vieux Espagnols habitans de cette Place nous assurèrent qu'il n'y pleuvoir jamais. D'ailleurs, j'ai été à la rivière d'Ylo dans une certaine saison de l'année, sans y trouver presque une goutte d'eau, quoi que dans une autre saison il y en eût beaucoup; avec tout cela, j'ai toujours ouï dire aux Espagnols mêmes qu'il ne pleuvoir point sur cette côte, mais bien avant dans le pays; & qu'ils avoient en échange de fort grandes roscées. La côte est sèche & stérile à Copayapo, & cette sécheresse continue tout le long du Chili, & du Perou; l'on n'y voit que des sables, & des rochers arides, sans arbres, sans aucune herbe, & sans verdure, excepté dans quelque valon qu'on trouve de ruis en ruis. Nous n'y aperçûmes aucune sorte d'oiseaux, ni de bêtes, ni la moindre creature vivante: l'on n'y voyoit pas même la trace des hommes, qui se tenoient renfermez dans quelque méchant bourg ou village, ou dans

pourroit
tombent
tribuent à
soit, le
du Chi-
gues recu-
vent cou-
courions
fois que
fut impos-
cause des
que nous
une autre
les avoient
est d'Ar-
eux Espa-
ous assu-
D'ailleurs,
ne certaine-
er presque
une autre
tout cela,
nols mêmes
côte, mais
ils avoient
es. La côte
, & cette
du Chili,
des sables,
s, sans au-
cepté dans
nis en tems.
d'oiseaux,
ture vivan-
la trace des
ermes dans
ge, ou dans

quelque misérable port auprès d'une rivie-
re dont l'eau est si basse qu'une chaloupe
n'y sauroit entrer qu'en pleine marée. En
un mot, l'eau y manque presque par tout,
si l'on n'y trouve rien pour les commodi-
tés de la vie.

Nous fumes donc obligez de remettre en
mer à Copayapo, sans y avoir pu remplir
nos barriques, & nous suivîmes la côte
jusques à une Ville du Perou, nommée A-
rica, qui est fort sollement située à l'endroit
où la côte se recourbe, entre le 18 & le 19
deg. de latitude Meridionale. C'est ici où
vient l'argent du Potosi, & où on l'embar-
que pour le transporter à Panama. Le Ha-
vre y est assez bon, & la rade est formée
par une petite Isle qu'il y a devant, & qui
sert à rompre les vagues de la mer, qui est
ici fort grosse & qui roule sans disconti-
nuer sur le rivage: quoi qu'elle soit aussi
unie à la surface que les eaux d'une rivie-
re, parce que le vent n'y souffle presque ja-
mais. Les vagues y brisent avec tant de vio-
lence contre la côte, qui est fort élevée par
tout, quoi que bien au-dessous des monta-
gnes qui sont dans l'interieur du pais, qu'on
ne sauroit presque y aborder qu'à la Valle
d'Arica. C'est ici où passe une petite rivie-
re, qui se décharge dans la mer à travers
quantité de roches raboteuses, où les va-
gues donnent & rendent son eau salée; de
sorte qu'il nous fut impossible d'y fai-
re aignade. Cependant nous rançonnâmes
la Ville, où l'on ne nous fit que peu ou
point de resistance; & nous y attrapâmes
quelques Cochons, de la Volaille, du Su-
cre & du Vin. Ce fut ici, où nous vîmes

bonne provision de Quina. Quina, comme je l'ai déjà dit. J'y avois été une autrefois avec le Capitaine Sharp, & nous eûmes alors un combat si rude à soutenir, que nous y perdîmes plusieurs de nos gens; tous nos Chirurgiens y demeurèrent, excepté moi seul, qu'on avoit laissé pour garder les Canots.

D'Arica nous poussâmes un peu plus loin sous le vent, & nous fîmes de l'eau à la rivière d'Ylo. Nous trouvâmes dans ce quartier de l'huile d'Olive, des Figues, du Sucre, & divers fruits, qui croissent ici en grande quantité. Il y a d'ailleurs un moulin où l'on fait l'Huile, & deux ou trois Sucreries. Les Oranges douces y sont excellentes. C'est le plus beau vallon que j'aie vu sur toute la côte du Pérou; il est très fertile, & rempli d'une infinité de végétaux: quoi qu'il ne soit humecté que par les roscs qui tombent toutes les nuits, & par le moyen des canaux qu'on coupe de la petite rivière d'Ylo, que les Natutels du pays conduisent ça & là dans leurs champs. Toutes les vallées du Pérou & du Chili, sont d'autant plus agréables, que les montagnes qui les environnent sont stériles & affreuses. On peut dire que celles-ci servent de lustre aux autres, puis qu'on n'y voit que du sable, ou des rocs aussi noirs que du charbon teint au du fer.

Ce n'étoit pas l'eau seule qui nous manquoit à mesure que nous courions le long de cette côte, les vivres devenoient quelquefois bien rares. Un jour entr'autres nous fûmes si pressés par la faim, que Mr Smalbones, un de nos Camarades, mangra

des Cancres & des herbes marines toutes crues, & que le reste de l'équipage, qui ne s'accommodoit pas de ce ragoût, se jeta sur une Haridelle qui païssoit au pié de la montagne. Nous depecâmes d'abord ce pauvre Cheval; & après avoir fait un feu de joncs marins, nous y mîmes les piéces dessus; mais à peine avoient-elles senti la chaleur, que nous les devorâmes, sans en laisser un morceau, pas même les entrailles qu'on emporta sur notre bord.

Je ne m'arrêterai pas à faire un détail exact de tout ce qui nous arriva pendant que nous rangeâmes cette côte avec le Capitaine Davis; mais je ne scaurois omettre deux particularitez: l'une est, que nous abordâmes à Vernejo, qui est au 10 degré de latitude Meridionale. Trente hommes de l'équipage, du nombre desquels j'étois, mirent ici pied à terre, pour chercher de l'eau, & toute sorte de rafraichissemens, dont nous avions besoin. Nous marchâmes près de quatre milles sur une baye sablonneuse qui étoit couverte de cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans: il y en avoit une si grande quantité, qu'on auroit pû y aller dessus l'espace d'un demi mille, sans toucher la terre. Il sembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été-là plus de huit jours; mais lors qu'on venoit à les manier, on les trouvoit aussi secs & aussi légers qu'une éponge, ou qu'un morceau de liége. Enfin, nous aperçûmes de la fumée, & après nous être acheminez de ce côté-là, nous rencontrâmes un vieux Indien Espagnol, qui alloit chercher de l'herbe sèche le long du rivage, pour

cuire du poisson, que ses Camarades, qui n'étoient qu'à une petite distance avec leur bateau de Pêcheur, avoient pris. Nous lui fîmes diverses questions à l'égard du lieu, & de ces corps que nous voyions étendus sur la place. Il nous répondit, que du tems de ses ancêtres, le même terroir qui ne produisoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé: que les habitans de la Ville de Vvormia étoient si nombreux, qu'ils pouvoient se donner un poisson de l'un à l'autre, 20 lieues de suite depuis la mer, jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'Ynca ou du Roi: que la rivière étoit profonde & rapide: & qu'à l'égard des corps que nous avions vû, c'étoient les cadavres des Indiens de cette Ville, qui assiégés par les Espagnols aimeroient mieux s'enterrer tous en vie dans le sable, que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprès des hommes leurs arcs rompus; & auprès des femmes leurs roüets & leurs quenouilles garnies de laine de coton. J'avois résolu de transporter en Angleterre le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans: mais nos Matelots entêtez que la Boussole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un cadavre à bord, le jetterent dans la mer, à mon grand regret.

Le terrain de ce quartier ne consiste qu'en collines & en vallées sablonneuses. Il n'y pleut pas non plus que dans tout le reste de cette partie du Perou: mais il y a des rosées, & nous y vîmes le lit d'une petite rivière, qui étoit alors à sec.

L'autre particularité que j'ai promise, est que nous touchâmes dans le voisinage de

des, qui
avec leur
Nous lui
du lieu,
étendus
du tems
qui ne
lors rem-
ivé: que
a étoient
onner un
s de sui-
fût entre
ue la ri-
qu'à l'é-
vu, c'é-
ette Vil-
aimèrent
le sable,
mis. L'on
leurs arcs
urs roüets
ne de co-
r en An-
n de neuf
têtez que
pendant
le jette-
egret.
siste qu'en
s. Il n'y
le reste de
a des ro-
petite ri-
mise, est
sinage de

Santa, qui est une petite Ville à 8 degrez 40 minutes de latitude Meridionale, & à 4 miles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre, pour aller à cette place, & du haut de la colline qu'il nous falut passer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avoit entre nous & Santa, trois petits Navires fort délabrez, du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vûe de ce spectacle, nous ne pouvions nous imaginer, par quel accident ils étoient venus là: mais à nôtre approche de la Ville, nous aperçûmes un Indien, que nous appellâmes, & qui vint aussi-tôt nous joindre. Nous lui fîmes diverses questions, & nous lui demandâmes entr'autres choses d'où venoient ces navires qui étoient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois vaisseaux étoient à l'ancre dans la baye, qui est toute ouverte, & qui peut avoir 5 ou 6 lieues d'une pointe à l'autre; qu'un tremblement de terre survint, qui poussa la mer bien avant dans le païs; que ses vagues s'élevèrent avec tant de violence & à une telle hauteur, qu'elle porta ces navires au dessus de la Ville, qui étoit alors située sur la montagne, que nous avions passé, & les enfonça au même endroit où ils sont aujourd'hui; qu'elle fit un dégât considérable le long de la côte, & qu'au bout de 24. heures elle rentra dans ses bornes. Lors que nous fûmes arrivez à la Ville, le Prêtre de la Paroisse, & plusieurs autres des habitans nous confirmèrent la même chose.

Nous perdîmes ainsi beaucoup de tems à courir d'un côté & d'autre, tantôt en mer,

& tantôt à terre ; jusqu'à ce qu'enfin , après avoir visité bien des lieux & des parages , nous nous retrouvâmes aux Isles de Gallapagos , sous la ligne. Ce fut ici que nous résolûmes de sortir au plutôt de ces mers.

Nous mîmes donc le cap au Sud , dans le dessein de ne toucher aucune part , que nous ne fussions arrivés à l'Isle de Jean Fernando. Lors que nous fûmes à 12 deg. 30. minutes de latitude Meridionale , & à 150 lieues ou environ du Continent de l'Amérique , nous sentîmes un terrible choc sur les quatre heures du matin : nos équipages du Vaisseau & de la Barque en furent si allarmés , qu'ils ne sçavoient où ils en étoient , & que chacun ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il faut avouer que le coup fut si prompt & si violent , que nous ne doutions point que le Vaisseau n'eût touché sur quelque roc : mais lors que revenus un peu de nôtre surprise nous jettâmes la sonde , il ne se trouva point de fonds : ainsi nous conclûmes que ce devoit être un tremblement de terre. La secousse même fut si rude , que nos canons sautèrent dans leurs afûts , & que plusieurs de nos Matelots furent jettés hors de leurs branles. Le Capitaine Davis , qui avoit la tête appuyée sur un canon , fut jetté hors de sa cabane. La mer , qui paroît ordinairement verte , devint alors blanchâtre ; & l'eau que nous en puîsâmes pour le service du Navire , étoit un peu chargée de sable. Cela nous fit d'abord penser qu'il y avoit quelque banc ; mais après que nous eûmes sondé , nous vîmes bien que tout ceci venoit d'une autre cause. En effet , nous apûmes dans la suite ,

qu'à cette heure-là même il y avoit eu un tremblement de terre à Callao, qui est le grand chemin qui conduit à Lima; que le reflux de la mer s'étoit si éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vu d'eau; & qu'après avoir disparu assez long-temps, les flots étoient retournez avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la Ville & la Forteresse de Callao, quoi que situées sur une montagne; transporté les vaisseaux qui étoient à cette rade, à une lieue plus loin dans le pais, noyé les hommes & les bêtes durant l'espace de 50 lieues le long de la côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à Lima, quoi qu'elle soit à six milles de la mer. Il semble que ce tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous ayons vu les marques à Santa.

Revenus de notre fraieur, nous continuâmes à courir au Sud, & nous fîmes route Sud quart-à-l'Est, & Sud-Est, jusqu'à ce que nous eumes atteint 27 deg. 20 min. de latitude Méridionale. Nous aperçûmes alors à deux heures avant le jour une petite Isle basse & sablonneuse, & nous entendîmes vis-à-vis de la Prouë de notre vaisseau un gros bruit, comme celui d'une mer qui brise contre le rivage. Là-dessus, les Matelots qui craignoient de donner à la côte, prièrent le Capitaine de tourner le bord & de s'éloigner de terre jusqu'à ce que le jour parût, à quoi le Capitaine consentit. De sorte que nous nous en écartâmes jusques au jour, & alors nous amenâmes de nouveau la terre, qui se trouva une petite Isle plate, sans être environnée d'aucuns rochers. Nous poussâmes jusques à un quart de mil-

le du rivage, & nous le vîmes fort distinctement, parce qu'il n'y avoit pas la moindre brume. A 12 lieues ou environ à l'Ouest, nous aperçûmes une grosse terre, que nous primes pour des isles, à cause des separations qu'il y avoit. D'ailleurs, il nous sembla qu'elle s'étendoit 15 ou 16 lieues en long, & de grandes troupes d'oiseaux venoient de ce côté-là. J'avois bonne envie avec plusieurs autres de l'équipage d'aller voir cette terre; mais le Capitaine ne voulut pas nous le permettre. Quoi qu'il en soit, cette petite isle se trouve 100 lieues à l'Est de Copayapo, & à 600 des Gallapagos, qui sont sous la ligne.

De retour à l'isle de Jean Fernando, vers la fin de l'année 1687. nous y espalmâmes notre Vaisseau, & après avoir abandonné la Barque, nous fîmes route vers le Continent, dans le dessein d'aller à Mocha, pour y prendre quelques moutons, & faire ensuite le tour de la terre del Fuego. Mais lors que nous fûmes arrivez à cette isle, nous n'y trouvâmes rien; les Espagnols y avoient détruit ou enlevé les moutons, les chevaux, & tout ce qui pouvoit servir aux commoditez de la vie. Nous passâmes donc à l'isle de S. Marie qui est au 34. deg. de latitude Meridionale, dans l'esperance d'y trouver de bonnes provisions; mais elle étoit reduite dans le même état que la précédente; de sorte qu'il nous fallut contenter de farine, du maïs, de la chair salée des Tortuës de terre, & de 60. jarres de leur graisse fonduë, que nous avions pris aux Gallapagos. D'ailleurs, les Espagnols avoient mis des Chiens sur l'isle

de
vres
fister
Mod
pour
tuân
falor

T
fortu
qu'il
mers
se de
Ferna
quelo
nâme
hache
les p
besoi
plante
vres,
en a
gris,
Poule
me le
le jou
oiseau
le poi
avoir
que ce
mateu
années
est arr

Nou
terre d
rieuse
avant
teur du

de Jean Fernando, pour y détruire les Chèvres & nous ôter ainsi les moyens de subsister : mais ne doutant point que l'isle de Mocha ne nous fournit assez de Moutons pour avitailler nôtre Vaisseau, nous ne tuâmes des Chèvres que ce qu'il nous en faisoit pour l'usage présent.

Trois ou quatre de nos Compagnons de fortune, chagins d'avoir perdu tout ce qu'ils avoient au jeu, & de sortir de ces mers aussi pauvres qu'ils y étoient venus, se déterminèrent à rester sur l'isle de Jean Fernando, dans l'esperance qu'il y viendrait quelques autres Armateurs. Nous leur donnâmes un petit canot, une marmite, des haches, de grands couteaux, du maiz, & les provisions, dont ils avoient le plus de besoin. J'ai appris dans la suite qu'ils avoient planté de ce maiz, apprivoisé quelques Chèvres, & vécu de poisson & d'oiseaux. Il y en a une espece de ces derniers, qui sont gris, à peu près de la grosseur d'un petit Poulet, & qui font des trous en terre comme les Lapins : ils s'y logent la nuit, & le jour ils vont à la pêche : c'est aussi un oiseau de riviere, dont la chair sent un peu le poisson quoi qu'elle ait bon goût, après avoir été enterrée. J'ai ouï dire de plus, que ces hommes se mirent à bord d'un Armateur qui vint toucher là, une ou deux années après ; & qu'il y en a un d'eux qui est arrivé depuis en Angleterre.

Nous fîmes donc route pour doubler la terre del Fuego ; & nous essuyâmes une furieuse tempête trois semaines, ou environ avant que nous fussions arrivés à la hauteur du Cap Horn. Nous ne vîmes point ce

ce Cap; parce que nous en étions trop au Sud, c'est-à-dire à 62 deg. 45 min. de latit. Meridionale, & nos Matelots peu habiles ne sçavoient où tourner leur course. Nous étions alors ier au cœur de l'Eté; car je me souviens que la tempête venoit de finir le jour de Noël 1687. Après être sortis de la mer du Sud, nous courumes au Nord, & nous rencontrâmes plusieurs montagnes de glace, que nous primes d'abord pour des îles. Quelques-unes paroissoient avoir une lieue ou deux de long. & d'autres un demi mile. Nous les rangeâmes plusieurs jours de suite vent arriere; & la plus grosse de toutes nous parut être de 4 ou 500 piez de haut. Après avoir jetté la sonde dans leur voisinage, il ne s'y trouva point de fonds; de sorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à flot; & peut-être même aussi profondes sous l'eau qu'élevées au-dessus de sa superficie. Nous ne vîmes point de ces montagnes de glace, lors que je passai dans la mer du Sud avec Mr Dampier; & je n'ai pas même oui dire que le Capitaine Sharp en rencontrât aucune à son retour de cette mer-là. Quoi qu'il en soit, nous les discernions de nuit si distinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter: mais il y en avoit d'autres cachées sous l'eau, qui secouoient quelquefois notre bord, sans nous faire pourtant aucune perte considerable. D'ailleurs, les bouffées de vent qui passaient sur ces montagnes de glace, étoient si froides & si sensibles, que nos gens qui sortoient d'un pays fort chaud, pouvoient se tenir à peine sur le tillac.

Dans tout notre passage autour de la

terre del Fuego, & durant trois semaines de suite que nous courumes au Sud du Cap Horn, le tems fut si orageux, le Soleil se trouva si obscurci, & les Etoiles furent si couvertes par les nuages, qu'il nous fut impossible de prendre nôtre latitude: Mais selon nôtre calcul, nous fumes bien près du 63 degré de latitude Meridionale, c'est-à-dire plus avant au Sud qu'aucun Européen, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. Lors que nous vîmes au 62 degré 30. minutes de latitude, nous résolûmes de remettre le cap au Nord, vers l'Océan Atlantique & la mer d'Ethiopie: nous eumes bien-tôt fait la manœuvre nécessaire pour courir E. N. E. & par E. quart au N. & nous suivîmes long-tems ces Rumbs. D'ailleurs, nous avions compté que dans nôtre passage l'aiguille Nordouestoir de trois pointes de compas: mais lors que nous pûmes faire une bonne observation, il se trouva qu'elle Nordestoit, & que nous avions couru Est quart au Sud. Il nous falut ainsi diriger nôtre course N. N. E. & N. E. quart au N.

Quand nous fumes donc arrivez dans la latitude de la riviere de la Place, où nous avions dessein d'entrer, nous comprîmes que nous n'étions pas à plus de 100. lieues de terre, & nous fîmes route tout droit vers le rivage, dans l'esperance que nous le trouverions au bout de ce chemin. Mais nous en étions alors à 300 lieues, de sorte qu'après en avoir fait quelque centaine à l'Oüest dans la même latitude, sans découvrir la terre, nos gens commencèrent à perdre courage, dans la crainte que nous sui-

vions toujours une fausse route, & que nous péririons en mer, faute de vivres, dont nous avions peu, & d'eau qui étoit encore plus rare. Dans cette extrémité, il survint une grosse pluie, qui dura un jour entier, & dont nous remplîmes plusieurs de nos barriques. Cela nous fut d'un grand secours, & servit d'abord à relever le cœur abattu de notre équipage. Mais après avoir couru 450 lieues, sans amener la terre, nos gens s'alarmèrent de nouveau, & peu s'en fallut que nous n'en vinssions aux mains les uns avec les autres. La plupart souhaitoient qu'on changeât de route, dans la pensée que celle que nous suivions étoit fautive; mais le Capitaine Davis, & le Pilote Knott, les prièrent au nom de Dieu d'attendre encore deux jours. On y consentit, quoi qu'il n'y eût qu'un petit vent foible; & dans cet intervalle, une bousée de l'Ouest nous amena une troupe de Sauterelles & d'autres insectes; ce qui nous persuada que nous n'étions pas éloignés de terre. Si par bonheur ceci n'étoit pas arrivé, nous aurions infailliblement changé de route, puis qu'une bonne partie de l'équipage le vouloit à toute force, & qu'ils étoient même assez ignorans pour croire que nous étions encore dans la mer du Sud, & en ce cas-là, nous ne pouvions manquer de périr en mer.

A suivre la direction de cette bousée de l'Ouest, qui avoit amené les Sauterelles, & à fixer par la Boussole le trait de vent d'où elles venoient, la terre que nous découvrimus étoit un peu au Nord de l'embouchure de la rivière de la Plate. Nous abordâmes dont ici pour faire de l'eau &

des
te
fent
Mar
prire
en ve
uns
cond
autre
avec
cl s'a
vers
lots,
ordin
gné
nos h
point
peau
nemer
morti
une a
terent
goût
tit go
font
ils on
celle
leur s
de co
& l'o
de gr
quoid
tans.
Ne
truch
leurs
poud

que nous
dont nous
encore plus
rvint une
entier, &c
nos bar-
secours,
r abatu de
cours 450
gens s'al-
salut que
uns avec
ent qu'on
que cel-
mais le
mort, les
dre encore
qu'il n'y
ans cet in-
nous ame-
autres in-
nous n'é-
r bonheur
ons infail-
u'une bon-
it à toute
flex igno-
ons encore
s-là, nous
en mer.
bouffée de
utérilles,
t de vent
nous dé-
de l'em-
ate. Nous
e l'eau &c

des vivres, dont ce païs abonde. Dans cet-
te vue, nos gens armez de leurs fusils n'eurent
pas plutôt apperçû un troupeau de
Marsouins sur une pointe de terre, qu'ils
prirent la resolution de les attaquer. Pour
en venir plus facilement à bout, quelques-
uns d'eux leur couperent le chemin qui
conduisoit à la montagne, pendant que les
autres en devoient faire un grand carnage
avec leurs coutelas. Mais à mesure que ceux-
ci s'approchoient, les Marsouins se retiroient
vers la mer, contre l'attente de nos Mate-
lots, qui les avoient pris pour des Cochons
ordinaires. Quand les Marsouins eurent ga-
agné le rivage, ils se mirent à contempler
nos hommes, & lors qu'on étoit sur le
point de leur donner dessus, tout le trou-
peau s'élança dans la mer, au grand éton-
nement de nos Chasseurs, qui furent bien
mortifiés d'avoir manqué leur coup. Mais
une autrefois ils en riserent deux qu'ils por-
terent à bord, & dont la chair avoit le
goût de celle du Cochon de terre, à un pe-
tit goût de Poisson près. Ces animaux ne
sont pas éloignez de la figure du Cochon;
ils ont la soie courte, mais plus rude que
celle des Chiens marins, & les piez, qui
leur servent aussi à nager, faits de même, &
de couleur noire. Le païs est ici bien arrosé,
& l'on y voit de tous côtez des troupeaux
de gros bétail, des Daims & des Autruches,
quoique d'ailleurs il n'y ait point d'habi-
tans.

Nous vîmes grand nombre de ces Au-
truches, & nous trouvâmes quantité de
leurs œufs sur le sable, où ces oiseaux les
pondent, sans en prendre, à ce qu'on dit

aucun autre soin. Le Soleil les fait éclore & les petits suivent la première creature qu'ils voient, aussi tôt qu'ils sont hors de l'œuf. J'ai été suivi moi-même quelquefois de plusieurs de ces jeunes Autruches, qui sont fort simples & innocentes. Les vieilles sont ici d'une grosseur extraordinaire, & la cuisse d'une que je mesurai, n'étoit guère moins grosse que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en mangeâmes quelques-unes: mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût. Il y a des personnes qui croient qu'elles mangent du fer; & il est vrai qu'elles avalent des clous, des pierres, & tout ce qu'on leur jette, mais tout cela passe à travers le corps, & leur sert à la digestion & non pas de nourriture; de même que les petits cailloux que certains oiseaux avalent & qui leur servent, pour ainsi dire, de meules dans le gésier, pour y moudre & broyer les viandes.

Après avoir remis en mer, & rangé la côte du Brésil, nous fîmes route vers les Isles Caribes. Ce fut ici où nous trouvâmes Mr. Edwin Carter, qui montoit un petit vaisseau des Barbados. Je me joignis à lui avec quelques autres de mes compagnons de fortune, & il nous apprit que le Roi Jacques avoit publié une Amnistie en faveur des Boucanniers. Nous passâmes donc sur son bord jusques à la rivière de la Warre, & nous arrivâmes à la Ville de Philadelphie en Pensilvanie dans le mois de Mai 1688.

Je demeurai ici quelque tems; au bout duquel le Capitaine Davis, Jean Hingson, & moi descendîmes la rivière de la Vvarre

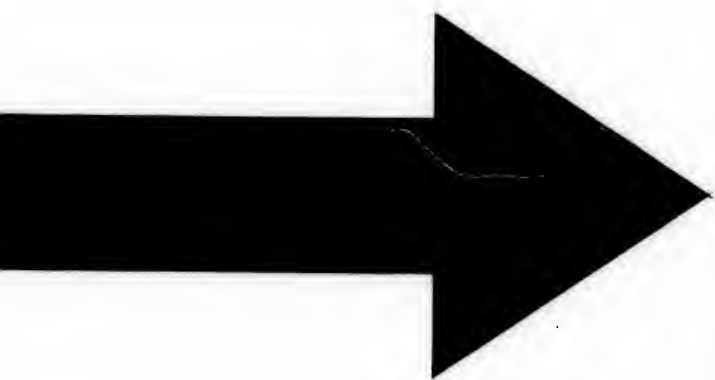
jusques
mes en
que no
de terr
qui co
peech
riviere
m'établ
années
embarr
Angleter
Peu d
traire le
que j'av
très-bien
qui l'av
il attend
plus con
rou, l'u
j'avois c
culiere à
si d'une l
bien-aise
mes de
quelque
avantag
j'avois f
me fit
agne. Je
curieuses
que je le
e voulut
les mi
ouvrage
lic ne m
lire part

jusques à la crique d'Apokunnumi. Nous fîmes ensuite charier nos cofres, & tout ce que nous avions, à travers une petite langue de terre, jusques à la riviere de Bohemia, qui conduit par la grande baye de Chisapeech à la pointe de Consolation dans la riviere Jaques en Virginie. Je comptois de m'établir ici; mais après un séjour de deux années ou environ, il me survint quelques embarras qui m'obligèrent de retourner en Angleterre, où j'arrivai en 1690.

Peu de jours après mon retour je rencontrai le Capitaine de la Tartane Espagnole, que j'avois vûe à l'Isle de la Sonde. Il parloit très-bien Anglois. Il me dit que le Capitaine qui l'avoit pris l'avoit amené à Londres, où il attendoit que sa famille, qui étoit une des plus considerables de Lima, Capitale du Pérou, lui envoiât de quoi se racheter. Comme j'avois contracté avec lui une amitié particulière à l'Isle de la Sonde, où je l'avois guéri d'une blessure très-dangereuse, nous fûmes bien-aîsés de nous revoir. Nous nous entretenîmes de nos Voiages, & s'il parut prendre quelque plaisir à m'entendre, j'en eus bien davantage à l'écouter. Il me conta comment j'avois fait naufrage au Port de la Caldera, & me fit une description de la nouvelle Espagne. Je trouvai les choses qu'il me dit si curieuses & en même tems si instructives, que je le priai de me les donner par écrit. Il ne voulut pas me refuser cette satisfaction; & les mit par ordre & en composa un petit ouvrage qu'il m'envoia. Je croi que le public ne me saura pas mauvais gré de lui en faire part.

Hingson,
la Vvarre





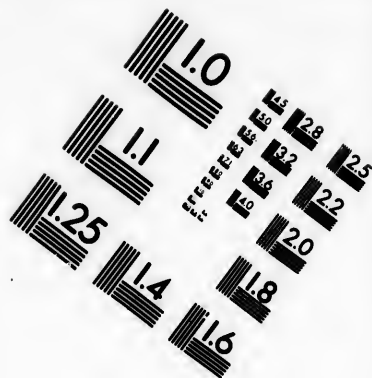
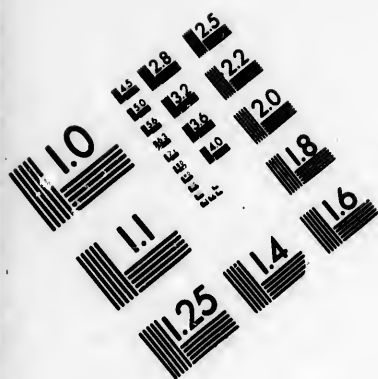
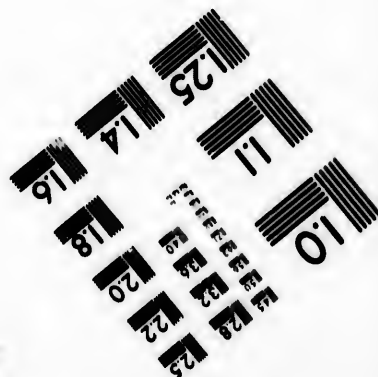
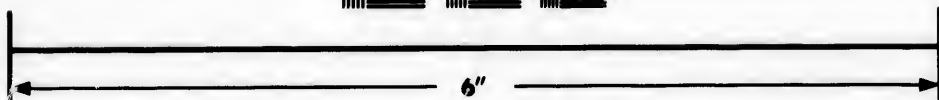
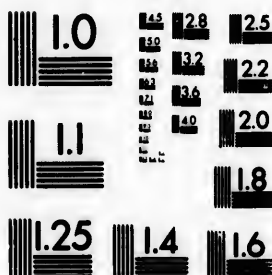


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4903

18 20 22 25
28 32 36 40
44 48 52 56
60 64 68 72
76 80 84 88
92 96 100 104
108 112 116 120
124 128 132 136
140 144 148 152
156 160 164 168
172 176 180 184
188 192 196 200
204 208 212 216
220 224 228 232
236 240 244 248
252 256 260 264
268 272 276 280
284 288 292 296
300 304 308 312
316 320 324 328
332 336 340 344
348 352 356 360
364 368 372 376
380 384 388 392
396 400 404 408
412 416 420 424
428 432 436 440
444 448 452 456
460 464 468 472
476 480 484 488
492 496 500 504
508 512 516 520
524 528 532 536
540 544 548 552
556 560 564 568
572 576 580 584
588 592 596 600
604 608 612 616
620 624 628 632
636 640 644 648
652 656 660 664
668 672 676 680
684 688 692 696
700 704 708 712
716 720 724 728
732 736 740 744
748 752 756 760
764 768 772 776
780 784 788 792
796 800 804 808
812 816 820 824
828 832 836 840
844 848 852 856
860 864 868 872
876 880 884 888
892 896 900 904
908 912 916 920
924 928 932 936
940 944 948 952
956 960 964 968
972 976 980 984
988 992 996 1000

10 01
11 02
12 03
13 04
14 05
15 06
16 07
17 08
18 09
19 10
20 11
21 12
22 13
23 14
24 15
25 16
26 17
27 18
28 19
29 20
30 21
31 22
32 23
33 24
34 25
35 26
36 27
37 28
38 29
39 30
40 31
41 32
42 33
43 34
44 35
45 36
46 37
47 38
48 39
49 40
50 41
51 42
52 43
53 44
54 45
55 46
56 47
57 48
58 49
59 50
60 51
61 52
62 53
63 54
64 55
65 56
66 57
67 58
68 59
69 60
70 61
71 62
72 63
73 64
74 65
75 66
76 67
77 68
78 69
79 70
80 71
81 72
82 73
83 74
84 75
85 76
86 77
87 78
88 79
89 80
90 81
91 82
92 83
93 84
94 85
95 86
96 87
97 88
98 89
99 90
100 91
101 92
102 93
103 94
104 95
105 96
106 97
107 98
108 99
109 100
110 101
111 102
112 103
113 104
114 105
115 106
116 107
117 108
118 109
119 110
120 111
121 112
122 113
123 114
124 115
125 116
126 117
127 118
128 119
129 120
130 121
131 122
132 123
133 124
134 125
135 126
136 127
137 128
138 129
139 130
140 131
141 132
142 133
143 134
144 135
145 136
146 137
147 138
148 139
149 140
150 141
151 142
152 143
153 144
154 145
155 146
156 147
157 148
158 149
159 150
160 151
161 152
162 153
163 154
164 155
165 156
166 157
167 158
168 159
169 160
170 161
171 162
172 163
173 164
174 165
175 166
176 167
177 168
178 169
179 170
180 171
181 172
182 173
183 174
184 175
185 176
186 177
187 178
188 179
189 180
190 181
191 182
192 183
193 184
194 185
195 186
196 187
197 188
198 189
199 190
200 191
201 192
202 193
203 194
204 195
205 196
206 197
207 198
208 199
209 200
210 201
211 202
212 203
213 204
214 205
215 206
216 207
217 208
218 209
219 210
220 211
221 212
222 213
223 214
224 215
225 216
226 217
227 218
228 219
229 220
230 221
231 222
232 223
233 224
234 225
235 226
236 227
237 228
238 229
239 230
240 231
241 232
242 233
243 234
244 235
245 236
246 237
247 238
248 239
249 240
250 241
251 242
252 243
253 244
254 245
255 246
256 247
257 248
258 249
259 250
260 251
261 252
262 253
263 254
264 255
265 256
266 257
267 258
268 259
269 260
270 261
271 262
272 263
273 264
274 265
275 266
276 267
277 268
278 269
279 270
280 271
281 272
282 273
283 274
284 275
285 276
286 277
287 278
288 279
289 280
290 281
291 282
292 283
293 284
294 285
295 286
296 287
297 288
298 289
299 290
300 291
301 292
302 293
303 294
304 295
305 296
306 297
307 298
308 299
309 300
310 301
311 302
312 303
313 304
314 305
315 306
316 307
317 308
318 309
319 310
320 311
321 312
322 313
323 314
324 315
325 316
326 317
327 318
328 319
329 320
330 321
331 322
332 323
333 324
334 325
335 326
336 327
337 328
338 329
339 330
340 331
341 332
342 333
343 334
344 335
345 336
346 337
347 338
348 339
349 340
350 341
351 342
352 343
353 344
354 345
355 346
356 347
357 348
358 349
359 350
360 351
361 352
362 353
363 354
364 355
365 356
366 357
367 358
368 359
369 360
370 361
371 362
372 363
373 364
374 365
375 366
376 367
377 368
378 369
379 370
380 371
381 372
382 373
383 374
384 375
385 376
386 377
387 378
388 379
389 380
390 381
391 382
392 383
393 384
394 385
395 386
396 387
397 388
398 389
399 390
400 391
401 392
402 393
403 394
404 395
405 396
406 397
407 398
408 399
409 400
410 401
411 402
412 403
413 404
414 405
415 406
416 407
417 408
418 409
419 410
420 411
421 412
422 413
423 414
424 415
425 416
426 417
427 418
428 419
429 420
430 421
431 422
432 423
433 424
434 425
435 426
436 427
437 428
438 429
439 430
440 431
441 432
442 433
443 434
444 435
445 436
446 437
447 438
448 439
449 440
450 441
451 442
452 443
453 444
454 445
455 446
456 447
457 448
458 449
459 450
460 451
461 452
462 453
463 454
464 455
465 456
466 457
467 458
468 459
469 460
470 461
471 462
472 463
473 464
474 465
475 466
476 467
477 468
478 469
479 470
480 471
481 472
482 473
483 474
484 475
485 476
486 477
487 478
488 479
489 480
490 481
491 482
492 483
493 484
494 485
495 486
496 487
497 488
498 489
499 490
500 491
501 492
502 493
503 494
504 495
505 496
506 497
507 498
508 499
509 500
510 501
511 502
512 503
513 504
514 505
515 506
516 507
517 508
518 509
519 510
520 511
521 512
522 513
523 514
524 515
525 516
526 517
527 518
528 519
529 520
530 521
531 522
532 523
533 524
534 525
535 526
536 527
537 528
538 529
539 530
540 531
541 532
542 533
543 534
544 535
545 536
546 537
547 538
548 539
549 540
550 541
551 542
552 543
553 544
554 545
555 546
556 547
557 548
558 549
559 550
560 551
561 552
562 553
563 554
564 555
565 556
566 557
567 558
568 559
569 560
570 561
571 562
572 563
573 564
574 565
575 566
576 567
577 568
578 569
579 570
580 571
581 572
582 573
583 574
584 575
585 576
586 577
587 578
588 579
589 580
590 581
591 582
592 583
593 584
594 585
595 586
596 587
597 588
598 589
599 590
600 591
601 592
602 593
603 594
604 595
605 596
606 597
607 598
608 599
609 600
610 601
611 602
612 603
613 604
614 605
615 606
616 607
617 608
618 609
619 610
620 611
621 612
622 613
623 614
624 615
625 616
626 617
627 618
628 619
629 620
630 621
631 622
632 623
633 624
634 625
635 626
636 627
637 628
638 629
639 630
640 631
641 632
642 633
643 634
644 635
645 636
646 637
647 638
648 639
649 640
650 641
651 642
652 643
653 644
654 645
655 646
656 647
657 648
658 649
659 650
660 651
661 652
662 653
663 654
664 655
665 656
666 657
667 658
668 659
669 660
670 661
671 662
672 663
673 664
674 665
675 666
676 667
677 668
678 669
679 670
680 671
681 672
682 673
683 674
684 675
685 676
686 677
687 678
688 679
689 680
690 681
691 682
692 683
693 684
694 685
695 686
696 687
697 688
698 689
699 690
700 691
701 692
702 693
703 694
704 695
705 696
706 697
707 698
708 699
709 700
710 701
711 702
712 703
713 704
714 705
715 706
716 707
717 708
718 709
719 710
720 711
721 712
722 713
723 714
724 715
725 716
726 717
727 718
728 719
729 720
730 721
731 722
732 723
733 724
734 725
735 726
736 727
737 728
738 729
739 730
740 731
741 732
742 733
743 734
744 735
745 736
746 737
747 738
748 739
749 740
750 741
751 742
752 743
753 744
754 745
755 746
756 747
757 748
758 749
759 750
760 751
761 752
762 753
763 754
764 755
765 756
766 757
767 758
768 759
769 760
770 761
771 762
772 763
773 764
774 765
775 766
776 767
777 768
778 769
779 770
780 771
781 772
782 773
783 774
784 775
785 776
786 777
787 778
788 779
789 780
790 781
791 782
792 783
793 784
794 785
795 786
796 787
797 788
798 789
799 790
800 791
801 792
802 793
803 794
804 795
805 796
806 797
807 798
808 799
809 800
810 801
811 802
812 803
813 804
814 805
815 806
816 807
817 808
818 809
819 810
820 811
821 812
822 813
823 814
824 815
825 816
826 817
827 818
828 819
829 820
830 821
831 822
832 823
833 824
834 825
835 826
836 827
837 828
838 829
839 830
840 831
841 832
842 833
843 834
844 835
845 836
846 837
847 838
848 839
849 840
850 841
851 842
852 843
853 844
854 845
855 846
856 847
857 848
858 849
859 850
860 851
861 852
862 853
863 854
864 855
865 856
866 857
867 858
868 859
869 860
870 861
871 862
872 863
873 864
874 865
875 866
876 867
877 868
878 869
879 870
880 871
881 872
882 873
883 874
884 875
885 876
886 877
887 878
888 879
889 880
890 881
891 882
892 883
893 884
894 885
895 886
896 887
897 888
898 889
899 890
900 891
901 892
902 893
903 894
904 895
905 896
906 897
907 898
908 899
909 900
910 901
911 902
912 903
913 904
914 905
915 906
916 907
917 908
918 909
919 910
920 911
921 912
922 913
923 914
924 915
925 916
926 917
927 918
928 919
929 920
930 921
931 922
932 923
933 924
934 925
935 926
936 927
937 928
938 929
939 930
940 931
941 932
942 933
943 934
944 935
945 936
946 937
947 938
948 939
949 940
950 941
951 942
952 943
953 944
954 945
955 946
956 947
957 948
958 949
959 950
960 951
961 952
962 953
963 954
964 955
965 956
966 957
967 958
968 959
969 960
970 961
971 962
972 963
973 964
974 965
975 966
976 967
977 968
978 969
979 970
980 971
981 972
982 973
983 974
984 975
985 976
986 977
987 978
988 979
989 980
990 981
991 982
992 983
993 984
994 985
995 986
996 987
997 988
998 989
999 990
1000 991
1001 992
1002 993
1003 994
1004 995
1005 996
1006 997
1007 998
1008 999
1009 1000
1010 1001
1011 1002
1012 1003
1013 1004
1014 1005
1015 1006
1016 1007
1017 1008
1018 1009
1019 1010
1020 1011
1021 1012
1022 1013
1023 1014
1024 1015
1025 1016
1026 1017
1027 1018
1028 1019
1029 1020
1030 1021
1031 1022
1032 1023
1033 1024
1034 1025
1035 1026
1036 1027
1037 1028
1038 1029
1039 1030
1040 1031
1041 1032
1042 1033
1043 1034
1044 1035
1045 1036
1046 1037
1047 1038
1048 1039
1049 1040
1050 1041
1051 1042
1052 1043
1053 1044
1054 1045
1055 1046
1056 1047
1057 1048
1058 1049
1059 1050
1060 1051
1061 1052
1062 1053
1063 1054
1064 1055
1065 1056
1066 1057
1067 1058
1068 1059
1069 1060
1070 1061
1071 1062
1072 1063
1073 1064
1074 1065
1075 1066
1076 1067
1077 1068
1078 1069
1079 1070
1080 1071
1081 1072
1082 1073
1083 1074
1084 1075
1085 1076
1086 1077
1087 1078
1088 1079
1089 1080
1090 1081
1091 1082
1092 1083
1093 1084
1094 1085
1095 1086
1096 1087
1097 1088
1098 1089
1099 1090
1100 1091
1101 1092
1102 1093
1103 1094
1104 1095
1105 1096
1106 1097
1107 1098
1108 1099
1109 1100
1110 1101
1111 1102
1112 1103
1113 1104
1114 1105
1115 1106
1116 1107
1117 1108
1118 1109
1119 1110
1120 1111
1121 1112
1122 1113
1123 1114
1124 1115
1125 1116
1126 1117
1127 1118
1128 1119
1129 1120
1130 1121
1131 1122
1132 1123
1133 1124
1134 1125
1135 1126
1136 1127
1137 1128
1138 1129
1139 1130
1140 1131
1141 1132
1142 1133
1143 1134
1144 1135
1145 1136
1146 1137
1147 1138
1148 1139
1149 1140
1150 1141
1151 1142
1152 1143
1153 1144
1154 1145
1155 1146
1156 1147
1157 1148
1158 1149
1159 1150
1160 1151
1161 1152
1162 1153
1163 1154
1164 1155
1165 1156
1166 1157
1167 1158
1168 1159
1169 1160
1170 1161
1171 1162
1172 1163
1173 1164
1174 1165
1175 1166
1176 1167
1177 1168
1178 1169
1179 1170
1180 1171
1181 1172
1182 1173
1183 1174
1184 1175
1185 1176
1186 1177
1187 1178
1188 1179
1189 1180
1190 1181
1191 1182
1192 1183
1193 1184
1194 1185
1195 1186
1196 1187
1197 1188
1198 1189
1199 1190
1200 1191
1201 1192
1202 1193
1203 1194
1204 1195
1205 1196
1206 1197
1207 1198
1208 1199
1209 1200
1210 1201
1211 1202
1212 1203
1213 1204
1214 1205
1215 1206
1216 1207
1217 1208
1218 1209
1219 1210
1220 1211
1221 1212
1222 1213
1223 1214
1224 1215
1225 1216
1226 1217
1227 1218
1228 1219
1229 1220
1230 1221
1231 1222
1232 1223
1233 1224
1234 1225
1

DE MEXICO.

dans la rade Côte d'écueils, que si
 nous venions à nous briser contre de men-
 ses rochers, nous serions perdus. Mais, au lieu
 de nous en aller, nous nous sommes arrêtés
 tranquillement dans ces mille pierres, attendant
 que nous vîrions, parce qu'il n'y avait de
 cette rade une seule île qui étoit toute
 couverte de rochers. Pour nous délivrer d'un
 danger si pressant, nous jetâmes au large
 nos ancres en mer, et tâchâmes de
 nous en aller vers le même Mer la Frégate, l'un
 des plus gros vaisseaux. Nous
 nous en allâmes de concert de de
 nous en aller en un instant à bout. Mais
 nous ne savions pas que nous avions souffert
 un tempête si violent, que nous
 nous en allâmes à la dernière partie
 de la rade, et nous tombâmes sur
 un rocher, que vous voyez
 dans le Vaisseau, par
 lequel nous sommes passés, passa par
 l'un d'entre eux en
 nous en allant, que tous les
 de nous en furent perdus.
 Nous ne savions pas, nous
 nous imaginant avec
 que nous avions tout
 en éclaircissant le
 nous en avions scuffré
 de l'éclaircissement. C'est
 le temps de la nuit dans une étrange
 de, quoique l'on ne
 ment le jour étoit
 nous venions
 pour avions en
 le venant nous
 hausser les voiles. Néanmoins nous n'en
 mes par long-temps, car dans les quatre jours
 suivans il changea plus de six fois. Enfin après

[illegible]

non
pour
dans
ego
les
dan
gras
dun
am
orig
vill
ma,
et m
nou
de l
ven
ou
fame
mpe
proy
Chir
foit
nom
à le v
lots
drion
romn
dans
qui t
Le So
le Pil
tempo
qui s
sur no
elle v

Ta
e c

DE M^r WAFER.

nous étions parvenus à l'état de la nuit, et que
 nous mettoit au désespoir. Cependant, comme
 nous ne pouvions remédier à ce malheur,
 nous tâchions de nous en consoler en nous
 occupant à diverses choses; les uns à la lecture,
 les autres à la lecture; d'autres se baignant
 dans la Mer; mais nous passions tous la
 grande partie de notre temps à nous entretenir
 de notre infortune, tantôt en larmes, tantôt
 en mesure, & tantôt ne pouvant nous
 empêcher d'en rire. Comme nos vivres
 ne s'étoient pas consumés pendant un si long
 temps, nous nous vîmes dans la nécessité de faire
 ce que nous avions dévoré. J'étois d'avis que
 nous retournerions à Panama; mais le
 Capitaine Marulien assura qu'avec le vent
 favorable, nous arriverions en
 quatre jours à la Caldera; j'eus la
 faiblesse de céder à leur sentiment. Nous
 nous en allâmes donc, & allâmes renouveler
 nos provisions à l'embouchure de notre
 Rivière. Nous en primes plus que
 nous n'en avions besoin, après quoi nous étant remis
 en route, nous arrivâmes en huit jours de
 voyage à la ville de l'Isle du Cagne; d'où les
 gens dirent qu'en deux jours nous
 serions au Port tant désiré de la Caldera.
 Comme les hommes sont sujets à se
 laisser aller dans leurs jugemens, il arriva que le
 jour qui étoit clair & serain, changea tout à
 coup. Le Soleil venoit de se coucher, & le
 Pilote se baissa les voiles, croyant
 que le temps dont nous menaçait une pluie
 qui s'approchoit, & qui ne fut pas plus
 sur nous, que s'étendant & ouvrant son
 sein, elle versa sur la Fregate des torrens de pluie.

Tome IV.

• C'est à-dire du Chien.

Q

éclairant de lumière & de lumière à causer
de répousser sur nos inséparables. Il se fai-
soit un mélange de lumière & d'obscurité ,
qui nous frappant d'horreur , ne l'ailloit pas
de nous aider en quelque sorte , parce que
les vents , qui nous environnoient de toutes
parts , nous éclaircissent à faire notre manœu-
vre ; mais cette manœuvre ne nous servant
pas beaucoup , nous prîmes le parti de l'ab-
andonner au gré du vent & des eaux notre
malheureux bâtiment , sans nous fatiguer d'un
travail inutile. L'orage cessa , & le jour
vint , mais comme il étoit encore trouble
et que la mer étoit si agitée nous devrions tou-
jours , nous ne pouvions nous promettre au-
cun succès. Le vent voulut rêcher de dé-
couvrir à ce que nous nous étions , mais
quelques observations qu'il put faire , sui-
vant les règles de son art , il ne connut
rien , et même par conjecture. Je le fis ap-
peler dans ma chambre & lui demandai si
nous ne serions pas mieux de chercher sur
la côte quelque lieu sûr , & qui fut à cou-
vrir du vent & de la marée , pour nous y
tenir jusqu'au retour du beau tems , plu-
tôt que de nous opiniâtrer à errer ainsi à
l'aventure , dans l'incertitude & le danger
d'un orage , qui pourroit enfin causer notre
perte. Le pauvre homme , les larmes aux
yeux ne put me répondre autre chose , si
ce n'est que ses pechez étoient sans doute
la cause du mauvais succès de notre voyage ,
& qu'il ne savoit que faire , parce que les
Marcelos ne vouloient plus lui obéir. Je les
fis appeler , & les ayant questionnez , ils
répondirent tous qu'ils croyoient être fort
proche de Caldera , comme on le pourroit

en
plu
im
rep
ter
qu
ma
tro
qu
nav
ven

à causer
Il se fai-
obscurité,
dilloit pas
parce que
de toutes
re manœu-
ous servant
et de l'at-
eaux nôtre
siguer d'un
de le jour
re trouble
vroit l'ob-
omettre. Au
het de ob-
tions ; mais
faire, sui-
ne connaît
le le fis ap-
demander si
chercher fut
si fut à cou-
pour nous y
u tems, plu-
errer ainsi à
le danger
causer nôtre
larmes aux
re chose, si
sans doute
ôtre voiage,
parce que les
obeir. Je les
stionnez, ils
ient être for-
le pourroy

DE M^r WARE
Lorsque des que le Capitaine
nous eut dit que
d'autre
jours ;
le pouvoir
nous eut dit
vous eut dit
la terre.
les voiles
jusqu'à la nuit
demain matin il
ment jusqu'à
montagnes
à pouvoir
ait bien ob-
de trouble
ontagnes de
avoiant encore
n'est pas concevable
de tous les
deplains
cations contre
nous eut dit
colère. Le jour
à Moama, où nous
en cinq jours ; mais
plus part avoient des
importantes dans la province de
représenterent qu'il ne falloir
ter, que nous n'avions eu à
quatre ou cinq jours en ce
malgré la quantité de mou-
trouvoit, ne laissoit pas d'être
qu'ensuite nous pourrions continuer
navigation avec plus de bonheur. Le Pilote
venant à l'appui de la boue, plus hardi de
O ij

[illegible][illegible]



FOUR

[illegible]

Don que Don Louis de Legnare's : (Ainsi se nommoit le Capitaine Mexicain) fut informé de la prompte nécessité où nous étions , et se porta aussitôt dans la Fregate de la voilelle ; du pain , des fruits , & autres rafraichissemens capables de rétablir nos forces épuisées & de nous faire perdre le mauvais goût du vieux barbet & de sa couche. Nous descendîmes enfin dans l'île , où nous

DE M. WAFER.

sous le fruit ombage, de quel-
 ques fruits sur les bords d'un ar-
 rivant, qui se chargeoit à quelque
 pas de là dans la Mer. Le bâtiment de Don
 Louis n'étant chargé que de vivres ;
 de fruits & d'autres provisions qu'ils alloient
 vendre à Panama ; les passagers de la Frégate
 et mes Matelots ; eurent de quoi choisir
 pour leur argent. Ils en peirent seulement
 pour quatre jours, sur l'assurance qu'ils
 consentent à eux-mêmes qu'en deux ou trois
 ils arriveroient à la Caldera ; mais
 je fus pourvu gratuitement par
 de toute sorte de volatile, de fruits
 confits, conferves, chocolat, & d'autres
 de régal ; & quelques instances que
 je fûs faire pour les lui payer, jamais
 ne voulut consentir, en me disant, que
 pour le jour je pourrois bien lui rendre.

Nous demeurâmes le reste du jour dans
 une ville délicieuse, où nous eûmes bien
 de la nourriture ; & à l'entrée de la nuit chacun
 se mit son Vaisseau à la réserve de Don
 Louis, qui voulut passer la nuit dans le mien.
 Il se divertit infiniment, par la douceur
 de la voir qu'il savoit conduite avec beau-
 coup de méthode & d'agrément, & par
 l'entretien de la conversation. Comme
 nous ne pouvions pas toujours être ensem-
 ble, il fallut nous séparer le lendemain. Ce
 que nous fîmes sur les dix heures du matin
 après bien des embrassades, & mille protesta-
 tions de service.

Chaque Vaisseau ayant repris sa route,
 le mien navigua avec tant de bonheur, que
 le jour suivant sur les sept heures du soir

VOYAGE

Les apperçus de Port tant désiré, qui
jusqu'alors sembloit ne devoir jamais paraître
à nos yeux. Ce ne fut plus que rejoindan-
tes dans l'équipage : chacun avoit peine à
modérer sa joie. Pour moi, j'en fus si transpor-
té, que je fis prescrire à mes Matelots d'un
quartreau de vin, qui devoit environ quatre-
vingt-dix livres. & un Marchand Genois, qui
étoit sur mon bord, leur en donna autant.
Les Matelots étoient dans une trop belle dis-
position pour remettre au lendemain à faire
usage d'un présent si fort à leur goût ; ils en
firent l'essai sur le champ, & trouvant le vin
excellent, ils commencèrent à faire le service
de *Rachis*. Le Pilote, qui étoit à leur tête,
les encourageoit par son exemple. Ils s'en
acquittèrent si bien, que de brindes en brin-
des, & à force de se faire raison les uns aux
autres, les Quatreux firent mal sur le cul
en peu de tems ; mais leur cervelle en fut
troublée. Le Marchand Genois craignant
que le manœuvre n'allât pas bien, s'avança
pour empêchement de s'aller poster entre le
Pilote & celui qui tenoit le gouvernail, sous
ses ordres, parce qu'il avoit remarqué que
le premier étoit perdu sur la chaise & passable-
ment ivre, gouvernoit de mémoire, com-
me si trouvant à la vue d'un port connu. Ce
Marchand se mit donc entre eux à égale dis-
tance, pour repêcher les commandemens du
Pilot au Valet, & servir comme de vchi-
cule à la nuit. Ces excès de précaution nous
falloient perdre. Le Pilote, ayant crié au Timon-
nier, au Norouest, au Norouest ; qui étoit
entièrement la source qu'il falloit tenir
pour aller au port de la Caldera, le Mar-
chand Genois qui étoit, bague & qui se par-

DE ME WAFER

art, qui
 parcourent
 jouissant
 peine à
 transporter
 lors d'un
 en quatre-
 sois, qui
 ne surant
 belle dis-
 in à faire
 ar ; ils en
 rant le vin
 le service
 leur tête,
 e. Ne tou-
 s en bui-
 les une gou-
 sur le cul
 nelle en son
 craignant
 en, j'au-
 ter entre le
 vernail sous
 marqué que
 de passable-
 ont, com-
 son. Ce
 à égale di-
 ndement du
 ne de vchi-
 ant on nous
 au Simon-
 ; qui étoit
 falloir sonir
 og le Mar-
 qui se par

[illegible]

V O Y A G E

L'incertitude de nos sort, & de joie & de tristesse, que les vents & les vagues nous alloient pousser quelques momens au devant. Rien ne pût égaler le trouble & la confusion qui regnoient par tout : quelques-uns réveillez en sursaut estoient comme les autres, quoi qu'à demi endormis & sans savoir encore pourquoi. Le bruit, l'obscurité, les hurlemens, tout augmentoit l'effroi. Ce qu'il y avoit de plus déplorable c'est que nous voyions bien tous que nous étions perdus, & que nul ne pouvoit dire par quel étrange revers prêt à entrer dans le port, nous étions engloutis par les eaux, & moi-même je n'en savois pas plus que les autres. Dans une si grande consternation, les uns à genoux sur le tillac passaient des vœux au Ciel pour leur salut; d'autres les mains jointes demandoient à Dieu, misericorde. D'autres disoient à haute voix leurs pechez les plus secrets. Pour moi, parmi ces gémissemens, je conservai le sang froid que Dieu m'a donné, & que j'ai le bonheur de ne jamais perdre en quelque peril que je me trouve, & voyant qu'ils alloient tous perir faute de prendre le seul parti qui leur convenoit dans l'extrémité où nous étions, j'encourageai ces malheureux à travailler utilement & diligemment à se sauver. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de toutes les planches, poutres & autres choses qui pouvoient nous soutenir sur l'eau, & nous aider à gagner en nageant quelque lieu du rivage qui fut propre à aborder. J'ordonnai ensuite qu'on jettât dans la Mer tout ce qui par sa pesanteur pouvoit faire submerger trop promptement le Vaisseau : & par ce mo-

y
 ta
 de
 te
 na
 co
 Ce
 les
 cou
 le
 mag
 dor
 ter
 doi
 pag
 & d
 non
 que
 mes
 cinq
 par d
 table
 écuer
 Qu
 rée s
 sec ;
 tout
 ter à
 puis
 de pa
 l'eau.
 avoir
 mes le
 amass
 res le
 nous
 couve

je ne fus aussi-bien que par celui des pompes, je retardai le naufrage jusqu'aux premiers rayons de l'Aurore. Mais ce qui nous servit plus que tout le reste, fut le conseil que je leur donnai de prendre à deux une longue & menue corde, qu'ils rendient chacun par un bout. Cet expédient sauva la vie à plusieurs; car lorsqu'on ouvrit la Fregate de tous côtes, eut coulé bas malgré le secours des pompes, tous le monde se voyant obligé de se jeter à la nage sur les planches ou rouleaux de bois, dont il pût se saisir pour essayer de gagner la terre, il arrivoit que le premier qui y abordoit, tiroit après lui sur le rivage son Compagnon qui tenoit l'autre bout de la corde, & qui fort souvent étoit sur le point de se noyer. Je tirai de cette manière le Pilote, quoiqu'il ne le méritât point. Nous échappâmes presque tous de ce danger, à la réserve de cinq ou six qui furent poussés avec violence par des coups de Mer, & qui périrent misérablement en donnant de la tête contre les écueils, & contre le Vaisseau même.

Quelques heures après le naufrage la marée s'étant retirée, laissa la Fregate presque à sec; de sorte qu'il nous fut aisé d'en retirer tout ce qu'il y avoit dedans, & de le transporter à terre. Il n'y eut presque rien de perdu, puisque nous recueillîmes même la plus grande partie des choses que j'avois fait jeter à l'eau. Nous rendîmes grâces à Dieu de nous avoir conservé la vie, après-quoi nous brûlâmes le bâtiment pour en tirer le fer, que nous amassâmes en un endroit de la côte, avec toutes les hardes, sous des arbres feuillus que nous avions choisis pour nous y mettre à couvert de l'ardeur du Soleil. Comme nous

avions pourvus par l'affair d'un d'armement
 pour nous, l'estorail des canotiers à choisir
 à chacun un de la compagnie pour les gouverner,
 en leur représentant qu'aiderement
 on ne seroit que défordre & une confusion.
 Ils nous prièrent tous d'une commune voix de
 venir en grandes instances, de vouloir bien
 prendre ce soin, & que j'acceptai; & pour
 commencer à exercer les devoirs de cette
 souveraineté, je fis trois détachemens, l'un
 pour aller chercher de l'eau dont nous avions
 un grand besoin, l'autre pour aller à la
 provision; car celles du Vaisseau ayant été
 molles, ne pouvoient plus nous servir.
 & le troisième pour reconnaître le Pays &
 voir si l'on ne découvreroit point quelque
 habitation, parce que le Pileau étoit
 que nous étions à trois ou quatre lieues de
 la Caldera. Le premier détachement ne fut
 pas long-tems à revenir, & il apporta de
 très-bonne eau qu'il avoit trouvée près de
 lui. Le second revint quelques momens après
 chargé de fruits sauvages d'assez mauvais
 goût, avec des œufs de Tortue, & dit qu'il
 avoit vû un Porc-épi & des crotes de pou-
 les de Nicaragua, qui sont ce qu'on appelle
 en France des poules d'Indes. Satisfait de
 cette découverte, je renvoyai chercher une
 plus grande provision d'eau & d'œufs de
 tortue. Il y avoit une si prodigieuse quan-
 tité de ces œufs sur cette côte, que dans
 chaque creux qui se rencontroit sur les sa-
 bles de cette plage, on y en trouvoit jus-
 qu'à dans ou trois cents. Nous en mangeâmes
 avec beaucoup d'appetit, quoiqu'ils eussent
 une certaine odeur de marécage qui bleffoit
 l'odorat & le goût. Nous passâmes le reste

un cerf en échappe, on pendoit le mi-
re de la harquebuse, avec ses charges de
plomb & de plomb. Pour mon harquebuse
c'étoit un Matelot qui la portoit, & cette
arme étoit la meilleure pièce de tout l'é-
quipage car sans qu'elle étoit de défaut,
c'étoit sur elle seule que la petite Canoa
pouvoit s'appuyer de subsister sa vie.
Les Indes, outre leur épée qu'ils avoient
au côté, portoient une hache, une corde,
un couteau, un petit fusil à faire du feu
avec de la pierre, du fer, sa mèche, & ses
allumettes.

Après deux heures, d'un chemin sablon-
neux & très-pénible, nous arrivâmes au
bord d'un Fleuve que nous appellâmes le
fleuve des Crocodiles, quoi qu'à la vérité
il n'y en eût pas tant que le détachement
l'avoit rapporté, & pour le passer, nous
convînmes d'aller sur les bords en le remon-
tant jusqu'au premier bosquet où nous pus-
sions trouver du bois propre à faire des ra-
deaux. Nous en trouvâmes à deux lieues
plus loin, nous en primes sur nos épaules au-
tant qu'il nous en falloit, puis nous descen-
dîmes le Fleuve par où nous étions venus,
sans autre lieu que nous avions quitté; car
nous ne voulions pas nous éloigner de la cô-
te, espérant, suivant l'opinion du Pilote,
gagner le port de la Caldera. Ayant fabriqué
un radeau le mieux qu'il nous fut possible
avec nos haches; notre bois & nos cordes,
nous nous hasardâmes à nous abandonner
à l'écoulement du Fleuve qui étoit très-
rapide. On y avoit fait une espèce de bancs
de joncs pour moi qui y entrai le premier,
après avoir pris mon harquebuse des mains

de
l'
l'
d'
n'y
l'es
gal
ve,
lon
role
mie
repr
voin
l'eau
pagn
pas
que
en se
chan
d'au
de la
comm
mes
mes
uculi
endro
mes
re, q
le sab
modo
done
comm
cherch
que le
ser la
près d
creux

DE M^r WAFER.

de celui qui le portoit. Le Pilote fit
l'un des deux, & un vigoureux
l'autre, avec chacun une longue
deux cordes pour le conduire. Comme
n'y pouvions tous entrer sans l'enfoncer
l'eau par notre pesanteur, nous nous pen-
châmes; une partie resta sur le bord du Fleu-
ve, & l'on attachâ seulement au radou une
longue corde, afin que ceux qui demeu-
roient, le pussent retirer lorsque les pre-
miers seroient passez. Cela étant fait, nous
reprîmes les cordes dont nous jugâmes pou-
voir encore avoir besoin, & je fis jeter à
l'eau les bois du radou pour ôter à la Com-
pagnie toute esperance de retourner sur ses
pas jusqu'à ce que nous eussions trouvé quel-
que habitation, & reconnu si nous étions
en terre ferme ou dans une île. Bientôt nous
châmes encore environ six lieues, au bout
desquelles nous passâmes un autre Fleuve,
de la même manière que le précédent; &
comme le Soleil se couchoit, nous arrivâ-
mes à une plage assez étendue, où nous fi-
mes aître tous bien fatiguez; mais moi par-
ticulierement, parce qu'ayant passé par des
endroits fort humides & marécageux,
mes souliers s'étoient mouillez de
re, que le cuir s'en étoit étendu
le sable y entrant de tous côtés
modoit beaucoup. Mes souliers
done plus d'embaras qu'ils ne
commodes, je les quitterai. Comme nous
cherchions de l'œil un terrain plus élevé
que les autres pour nous y reposer & y pas-
ser la nuit, nous entendîmes quelque bruit
près d'un vieux arbre sec dont le tronc étoit
creux de caducité. Nous en étions approché.

nous nous rendîmes aux rivières aux bords
 de laquelle nous nous couchâmes, au feu allumé, &
 nous nous couchâmes de quelques de Palmiers
 qui étoient sur le bord d'abord qu'il
 y avoit la nuit après quelques uns des
 Indiens qui portent le fruit, mais nous en
 fîmes vainement aux Indiens, d'où
 nous conclûmes que les personnes qui
 y avoient mangé en cet endroit, les y a-
 voient apportés d'ailleurs. Sur le midi nous
 arrivâmes à un grand Fleuve tout bordé
 de grands arbres de haute futaie qui for-
 moient un fort bel ombrage. Comme la
 nuit nous paroissoit, nous y descendîmes l'hame-
 que, & pêchâmes trois poissons d'une im-
 mense grandeur, que nous fîmes cuire.
 Nous passâmes ce Fleuve sur un tronc de la
 même espèce ordinaire, & nous suivîmes notre
 chemin jusqu'à un autre plus grand encore,
 aux bords dequel nous passâmes la nuit &
 descendîmes, un d'entre-nous faisant la sen-
 tinelles pour n'être pas surpris des Indiens.
 Le jour venu, nous vîmes autour de nous
 un grand nombre de Palmiers, dont nous
 cueillîmes quelques bourgeons pour en man-
 ger le cœur qui est tendre, mais insipide &
 sans avoir le goût de la cire de
 l'Inde. Un peu plus loin nous trouvâmes
 une espèce de fruit de la couleur de la Meure
 ou de la couleur d'un abricot. Les habitans
 le nomment Yocac. Il est aigre-doux, & du
 goût d'un quercu très-agréable. Nous nous en
 approprîâmes mieux que des bourgeons
 de Palmiers. Nous regagnâmes ensuite le
 bord de la Mer, après avoir traversé un
 bois & une montagne. Nous aperçûmes sur
 la plage un grand nombre de Crabes ou

D E M R W A E Y R.

de M R W A E Y R. Nous fîmes d'abord à
un compte d'en faire un bon repas, mais
nos conceptions sans notre aide, & les
prouvâmes avec leurs pères etroitiés de
à nos courtes, que les plus alertes en
ne sans les poursuivirent plus d'une demi
sans en pouvoir attraper que quatre
mais en récompense ayant remanié un
grand nombre de Pape-gais sur quelques ar-
bres voisins, j'eus recours à mon harque-
but qui jusqu'alors nous avoit été inutile,
de j'en tuai six qui nous firent d'une grande
de ressource. C'est une espèce de Perroquet,
dont la chair, quoique dure & noire, ne
laisse pas d'être délicate, & quand ils sont
jeunes & par conséquent plus tendres, ils
se mangent de Roi. Nous nous remîmes
chacun de allâmes passer la nuit près d'un
Cac, où nous trouvâmes en abondance
en fruits que j'ai nommé Icaros. Nous
mangeâmes ceux les plus mûrs, & nous
râtes les autres.

A la pointe du jour, nous commençâmes
notre cinquième journée. Nous passâmes
deux rivières sur des radeaux, sans
rencontrer aucune chose à manger, mais
six heures du soir que je tuai un Pap-
venu se poser pour son malheur sur le
d'un arbre, au pied duquel je
pour me reposer. Nous en fîmes un repas
le mangeâmes comme le mien le plus facile
que nous eussions eu jusqu'alors. Le lendemain
nous arrivâmes sur le rivage d'un grand
banc de Platanes mûrs. Nous en man-
gâmes le moitié, & nous nous chargeâmes
de l'autre en cas de besoin, non sans crainte

[illegible]

le premier ; mais au bout de deux
 heures de chemin ne pouvant plus me tenir
 sur mes pieds malades, je priai mes deux
 compagnons de continuer leur voyage sans moi,
 & de me laisser en cet endroit, en leur re-
 commandant qu'il n'étoit pas juste que pour
 l'absence d'un seul les autres s'exposassent à
 la mort ; que je les suivrois le mieux que
 je pourrois aussi-tôt que mes pieds seroient
 guéris ; que s'ils rencontroient quelques ha-
 bitans d'Espagnols, je les conjurois de
 me revenir trouver ; mais que si le pays étoit
 désert, ils prissent le parti qu'ils jugeroient
 le meilleur, & que sur toute chose je leur
 recommandois de demeurer toujours bien
 unis. Il n'est pas concevable combien cette
 petite troupe parut touchée de ces paroles.
 Ils ne purent retenir leurs larmes, & ils
 eurent tous à la résolution que je re-
 mariois vouloir prendre. Ils me jurèrent
 qu'ils ne m'abandonneront point, dussent-
 ils mettre leur vie en peril, & ils s'offrirent
 à me porter sur leurs épaules. J'en rejetai
 la proposition, comme une chose trop pe-
 nible, & qui les retarderoit trop, sachant
 que le temps leur étoit cher, & qu'ils de-
 voient poursuivre avec diligence leur des-
 sein, qui étoit de se rendre au port de la
 Caldera ; mais quelque chose que je leur en-
 dis, ils n'en voulurent point démordre.
 & je fus obligé de me laisser porter. Ce
 qu'ils firent tous, en se relayant l'un l'autre
 successivement, jusqu'à sept heures du soir.
 Alors ils s'arrêtèrent autant pour se reposer
 que pour manger, car ils avoient besoin de
 ces deux choses, & encore plus de se rafraî-
 chir. Pour subvenir à l'une de ces nécessités

ayant trouvé par bonheur de ces mêmes li-
maçons de Roche que j'ai appellez Burga.
Mais les fumes sortent sur les charbons ;
mais ce n'étoit pas contentement ; car la fa-
tigue du chemin & l'ardeur extrême du So-
leil que nous avions souffert pendant tou-
te la journée, nous avoit furieusement alte-
rez ; nous avions le gosier tout enflammé ,
& nous manquions d'eau douce pour étein-
dre un si grand feu ; heureusement ayant
poussé notre marche une lieue plus avant,
nous rencontrâmes un des plus délicieux
fleuves qu'on puisse voir. Le rivage en étoit
bordé de part & d'autre de hautes Plaines
tout chargez de fruits , & dont les branches
se croisant au-dessus de l'eau , formoient
tant que la vue se pouvoit étendre une es-
pèce d'allée en berceau , la plus agreable du
monde. Nous rendîmes grâces à Dieu d'une
si bonne rencontre ; nous apaisâmes nôtre
soif avec avidité , & nôtre joie fut encore
augmentée , lors que le Pilote , après s'être
Orienté , nous dit : Qu'il reconnoissoit le
lieu , & que cette belle riviere que nous ad-
mirons , étoit celle de saint Antoine. Il nous
assura de plus qu'à quatre lieues de là , étoit
une riche Ferme abondante en troupeaux &
qui appartenoit à Alonze Macorela , Bouti-
geois de la ville d'Esparza , dans la Province
de Costa - rica. Un homme de la compa-
gnie en fut si transporté , qu'il tira ses ta-
blettes pour marquer une si heureuse jour-
née. Le fruit de ces grands arbres , dont
nous ne pouvions nous lasser d'admirer le
beau feuillage , nous servit de souper ce soir-
là ; & pour le diversifier , nous en mangâ-
mes de crus , de rôtis , & de cuits sous le

ceindre
un éle-
ment
que la
Le
sont
c'est
sont
passe
le si v
Mach
L'align
tant qu
sont du
gardo ,
les surp
toute a
sines ,
jusqu'à
pas l'ore
que me
j'appell
mais la
qu'une
& en m
finçem
lui le m
& un m
sur la r
j'avois
conduits
Navarra
trois ho
aller à la
rencontre
nous étio
joins , p

tenant. Nous passâmes ensuite le fleuve sur un radeau, & la nuit étant venue, nous nous endormîmes avec plus de tranquillité que les nuits précédentes.

Le lendemain, trois de nos hommes furent détachés pour aller à la ferme de Macosela, & moi je restai avec les deux autres sur le radeau. La nuit suivante, nous nous réveillâmes d'épouvilles que nous pêchions dans le fleuve. J'avois pour Compagnons le marchand Genois, dont j'ai parlé, & un Religieux de la Merce. Ce dernier, pendant que nous dormions l'autre & moi la nuit du second jour, étoit chargé de faire la garde, afin de nous précautionner contre les surprises; mais la sentinelle plus accoutumée aux fonctions claustrales qu'aux militaires, s'endormir aussi bien que nous, jusqu'à ce qu'environ sur les onze heures je me levai en sursaut au bruit d'une voix qui me sembloit avoir prononcé mon nom. J'appelai la sentinelle pour m'en éclaircir; mais la sentinelle ne répondant non plus qu'une souche, je me levai sur mon seau, & en même-temps je m'entendis appeler distinctement, quoique d'assez loin. Je réveillai le marchand Genois, & le Religieux, & un moment après, nous vîmes paroître sur la rivière un grand radeau sur lequel il y avoit plus de vingt personnes. Ils étoient conduits par Don Domingo de Chavarria, Navarrois, Curé de la ville d'Espasa. Nos trois hommes, qui s'étoient détachés pour aller à la ferme de Macosela, l'y avoient rencontré & lui avoient dit dans quel état nous étions sur le bord du fleuve de St. Antoine, où nous attendions leur retour; &

le bon Curs, poussé par un mouvement de
 Chanté, venoit au-devant de nous avec des
 richesses, pour augmenter nos forces
 perdues. Il s'étoit fait ainsi que l'endroit
 où nous pouvions être, & il nous parut sur
 le champ avec tous ses domestiques, quel-
 ques uns de ses amis, & toutes ses provisions
 qu'il avoit pu ramasser. Aiant sçu qui il étoit
 & le dessein qui l'amenoit, je ne pus s'en-
 passer des qu'il fut à terre, en lui faisant
 tous complimens, que la joie où j'étois
 m'endoit très-sinceres. Celle du Marchand
 & du Religieux de se voir affranchis du
 péril de la faim & de la surprise des Sau-
 vages Indiens, n'étoit pas moindre que la
 mienne, & Don Domingo & sa compagnie
 n'en avoient pas moins que nous de nous
 avoir reconntes. Ainsi tout le monde étoit
 content; mais comme il étoit heure induë
 pour tenir plus long-tems conversation en
 cet endroit, nous passâmes toute la rivière
 sur le radeau; & lors que nous fûmes de
 l'autre côté, chacun monta à cheval, hors
 moi, qui pour le soulagement de mes pieds
 & de mes autres membres fatigués, fus
 porté dans un de ces lits portés ou sus-
 pendus, qui sont si fort en usage dans tous
 ces pays Occidentaux. Six Indiens de relais,
 gens des plus robustes, me portèrent al-
 ternativement à deux sur leurs épaules,
 mieux que n'auroient pu faire les meilleurs
 mulets du pays. Nous arrivâmes en cet é-
 quipage un peu avant le jour à la ferme de
 Madocia, où nous nous reposâmes quel-
 que tems. Ensuite nous étant remis en che-
 min, nous nous rendîmes à Esparza, ville
 assez petite, il n'y a qu'une seule Paroisse &

ceux

deux
 Fran-
 çois
 leur
 son
 trou-
 pils

Na-
 tice
 Costa
 véc
 verne
 place
 trava-
 Lima
 rie pa-
 gence
 part
 Après
 conta-
 verne
 pour
 de na-
 dre si
 donna
 teur &
 ils s'y
 deux
 rencon-
 n'avoit
 gnes q
 noire
 Salinas
 ordre à
 faire les
 les cer-
 y étant
 n'y voy

Tom

deux Convents, l'un de Religieux de Saint François, & l'autre de l'institution du Bienheureux Jean de Dieu. Je fus porté à la maison de Don Domingo de Chavarrila, où je trouvai nos trois Compagnons qui avoient pillé les devans.

Nôtre premier soin fut d'envoyer un courrier à Carthage, Capitale de la Province de Costa-rica, pour donner avis de mon arrivée à Esparza, à Don Juan de Salinas, Gouverneur & Capitaine General de cette Province, & Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Je le connoissois pour l'avoir vu à Lima, où j'avois contracté avec lui une amitié particulière. Le Courier fit tant de diligence, que vingt-quatre heures après son départ je vis entrer D. Juan dans ma chambre. Après les premiers complimens je lui racontai ce qui nous étoit arrivé, & ce Gouverneur, à ma prière, fit partir une Frégate pour aller querir mes pauvres Compagnons de naufrage, qui se devoient lasser d'attendre si long-tems. Sur les Informations qu'on donna à ceux qui la conduisoient, de la hauteur & du lieu où ils devoient les trouver, ils s'y transporterent; mais ils revinrent deux jours après, rapportant qu'ils n'avoient rencontré personne. On se persuada qu'ils n'avoient pas fait assez d'attention aux signes qu'on leur avoit marquez pour reconnoître le lieu; c'est pourquoi Don Juan de Salinas y envoya un autre Bâtiment, avec ordre à l'équipage de descendre à terre & de faire leur possible pour rapporter des nouvelles certaines de mes camarades. Ces seconds y étant arrivez descendirent sur la plage, & n'y voyant rien, le Capitaine détacha les

plus alertes de ses Marcelots , pour aller en
quête aux environs. Ils firent un circuit de
plus de deux lieues sans rien rencontrer ,
& voyant qu'ils y perdoient leurs peines ,
ils retournèrent faire leur rapport. Comme
ils étoient prêts à remonter dans leur Bar-
que , l'un d'entr'eux aperçût sur la grève un
grand amas de feüilles , qui paroissoit n'a-
voir pas été mis là sans dessein ; il s'avisa
de les aller ranger à droite & à gauche avec
le pied , & trouvant dessous des hardes , de
la ferraille , des coffres , des balots , cette
découverte le surprit ; ses camarades & lui
ne pouvoient comprendre pourquoi on les
avoit ainsi abandonnez : & ne sachant rien
de meilleur à faire , ils les embarquerent
dans leur Vaisseau , & vinrent rendre com-
pte de leur commission. Chacun crut à Es-
parfa , & moi à la fin comme les autres ;
que nos camarades avoient été surpris par
les Sauvages qui les avoient menez à leurs
habitations , & je desespérois de les revoir
jamais. Quatre jours après , le Gouverneur
mangeant avec moi chez le Curé , il arriva
à la porte du logis un Cavalier qui couroit
à toute bride , & qui rapporta plein d'effroi
qu'il avoit vû marcher entre le bois & la
mer une puissante Armée d'Anglois. On le
fit entrer sur le champ dans la maison du
Curé , & il nous assura la même chose. Sa
fraieur persuadant encore plus que ses pa-
roles , chacun aussi-tôt se leva ; on courut
sonner l'alarme par tout avec assez de cha-
grin ; car tout ce qu'il y avoit de gens dans
la Ville étoient trop mal armez pour faire
une vigoureuse résistance , & encore moins
bien disciplinez. Le Gouverneur monta

à
le
D
no
pe
la
en
tro
dab
La
tre
son
les
tant
cont
tout
d'en
pani
& j'
pagn
pour
fure
du tr
avoie
seil ,
la co
Je
c'bu
après
imagi
& de
comm
velle-
J'avo

cheval , & tout incommode que j'étois je le suivis pour lui aider à ranger ses gens. Le bruit , le tumulte , le desordre croissoit à chaque instant. Il venoit des gens de tous côtez qui disoient que l'ennemi s'approchoit. Don Juan & moi sortîmes de la Ville , pour nous en éclaircir par nous-mêmes ; & à peine eûmes-nous fait cinquante pas dans la campagne , que nous vîmes approcher en un équipage fort delabrè , notre petite troupe qui composoit elle seule cette formidable Armée dont on nous avoit menacé. La crainte qu'ils ont en ces quartiers-là d'être assaillis par les Flibustiers des Isles , qui sont gens à tout entreprendre pour piller , les trouble si fort , qu'ils se représentent des fantômes , & leur fit prendre en cette rencontre cinquante hommes bien fatigués , & tous desarmés pour une puissante Armée d'ennemis. Je ris beaucoup de cette terreur panique , lorsque j'en eus reconnu la cause , & j'eus une joie extrême de voir mes compagnons échaper du peril que j'avois craint pour eux. Je les questionnai sur leur aventure , & ils me répondirent : qu'ayant attendu trois jours plus que le tems marqué , ils avoient chetché fortune , suivant mon conseil , & marché sur mes traces le long de la côte.

Je demeurai près d'un mois à Esparza , d'où je sortis ensuite avec de bons guides , après avoir reçu tous les bons traitemens imaginables du charitable D. Domingo , & de D. Juan de Salinas , des lettres de recommandation pour le Vice-roi de la Nouvelle-Espagne , dont il étoit un peu parent. J'avois bien de l'impasience d'aller voir un

Royaume si riche, si fertile & si étendu. Les Peuples en sont à peu près les mêmes que ceux du Perou, en ce qui concerne leurs coutumes. Ils ont le même teint & la même forme de corps. Le climat en est presque égal, quoique le Perou soit plus sous la ligne, & le terroir d'une patteille fertilité, avec cette différence, que la nouvelle Espagne n'est pas si remplie de montagnes, & que les habitans en sont plus sociables, à cause du grand commerce qu'ils ont avec les Espagnols naturels. Leur Religion & leurs Loix politiques étoient peu différentes, & voici quelles cérémonies ils employoient anciennement, en l'un & l'autre de ces Royaumes, pour l'installation de leurs Rois. Ils les élevoient sur une espèce de brancard d'or, paré de plumes de diverses couleurs, & de la forme à peu près de ceux où l'on porte les chasses & Reliques de nos Saints. Là, tous leurs Sujets accouroient en foule leur baiser les pieds, & leur offroient en hommage de l'or, de l'argent, des plumes, marchandises, étoffes, animaux, vifs ou morts, des fruits, des grains, &c. chacun selon ses moyens : après quoi ils les obligeoient à jurer, qu'ils n'opprimeroient jamais leurs Peuples, mais qu'ils leur administreroient la justice avec zèle & intégrité; qu'ils seroient courageux dans la guerre, qu'ils obligeroient le Soleil à leur continuer son cours & sa lumière, qu'ils forceroient les nuées à pleuvoir dans leurs besoins, la terre à fructifier, les Fontaines & les rivières à faire couler leurs eaux, les animaux à se multiplier par la génération; & en cela ceux du Perou étoient

enc
pu
fac
lac
diff
mar
que
entr
mèr
de v
qu'o
mag
nes.
Mex
qu'au
a. T
sième
peu
néral
renco
rappo
qu'au
tions
hifiste
rou pa
que le
qu'ils
qui es
de Tu
ils le
arbre
Le
Espagn
ner un
porte d
a été d
terroir

encore plus superstitieux que les Mexicains, puisque les Incas leurs Rois, avoient consacré un Temple au Soleil, dans l'isle du lac de Tititaca. Ces deux riches Royaumes differoient ou different en cinq choses remarquables : La premiere, c'est que quoi que la Nouvelle-Espagne produise dans les entrailles de ses montagnes, tous les mêmes métaux que le Perou, il ne s'en tire point de vis-argent comme en l'autre, & il falloit qu'on y en apportât d'Espagne ou d'Allemagne, pour qu'on pût travailler à ses mines. La seconde difference, c'est que dans le Mexique les Rois se faisoient par election, qu'au contraire dans le Perou ils parvenoient au Trône par droit de succession. La troisieme, c'est que leurs langues avoient si peu de ressemblance entr'elles, tant la generale que les particulieres, qu'il ne s'y rencontroit pas un seul terme qui eût du rapport avec un autre. La quatrième est, qu'au Mexique leurs Chroniques, Traditions & Antiquitez, se conservent & se manifestent par des Peintures, & dans le Perou par des Quipos. Enfin la dernière, c'est que le vin, dont ils font usage au Perou & qu'ils appellent Chicha, se tire du Mais, qui est une espece de bled semblable à celui de Turquie ; & dans la Nouvelle Espagne ils le nomment Pulque, & le tirent d'un arbre nommé Maguey.

Le terme de Costa-rica, qui signifie en Espagnol, côte riche, sembleroit donner une grande idée de la Province qui porte ce nom ; mais la verité est qu'il lui a été donné par yronie, parce que c'est un terroir pauvre & peu fertile, quoi qu'a-

bondant en gros & menu bétail. Elle est du Diocèse de Nicaragua, sa Capitale est Carthage; elle a sur la mer du Sud le Port de la Caldera, & elle en a d'autres sur celle du Nord. C'est un Gouvernement & une Capitainerie Générale, à cause que par sa situation elle est exposée aux insultes des Filibustiers des Isles.

La Province de Nicaragua la suit; c'est un Evêché & un Gouvernement. La terre en est fertile, l'air très-sain, & le passage le plus agreable du monde, parce qu'il offre à la vue des plaines, des ruisseaux, des bosquets, dont les arbres s'élèvent dans les nues, & il s'y en trouve d'une si prodigieuse grosseur, que douze hommes se tenant par la main les peuvent à peine embrasser. Il y a dans cette Province un grand nombre de Villages, de Bourgs, & de Villes, dont les principales sont: Leon, Grenade, Segovia & Nicaragua. A cinq milles de cette dernière est une très-belle Ile sur le lac, dont j'ai parlé; elle est fertile en Cacao, Quatre, Teinture d'écarlate, & en Fruits d'un goût délicieux. Ses Ports sur la mer du Sud, sont ceux de Nicoya, de Realexo & de Masoya, & cette celebre habitation des Indiens Esparis, qu'on appelle le vieux Bourg, est si grande & si peuplée, qu'on y compte vingt mille personnes, & l'on y voit dans le Convent des Religieux de saint François, une image de Notre-Dame, qui par ces miracles frequens & averez, le rend encore plus celebre que le nombre de ses habitants. Dans toute cette Province on y recueille en abondance du sucre, de la teinture d'écarlate, gomme, poix ralsine, du

gond
chin
toute
puls
gond
chac
C'est
pêche
qui r
si gra
ton d
mala
dans
no
de Te
d'arge
Evêch
tainen
ence
terron
ses ne
miel &
rable
Vous
mens
veur,
chitep
Coche
en Co
L'on
Guatin
Capita
car elle
Roi de
ment e
tout au
saint Jo

goudron, du bois pour les Navires, du chanvre, du lin, & du meilleur Cacao de toutes les Indes; mais il ne sort gueres du pais à cause que ce fruit est le principal ingredient qui entre dans la composition du chocolat, dont ils y font un usage excessif. C'est entre les rochers de ses côtes qu'on pêche ce petit poisson à écaille si renommé, qui travaille la pourpre dont on teint une si grande quantité de toiles de soie, de coton & de fil; & cette teinture ne perd jamais sa couleur, quoique vous la laviez dans la lessive la plus forte.

Après la Province de Nicaragua, est celle de Tegusgalpa, où il y a de riches mines d'argent: Honduras vient ensuite; c'est un Evêché, un Gouvernement & une Capitainerie generale. Cette Province est située entre Nicaragua, & le Yucatan. C'est un terroir fertile & pourvu de toutes les choses nécessaires pour la vie, & sur tout de miel & de cire; son Port le plus considerable est Truxillo, sur la mer du Nord. Vous trouvez après cela trois Gouvernemens, qui sont: San Salvador ou Saint Sauveur, la Trinite, & Saint Antoine de Suchitepeques, lieux très-abondans en Cacao, Cochenille, Pastel, graine d'Écarlate, & en Coton.

L'on arrive ensuite dans l'Audience de Guatimala; c'est un Gouvernement & une Capitainerie generale fort considerable, car elle est sans aucune dépendance du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Ce Gouvernement en a sous lui quatre autres, qui sont tout autant de Provinces. La Capitale en est saint Jaques, ville située dans la vallée de

Panchoi ; entre deux montagnes, appellées dans le païs Volcanés, dont l'une jette de feu, & l'autre du feu. La premiere se nomme Almolonca ; elle a quatre lieues de hauteur & dix-huit de tour. La ville de saint Jacques avoit nom autrefois, Zaqualpa, & est appellée presentement la vieille Ville, c'est un séjour délicieux ; elle abonde en toute sorte de fruits ; mais elle est sujette à des tremblemens à cause de la proximité des deux Volcans, dont je viens de parler. Il y a Audiance, Evêché, Université, & tous les autres Tribunaux qui sont établis dans les Capitales des plus grands Royaumes. Elle a six Convens de Religieux mendians, & trois de Religieuses. Peu de Villes sont plus peuplées, les Habitans y sont très-polis, & sur tout la noblesse, qui y est fort nombreuse, s'y distingue avec beaucoup d'éclat. Ils y sont des plus experts en fait de courses de Taureaux, & très-excellens hommes de Cheval, quoi qu'ils portent presque tous les jambes à la genette.

De-là on vient à Chiapa : C'est une Prevôté Royale, qu'on appelle dans le païs Alcadia Mayor. On y voit les mêmes fruits qu'à saint Jacques de Guatimala & en quantité ; la Ville capitale est Chiapa, ville Royale, c'est-à-dire, où il y a des Tribunaux Roiaux, en quoi elle diffère de Chiapa des Indiens, où il n'y en a point, quoi qu'elle soit très-grande. Cette dernière est à dix lieues de celle des Espagnols, & est située sur un fleuve navigable, aux bords duquel se rencontre des couleuvres de trente deux pieds de longueur, comme celles de Portobelo.

A
est de
rapo
denc
être it
qu'en
ennem
Plus
venem
rida e
moins
Camp
si reimp
bligé c
mer,
necessa
est des
stel, &
trafic p
Yucata
Chiapa
derniers
peque,
late : le
peu fait
qu'en l'a
le Lund
coups de
vellano
que, &
avec deux
la Maison
qui étoit
ils y mire
ment ave
meubles &

A côté de la Province de Chiapa vers la
part du Nord, est celle de Tabasco, qui
est de la même fertilité que les autres, qui
raporte les mêmes fruits, & où les mêmes
denrées se débitent; mais son Port, pour
être trop bon, lui devient dangereux, parce
qu'en toute saison il offre un sûr abord aux
ennemis de la Nation.

Plus avant est le Yucatan, Evêché, Gouver-
nement, & Capitainerie Generale. Me-
rida en est la Capitale. Cette Province est
moins connue par ce nom, que celui de
Campêche, port dangereux à la vérité, &
si rempli de bancs & d'écueils, qu'on est ob-
ligé de mouiller à quatre lieues avant en
mer, mais fameux par son bois qui est si
nécessaire aux belles teintures. Le Yucatan
est des plus abondans en cire, coton, pa-
stel, & autres marchandises, dont on fait
trafic par toute l'Amerique. Tabasco & le
Yucatan sont, comme je l'ai dit, à côté de
Chiapa; mais en droite ligne, après cette
dernière Province, est celle de Teguante-
peque, fertile en fruits & en graine d'écar-
late: les Indiens qui l'habitent, y sont si
peu faits à l'obéissance, & si séditieux,
qu'en l'année mil six cens cinquante-sept,
le Lundi de la Semaine-Sainte ils tuèrent à
coups de pierre & de bâtons Don Juan d'A-
vellano, Gentilhomme du Duc d'Alburket-
que, & Grand-Prevôt de cette Province,
avec deux de ses vassaux: Ensuite ils allèrent à
la Maison de ville, où Don Juan logeoit, &
qui étoit une des plus belles du Royaume;
ils y mirent le feu, & la brûlèrent entière-
ment avec plus de quarante mille écus de
meubles & de marchandises.

Mexapa suit Teguantepeque, puis Xicayan & la Ville haute, qui sont les plus riches de la Nouvelle - Espagne, par l'abondance des graines d'écarlate, de Cochenille, & des toiles de Coton qui s'y débitent. Après elles, on trouve Guaxaca, Evêché & l'Evêché Royale, dont la Capitale nommée Antequera, ou Guaxaca, du nom de la Province, est une grande Ville de Commerce, & qui abonde en toutes choses. C'est là que se fait le meilleur Chocolat de toutes les Indes, aussi-bien que l'excellente poudre de Polville, la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est tellement estimée & si chère, que la livre en coûte autant que six de Chocolat. Il s'en débite une grande quantité dans toutes les Provinces du Mexique, & il en passe beaucoup au Perou, & même en Espagne. Mais ce qui est assez particulier, c'est qu'il n'y a que les Religieuses de Sainte Cathérine, établies dans Antequera, qui en sachent la composition. Les Religieuses du Convent de la Conception, & celles des autres Monastères de la Ville n'ont jamais pu y parvenir.

De Guaxaca on entre dans le Theguacan, où l'on rencontre Tepeaca, Tlaxcala, Atlixco, & quelques autres Villes, toutes grandes & bien peuplées, & aux environs desquelles on fouille des mines d'argent. La Puebla de los Angeles vient ensuite; c'est un Evêché de soixante & dix mille écus, la plus grande Ville de toute la Nouvelle Espagne après Mexique; elle est à cinq lieues de Tlaxcala, sa Metropole, qui est une agreable Ville pour le séjour; mais pas si grande, ni à beaucoup près si riche que la

sur
co
éd
C
vo
re
de
C'e
arm
de
au
des
qu'a
A
sur la
Port
pe pe
& a
sur la
lieux
nomm
de boi
& ind
monie
d'Euro
curios
En
on arri
est Val
une gr
rile, &
& de
co, E
pareille
Capitale
Sacateca
mines

DE Mr WAFER.

suffragante. Il y a dans la Puebla un nombre considerable de superbes Eglises & d'autres edifices bâtis de pierre de taille ; mais la Cathédrale est le plus beau de tous. On y voit aussi des manufactures établies de toute sorte de draps fins & d'étofes de laine , de soie & d'or semblables à celles d'Europe. C'est là que se travaillent les meilleures armes de toute l'Amerique. A vingt lieues de cette grande & celebre Ville , en tirant au Nord-Ouest , est Mexique , la merveille des Indes ; mais je n'en ferai la description qu'après avoir parlé des autres.

A côté de la Puebla , à quatre-vingt lieues sur la mer du Nord , est située la Vera Cruz , Port celebre , où l'on vient aborder d'Europe pour entrer dans la Nouvelle Espagne , & à quatre-vingt lieues de l'autre côté , sur la mer du Sud , est Acapulco. A huit lieues de cette dernière est une autre Ville , nommée Pascaro , où l'on voit des Orgues de bois qui furent faites par un Indien adroit & industrieux , & qui resonnent aussi harmonieusement que les meilleurs Orgues d'Europe. Tout le monde les va voir par curiosité.

En suivant le chemin vers le Couchant , on arrive au Mechoacan , dont la Capitale est Valladolid. C'est un riche Evêché , & une grande Prevôté. Le terroir en est fertile , & il s'y rencontre des mines d'argent & de cuivre. Après Mechoacan , est Xalisco , Evêché & Presidence. On y voit de pareilles mines & les mêmes choses ; la Capitale en est Guadalajara. Au-delà est Sacatecas , Gouvernement second en riches mines d'argent avant qu'aucun autre de la

VOYAGE

Nouvelle Espagne. Je vais rapporter un fait qui donnera une idée juste de sa richesse : En l'année mil six cens soixante-un, il y avoit dans Sacatecas un Cavalier, nommé Barthelemi de Lagunas, lequel pour avoir fait la découverte de certaines mines, qu'il appella Las Benitillas, s'étoit tellement enrichi, que au lieu qu'il ne subsistoit auparavant que de ce qu'il pouvoit grappiller dans les maisons du lieu, à force de faire le comptaisant & l'officieux auprès de ceux que la fortune du dé, & des cartes favorisoit. Il commença par donner plus de quinze cens mille écus de présent à ceux qui l'avoient assisté dans sa nécessité : ensuite il acheta la maison, sous le porche de laquelle, avec la permission spéciale du Portier, il avoit coutume de passer les nuits enveloppé de son seul manteau. Il la fit même rebâtir de pierres de taille, mêlée avec la brique, en quoi il dépensa deux cens mille écus. Il n'en demeura pas là : il fit bâtir à ses dépens l'Eglise de saint Dominique, à qui il avoit une singulière dévotion, & cette œuvre de piété lui coûta encore autant. J'ai ouï dire à Don Joseph de Sanabria, Gentilhomme du Pérou, qu'étant à Sacatecas dans la Maison du Grand-Prévôt de la Ville, nommé Don Juan Hurtado de Mendoza de l'Ordre de saint Jacques, ce Barthelemi de Lagunas lui vint un jour rendre visite, & que ayant extrêmement loué un chapeau de vigogne qu'on avoit envoyé du Pérou, à Don Joseph ; celui-ci le lui offrit. L'autre l'accepta avec force remerciemens, lui disant qu'il lui en rendroit deux de Castor en échange. Après la visite, Don Joseph lui envoya le vigogne, avec deux fort beaux Pi-

Sol
men
per
vo
m
duc
vern
mar
cinq
deux
avo
met
d'un
elles
rité.
un jo
venu
toit p
que
naitre
qui é
qu'il
menu
cens
il don
les jou
à se
d'Hô
maison
Apr
C'est
rale,
païs
danc
casion
y voit
canton

Bolets d'arçon , richement & industrieusement travaillez ; & le Mexicain , pour ne pas demeurer en reste de générosité , lui envoya une Aiguille d'or , avec la Tasse de même métal , ce qui pouvoit valoir mille ducats , & outre cela deux Fontaines de vermeil doré , du poids d'environ douze mares , dans chacune desquelles il y avoit cinq cens écus en patagons , & par dessus deux Chapeaux de castor , comme il le lui avoit promis. C'est ainsi que les riches mettent quelquefois en son jour le courage d'un homme généreux , qui peut-être sans elles seroit resté dans une honteuse obscurité. Don Joseph de Sanabria lui demandant un jour par curiosité combien il avoit de revenu ? Le Mexicain lui répondit , qu'il n'étoit pas fort expert en fait de calcul ; mais que sans compter les dépenses extraordinaires de sa maison & celles de dehors , qui étoient plus grandes , ni deux cens écus qu'il donnoit d'Aumône aux pauvres en menuë monnoie tous les Samedis , & deux cens autres à divers Convens de la Ville , il donnoit mille écus chaque semaine pour les journées des Ouvriers qui travailloient à ses mines , & mille autres à son Maître-d'Hôtel , pour la dépense ordinaire de sa maison.

Après Sacatecas , est la nouvelle Biscaye. C'est un Evêché & une Capitainerie générale , dont la Capitale est Durango. Le pays est pauvre , à cause de l'excessive abondance de bétail & de grains , qui donne occasion à ses Habitans d'être oisifs : mais on y voit des mines d'argent situées dans un canton , appelé El Parral , à Guancamé ,

à Sonora, & dans d'autres endroits, on y trouve aussi des mines d'or qu'on fouille à Saint Jacques, à deux lieues du Parral. Il y a encore des mines de plomb à Sainte Barbe.

À l'Occident de la nouvelle Biscaye, sont la Province de Cinaloa & l'Isle de Californie, qui ne sont séparées que par un bras de la mer du Sud, & sur la côte desquelles on pêche des perles en abondance, mais peu grosses. Ce sont des Gouvernemens séparés; mais qui reconnoissent le même Evêque. Après ces mines, dont je viens de parler, on entre dans le nouveau Mexique, qui est éloigné de cinq cent lieues de la ville de Mexique. C'est un Evêché, Gouvernement & Capitainerie générale; la Capitale est Sainte Foi de la nouvelle Marato. Dans l'étendue prodigieuse que contient ce nouveau Royaume, il y a dix-huit Provinces, dont voici les noms: Lot, Pitos, Xasona, Galisteco, Theguas, Queris, Pecos, Homex, Las Salinas, Thaxique, Thanos, Sugni, Cibola, Acoma, Moqui, & les sept Villes, Picuries, Thoas, Marsos & Humanas. C'est un terroir froid & situé au trente-septième degré & demi de latitude Septentrionale; mais fertile & abondant, particulièrement en toutes especes de bétail, gros & petit, & en coton, dont on y fait une infinité de toiles, de tapisseries, & même de tapis. Il est peuplé des Indiens, qui y resserent de maladie & de lassitude; lorsque le premier Morregsuma sortit de Theguato, sa Patrie, pour aller conquérir le Royaume du Mexique, & de cela sont foi non-seulement les Traditions du pays, mais aussi le nom de la Province, qu'il

appel
dont
langu
du
Saint
relle
rale
son
rêter
Fleuv
ment
& de
& a
une p
quelq
pêche
Fruit
autres
marq
presq
d'un
se, p
de la
lieu o
haute
qui so
vingt
vers le
val ce
& de
tit, a
regsum
Mexiq
ruissea
ruissea
ques li
de Los

appellent Theguas , de celui de leur Patrie ,
 dont ils étoient sortis en armes , & même la
 langue , que parlent encore à présent ceux
 du faubourg saint Michel de la ville de
 Sainte-Foi , qui constamment étoit la natu-
 relle de Mortegsuma , & qu'il rendit géné-
 rale de son tems dans toute l'étendue de
 son Empire. Ces Peuples transplantés s'ar-
 rêtèrent & s'établirent sur les bords du grand
 Fleuve , qu'on appelle du Nord , ou autre-
 ment , Rio bravo , à cause de l'abondance
 & de la rapidité de ses eaux. Il est navigable
 & a de largeur dans les moindres endroits
 une portée de mousquet pour le moins , &
 quelquefois plus d'un quart de lieuë. Il s'y
 pêche de très-beaux poissons , comme des
 Truites , Congres , Alosts , Dorades , &
 autres. Ce qu'il faut particulièrement re-
 marquer au sujet de ce Fleuve , c'est que
 presque toutes les cartes font venir sa source
 d'un grand lac ; mais c'est une opinion faus-
 se , puisqu'il ne se trouve point d'étang , ni
 de lac à plus de trois cens lieuës de lui ; le
 lieu où il prend naissance est une des plus
 hautes montagnes & des plus inaccessibles
 qui soient dans le nouveau monde , à six
 vingt lieuës au-delà du Bourg de Los Tahos ,
 vers le Nord. On ne sauroit monter à che-
 val cette montagne , tant elle est escarpée ,
 & de l'autre côté est le Teguaje , d'où sor-
 tit , ainsi que je l'ai dit , le premier Mor-
 tegsuma , lorsqu'il entreprit la conquête du
 Mexique. Il descend un grand nombre de
 ruisseaux des montagnes circonvoisines. Ces
 ruisseaux joints à la fonte des neiges , quel-
 ques lieuës avant que d'arriver au Bourg
 de Los Tahos , forment tous ensemble ce

V O Y A G E

Fleuve fameux , lequel acrû de toutes leurs eaux , coule un tems entre ces Monts comme un canal ; mais si profond & si étroit , qu'il n'a pas alors une aune de large , & l'on entend à peine le bruit de son courant : Mais venant ensuite à s'étendre dans une des plus belles & des plus étenduës plaines qu'il se puissent voir , après qu'il a passé le Bourg que j'ai nommé , il se mêle avec cinq ou six rivières considérables qui passent à Picurics , à Zama , Sainte-Foi , & autres lieux , ce qui l'augmente de telle sorte , qu'on le voit venir au Printems , & comme un second Nil , inonder & fertiliser toutes les campagnes des environs. Après qu'il a continué son cours fort long-tems vers le Midi , il tourne enfin à l'Orient , & par ce détour perdant son nom de fleuve du Nord , il acquiert celui de Rio-bravo , ou du grand fleuve ; il entre de là dans la Province des Patarayes ; où il se joint au fleuve salé , qui est très-large , & qu'il honore de son nom. Passant ensuite au milieu du nouveau Royaume de Leon , à près de trente lieues des mines de Quavila , il entraîne avec lui les Rivières de Nombre de Dios , de la Floride , de saint Pierre & de Las Conchas , & tous ensemble , sous le celebre nom de Rio-bravo , vont se décharger dans le Golfe de Mexique , par une embouchure qui a plus de trois lieues de large , même avant que d'arriver à la Guasteca.

Quelques autres Geographes , prenant tout le contrepied , marquent son embouchure de l'autre côté , dans la Mer-Rouge de Californie ; ce qui est contraire à ce qu'en a remarqué par lui-même Don André de

Figure
tout
gens
éclair
pour
de l'a
pour
forma
de fais
afin de
vrir le
d'Espa
établis
qu'il de
écrit ab
s'oposa
une per
vait pa
Ce. Sel
sont da
par une
ses en
l'empêc
nitions
pour le
te , & s
gens se
devenir
loient su
étant pr
Comte d
au plus p
autrement
vant tout
voient ex
Gouverne

DE Mr. W A F E R.

Figueras de la Province de Pecuries, & à tout ce qu'il s'en est fait rapporter par les gens du pais. Ce Gentilhomme, pour s'en éclaircir encore davantage, aussi-bien que pour être en droit d'autoriser cette verité, se de l'assurer à tous ceux qu'il appartiendroit, pour le service de Sa Majesté Catholique, forma le dessein en mil six cens soixante-deux de faire construire à ses dépens vingt barques, afin de pouvoir achever avec elles de découvrir le pais, & de soumettre à la Couronne d'Espagne le reste de ces Indiens qui s'étoient établis sur le bord de ce fleuve. Mais le Marquis de Ladrada, Comte de Bagnos, qui étoit alors Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, supposa à cette entreprise, alleguant que sans une permission spéciale du Roi, il ne pouvoit pas donner les mains à cette expedition. Ce Seigneur étoit occupé de plus grands soins dans ce tems-là. Il avoit à surmonter par une conduite délicate, les traverses que ses ennemis lui suscitoient. C'est ce qui l'empêcha de fournir à Don André les munitions de guerre & de bouche; necessaires pour le succès d'une entreprise si importante, & sans lesquelles Don André, & les gens se seroient imprudemment exposez à devenir les Victimes des Peuples qu'ils vouloient subjuguier. Les necessitez du dedans étant préférables à celles du dehors, le Comte de Bagnos se crût obligé de contraindre au plus pressé, & il ne pouvoit alors faire autrement, puisqu'il lui falloit songer avant toutes choses, à dissiper l'orage qui avoient excité, dans toute l'étendue de son Gouvernement, les emportemens de ses

deux fils Don Pedro & Don Gaspard de Leyva. Ces jeunes Seigneurs, fiers du pouvoir de leur pere, & ne suivant que l'impetuositè d'un sang bouillant, exerçoient dans Mexique, une espece de Diumvirat, par des excès que les mécontents qualifioient de crimes & de cruautéz intolerables. En effet, ils en firent tant, que les plaintes des Peuples, & sur tout de personnes de distinction, portées à la Cour, y mirent le Vice Roi en si mauvaise posture, qu'il fut dépossédé de son emploi, & en attendant l'arrivée du Marquis de Mansera, qui fut nommé pour lui succéder, l'administration des affaires se donna par interim à Don Diego Oñato de Escobar Yilamas, Evêque de la Puebla, qui par l'aversion qu'il avoit toujours eue pour le Comte de Bagnos, avoit plus contribué que personne à le faire déposer. Les choses néanmoins n'en allerent guere mieux par ce changement, Don Diego ne se fit pas plus aimer que le Comte; mais je m'aperçois que je sors des bornes que je me suis prescrites.

Dans la Nouvelle Espagne, & toutes les Provinces qui sont comprises sous ce nom, il y a plus de quarante mille Eglises, quarante-vingt cinq Villes considerables, cinquante huit petites, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, qui sont. S. Domingue, Primatie des Indes, & dont le revenu est de dix mille catagons: Mexique, qui en vaut trente mille, & Manilha six mille. Il y a quinze Evêchez: La Puebla, appelée Tlaxala, de soixante & dix mille écus de revenu, Oaxaca de douze, Chiapa de dix,

Guatim
Nicarag
cinq, &
le nou
dans l
Sibu, C
trois m

Il y a
quisition
les par
toutes le
cinq Uni
pagnies
& des Ar
particulie
naux &
toute la
que les a
tres Offic
ce dernier
pte cinq
de Guatim
de saint I
Gouverneur
sont les Pr
leur absen
Il y a un
sont nomm
ains Gouv
aux de Flo
verneurs de
aisse pas d
es places
ils sont. Le
al de Guan

* Les Villes
dans le terrain

Guatimala de treize, Honduras de cinq, Nicaragua de huit, Michoacan de trente-cinq, Xalisco de quinze, Durango de huit, le nouveau Mexique d'autant, la Havana, dans l'Isle de Cube, de dix; Puerto-rico, Sibü, Cagayan, & Camarines, chacun de trois mille.

Il y a de plus dans ce Royaume une Inquisition generale établie à Mexique, outre les particulieres, qui sont répandues dans toutes les Villes, grandes ou mediocres; cinq Universitez Royales, où il y a des Compagnies de toutes les Facultez, des Sciences & des Arts, sans compter plusieurs Colleges particuliers. On y voit les mêmes Tribunaux & Magistratures que dans le Perou; toute la difference qui s'y rencontre, c'est que les apointemens des Magistrats & autres Officiers de Justice sont plus forts dans ce dernier que dans le Mexique: On y compte cinq Audiencias, celle de Mexique, celle de Guatimala, celle de Guadalajara, celle de saint Domingue & celle de Manille: les Gouverneurs & Capitaines Generaux en sont les Presidens, & par leur mort, ou en leur absence, le plus ancien des Conseillers. Il y a un grand nombre d'Officiers, qui ne sont nommez que par le Roi, comme certains Gouverneurs, Grands Prevôts, Generaux de Flotes, ou Amiraux, Colonels, Gouverneurs de Forteresse; mais le Vice-Roi ne laisse pas d'y pourvoir par interim, lorsque les places deviennent vacantes. Voici quels ils sont. Le Gouverneur & Capitaine General de Guatimala*, des Philippines, d'Yu-

* Les Villes après lesquelles il y a des traits, sont dans le terrein desquelles il y a des mines d'argent.

VOYAGE

catan, de la nouvelle Biscaye, du nouveau Mexique, de Honduras, de San Domingo, de Costa-rica, de la Havana, & celui de Puerto-rico. Plus, le Gouvernement, sans titre de Capitaine General, de Soconusco, de Nicaragua, de Xalisco, de Nueva-Vera-Cruz, de Cuba, les Gouverneurs des deux Portefesses de la nouvelle Espagne, de San Juan de Ulva, & d'Atapulco; des trois qui sont à la Havana (savoir, ceux du Morro, de la Punta, & du vieux Fort, & des trois de Manilla. Il y a douze grandes Prevôz, auxquelles le Roi seul nomme: savoir, Mexique, Sacatecas, * Metepecque, Las Amilpas, Tacuba, Chucitepecques, Chiapa, Tabasco, San Salvador, la Trinité, Tegusigalpa & la Vera-Cruz.

Il y a quatorze Villes, où l'on a établi des Châsses Royales, ou Tresoreries, ce sont; Mexique, Sacatecas, * Vera-Cruz, Yucatan, Guadalajara, Guatimala, Chiapa, Durango, Saint-Louis, Tasco, Manilla, San Domingo, Havana, & Puerto-rico, sans parler de plusieurs moindres, où il y a un Tresorier particulier, qui rend compte aux Tresoriers generaux des quatorze Villes que je viens de nommer, lesquels ont Jurisdiction sur eux, & par ce moyen grande occasion d'enrichir leurs parens, amis & domestiques, & de ruiner les personnes les plus considerables quand ils les prennent en aversion.

Les Villes où le Vice-roi établit des Grands Prevôts & Chefs de Justice & de Police, de sa propre autorité, & sans que la Cour s'en mêle, sont au nombre de cent trente-cinq: ecco-ici les noms: La Haute-Ville de saint Ildefonso, Xigayan, Mexapa, Tlapa, Tlax-

cala, c
can*,
de, C
Colim
la, Za
Tingui
Philipp
lan, Q
Cholul
Gualco
Tequan
singo, c
Panuco
Villa ri
Mexical
titlan,
Aqualul
pec, Izu
Chantla
guilpa,
Pachuca
Xiquipil
pantla,
San Jua
Tecaliau
pa, Peta
soitrem
ficalco, l
co, Xito
go*, Sim
Christoph
titlan, L
Tepalotla
lan, Com
pa, & les
Outre t
où le Gou

cala, ou la Puebla de Los Angeles, Michoacan *, San Luis *, Tasco *, Xiquilpa la grande, Chilchota, Transitaro, & Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Moripes, Amula, Zamora, Xacona, Aguatla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, Saint-Michel, & saint Philippe, Guanaquato *, Cinaloa, Mestizlan, Queretaro, Alamillo *, Sombrerete *, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisco, Guascofingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepec, Tequantepéc, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilorepeque, Panuco, Itampico, la ville de Los Valles, Villa rica, & l'ancienne Vera-Cruz, Xalapa, Mexicalcingo, Tacubaya, Coantnavac, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Aqualulcos, Sultepec *, Tlasalalou, Ytzepec, Izucar, Yapotlan, Guafuleo, Titzla, Chantla de la Sal, Tetela * Itmiguilpa, Xiguilpa, la ville de los Lagos, celle de Leon, Pachuca *, Totonieapa *, Guadaleazar *, Xiquipila, Teutila, Orisaha, Xalofingo, Papantla, Quantitlan de los Jarros, Teseuco, San Juan de los Llanos, saint Jacques de Tecaliautlan, saint Antoine, Guatisco, Tutpa, Petaltepec, Zapotitlan, Cuiguacan, Xoistremendo, Yurirapundaro, Topila, Teuficalco, Marabatio, Taximaroa, Guaufacalco, Xitorepec *, Zumpango *, Guauchinango *, Simatlan, Xiquipilco, Otumba, saint Christophe, Chacaluta, Compuala *, Yautitlan, La Misteca, Teutitlan du chemin, Tepalotlan, Culiacan, Sapotecas, Peratlan, Compostela, Quataguelpa, Cosamalupa, & les autres dont je ne puis me souvenir. Outre toutes ces Villes il y en a six autres, ou le Gouverneur & Capitaine general nomi-

ne seul les Magistrats & les autres Officiers, qui sont : El Parral, Sonora, Indehen, Guancame, Saint Jacques & Sainte Barbe; & dans toutes celles-là, c'est-à-dire, dans leur territoire, il y a de riches mines d'or & d'argent.

Au Gouvernement de chaque Province de la nouvelle Espagne, on employe d'ordinaire un Noble, suivant sa naissance & le rang qu'il tient dans le monde; parce que tous les Gouvernemens ne sont pas d'égale importance, ni de pareil revenu. Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à celui qui a été assez heureux pour les obtenir. Il en est de cent mille, de cinquante mille, de quarante, de trente, de vingt, de dix, de six, & d'autres si modiques qu'ils ne vont pas jusqu'à quatre mille, & dans quelques-uns de ces derniers s'entretiennent quelquefois des gens de mérite; qui n'ayant ni rentes ni fonds, y demeurent pour subsister, & souviennent par leurs épargnes & par les petits profits casuels que leur emploi leur procure, ils se mettent peu à peu en équipage, & en état d'aspirer à des Gouvernemens plus considérables. Ce Royaume n'est pas moins abondant que le Perou en choses nécessaires à la vie, à l'exception du vin, qui ne se fait que dans le Parral, encore est-il mauvais & en petite quantité; mais on y en porte d'Espagne & du Perou. Il manque aussi d'huile. Il y a environ quarante ans qu'on commence d'y planter des Oliviers: ils rapportent peu, mais le fruit en est bon. Pour ce qui est de mines, il s'y en trouve un grand nombre, & de fort riches; mais parce que le païs, com-

me j
s'y po
les ne
celles
qu'on
elle t
refois
raison
tout le
et ava
qué co
vertu t
la con
née au
des Pon
Espagn
de trois
retirer
merce.
moder
mutuel
quent
La N
& rich
autres
des Pe
te y pr
carlate
bois de
La Coch
gnée bla
d'une es
de petits
les feuil
prodigie
itime & l
carlare da

me j'ai dit, manque de vis-argent, qui ne s'y porte que d'Allemagne & d'Espagne, elles ne sont pas d'un aussi grand rapport que celles du Perou. Si Sa Majesté permettoit qu'on y en apportât de ce dernier Royaume, elle épargneroit bien de la dépense, & retireroit un plus grand profit; mais pour des raisons qu'il n'est pas permis de pénétrer, tout le vis-argent qui vient du Perou est arrêté avant qu'il arrive au Mexique, & considéré comme marchandise de contrebande. En vertu d'une somme de huit mille ducats, que la contraction de Seville paye chaque année au Roi, elle a fermé la correspondance des Ports du Perou avec ceux de la Nouvelle Espagne. Ce qui fait perdre à Sa Majesté plus de trois cens mille Ducats de droits qu'elle en retireroit, si elle y laissoit la liberté du commerce. Ces Royaumes voisins, qui s'incommodent aujourd'hui tous deux; s'aideroient mutuellement des marchandises qui manquent dans l'un & abondent dans l'autre.

La Nouvelle Espagne est un terroir fertile & riche, non seulement par les grains & autres fruits qu'y produit l'art & le travail des Peuples; mais encore par ceux que la terre y produit sans être cultivée, comme l'écarlate ou Cochenille, l'Agnil ou Pastel, le bois de Campêche, le Mollé, & le Cacao. La Cochenille est une espèce de petite araignée blanchâtre qui naît sur certains figuiers d'une espèce particulière; Ces figuiers sont de petits arbres fort bas de tige; mais dont les feuilles sont en grand nombre, & d'une prodigieuse grandeur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Royaumes de l'Europe;

pendant c'est de cette petite araignée seulement qu'elle se tire. Le Pastel se fait d'une herbe semblable à du chanvre, elle est excellente pour les belles teintures bleues, & chacun sait que les Teinturiers, aussi bien que les Peintres, ne peuvent s'en passer. Le bois de Campêche est si renommé dans l'Europe, que c'est une des principales marchandises dont se chargent les navires qui font le commerce d'un monde à l'autre, & l'industrie des hommes l'a trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs différentes. Le Mollé est un grand arbre feüillu, dont la feüille verte teint en jaune; ses petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, passent, selon la commune opinion, pour un rafraîchissant, & preservent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule est un baume qui guerit toute sorte d'ulceres & de blessures; son tronc sert pour du bois de charonnage; son fruit, qui sont de petites grappes approchantes de nos groiselles rouges, pour la grosseur, la forme & la couleur, est de bon goût & d'une odeur agreable, quoi qu'un peu forte; & l'on en tire une espece de vin fort doux qui enivre. Le Cacao est un arbre de moyenne hauteur, qui ne se trouve gueres qu'à l'ombre, & se couvre presque toujours de quelqu'autre arbre plus élevé, pour se garantir des ardeurs du Soleil; il produit depuis la surface de la terre jusqu'à ses plus hautes branches une espece de coco grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert, laisse voir au dedans environ cent grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotonneuse de très-bon goût, & pleine de

suc. L
trouve
ne sur
& ce g
pelle
mun
quelq
empor
gieter
monno
sûrnan
public
de cui
aussi a
l'a mou
tire un
apelle
fort agr
sortes d
quent a
ment fa
de gros
sa grosse
lence de
du terro
Nicarag
qui est p
lui de V
dernier
celui de
excellen
qui est
toutes le
rou; mai
il y est
fort pas
veut tran
Tome

suc. Lors qu'on a mangé cette écorce, vous
 trouvez dedans un grain roux, couvert d'u-
 ne autre écorce plus mince & presque noire,
 & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on ap-
 pelle le Cacao: l'usage en est à présent com-
 mun dans toute l'Europe, quoique depuis
 quelques années celui du Café semble l'avoir
 emporté sur lui, sur tout en France, en An-
 gleterre & en Hollande. Ce grain sert de
 monnoye dans le commerce, on en donne
 soixante pour sept sols; dans les marchés
 publics, on en achete les menus ustenciles
 de cuisine & de ménage, & l'on s'en sert
 aussi à faire l'aumône aux pauvres. Lors qu'on
 l'a moulu & qu'il est réduit en pâte, il s'en
 tire une espèce de pomade blanche, qu'on
 appelle pomade de Cacao; elle est d'une odeur
 fort agreable; elle sert utilement en plusieurs
 sortes de maladies, & quelques-uns l'appli-
 quent avec succès sur les blessures nouvelle-
 ment faites. Il y en a de petit, de moyen &
 de gros; mais sa bonté ne consiste point en
 sa grosseur ni en sa couleur; mais en l'excel-
 lence de son goût qui provient de la qualité
 du terroir. Le meilleur de tous est celui de
 Nicaragua, & ensuite celui de Guatimala,
 qui est presque le même climat, puis-que ce-
 lui de Varacoa, dans l'Isle du Cuba, & ce
 dernier est le plus roux. Après ceux-là c'est
 celui de saint Domingue, qui est menu &
 excellent pour son suc; celui de Caracas,
 qui est plus gros, est le moins estimé de
 toutes les Indes. Il y en a aussi dans le Pe-
 rou; mais il ne croît que dans le Guyaquil,
 il y est fort gros & excellent, tant qu'il ne
 sort pas du Royaume; mais lors qu'on le
 veut transporter ailleurs, il change de goût

en passant la mer & se moisit. C'est ce qui fait que plusieurs personnes le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume que celui du Mexique, & il y a bien des gens qui n'aiment du Chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit fort moussé.

Le Maguoi est une plante de la forme de l'Artichaud; il croît dans les champs, & il y croît sans culture; mais semblable à la vigne, il n'a jamais tant de force & de qualité que quand il est cultivé. Ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles de l'Artichaud. Il y en a d'une aune de longueur, & qui sont larges à proportion; mais communément elles ont trois quarts de long. Elle est très-large par en bas, & va en diminuant jusqu'au haut, où s'élève une espèce de tuyau de la grosseur & de la forme d'une plume à écrire & qui aboutit en épine. Cette feuille est épaisse de deux doigts, & a une écorce assez dure qui peut servir de papier dans un besoin, de même que son tuyau taillé avec un canif peut servir de plume. Le corps de la feuille, qui est dessous cette écorce, étant cuit au four, a tout le même goût que des pâtes de coïn; lors qu'elle est verte, il en sort un suc qui est merveilleux pour les blessures & pour ranimer la vigueur des chevaux recrus de fatigue; & quand elle est sèche, elle sert de tuile pour couvrir les maisons. Lors qu'on la lave, ou qu'elle demeure quelque temps dans l'eau, elle s'amolir de telle sorte qu'on en file du fil très-fin, dont on fait toutes sortes de toiles & de cordages, suivant la grosseur dont on le tisse. La tige, d'où sortent ces feuilles, est grosse comme la

qu'il
poin
piez
fait
pou
tes d
d'une
pour
taits.
& de
ties,
est plu
re des
qu'il
que les
baît. V
petite
profond
tronc,
tent, &
qu'ils re
on tiron
De cette
l'huile,
vin que
dont ils
seurs in
pbur la g
toute la
considéra
pourvoy
du Pulqu
l'a mis e
Roi quar
ville de M
somme q
qui sont

eussent par le bas, & va en diminuant en
 pointe jusqu'à la hauteur d'environ vingt
 piez; elle pousse des fleurs jaunes, dont on
 fait des sirops & des purgations souveraines
 pour les maux Veneriens & pour toutes sor-
 tes de pustules. Le bois en est pliant; mais
 d'une nature peu sujette à se corrompre, &
 pour cette raison on s'en sert à couvrir les
 toits. On en fait aussi des fourreaux d'épées
 & de pistolets, des jalouses pour les fenê-
 tres, des enclos de jardin, & le cœur, qui
 est plus tendre, s'employe d'ordinaire à fai-
 re des images & représentations de Saints, à
 quoi il est fort propre. C'est de cette plante
 que les Habitans du pais tirent le vin qu'on y
 boit. Voici de quelle maniere: Ils y font une
 petite ouverture, laquelle néanmoins est
 profonde, puisqu'elle va jusqu'au cœur du
 tronc, à l'endroit où les feuilles s'en sepa-
 rent, & de cette ouverture coule une liqueur
 qu'ils recueillent quatre fois le jour, & ils
 en tirent le poids de deux livres chaque fois.
 De cette liqueur se fait d'excellent miel, de
 l'huile, du vinaigre, & de cette espee de
 vin que les Indiens nomment Pulqué, &
 dont ils s'enivrent. Il est fort bon pour plu-
 sieurs incommoditez, & particulièrement
 pour la gravelle. L'usage en est si excessif par
 toute la Nouvelle-Espagne, qu'un des plus
 considerables emplois, auxquels le Viceroy
 pourvoyoit autrefois, étoit celui de Juge
 du Pulqué; mais depuis quelques années on
 l'a mis en parti, & il rend aux coffres du
 Roy quarante mille écus par an dans la seule
 ville de Mexique, sans compter une pareille
 somme qui se paye aux Gardes & Commis,
 qui sont continuellement par voie & par

chemin , pour empêcher qu'on ne fraude le droit des entrées , lequel toutefois n'est que de sept sols pour chaque charge de cheval ou de mule , & il y a un profit si considerable à faire dans cet emploi , qu'un certain François de Corduë , homme rond & de bonne conscience , ayant eu le bonheur d'y parvenir , de petit Mercier qu'il étoit , courant par les marchez pour vendre sa marchandise , il y a amassé de si grandes richesses , qu'on l'a vu premier Juge de Police à Mexique. Il étoit ensuite Tresorier General dans la chambre des Compres de cette Ville , c'est-à-dire , un des hommes de consequence du Royaume & de ceux que les Vicerois ménagent le plus. Il étoit si bien avec le Comte de Bagnor , & ensuite avec le Duc d'Albuquerque , que les femmes de ces Seigneurs alloient tous les ans chez lui prendre du Chocolat & voir passer la Procession le jour de la Fête Dieu. Le balcon qu'il leur faisoit préparer , est si magnifique , & d'un travail si prodigieux , qu'il a coûté plus de vingt mille écus , quoiqu'il ne soit que de fer. Sa maison située dans la rue saint François , & sans contredit la plus belle & la mieux bâtie de tout Mexique , est estimée trois cens mil ducats , ce qui a donné lieu à ce bon mot qu'on dit d'elle , que c'est un édifice *pulcher-rimo* , à cause qu'il doit son origine au Pulque.

On fait aussi en plusieurs endroits de ces Provinces , & sur tout dans celle de Colima d'excellent vin blanc d'une espece de Cereales , que portent certains Palmiers , qui ressemblent à ceux qui portent des dattes , quoi qu'ils ne soient pas tout-à-fait si hauts. Les

Ega
ge.
peu
gna
pau
font
font
trouv
des de
lape
de la
jamais
contin
qui est
Il se
re le N
& de l
riculier
de bien
de And
Jacques
ses Do
Provinc
éloigné
pitale
che poi
de chose
dencio
continua
cens lie
go ; & l
gieuse ,
rages , i
les anné
Cavales
vanter d
toute la

Espagnols, Criolles & Indiens en font usage. Ce vin, pour la couleur & la saveur, est peu différent de celui qui étoit en Allemagne sur les bords du Rhin, & on ne le croit pas moins bon que le dernier, pour ceux qui sont sujets à la gravelle. Les cannes de sucre sont fort communes dans le pays; & il s'y trouve aussi un grand nombre d'eaux chaudes & minerales. Dans le bourg de Guadalupe on en voit une très-froide, qui guérit de la fièvre lors qu'on en boit, & qui ne fait jamais de son lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords, ce qui est regardé comme une merveille.

Il se nourrit beaucoup de bétail dans toute la Nouvelle Espagne, à cause de la bonté & de l'étendue des pâturages. Il y a des Particuliers qui sont très-riches en cette nature de bien, comme Don Geronimo Magdaleno de Andrade, Chevalier de l'Ordre de saint Jacques, qui sortant de Mexique pour aller à ses Domaines de Guarachi, situés dans les Provinces de Xiquilpa & de Michoacan, éloignées de quatre-vingt lieues de cette Capitale, pendant tout son voyage ne découvre point de dessus ses terres; mais c'est peu de chose encore, en comparaison de D. Prudencio de Armentia, qui marche sans discontinuation sur les siennes, l'espace de deux cens lieues, depuis Mexique jusqu'à Durango; & l'abondance de ses haras est si prodigieuse, que pour ne pas consumer ses pâturages, il est obligé de faire précipiter toutes les années plus de quatre mille Chevaux, Cavales ou Poulains. Cet homme peut se vanter d'être le plus riche particulier de toute la Nouvelle Espagne.

L'insigne & celebre ville de Mexique fut fondée par Montezuma premier, qui l'embellit de superbes édifices durant tout le cours de son règne. & l'augmenta jusqu'à la grandeur de deux fois comme Seville d'Andalousie. Elle est bâtie sur un terre-plain, & est aux bords d'un lac, qui par sa vaste étendue forme une espece de mer, & entouré des autres côtes de quatre autres plus petits, qui ne sont separés les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtues de pierre de taille. Fernand Cortez, qui fut depuis Chevalier de l'Ordre de saint Jaques, Marquis del Valle, & Viceroy de la nouvelle Espagne, en fit la conquête avec mille Espagnols, & deux cens mille Indiens, Habitans des Provinces de Tlaxcala & de Tescuca, & qui étoient sujets de Rois ennemis du dernier Montezuma. Il attaqua cet Empereur avec cette grosse armée, & livra la première bataille, qu'on appella celle de la nuit triste, & où restèrent sur la place trente mille Mexicains d'un côté, & de l'autre quatre cens cinquante Espagnols, avec quatre mille Indiens de leur parti. Cortez lui-même en sortit blessé & se retira à Tacuba, distant de deux lieues de Mexique, quoi qu'à vrai dire ce ne soit qu'une habitation continuée de l'un à l'autre par le grand nombre de maisons qui se suivent le long d'une des chaussées dont je viens de parler. Cette chaussée est large d'environ trois toises, & tout de niveau; c'est à dire égale & droite dans toute son étendue. Elle est traversée d'espace en espace par un grand nombre de ponts, sous lesquels passent plusieurs canaux qui se rendent d'un lac dans un autre, & ce fut à l'en-

droit.
avoient
toute
bre de
pays
qui se
& que
combatt
conserv
pelle d
d'hui e
Le su
plus av
la la pr
cinquan
le de les
écrit, c
y perdi
que l'en
vant la
ai vû m
présente
le canal
Jacques
de Mex
Espagno
grand no
comblé,
aussi-bien
roient ja
n'avoit p
on a fait
ciles de
aux armé
de gens m
Fernand
Capitaine

droit d'un de ces ponts que les Mexicains avoient coupé, qu'un nommé Alvarade fit cette brillante action qui l'a rendu si célèbre dans les Indes, de sauter le canal en appuyant au fonds le bout de sa pique, quoi qu'il eut vingt piez de large en cet endroit, & que cet Espagnol fut blessé & fatigué du combat & du poids de ses armes. Pour en conserver la mémoire, l'on a toujours appelée depuis & l'on appelle encore aujourd'hui ce Pont, le pont du saut d'Alvarade.

Le succès de la seconde bataille fut encore plus avantageux pour Cortez, puisqu'il causa la prise de Mexique, & qu'il n'y eut que cinquante Espagnols de tués, avec dix mille de leurs Indiens, & les Auteurs qui en ont écrit, conviennent tous que les Mexicains y perdirent plus de cent mille hommes. Ce que j'en ai ouï dire aux gens du pays, suivant la commune tradition, & ce que j'en ai vu moi-même dans les tableaux qui représentent cette insigne Victoire, c'est que le canal qui coule entre sainte Anne, & saint Jacques de Tlatilulco, l'un des Fauxbourgs de Mexique, servit ce jour-là de Pont aux Espagnols pour entrer dans la Ville, par le grand nombre de corps morts dont il étoit comblé, & sur lesquels passa la Cavalerie aussi-bien que l'Infanterie. Ce qu'ils n'auroient jamais pu faire autrement. Car on n'avoit point encore trouvé alors, comme on a fait depuis, des moyens prompts & faciles de faire passer les plus grands fleuves aux armées les plus nombreuses. Beaucoup de gens murmurèrent en ce temps-là contre Fernand Cortez, & quoique ce généreux Capitaine, instruit des mauvais offices que

l'on lui rendoit, s'efforçât par grandeur d'ame, d'honorer & de servir ceux qui l'offensoient, au lieu de s'en venger, comme il en avoit le pouvoir, on ne laissa pas d'entreprendre de le noier à la Cour & de lui imputer plusieurs crimes; mais faut-il s'en étonner? Quand est-ce que le courage & la vertu ont manqué d'envieux? Et ne suffit-il pas pour en avoir de s'élever au-dessus des autres par un mérite distingué?

Le plan de cette Babilone Iadienne est uni. Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupe jusqu'à Saint Antoine, & presque autant de large depuis l'Arsenal & l'Hôpital de Saint Lazare, jusqu'à Tacuba. Les rues semblent être tirées au cordeau, tant elles sont droites, & elles sont si larges que six carrosses de front y peuvent passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq canaux qui sortent d'un des lacs, & qui arrosent par plusieurs détours cette grande Ville dans ses différens quartiers. C'est par le moyen de tous ces canaux que ses Habitans se fournissent en abondance de tous les vivres, munitions, marchandises & denrées nécessaires pour l'établissement d'un grand Commerce, les voiturent & transportent dans des canots d'un lieu à l'autre, & chaque jour de la Semaine à ses différentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer de tous les autres; car on y voit arriver de tous côtez un Printemps portatif, si j'ose me servir de cette expression, c'est-à-dire, une flotte de fruits & de fleurs, qui ne font ce jour-là de tout Mexique qu'un Jardin continu. La grande Place

y est
en p
les
seau
Babil
que
borne
Sept
di sor
de Po
la pri
grand
deux
pièce.
ques
draps.
grande
dont j
ticulie
plus co
tienn
elle, s
chès é
côté du
roi, l'A
Colleg
avec la
ce attr
maison
dire pa
rien de
Le Pa
Cortez
d'accor
fique qu
Cour en
niches b

est d'une si grande étendue, que le peuple en peut à peine remplir la troisième partie les jours destinez pour les courses de taureaux & jeux de cannes. La grande Place bâtie de pierre de taille, mêlée avec la boue, & de la forme que je dirai en son lieu, borne le milieu d'une de ses faces du côté du Septentrion, & à l'opposite de celui du Midi sont la Maison de Ville, celle du Juge de Police, & celle des Greniers publics avec la prison. A chacune de ces maisons est un grand portail de pierre de taille, soutenu de deux piliers de même matiere, & tout d'une piece. Ensuite sont plusieurs grandes boutiques & magasins de riches Marchands de draps. Du côté du Couchant on voit une grande quantité de maisons, comme celles dont je viens de parler. Elles sont à des particuliers, mais ce sont les plus riches & les plus considerables gens du Royaume. Elles tiennent presque toute cette face, & après elle, sont cinq ou six grands magasins de riches étofes d'or travaillées en Europe. Du côté du Soleil levant, sont le Palais du Viceroy, l'Audience Royale, l'Université, & le College des Religieux de saint Dominique, avec la maison de l'Inquisition ou Saint Office attenant, & dans des encognures est la maison de la Monnoye, de laquelle on peut dire par excellence, qu'il ne s'y fit jamais rien de faux.

Le Palais du Viceroy fut bâti par Fernand Cortez; tous ceux qui l'ont vu demeurent d'accord qu'il est plus grand & plus magnifique que celui de Sa Majesté à Madrid; la Cour en est fort spacieuse & toute ornée de riches balcons de fer, de même que la Place

ce, & il y a dans le milieu un cheval de bronze posé sur un large pié d'estail & fort bien travaillé. Les cinq Ruës par où l'on entre dans la grande place sont toutes larges & bien pavées, un carosse à six chevaux y peut tourner sans peine. Sur le Portail de la principale Eglise est une espèce de petite tour, où le Duc d'Alburquerque fit poser un fanal de cristal, dans lequel on allume tous les jours à l'entrée de la nuit un flambeau de cire blanche pour la commodité de ceux qui passent par la place à des heures induës, & il y a un fond établi pour son entretien. Au milieu de la place est un très-beau pilier de marbre, sur lequel est élevé un Aigle de bronze, que chacun admire pour la beauté de son travail, & l'on voit à l'entour quatre rangs de petites boutiques de bois fort propre, où se debite en abondance tout ce qui se peut vendre de curieux en soie, or, lin, ge, dentelles, rubans, coëfures, gazes, & autres marchandises.

En sortant de la place par le côté opposé à la grande Eglise, on entre dans la ruë des Orfèvres, qui est extrêmement longue & riche, & de là dans une grande aulnaie, dont les arbres sont excessivement hauts & disposés à plusieurs rangs en forme d'échiquier; & au milieu est une très-belle fontaine d'une eau vive & pure. C'est un lieu délicieux.

Il y a dans Mexique deux très spacieux & très-beaux amphithéâtres destinez pour les spectacles & Comedies; l'un près l'hôpital de Saint Jean, & l'autre dans la ruë de S. Augustin. Dans l'endroit où est à present la Maison Professe de la Compagnie de Jesus, étoit autrefois le Palais du dernier Morégo-

fuma
le sou
eau c
est l
jette
dans l
le c
piés de
d'un p
Capita
rempli
derable
Hic, &
autres.
Fernand
ques de
pines: L
valler d
Prignav
Nicolas
ba; &
plus de
dres mil
comme
ra; mais
tesa, de
cette gra
sept Con
pour élev
se quanti
ses, tout
brique;
neuf, si j
sans parler
qui sont m
La beauté
tant pour

fuma ; & pour n'en pas perdre entièrement
 le souvenir , on y conserve encore un mor-
 ceau de l'ancien édifice avec la fenêtre , où
 cet Empereur fut tué d'un coup de pierre
 jetée au hasard , & qui le frapa au front
 dans l'instant qu'il s'y mettoit pour voir de
 si le combat. Cette fenêtre peut avoir six
 piés de hauteur ; elle est en arc , & soutenue
 d'un pilier de marbre blanc. Cette même
 Capitale de la Nouvelle-Espagne est toute
 remplie d'illustre Noblesse , de gens con-
 siderables ; qui par leur naissance , leur mé-
 rite , & par leurs services , se distinguent des
 autres. Les principaux de ceux-là sont ; Don
 Fernando Altamirano , Comte de saint Jac-
 ques de Calimayal , & Senechal des Philip-
 pines ; Don Garcie de Valdez Ojeda , Che-
 valier de l'Ordre de saint Jacques , Comte de
 Prignavia & Vicomte de saint Michel ; Don
 Nicolas de Bivero Peredo , Comte d'Oriza-
 ba ; & outre cela il demeure dans Mexique
 plus de cent Chevaliers de différents Or-
 dres militaires , non seulement de Castille ,
 comme saint Jacques , Calatrava & Alcantara ;
 mais aussi de ceux de saint Jean , de Montesa ,
 de Christ , & Davis. On comptoit en
 cette grande Ville quatre mille carottes , dix-
 sept Convens de Religieuses , un College
 pour élever la jeunesse , avec une prodigieu-
 se quantité de grandes & somptueuses Egli-
 ses , toutes bâties de pierre de taille & de
 brique ; j'en nommerois bien quatre-vingt-
 neuf , si je ne craignois d'ennuyer le Lecteur
 sans parler de celles des Religieux mendiants
 qui sont moins superbes ; mais fort propres.
 La beauté des Maisons est incomparable ,
 tant pour l'étendue que pour la matière .

l'agréable figure & la commode disposition des appartemens; les plus hautes n'ont pas plus de trois étages. & toutes les murailles sont incrustées par dehors de petits cailloux de diverses couleurs, & taillés les uns en cœurs, d'autres en soleils, en étoiles, en roues, en fleurs de routes les especes, & autres figures, dont la variété infinie est très-agréable à la vûe. Les portes en sont fort grandes & fort hautes; on y voit des balcons de ferrurerie presque à toutes les fenêtres, & ces balcons sont quelquefois d'une telle étendue, qu'ils tiennent toute la face du logis. Ils sont ornez en tout temps d'un grand nombre de caisses d'Orangers, & pots de fleurs de toutes sortes; car il s'y en voit toute l'année, & le climat y est si doux & si temperé, que la chaleur n'y devient jamais incommode, ni les rigueurs du froid n'y obligent en aucun temps d'y allumer du feu. On peut dire sans s'écarter de la verité, qu'on y jouit d'un Printemps perpetuel. L'eau y est pure & saine; elle y vient d'un village appelé Sainte - Foi, à trois lieues de Mexique, par le moyen d'un grand Aqueduc, soutenu de trois cens soixante-cinq arcades de pierre de taille, & qui passe au travers d'un des lacs, dont la Ville est entourée; ce qui forme une très-belle perspective.

Il y a dans Mexique cinq Paroisses d'Espagnols, & douze d'Indiens, douze mille bourgeois Espagnols qui y sont établis avec leurs Familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un temps, & trente mille Espagnolles qui y sont toutes généralement belles & d'une magnificence à surprendre; car il n'y a pas une Femme de

com
com
geor
grat
Yes
tre
lo au
cene
son l
sire
qu'il
cens
d'Ind
noire
d'Esp
En
sourn
totes
sint p
de dan
ne, el
ter por
les aut
ghez
d'Euro
d'Espa
que an
re, qu
quatre
sourni
voit de
monde
flote p
l'autre
estime
la Pers
an' Eur

commun qui ne porte des étoffes d'or. On y compte quatre-vingt mille Indiens bourgeois, outre les passagers qui sont en plus grand nombre, & plus de cent mille Esclaves, tant blancs que noirs de l'un & de l'autre sexe, ce qui fait plus de quatre cent mille âmes, sans compter les enfants. Le Licencié, Pedro Ordóñez de Cevallos, dans son Livre du Voyage autour du Monde, assure dans la page deux cent quarante-un, qu'il y avoit de son temps à Mexico deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes, vingt mille noirs & plus de noirs, trente mille Espagnols & plus d'Espagnoles.

Enfin cette belle Ville est abondamment fournie des plus riches marchandises, d'étoffes d'or & de soie, de velours, de satin, tant pleins & unis, que brodés au métier, de damas, rafetas, écharpes, draps de laine, en un mot de tout ce qu'on peut souhaiter pour la pature, & dont on se sert dans les autres pays pour entretenir le luxe. Joignez à cela toutes les choses qui viennent d'Europe, par le moyen de deux Armées d'Espagne qui y arrivent régulièrement chaque année, avec une espèce de Fregate légère, qu'on appelle la *Patache du Roi*, & plus de quatre-vingt Vaisseaux marchands, qui le fournissent en abondance de tout ce qui se voit de plus précieux dans cette Partie du monde. Ce n'est pas tout encore: Une autre flotte partie des Philippines lui apporte de l'autre côté par la mer du Sud, tout ce qu'on estime de plus rare dans la Chine, le Japon, la Perse & dans les Indes, qu'on nomme en Europe Orientales, & que ceux du

Nouveau Monde appelleur d'Occident.

Les Mexicains ont la taille belle, le visage agréable, la nature douce; ils sont dociles, tous Catholiques & presque tous riches, parce qu'ils appliquent extrêmement à trafiquer d'une Province dans l'autre. Il y en a plusieurs parmi eux pour qui l'on a la même vénération & les mêmes égards que pour les Espagnols naturels. Il n'est resté personne au Mexique du sang de Montezuma que Don Diego Cano Montezuma, Chevalier de l'Ordre de saint Jacques, son fils Don Juan, & ses deux neveux Don Diego, & Dona Leonor, enfans de Don Antoine Montezuma. Ils jouissent tous de pensions assignées sur la caisse Royale, & quoique ces pensions soient modiques, par rapport au sang illustre dont ils sont sortis, elles ne laissent pas de les faire subsister avec honneur.

C'est une Tradition dans le pays, qu'il y a eu autrefois des Géans à Tescuco, petite Ville située à cinq lieues de Mexique. J'y ai vu, du temps du Duc d'Albuquerque, des ossemens & des dents d'une grandeur prodigieuse; entr'autres une dent de trois doigts de large & de quatre de long. Le Viceroi fit faire sur elle une consultation Anatomique par les plus habiles Philosophes, Medecins & Chirurgiens de toute la Nouvelle Espagne. Ils rapportèrent tous d'un commun avis, que suivant la grandeur de la dent, la tête devoit avoir à proportion une aulne & demi de large. Ce qui paroît fabuleux à raconter, & néanmoins il ne falloit pas qu'elle fut plus petite pour y pouvoir placer les seize dents dont chaque machoite doit être garnie. Le Duc fit faire deux Portraits de cette énorme

rête,
les A
& ga
rou
pelle
ont é
chose
cians
y é
Geant
ans, M
manga
Jeanne
étole p
gatta
toire l
étendu
pital de
été obli
mort le
gent à
tant on
dinaire
grand;
rée des
fois dan
par leur
Il y a
remarqu
très-sing
Guatima
hauteur
qui ne je
cesse des
teur d'un
& la fum

rière, suivant les proportions marquées par les Anatomistes; il en envoya un au Roi, & garda l'autre chez lui par curiosité.

On a aussi trouvé en divers temps au Pérou, des ossemens de Geant, dans l'Isle appelée Sainte Helene. Plusieurs Auteurs en ont écrit; les uns ont simplement rapporté la chose, & les autres l'ont traitée en Philosophes. Pendant que le Comte de Chinchon y étoit Viceroy, on lui amena à Lima un Geant, jeune homme âgé de vingt quatre ans, Mestice ou Criolle de la ville de Guamanga, & nommé Juannico, c'est à dire, Jeannot. Je l'ai vu, & je puis assurer qu'il étoit plus haut d'une coudée qu'Arnao Segarra, qui étoit le plus grand homme de toute la Ville, & qui passoit sous son bras étendu sans le toucher. Il mourut dans l'Hôpital de saint André, dans un lit qu'on avoit été obligé de lui faire faire exprès. Après sa mort les gens de l'Hôpital gagnoient de l'argent à montrer seulement un de ses souliers tant on le trouvoit hors de la mesure ordinaire. Ce Jeannot étoit assurément très grand; mais non pas de la hauteur démesurée des Geans, qu'on croit avoir été autrefois dans le pays; & qui selon qu'il paroît par leurs ossemens, passe toute exagération.

Il y a encore plusieurs autres choses très-remarquables dans la Nouvelle-Espagne, & très-singulières, comme les deux volcans de Guatimala. J'ai déjà marqué la prodigieuse hauteur & la vaste circonférence de celui qui ne jette que de l'eau. L'autre vomit sans cesse des tourbillons de flâmes jusqu'à la hauteur d'une pique. On les apperçoit de loin, & la fumée qui les surmonte semble avoir de

la continuité avec les nuës, tant elle s'élève dans les airs; de quart d'heure en quart d'heure, plus ou moins, il part de cette effrayante foudroyante un bruit pareil à celui d'une coulevrine; ce qui cause des étonnemens, & même quelque forte d'épouventre à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le grand lac de Nicaragua a, comme je l'ai dit, quatre-vingt lieues de circuit; les Vaisseaux y peuvent naviguer commodément; mais ce qu'il y a de merveilleux c'est qu'étant par tout d'une eau très-douce & bonne à boire, il ne laisse pas d'avoir son bus & reflux comme la Mer. Une chose encore qui est assez extraordinaire, c'est que dans la grande lye qui se voit au milieu, & où j'ai dit ci-dessus qu'il y avoit un si grand nombre de fruits délicieux de toutes les espèces, est un volcan de feu qui jette des flammes en quantité & presque autant que celui de Guacimala. Ainsi l'on peut dire qu'elles sortent en quelque manière du sein des eaux, puisque ce volcan est tout environné de celles du lac. Il y en a un autre à Colima qui jette des cendres de temps en temps avec une épaisse fumée, & ces cendres sont poussées si loin qu'elles font du tort aux biens de la terre à plus de trente lieues aux environs.

La Nouvelle Espagne voit couler sur ses terres un grand nombre de fleuves navigables; les plus considérables sont ceux de Grikhalva, de la Chuluteca, d'Alvarade, de la Vera-Cruz, de Guasqualco, de la Barra, de Panuco, de Conchos, & celui dont j'ai déjà fait mention, le grand fleuve du Nord.

Les arbres y sont d'une hauteur & d'une

grosseur
réc d'
lieu d'
de be-
entre
trou
en est
bois
La nat
quelc
par le p
de pav
vent se
& d'éc
te quar
rilhom
Ville d
avoir é
na un g
à Dom
Guatim
& Char
gnoient
ble ou
personn
deux bu
d'argent
pareille
le est la

Depui
que, il
bli pour
ration qu
les Chev
les Eccle
liers, so
lieux où

grosseur surprenante ; mais ceux de la For-
rér d'Oaxaca, situés à un grand quart de
lieu de la Ville qui porte ce nom, passent
de beaucoup pour ceux qu'on voudroit faire
entrer en comparaison avec eux. Ils sont ex-
trêmement touffus & toujours verts, la fleur
en est rouge comme de couleur de feu, le
bois en est très léger & facile à travailler.
La nature ou le temps en a creusé le tronc
à quelques-uns, & lors qu'on coupe ceux-là
par le pied, ce tronc creux forme une espèce
de pavillon, sous la concavité duquel peu-
vent se tenir vingt hommes armez de lances
& d'écus. Dans l'année mil six cents cinquante-
quatre, Dom Juan de Tabora, jeune Gen-
tilhomme, qui étoit Grand Prevôt de la
Ville de ce nom, & fils d'un Tabora, qui
avoit été Gouverneur des Philippines, donna
un grand repas sous un semblable pavillon
à Dom Juan Lazo de la Vega, Evêque de
Guatimala, & à plusieurs autres Seigneurs
& Chanoines de Guatimala, qui accompa-
gnoient l'Evêque. Il y avoit dessous une ta-
ble où s'assurent dans des fauteuils douze
personnes servies par autant de valets, &
deux buffets garnis de toutes sortes de vases
d'argenterie & autres commoditez pour une
pareille fête. On peut concevoir par là quel-
le est la grosseur de ces sortes d'arbres.

Depuis Guatimala jusqu'à Teguantepe-
que, il s'observe un ordre admirable, éta-
bli pour la commodité des gens de conside-
ration qui voyagent. Les Officiers Royaux,
les Chevaliers des Ordres militaires, & tous
les Ecclesiastiques, tant seculiers que regu-
liers, sont pourvus, par les communes des
lieux où ils passent, de toutes bêtes de mon-

tute & de charge, dont ils peuvent avoir besoin, suivant leur qualité, de valets même pour les servir, de vivres & de rafraichissemens en abondance; & le tout, sans qu'il leur en coüte rien que ce qu'ils veulent bien donner de gratification aux Muletiers & à ceux qui conduisent les radeaux sur les rivières qu'il faut passer. Voici comme la chose se pratique. La premiere journée vous presentez au Gouverneur de la Province, ou de Guatimala, ou de Teguantepaque, suivant le côté d'oü vous venez, le Mandement que vous avez obtenu de l'Audience Royale, ou du Gouverneur de la Province, que vous venez de quitter, & aussi-tôt en execution de l'ordre vous êtes logez dans des maisons destinées seulement à ces usages, bien meublées, & pourvûes de toutes les choses nécessaires aux Voyageurs. On prend soin de vos valets & de vos chevaux, sans que vous soyez chargé du moindre embarras; on vous donne du Chocolat & ensuite à souper avec beaucoup de propreté. Ils s'informent de vous à quelle heure vous voulez partir le lendemain; de combien de chevaux, de mules & de valets vous avez besoin, & sur le champ ils envoient au Bourg suivant une espece de Courier y porter votre Mandement, & donner avis de tout ce qu'il vous faut. Ainsi de l'un à l'autre jusqu'à ce que vous soyez sorti de l'Audience de Guatimala pour entrer en celle de Mexique, & avant que de partir de chaque lieu, on vous presente un Livre de compte, ou un de vos valets écrit par votre ordre: *La Commune de ce Bourg a dépensé pour la reception de Monsieur tel, la somme de . . . ce . . . jour du mois*

...
ensuite
charge
avec le
dette
d'être
moins
de cet
Tegu
liment
mais il
tient de
de tout
cipalem
mence
une neu
neuf he
naireme
climat
le Espag
de cette
les plus
grand r
toutes s
rûmé du
On vol
singo, un
lequel on
& de jarc
d'admir
premiere
Indiens le
ou quatre
les uns su
xante pié
hauteur. I
ces cordes

de ... de cette présente année ... Il signe ensuite, & le seing seul suffit pour la décharge de la Commune. Tout cela s'exécute avec le plus grand ordre, & la plus exacte fidélité du monde. Grandeur, certes, digne d'être admirée, & qui peut servir de témoignage de la richesse & de la fertilité de cette Province.

Teguatepeque est une grande Ville, également peuplée d'Espagnols & d'Indiens, mais ils y ont leurs quartiers séparés. Il s'y tient deux fois le jour un très-grand marché de toutes les Marchandises du pays, & principalement de fruits & de marées, il commence depuis dix heures du matin jusqu'à une heure après midi, & depuis six jusqu'à neuf heures du soir, & il s'y trouve ordinairement deux à trois mille personnes. Ce climat est le plus fécond de toute la Nouvelle Espagne en beaux visages, car les Femmes de cette Ville y passent communément pour les plus belles du Mexique. Il s'y fait un grand trafic de chemises, & on en vend de toutes sortes de couleurs, suivant la coutume du pays.

On voit, auprès de Mexique, à Mexicalingo, un étang d'une vaste étendue, & sur lequel on voit un grand nombre de maisons & de jardins florans; ce qui cause un excès d'admiration à ceux qui les voyent pour la première fois. Voici de quelle manière les Indiens les fabriquent. Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes une infinité d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en quarré, & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent ensuite les bouts de ces cordes aux aulnes, saules, & autres ar-

brea, qui sont sur les bords de l'étang, pour assûter davantage le fondement de la machine; ils couvrent ces bords de gâsons, sur lesquels ils répandent de la terre & du fumier par dessus pour l'égaliser. Après quoi ils y sèment toutes sortes de fleurs & de légumes qu'ils vont vendre à la ville de Mexicalingo. De toutes ces différentes matières jointes ensemble il se fait un composé qui devient avec le temps une masse épaisse & solide sur laquelle ils bâtissent de petites maisons qui suffisent pour les loger eux & leurs familles, & dans la plupart desquelles il y a des poulaillers & d'autres endroits pour y élever des pigeons. Il arrive quelquefois que le maître d'une de ces petites Isles flottantes, allant à la Ville dans son canot, avec sa femme & ses enfans, pour y vendre ses denrées, ne trouve plus à son retour son habitation au même lieu où il l'avoit laissée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'user par le temps & à se pourrir par l'humidité, se rompent & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ses voisins, s'ils n'ont point vu par hasard passer son Isle de leur côté, & sur leur rapport l'ayant suivie comme à la piste, ils la remonquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie; ce qu'ils font à l'aide de leurs amis qui les assistent en ce besoin à la charge d'autant.

Je finis ce petit Ouvrage par une observation que j'ai oublié de faire, lors que j'ai parlé des Gouvernemens & des autres emplois. Il faut savoir que dans le Mexique ainsi que dans tous les autres Etats de la Couronne d'Espagne, c'est un usage établi

que tous les
grands
baltern
de leur
que ce
pondre
voudr
Il s'en
par-de
pour
Juges
tions à
des réc
port. C
la reside
table &
elle éto
exécute
crite; l
sont gli
que les
laisser c
rement
pour l'h

DE M^r. WAFER.

que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que subalternes, sont obligés de résider dans le lieu de leur Jurisdiction à certain temps, après que celui de leur résidence est fini, pour répondre aux accusations de tous ceux qui voudront se plaindre de leur administration. Il s'en dresse des informations qui sont faites par-devant des Juges nommez spécialement pour cet effet. Ces Juges, qu'on appelle Juges de résidence, envoient ces informations à la Cour, qui statue des peines ou des récompenses, suivant la nature du rapport. Cet usage se nomme communément *la résidence*, Loi certes très prudemment établie & qui produiroit des biens infinis, si elle étoit aussi exactement & sincèrement exécutée, qu'elle a été judicieusement prescrite; Mais les abus presque infinis qui se sont glissez dans l'exécution par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à se laisser corrompre, en rendent l'effet entièrement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

Contenues dans le Voyage de Dampier ,
depuis pag. 1. iusques à 146. & dans
celui de Wafer , depuis page 149.
iusques à cens quatre-vingt-un.

A

 AILLES , qu'on trouve sur l'Is- thme ,	pag. 235.
Adresse des Indiens à tirer de l'arc ,	261.
Adultere puni avec rigueur chez les In- diens de l'isthme ,	264.
L'air est mauvais à Portobel ,	193. Il est un peu meilleur à Panama.
Alligrance , une des Isles Canaries , avec le pro- fil de ses côtes.	195.
Alligators .	228.
Amatalia (Golfe d')	283.
Amphisbano , ou le Serpent à deux têtes.	79.
Amplitude , la difference qui se trouve entre l'Occidentale & l'Orientale ,	84.
Anneaux , que les femmes portent à l'entre- deux des narines ,	250.

Anguilla
villes
Animan
Arcaïd
Arbry
Arbry
Arbry
Arien
Arifah
Arifah
Troupe
gros
avec l'
& vont
les, 17
Perou.
Ash, Isle
Antruch

BAHIA ,
&c. Du
ce , 49
bois qu'
terroir
vents &
coupe les
de la cô
Baleine m
carcasse.
Baleines , d
fil & l'u
Baleines de
Bambors , o
Bancam ,
Barcadero ,

DES MATIERES.

<i>Anguilla</i> , une des isles Caribes, & de ses étres- villes.	227.
<i>Animant</i> , qui se trouvent sur l'Isthme.	222.
<i>Araignes</i> , qui ne font pas remeuses.	228.
<i>Arbres</i> de la Nouvelle-Hollande.	140.
<i>Abrons</i> , & fruits.	207.
<i>Arbrisseaux</i> & buissons de la N. Hollande.	140.
<i>Arica</i> , Ville sur la côte du Perou.	296.
<i>Arisah</i> , sorte de fruit.	61.
<i>Arresters</i> , (Les) avec qui étoit Mr. Wafer, prenant la resolution de laisser tous ceux de leur Troupe qui n'auroient pas la force de suivre le gros, 153. Ils en laissent quatre sur l'Isthme avec l'Auteur, 154. Ils se retirent de l'Isthme, & vont croiser sur la Côte des Indes Occidenta- les, 179. Ils croisent ensuite sur la côte du Perou.	287.
<i>Ash</i> , Ile. Ou de la Vasee.	179.
<i>Ansruches</i> .	207, &c.

B

<i>BAHIA</i> , de Todos los Santos dans le Bresil, 42. &c. Du Sucre que l'on y fait & de son Commer- ce, 49. Des Vaisseaux que l'on y bâtit, & du bois qu'on employe à cet usage, 51. De son terroir & de ce qu'il y croit, 56, &c. Des vents & des saisons, 77. Du tems auquel on y coupe les canes de Sucre, 78. Différentes vûes de la côte.	44.
<i>Baleine morte</i> . Plusieurs oiseaux autour de sa carcasse.	85.
<i>Baleines</i> , de quelle maniere on les pêche au Bre- sil & l'usage qu'on en fait.	51, 52.
<i>Baleines</i> de la N. Hollande.	118.
<i>Bambors</i> , ou Bambous, ou Canes-creuses.	121.
<i>Bancam</i> ,	149.
<i>Barcadero</i> , ou lieu où l'on débarque.	150.

DES MATIERES.

123.	<i>Canaries</i> , (Isles) de ce qu'elles produisent, de leur commerce & du Gouvernement, 10, 11.	
e-Hol-	<i>Cancri</i> , 259.	
117.	<i>Canella</i> bâtarde, 217.	
e Mo-	<i>Canes</i> de Sucre, 212.	
101.	<i>Capitaine</i> d'Espérance, la ville de differens en-	
102.	droits, 97, 98.	
103.	<i>Carac</i> (Baye de) 182, 183.	
104.	<i>Carthagène</i> , 215.	
105.	<i>Carthagène</i> , 217.	
106.	<i>Caribbes</i> , racine qui sert de pain, 220.	
107.	<i>Cavalier</i> , sorte de poisson de Mer, 237.	
108.	<i>Cedres</i> , qu'on trouve sur l'Isthme, 208.	
109.	<i>Céris</i> , il y en a quantité sur l'Isthme, 223.	
110.	<i>Chagres</i> , rivière, 182, 183, 184, 200.	
111.	<i>Chasse</i> , (parties de) que les Indiens font, 270.	
112.	<i>Chats</i> fort estimez par les Indiens, 226.	
113.	<i>Chauves-souris</i> aussi grosses que des pigeons, 235.	
114.	<i>Chicapo</i> , rivière, 164, 182, 200.	
115.	<i>Chicopio</i> , Ile, 203.	
116.	<i>Chibchas</i> , que les Indiens Espagnols ont à l'Isle de Mocha, 229.	
117.	<i>Chibchas</i> des Indiens, de l'un & de l'autre Sexe, 242, 244.	
118.	<i>Chicaly-Chicali</i> , oiseau, 229.	
119.	<i>Chien d'eau</i> , ou Chucora de Agua, 72.	
120.	<i>Chiens</i> , que les Indiens ont sur l'Isthme, 223.	
121.	<i>Chiens-marins</i> de la Nouvelle-Hollande, 119. & à l'Isthme de Darien, 237.	
122.	<i>Cocos</i> , (Ile de) 285.	
123.	<i>Cocotiers</i> , 220, 285.	
124.	<i>Cocotiers</i> sauvages du Bresil, 57.	
125.	<i>Colliers</i> qui servent d'ornement, 252, &c.	
126.	<i>Concepcion</i> (rivière de la) 185.	
127.	<i>Congo</i> , rivière, 199, 204.	
128.	<i>Couques</i> , 239.	
129.	<i>Coyapo</i> , Rivière, 292.	
130.	<i>Tous IV.</i>	

T A B L E

<i>Boquinbo</i> , Ville.	228.
<i>Cerlien</i> , Oiseau,	22.
<i>Cormarans</i> ,	234.
<i>Corneilles</i> , qui gasouillent au Brésil.	65.
<i>Cornera de Terra</i> , ou Brésil d'une grosseur extraordinaire, qu'on trouve à l'île de Mocha,	290. &c.
<i>Corriss</i> , ou <i>Cotociss</i> , même.	230. &c.
<i>Cotich</i> , ou <i>Cotocier</i> .	21, 57, 267, 208.
<i>Coupes</i> faites avec des canes ou des feuilles de palmier,	222.
<i>Courans</i> , qu'on trouve en Mer depuis le 7. d. 10. min. de lat. Sep. jusqu'au 3. deg. 22. minut.	26.
<i>Courges</i> ,	224.
<i>Crussa</i> , Oiseau,	231.
<i>Currecon</i> , Oiseau.	65.

D

<i>DANS</i> , des Indiens.	265.
<i>Darien</i> (Riviere de)	182. 185.
<i>Dates</i> du Brésil,	25.
<i>Dandies</i> , espece de dates du Brésil.	264.
<i>Devins</i> , de quelle maniere ils évoquent le Diable,	202.
<i>Diadèmes</i> d'or, &c.	255.
<i>Divertissemens</i> des Indiens,	266.

E

<i>Ecrasica</i> de Terre, 227. & de Mer,	239.
<i>Educacion</i> des Garçons,	262.
<i>Espagnols</i> (Les) arrivent Mocha, &c.	302.

F

<i>FAIM</i> , Waker & les Camarades se font presser, &c.	297.
<i>Femmes</i> des Indiens employées à porter les vivres dans les Voyages,	260.
<i>Fernando</i> , (l'île de Jean)	290.

<i>Festins</i>
<i>Flaming</i>
<i>Ferreiro</i>
<i>Faurmis</i>
<i>Frape</i>
<i>Saline</i>
<i>Fesseur</i>
<i>Fence</i>

<i>GABRY</i>
<i>Gallions</i>
<i>Gallapag</i>
<i>Gallena</i>
<i>Garrachi</i>
<i>Gerret</i> D
<i>Globules</i>
<i>Gross</i> p
<i>Gresson</i> (
<i>Gersonia</i>
<i>Quacha</i> ,
<i>Quinas</i> ,
<i>Quinquat</i>
<i>Quaura</i> ,
<i>Guinée</i> (

<i>HABITS</i> ,
175,
& des
<i>Herbes</i> qu
n'est pas
<i>Herbe</i> de
<i>Hollande</i> (
126, &c
130, &c
l'île. voi

DES MATIERES.

228.	<i>Tafins</i> ,	269.
22.	<i>Flamingo</i> , oiseau.	23.
234.	<i>Fœteresses</i> , ou magasins ,	255.
65.	<i>Lœrmis ailées</i> ,	296.
leur ex-	<i>Frape-bour</i> , ou bâton tordé dont on se sert à la	
Mocha,	<i>Salée de Mayo</i> ,	17 , &c.
9 . &c.	<i>Poisson d'eau</i> , Oiseau.	217.
230.	<i>Remis</i> , qu'on trouve sur l'Histoire ,	226 , &c.
237.		
de l'Es-		
240.		
7. d. 10.	<i>CABNY</i> , (George) le moye.	156.
nut. 26.	<i>Gallions</i> Espagnols. Voy. <i>Blats</i> .	
234.	<i>Gallapagos</i> , Isles.	256.
231.	<i>Gallena Pintada</i> , ou poule de Guinée.	21 , &c.
65.	<i>Garrachina</i> (la Pointe)	182 , 193 , 197.
265.	<i>Gerrat Dennis</i> , Isle.	Pres.
23. 185.	<i>Globules</i> , qui nageoient sur l'eau , comme de pe-	
237.	tières perles.	105.
234.	<i>Goffon</i> (Richard)	177.
234.	<i>Gorgonia</i> , Isle.	287.
234.	<i>Quacha</i> , Place sur la côte du Pérou ,	ibid.
234.	<i>Quana</i> , de la N ^e Hollande , &c.	212 , 228.
235.	<i>Quinquata</i> (Gouvernement de)	202.
266.	<i>Quara</i> , Place sur la côte du Pérou ,	287.
239.	<i>Guinée</i> (Nouvelle)	Pres.
262.		
202.		
	<i>HABITS</i> , & ornemens des principaux Indiens ,	
	175 , 231 , 272 , des hommes du commun	
	& des femmes ,	249 , 250 , &c.
	<i>Herbes</i> qui flottent sur l'eau & qui marquent qu'on	
ont pref-	n'est pas loin de terre ,	14 , 25 , 102.
297.	<i>Herbe de soye</i> ,	215.
les riviè	<i>Hollande</i> (Nouvelle) Description de ses côtes ,	
260.	106 , &c. 125 , &c. 109. Des naturels du pays ,	
290.	130 , &c. Différentes vues de ses Côtes & de ses	
	Isles voisines ,	102.

TABLE

Huile de l'insecte Soldat est un remède souverain
pour les contusions, &c.

Amis d'olive qu'on fait sur la côte du Perou, 196.

J 400 (Saint) Isle & Ville. 27. Arc. De Ga-H
brans, 29. De ce qu'elle pousse, 30. De
ses animaux, 31. De sa race et son manège,
34. Sa vûe, 14.

Fatigue,

Famby, dans l'île de Sumatra

Fenetic, Oiseau.

Jenipah, ou *Jenipapan*, fruit. 61.

Folio **Ego.**

Indiens (Les) de l'Asie entreprennent de guerir
M. Wafer, 154. Ils en agissent mal avec lui & ses
camarades, 155, &c. Ils prennent la résolution
de le faire mourir, 157. Ils le reçoivent de nou-
veau fort humainement, 166. Ils consultent leurs
devins, 175. De leur taille, des traits de leur vi-
sage, &c. 243. Ils se coupent les cheveux, a-
près avoir tué quelqu'un de leurs ennemis, *ibid.*
Il y en a qui ont la couleur d'un blanc d'ivoire,
&c. 244. Ils se peignent tout le corps, 246.
De quelle manière les hommes & les femmes se
parent, 248, 249, &c. Leurs maisons, 254. &c.
Leurs Plantations, & de quelle manière ils les
cultivent, 256, &c. Occupations de leurs fem-
mes. 246, 259, 260. On les lave après qu'elles
sont accouchées, 261. Education des enfans, *ibid.*
&c. 262. Occupations des hommes, *ibid.* 263.
&c. Les charimens qu'ils exercent, 264. Leurs
Mariages & leurs Festins, 265, 266. De quel-
le manière ils voyagent, 275, &c. Leur manie-
re de compter, *ibid.* 276, &c. De la prononcia-
tion de leur Langue, 282. De leurs bonnes qua-

L

Lagune,
Inonda,
E.,
I.,
I.,
I.,
L., o
I. de
Isthme d
terrain
des qu
re du l
de son
la tem
m. 2
repelli
229,
7 2012

LACINT.
& à C
tient l
& d'an
met d

Lagune,
Lames d
vient
Cancero,
Lapins,
Lapins,
Lavelia,
Leon,
Hesards,
Simpit,

DES MATIERES.

154, 166, 210, 261, 211, 290, &c.	154, 166, 210, 261, 211, 290, &c.
premier quelquefois trop de boisson, 266. In-	premier quelquefois trop de boisson, 266. In-
diens Espagnols.	213, 290.
Inguen, fruit,	63.
Inondations & grosses playes,	161, &c. 205.
Insolite Soldat,	226.
152, 186.	152, 186.
157.	157.
182, 188.	182, 188.
182, ou Montagnes de glaces,	304, &c.
182, des Perles,	182, 203.
182, de Darien, sa largeur, &c. 181, &c. Son	182, de Darien, sa largeur, &c. 181, &c. Son
terrain entremêlé de montagnes. 183, &c. Rivie-	terrain entremêlé de montagnes. 183, &c. Rivie-
res qui l'arrosent, 184, &c. Description de la cô-	res qui l'arrosent, 184, &c. Description de la cô-
te du Nord, 185, &c. De celle du Sud, 196. &c.	te du Nord, 185, &c. De celle du Sud, 196. &c.
de son terroir, 201. Forêts épaisses, 182. 203,	de son terroir, 201. Forêts épaisses, 182. 203,
la température de l'air, 205. Inondations, 161,	la température de l'air, 205. Inondations, 161,
&c. 205. Arbres & fruits, 207, &c. Bêtes &	&c. 205. Arbres & fruits, 207, &c. Bêtes &
repailles, 212. &c. Oiseaux & insectes volans.	repailles, 212. &c. Oiseaux & insectes volans.
219, &c. des Naturels du pays,	241, &c.

L

157. Son Palais, 167. Il re-	157. Son Palais, 167. Il re-
tient l'Auteur, &c. 168. Les marques de respect	tient l'Auteur, &c. 168. Les marques de respect
& d'amitié qu'il lui donne, 170, 171. Il lui per-	& d'amitié qu'il lui donne, 170, 171. Il lui per-
met de se retirer, 173. Il avoit des femmes. 264.	met de se retirer, 173. Il avoit des femmes. 264.
Lagune, ville de Teneriffe,	7.
Lames d'or ou d'argent, dont les Indiens se cou-	Lames d'or ou d'argent, dont les Indiens se cou-
vrent la bouche,	250.
Lancerota, une des Isles Canaries,	4.
Lapins de la Nouvelle-Hollande,	184.
Lapins aussi gros que nos Lièvres,	224.
Laurelia,	202.
Leon,	ibid.
Lesards verts & marquerez de rouge,	218.
Limpie, Poisson à coquille,	239.

T A B L E

Lexico (Cap S.)

M

<i>Macaw</i> , sorte d'arbre,	166, 168.
<i>Macaw</i> , sorte d'oiseau,	131.
<i>Macera</i> , espèce de Cornelle,	65.
<i>Mabo</i> , espèce d'arbre,	213.
<i>Maisons des Indiens</i> dispersées à & à,	154.
<i>Maiz</i> , (Farine de maïs de)	157, 158.
<i>Malacca</i> (Promontoire de)	150.
<i>Malvoisie</i> (vin de) qui croît dans l'île de Ter- neriffe,	2.
<i>Mamiso</i> , arbre, dont le fruit est délicieux,	211.
<i>Mammis-Sapota</i> ,	ibid.
<i>Manchiné</i> , arbre, dont le fruit est un vrai poi- son,	212.
<i>Mangres rouges & autres</i> ,	199, 198.
<i>Maria</i> (Sainte)	152, 198.
<i>Marsonins</i> ,	166.
<i>Maye</i> , une des Îles du Cap-vert, 15, &c. De la manière dont on y fait le sel. 16, &c. De son ter- roir & de ce qu'elle produit. 20, &c. De ses habitants,	25.
<i>Mendibie</i> , espèce de fruit,	44.
<i>Muricafab</i> , fruit.	62.
<i>Michel</i> (Golf de saint)	171, 182, 203.
<i>Miniota</i> , oiseau,	13.
<i>Misson</i> , boisson faite avec de l'eau & des plain- tains,	238.
<i>Mocha</i> , Île.	269.
<i>Modestie</i> des Indiens,	247, 251.
<i>Moine</i> , sorte de Poisson,	127.
<i>Montagnes fort hautes</i> , &c.	171, 184, 185.
<i>Moskites</i> , ou Moucheron, &c.	206.
<i>Monches</i> nuisantes,	235.
<i>Mouettes</i> ,	234.
<i>Muchishave</i> , espèce de Fruit.	63.
<i>Mungaron</i> , fruit,	ibid.

Manfre

En N

Nata

Nivara

Nela

quar

Nele

Nemb

Nord-C

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

de l'M

DES MATIÈRES.

Mustera-de-ova, fruit.

ibid.

N

La NASCA, où il estoit d'excellent vin, 285.

Nata, 202.

Nimragua (Lac de) 181.

Noix de Coco. Leur petit lait, bu en trop grande quantité engourdit les nerfs & glace le sang. 284.

Noix purgatives ou *Pinions*, 64.

Nombra-de-Dios, 195.

Nord-Ouest (Vents de) les signes qui les précèdent à l'Île de Tenerife, 2.

OCCUPATIONS des hommes & des femmes, sur l'Isthme, 253, 254, 256.

Oisson, qu'on appelle *Tout-bis*, 66.

Oissons de la Nouvelle-Hollande, 110, 11.

Oissons qu'on trouve sur l'Isthme, 231, 235.

Orages de pluies accompagnées d'éclairs & de tonnerre, 161, 205.

Or, de quelle manière les Espagnols l'amassent. 171, &c.

Oranges douces sur la côte du Perou, 296.

Oratavin, Port de l'île de Tenerife, 4, 9.

Otic, fruit, 63.

P

PACHIQUE, *Chepelio*, *Penica*, Île des perles, &c. renfermées dans la Baye de Panama, 203.

Panama (Baye de) & ville 218, 201.

Papah, fruit, 32.

Paracood, sorte de poisson, 237, 240.

Parrot-fish, ou le Poisson-perroquet, 232.

Passage, qu'on pourroit trouver au Sud de la Nouvelle-Hollande & de la Nouvelle-Guinée, pour entrer dans la grande mer du Sud, 112, 113.

T A B L E

<i>Fabvauers</i> , ou Devins,	179.
<i>Picary</i> , espèce de cochon,	222.
<i>Pêche</i> des Indiens,	240.
<i>Peignes</i> , dont les Indiens se servent,	242.
<i>Pelican</i> ,	235.
<i>Pendants</i> d'oreille,	257.
<i>Pensilvanie</i> ,	308.
<i>Pernambuc</i> , l'ait, en plus lieu que dans les autres places, vers le Sud.	39, &c.
<i>Perruques</i> , & <i>Perruches</i> ,	231.
<i>Potango</i> , fruit,	62.
<i>Ptarmigan</i> ,	239.
<i>Pétrel</i> , oiseau	85, &c.
<i>Pitumba</i> , Fruit,	62.
<i>Pis de mer</i> ,	231.
<i>Pinions</i> , ou noix purgatives,	64.
<i>Pintado</i> , oiseau,	85, 84.
<i>Pisca</i> ,	287.
<i>Pisvours</i> ,	232.
<i>Plantains</i> ,	210.
<i>Plantations</i> des Indiens, & de quelle manière ils les cultivent,	256.
<i>Plantes</i> trouvées au Brésil, à la Nouvelle-Hol- lande, à Timor, & dans la Nouvelle-Guinée.	
<i>Voyez Tab. 1. 2. 3. 4. 5. &c.</i>	140.
<i>Poirier</i> , piquant ou sauvage,	168, 212.
<i>Poivre</i> , de deux sortes.	219.
<i>Pommellan</i> , (Fruit)	31.
<i>Pomme</i> de Pin, fruit qui ressemble à un Artichaut chaud,	211.
<i>Poisson</i> volant entre les Canaries & les Isles du Cap- verd,	14.
<i>Poissons</i> de mer sur la côte de la N. Hollande,	136.
<i>Poissons</i> de la grosseur du Thon,	145.
<i>Poissons</i> , qu'on trouve autour de la Côte de l'Isthme,	238.
<i>Port-Royal</i> ,	154.

<i>Pernambuc</i> ,
<i>Potung</i> ,
<i>Potase</i> ,
<i>Ponchi</i> ,
<i>Punica</i> ,
<i>Qua</i> ,
<i>Quin</i> ,
<i>est</i> ,
<i>Quelle</i> ,
<i>R A B E</i> ,
<i>Regada</i> ,
<i>la cui</i> ,
<i>Rais</i> pi
<i>Rati</i> & si
<i>Reataja</i>
<i>Rumora</i> ,
<i>Rio gran</i>
<i>Riviera</i>
<i>Riviera</i> ,
<i>Romarin</i>
<i>156 V</i>
<i>Tab. 11</i>
<i>SAIGNE</i>
<i>Saison plu</i>
<i>Samballos</i>
<i>Sambo</i> , R
<i>Samballa</i>
<i>Sanra-Cro</i>
<i>Sapadillos</i>
<i>Savanes</i> ,
<i>Sauveur</i> ,
<i>Servan</i> ,
<i>Scuchadero</i>
<i>Sculpins</i> ,
<i>Sol</i> , de la

DES MATIERES.

179.	<i>Formel</i> ,	112 , 131 , 132
222.	<i>Portugais</i> , fore civils envers M. Dampier.	45
240.	<i>Potates</i> .	228.
242.	<i>Ponts</i> qui glouissent au Bresil ,	67.
243.	<i>Punta-Mala</i> ,	196.
251.	Q	
302.	<i>Quana</i> , oiseau ,	229.
autres	<i>Quina-Quina</i> , l'arbre d'où l'on tire cette écorce	
9 , &c.	est une espèce de Mangia ,	228.
231.	<i>Quelle</i> , ou lieu où l'on débarque ,	150.
62.	R	
239.	<i>RABEC</i> , Oiseau.	24.
85 , &c.	<i>Régnes</i> des Indiens , & de quelle maniere ils font	
62.	la cuisine ,	273.
231.	<i>Rafes</i> piquantes ,	239.
64.	<i>Rat</i> & souris dont on est empesté sur l'Isthme.	225.
83 , 84.	<i>Ratsja</i> ,	202.
187.	<i>Raura</i> , poisson.	ibid.
232.	<i>Rio grande</i> ,	203.
210.	<i>Riviera d'or</i> ,	171 , 197 ; 188.
maniere ils	<i>Riviera</i> , dont l'eau est fort chaude.	284.
256.	<i>Romarin</i> (Isle de) dans la Nouvelle-Hollande ,	
lle-Hol-	136. Voyez la plante qui ressemble au Romarin.	
-Guinée.	Tab. IV. N. 3.	S
140.	<i>SAIGNE'S</i> , maniere dont les Indiens le font ,	169.
83 , 212.	<i>Saison pluvieuse</i> , &c.	206.
219.	<i>Samballos</i> , Isle.	182 , 185 , &c.
31.	<i>Sambo</i> , Riviere ,	197.
an Atti-	<i>Samballas</i> , Pointe.	188 , 190.
211.	<i>Santa-Cruz</i> , ville de Teneriffe , &c.	4. 5.
du Cap-	<i>Sapadillos</i> , espèce d'arbre fruitier ,	211.
14.	<i>Savanes</i> ,	200.
de , 136.	<i>Sauteux</i> , poisson.	103.
245.	<i>Scriuan</i> , Port.	191.
Côte de	<i>Scuchadero</i> ,	198.
238.	<i>Sculpins</i> , Poissons.	235.
251.	<i>Sel</i> , de la maniere dont on le fait à l'Isle de Mayo	

T A B L E

16. Sec. de sur l'Isthme de Darien ,	227.
Serpens d'eau du Bresil. 71. Sec. De la Nouvelle Hollande ,	117, 120.
Serpens ,	226.
Singel ,	224, 228.
Snoeks , poisson.	239.
La Sonde (Ile de)	177, 189, 226.
Sour-sep , fruit.	604.
Springer (Ile de)	189.
Sucre , de quelle maniere on le raspe au Bresil ,	49, 226.
Sucrs & Sucreries ,	296.
TABAC qu'on a sur l'Isthme , & de quelle maniere on le roule pour le fumer ,	221.
Tamarins ,	217.
Tarpon , gros Poisson.	236.
Tasman (Carte de) corrigée ,	222.
Tempêtes ,	303.
Tenerrife , 4. De ses vins , des fruits de la terre & des animaux ,	9, 10.
Terra del Fuego.	289.
Terre nouvellement découverte , & que M. Dam- pier a nommé terre de Davis ,	302.
Terrain sec & fertile à Copayapo ,	254.
Tête de Papo , sorte d'arbrisseau.	168, 212.
Tigres ,	212.
Toiles de coton que les Indiennes ourdissent ,	262.
Tortues qui pondent leurs œufs dans la saison hu- mide , &c. 21. 286. Pourquoi les Espagnols & les Portugais n'en mangent pas.	73.
Tourterelles du Bresil ,	65.
Tremblement de terre senti en mer , vaisseaux tran- sportés fort loin du rivage ,	299, 300.
V	
VARENAU de Dampier coulé à fonds ,	Prés.
Vaisseau de 50. pieces de canon , bâti au Bresil.	32.

Par
 en
 &
 Ta
 Venti
 Vents
 Term
 Vieille
 Vins
 Vol pu
 Volaille
 Wafer
 ge ,
 miero
 versan
 154,
 Il s'ad
 Nord.
 169. I
 Indiens
 de se re
 Mer du
 teur An
 Occiden
 prend l
 Harri
 Warrée ,
 A M S ,
 Tanna ,
 Rio , Rivie

DES MATIERES.

<i>Variation de l'aiguille; l'endroit où elle augmente en courant à l'Est, 8. L'endroit où elle diminue, en suivant la même route, 83. Son incertitude, & la difficulté qu'il y a de l'observer. 89, 90.</i>	
<i>Table des Variations observées dans ce Voyage</i>	92, &c.
<i>Venta de Cruzes, petit Village,</i>	200.
<i>Vents incertains près de la ligne,</i>	37.
<i>Vermajo,</i>	297.
<i>Vieille, espece de Poisson.</i>	237.
<i>Vins de la Nasca, de Pisca, &c.</i>	288.
<i>Vol puni de la mort,</i>	264.
<i>Volaille domestique de l'Isthme,</i>	232.
W	
<i>Waser, son premier Voyage, 149, second Voyage, 150. Il rencontre Mr. Dampier pour la première fois. 152. Le malheur qui lui arrive en traversant l'Isthme, 153. Les peines où il se trouve, 154, 164. Il court grand risque d'être noyé. 165. Il s'achemine une seconde fois vers la Mer du Nord. 166. Il tire du sang à l'Epoque de Lacenta. 169. Il acquiert une grande réputation chez les Indiens, 170. Il obtient de Lacenta la permission de se retirer, 173. Il part la troisième fois pour la Mer du Nord, 175, &c. Il rencontre un Armateur Anglois, 178. Il range la Côte des Indes Occidentales avec Mr. Dampier, 179. Il reprend la continuation de son Voyage, 283, &c. Il arrive en Pensilvanie & retourne à la Virginie,</i>	308.
<i>Warrée, espece de cochon sauvage,</i>	223, &c.
Y	
Y A M S,	
<i>Yamma, oiseau,</i>	220.
<i>Yio, Riviere,</i>	65.
	266, &c.

Fin de la Table.

